TRAITÉ COMPARÉ

DE

PRONONCIATION ITALIENNE

PAR

Tito ZANARDELLI

PROFESSEUR

CHARGÉ DES COURS D'ITALIEN INSTITUÉS PAR LA VILLE DE BRUXELLES

BRUXELLES
Gustave MAYOLEZ, éditeur
13, rue de l'Impératrice, 13

PARIS
Ch. DELAGRAVE, éditeur
15, rue Soufflot, 15

1887

TRAITÉ COMPARÉ

DE

PRONONCIATION ITALIENNE

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE A. LEFÈVRE, RUE SAINT-PIERRE, 9.

TRAITÉ COMPARÉ

DE

PRONONCIATION ITALIENNE

PAR

Tito ZANARDELLI

PROFESSEUR

CHARGÉ DES COURS D'ITALIEN INSTITUÉS PAR LA VILLE DE BRUXELLES

BRUXELLES
Gustave MAYOLEZ, éditeur
13, rue de l'Impératrice, 13

PARIS
Ch. DELAGRAVE, éditeur
15, rue Soufflot, 15

1887

AVANT-PROPOS

Le *Traité comparé de prononciation italienne* que nous présentons aujourd'hui au public n'est pas le résultat d'une première idée qui aurait germé et fermenté dans notre esprit, après avoir successivement passé par les états intermédiaires de plan médité et souvent retouché, de bloc informe patiemment dégrossi et, enfin, d'œuvre qui, pour être achevée, attend encore ou n'attend plus le dernier coup de ciseau.

Tout occupé de la rédaction d'une grammaire analytique et raisonnée de la langue italienne dans ses analogies morphologiques avec d'autres grammaires, nous nous sommes aperçu à mi-chemin qu'un travail d'une si grande portée eût péché par la base sans une phonologie qui lui aurait servi de préface et qui aurait donné lieu à une théorie de la prononciation, constituant, pour ainsi dire, le développement esthétique de cette même phonologie.

Nous nous sommes dit : Si les mots tirent leur valeur de leur application directe dans la phrase qui révèle leurs relativités syntaxiques et leur enchaînement logique, cette application ne peut se faire efficacement qu'à l'aide de la prononciation, dont la connaissance présuppose et détermine, à son tour, l'étude de leur

structure intime dans ses éléments les plus subtils et dans ses phénomènes les plus initiaux.

Cette réflexion faite, nous n'avons pas hésité. Nous avons interrompu, à regret, un travail très avancé, que nous affectionnions déjà, et nous nous sommes consacré à cette nouvelle étude, certes plus urgente, sinon plus nécessaire.

Mais le regret que nous avions éprouvé tout d'abord fit place à l'étonnement aussitôt que nous pûmes constater que tout n'avait pas été dit, à beaucoup près, sur la prononciation de la langue italienne, même par les hommes les plus autorisés; que toutes ses lois phonétiques et prosodiques n'avaient pas été enregistrées ni coordonnées dans un cadre général; que les quelques lois formulées jusqu'ici l'avaient été d'une manière tantôt obscure et incomplète, tantôt arbitraire et dogmatique, ce qui est également nuisible à la nature scientifique de ces études; enfin, que les points de comparaison les plus importants et les plus décisifs entre la langue italienne et la langue française avaient été négligés ou laissés de côté sur ce terrain presque inexploré.

Il y avait là un immense vide, agrandi encore par des questions pendantes, du plus haut intérêt, et creusé, en quelque sorte, par des problèmes philologiques se rattachant à des principes d'ordre général.

Poussé par le besoin de connaître et par le plaisir qu'on espère toujours tirer de la satisfaction de ce noble besoin, nous avons courageusement regardé dans les profondeurs de ce vide, et, presque sans y être préparé, en ramassant en route les matériaux nécessaires, en redoublant d'efforts lorsque surgissait quelque nouvelle difficulté, nous avons essayé, tant bien que mal, de le combler.

Dès lors même, nous avons puisé aux sources les plus vitales de la langue italienne, nous avons analysé les faits les plus minutieux et les plus délicats dont nous avions à nous rendre compte, et, quoique nous n'ignorions pas que la prononciation, belle et trompeuse fugitive, est encore plus difficile à fixer que l'orthographe, cette dernière ne s'adaptant à l'autre que comme l'habit d'un trépassé au corps d'un vivant, nous avons poursuivi nos recherches en prenant comme point de départ le principe suivant :

La langue est un produit du sol, en ce que le sol modifie l'homme qui s'y transporte, c'est-à-dire le germe primitif de sa pensée aussi bien que la faculté d'articulation. L'exercice préalable de cette faculté n'est, tout au plus, qu'un élément de résistance contre le facteur principal, — l'influence du milieu, — mais il n'est jamais un élément complet de neutralisation.

De là dérivent, à notre sens, toutes les lois de transformation et d'affinité dans ces deux greffes du latin, l'italien et le français, lois que nous avons réunies en un seul corps et qui n'ont pas besoin d'être défendues contre les théories purement conjecturales qui attribuent à l'un des deux idiomes une tout autre origine.

Le présent traité est aussi un projet de code pour la prononciation de la langue italienne, qui attend la suprême sanction du public pour être mis en vigueur, ou mieux un répertoire des lois de rapport de l'italien et du français, prêt à recevoir tous les agrandissements et toutes les modifications dont il est susceptible.

Or, un code et, à plus forte raison, un répertoire ne

s'apprennent jamais de mémoire, mais ils sont faits pour être compulsés selon qu'il est besoin.

Lorsqu'un cas douteux de prononciation se présentera à l'esprit, surtout d'un étranger, et qu'une difficulté d'ordre phonologique ne pourra être tranchée qu'à l'aide d'un document imprimé, notre modeste traité pourra, en confiance osons-nous croire, être ouvert à la page indiquée par la table des matières : on y trouvera presque toujours la solution de la question posée, et, faute de solution, l'état de la question controversée dans ses termes les plus précis.

Tel devait, du moins, être, dans notre intention, le livre que nous présentons au public. Mais, en réalité, avons-nous réussi à atteindre ce but, assurément louable pensons-nous?

Si le succès dépendait toujours de la grandeur de l'effort et si la persévérance avait parfois les droits du mérite, nous pourrions peut-être nous flatter d'y avoir réussi.

TRAITÉ COMPARÉ

DE

PRONONCIATION ITALIENNE

Importance de l'alphabet.

Apprendre une langue en négligeant l'alphabet, c'est vouloir pénétrer dans une maison fermée sans faire usage de la clef, ou y monter tout autrement que par l'escalier ; c'est vouloir décapiter l'ordre des études, qui l'a placé en tête de tout enseignement linguistique.

Cependant, c'est par là qu'il faut commencer, car il n'y a rien d'aussi sérieux que cet ensemble de signes susceptibles de combinaisons infinies et fixant nos connaissances. Tout aussi important que l'étude préliminaire à l'analyse des discours, dont il constitue la base dans ses éléments figuratifs, il est le centre sur lequel et autour duquel pivotent les règles fondamentales et le gros des difficultés de la prononciation.

« Y a-t-il rien, a dit M. Max Muller, qui semble plus simple que l'*a b c*, et cependant, si nous nous mettons à l'examiner, est-il rien qui recèle plus de difficultés ? Où trouvons-nous une définition exacte de la voyelle et de la consonne, de la différence qui les sépare (1) ? »

(1) *Nouvelles leçons du langage*, tome Ier, page 125.

Les questions ardues et compliquées ne manquent donc pas au milieu de cette prétendue simplicité; les difficultés sont assez nombreuses pour nous stimuler.

Le souverain dédain que les adultes affectent pour l'alphabet est un préjugé et une ingratitude, qui tiennent moins à l'aversion qu'il inspire par lui-même et à la méconnaissance des services qu'il a toujours rendus, qu'à la crainte puérile de paraître des enfants en employant ce qu'ils considèrent, à tort, comme un jouet.

A ce propos, M. Legouvé fait observer ce qui suit :

« On croit généralement que l'instruction relative aux éléments de la parole ne regarde que l'enfance et que celle que l'on a reçue à cet âge suffit pour tout le reste de la vie ; on regarderait même comme indigne d'un esprit formé de revenir sur ces premières notions et de descendre, dans un âge mûr, à la discussion des lettres et des syllabes de l'alphabet. Cependant, je ne crains pas d'avancer que tout dépend, pour obtenir une bonne prononciation, de la revision sérieuse et raisonnée de ces premiers principes et que, s'il y a tant d'hommes dont l'articulation est, en quelque sorte, incompréhensible, tant de lecteurs ou d'orateurs dont la diction n'est pas supportable, c'est surtout parce qu'on ne revient pas assez sur les premières notions grammaticales que l'on a reçues dans l'enfance (1). »

Il est vrai que l'on est quelque peu revenu de cette opinion erronée depuis que les études historiques et philosophiques ont démontré l'importance de son rôle et la noblesse de son origine; mais il n'est pas moins exact que ce préjugé, quoique réduit à une simple prévention, existe toujours et il s'en faut de beaucoup qu'il soit complètement déraciné dans l'esprit de tout le monde.

Ainsi donc, pour faire tomber, jusqu'à la dernière, toutes les préventions injustes à l'égard de l'alphabet, négligé et bafoué au moment où il peut nous rendre le plus de services, nous nous permettrons de rappeler ici que la civilisation a préludé aux plus

(1) *L'art de lire à haute voix;* Introduction, page 7.

grandes époques de l'histoire en donnant naissance à l'alphabet; qu'à partir de ce moment, leur sort est le même, que tous les deux ont marché en suivant à peu près la même route, que le passage de l'un n'a fait qu'annoncer l'apparition de l'autre, qu'ils ont conquis le même pays et qu'ils ont subi ensemble les mêmes vicissitudes, marquées par les mêmes transformations, les mêmes développements, les mêmes arrêts et les mêmes intermittences. En effet, que sont les plus grandes étapes du progrès, autrement dit de la civilisation, sinon des époques où l'alphabet a passé par des formes de plus en plus raffinées de diffusion? L'état sauvage n'a-t-il pas déjà cessé dès que les entailles linéaires, les raies transversales et les encoches sur les branches d'arbres, sur les bâtonnets et sur les planchettes, ainsi que d'autres signes précurseurs de l'alphabet, eurent fait leur apparition?

L'alphabet, qui sert de préface à la première de toutes les sciences, la science du langage, est donc le fruit mûr de la civilisation en pleine période d'incubation et, en même temps, le point de départ d'autres périodes encore plus fécondes.

On voit, par ce qui vient d'être dit, que l'alphabet n'est pas à dédaigner; loin de là : il mérite, au contraire, les honneurs d'une culture assidue, car il doit être encore perfectionné, non seulement dans ses moyens de diffusion, mais dans les éléments mêmes de sa composition. Ce besoin de réforme, à lui seul, en dit assez et exclut toute idée de négligence possible.

Nous engageons donc les intéressés, du moment qu'il n'est plus question de dignité compromise, à étudier, avec l'aide du professeur et en toute occasion, l'aphabet italien et à ne passer outre que lorsqu'ils le connaîtront parfaitement, car c'est grâce à cette étude, qui, à première vue, paraît enfantine, qu'ils apprendront les principales différences de phonalité entre ces deux langues, le français et l'italien, que nous plaçons l'une en face de l'autre, pour mieux en distinguer les traits caractéristiques.

L'étude de l'accentuation, de l'influence du voisinage en fait de lettres, ainsi que d'autres causes perturbatrices, ne viendra qu'en second lieu, comme complément.

Pour bien traiter la question et bien diviser le travail, nous allons étudier l'aspect et la nature des lettres italiennes, d'abord *isolément* et ensuite *comparativement*, dans leurs rapports réciproques avec les autres lettres de l'alphabet italien, aussi bien que dans leurs rapports analogiques avec les lettres de l'alphabet français, afin que, plus tard, il nous soit permis d'étudier leur fonctionnement dans le milieu où elles doivent évoluer.

Un dernier mot : Firmin Didot rapporte que Pouqueville, lors de son séjour en Grèce, assista souvent aux leçons des petites écoles, pour apprendre mieux la prononciation du grec moderne. Puisse cet exemple être suivi!

Des lettres en général.

Il a été dit que l'écriture est la peinture des sons de la voix (1), de sorte que les lettres en seraient implicitement les portraits. Cela n'est pas exact : les lettres de l'alphabet, ou signes phonétiques, se sont formées d'après un système graphique plus ou moins arbitraire, qui tenait, à l'origine, plutôt à la figure des choses et aux symboles des idées (pictographie, idéographie) qu'aux sons de la voix, qui la désignait abstraction faite, presque toujours, de toute affinité phonique. Leur identification avec les sons, résultat de la transformation des types iconographiques et des idéogrammes en types phonétiques, n'est qu'une illusion provenant de l'habitude d'une ancienne notation. En d'autres termes, la lettre n'est que l'élément symbolique oculaire de l'élément symbolique auriculaire, chargé de réveiller dans l'esprit, par différentes combinaisons de signes et de sons, l'image absente des choses : le symbole d'un symbole. Toute signification figurative étant perdue, elle n'a avec le son, concourant à reproduire l'idée, d'autres relations que celles que l'homme lui attribue de son propre chef.

(1) Poitevin dit : « Les lettres sont des signes qui servent à peindre des sons. »

Avant l'époque de la corruption des sons, qui rompit tout lien extérieur sensible entre le son et l'idée, la voix elle-même ne peignit qu'imparfaitement les objets, car toute chose exprimée ne produit pas un bruit et surtout un bruit caractéristique.

Aucun rapport direct et fatal n'existe donc entre les sons de la voix dressée à la parole et les signes destinés à les représenter, car n'importe quel signe, le même qui aujourd'hui correspond à un son déterminé, pourrait figurer demain, dans des systèmes différents, tous les autres sons à tour de rôle. En effet, telle lettre qui, dans une langue, représente un son déterminé, est souvent l'image conventionnelle, dans une autre langue, d'un son différent, et, dans la même langue, des lettres qui, à certaines places, cessent d'avoir une valeur phonique la reprennent ailleurs et même de diverses manières. En voici des exemples : *sciocco* (sot), en italien, se prononce comme si le mot commençait par le *ch* français ; *niño*, en espagnol, par la simple superposition d'un accent (tilde) sur le deuxième *n*, se prononce comme si un *g* précédait cette *n*; *corps*, en français, se prononce comme s'il n'y avait d'autres lettres que les trois premières ; enfin, *enough* (assez), en anglais, se prononce avec une *f* finale, sans que le son de cette consonne y soit représenté.

La lettre de l'alphabet est donc un signe de convention qui varie d'une langue à une autre, et, en tant que signe figuratif, il est dépendant de la prononciation autant qu'on en convient.

D'après ces principes, corroborés par les faits nombreux de l'histoire, on pourrait plus justement appeler l'écriture une dérivation idéographique ou peinture allégorique des choses qui réveillent par l'œil, dans l'esprit, l'idée des sons que nous sommes accoutumés à voir joints aux figures qui leur sont prêtées, à tel point que nous les croyons maintenant inséparables. Aussi, les lettres ne sont-elles que des signes conventionnels pour représenter les sons les plus simples de la *voix parlée*, sons considérés comme simples par une aberration des facultés perceptives et qui ont cessé de paraître indécomposables depuis que Helmholtz, à l'aide d'instruments ingénieux, a su en séparer les éléments qu'ils renfermaient.

Alphabet italien.

L'alphabet italien se rapproche de celui des Latins par sa simplicité; mais il n'a pas dépassé son modèle, — ce qu'on était cependant en droit d'attendre de lui.

Suivant la plaisante remarque d'Agnolo Firenzuola (1), les Italiens ont au moins une couple de lettres dont ils pourraient aisément faire cadeau à d'autres alphabets, c'est-à-dire des lettres faisant double emploi ou d'une valeur purement orthographique, contraire à leur mission et dont il faudrait se débarrasser.

C'est en présence de semblables inconvénients, communs à presque toutes les langues, que Beauzée formulait, depuis un siècle, ce vœu : « Il serait à souhaiter que chaque alphabet comprît précisément autant de lettres qu'il y a de sons élémentaires fondamentaux dans la langue; que le même son élémentaire ne fût pas représenté par divers caractères; que le même caractère ne fût pas chargé de diverses représentations, et que l'union de plusieurs caractères ne servît jamais qu'à marquer l'union des sons élémentaires dont on les a institués signes (2). »

Ce vœu est aussi le nôtre.

Non seulement les signes graphiques usités pour l'écriture sont loin de répondre exactement, en italien comme en français, aux articulations et aux sons de la langue parlée, — d'où la nécessité d'employer des signes composés et accessoires, trop souvent incomplets, lorsqu'ils ne sont pas surabondants; — mais encore ils sont loin d'être classés dans cet ordre analogique et homorganique qu'on est bien près de rencontrer dans le *dêvanâgari* (sanscrit).

En constatant, pour le moment, l'imperfection des moyens d'écriture employés, jusqu'ici, pour rendre les sons italiens et en attendant le remaniement de l'alphabet, pour arriver, sur la base d'une étude physiologique approfondie portant sur la sub-

(1) *Discacciamento delle nuove lettere.*

(2) *Grammaire générale;* Paris, 1819.

stance même de la parole, ses organes producteurs et leur action progressive (1), à le doter d'autant de lettres que la phonologie distingue de sons, nous donnons ici l'alphabet comme on l'enseigne dans les écoles.

L'alphabet italien renferme, tel qu'il est, vingt-deux lettres, dont voici :

LA FIGURE.	LE NOM.	LA PRONONCIATION.
A a	a	*a.*
B b	bi	*bi.*
C c	ci	(manque).
D d	di	*di.*
E e	e	*è.*
F f	effe	*èffai.*
G g	gi	(manque).
H h	acca	*acca.*
I i	i	*i.*
J j	i lungo (i long)	*i* loungo.
L l	elle	*èllai.*
M m	emme	*èmmai.*
N n	enne	*ènnai.*
O o	o	*o.*
P p	pi	*pi.*
Q q	cu	*cou.*
R r	erre	*èrrai.*
S s	esse	*èssai.*
T t	ti	*ti.*
U u	u	*ou.*
V v	vi	*vi.*
Z z	zeta	*zeta.*

(1) Voici quelques appréciations de Max Muller qui en disent assez sur l'importance de ces études et leur point de départ :

« La *voix humaine* ouvre, si l'on peut ainsi parler, à l'observateur un champ où se rencontrent ces trois sciences distinctes : la physiologie, la physique (par rapport à l'acoustique) et la philologie. » (*Leçons*, III, page 124.) — Et plus loin : « On doit, dans les lettres, distinguer trois choses : 1° ce dont les lettres sont formées ; 2° la manière dont elles sont formées ; 3° l'endroit ou elles sont formées. » (*Id.*, page 191.)

En dehors de ces lettres, que nous appellerons indigènes, il y a un groupe de quatre lettres exotiques ou lettres de réserve, savoir :

K *cappa.*
X *ics.*
W *doppio v.*
Y *essilonne* (1).

Ces quatre lettres sont employées exceptionnellement, dans les mots empruntés aux langues étrangères auxquels on veut conserver leur originalité. Ce sont généralement des noms propres de personnes, des noms géographiques, des idiotismes ou des membres de phrases qui concourent à donner de la couleur locale à certaines compositions littéraires.

La famille des lettres se divise en deux catégories distinctes : les voyelles et les consonnes.

Les voyelles.

La langue italienne est une langue à base de voyelles. Les syllabes qui entrent dans la composition de ses mots se terminent par une consonne ou par une voyelle; mais, quant aux mots eux-mêmes, ils se terminent par une voyelle et rien ne trouble cette économie si ce n'est la loi euphonique qui règle et gouverne les terminaisons.

Le système des voyelles de la langue italienne part de ces prin-

(1) Elle se prononce aussi *ipsilon*, *ipsilonne*.

« Cette voyelle, dit Legouvé, a trois fonctions différentes dans notre langue : premièrement, celle de l'*i* pur, comme dans la particule *y : il y va*, *on y pense*, et dans quelques mots venus du grec, où on l'a conservée pour en marquer l'étymologie, comme *hymen*, *hymne* ; secondement, celle de deux *i* dont le premier se joint à la voyelle qui le précède, pour en changer le son, et dont le second conserve le son de l'*i* pur, comme dans *pays*, *abbaye*, que l'on prononce *pai-ïs*, *abai-ïe;* troisièmement, celle de voyelle et de consonne tout ensemble, où il représente également deux *i*, avec la différence que le second est le mouillé de deux *l* affaibli, comme dans *crayon*, *moyen*, que l'on prononce : *crai-ion*, *moi-ien*. C'est la propriété la plus remarquable de l'*y* et celle dont les applications sont les plus fréquentes dans notre langue. » *(L'art de lire à haute voix;* tome Ier, page 24.)

cipes, que la voix, après un ou plusieurs efforts produits pour obtenir des articulations ou consonnes, doit se reposer sur elle-même et que la voyelle finale d'un mot ne doit être supprimée par apocope que lorsque la consonne, qui devient ainsi finale, peut s'appuyer sur la première voyelle du mot suivant, sans hiatus, par l'interposition d'une consonne homogène. Cette suppression a pour but de produire un meilleur effet phonique. L'adjonction d'une voyelle en tête de certains mots commençant par une consonne tient à des raisons analogues. Les voyelles combinées avec les consonnes, en justes proportions, dans une alternance bien ordonnée et fermant presque toujours les mots : voilà le fond qui constitue la langue italienne, aussi éloignée de cette prépondérance langoureuse de voyelles, qui est le vice des langues primitives ou détériorées, que de cette surabondance de consonnes, véritable maladie pléthorique du langage qui roidit la pensée par l'effort continu de la voix.

Il n'y a, à proprement parler, que quatre mots qui s'éloignent de la règle générale. Ces quatre mots sont :

In (dans).
Con (avec).
Per (pour).
Non (ne... pas).

On pourrait aussi y ajouter l'article *il* et ses combinaisons prépositives, mais en tenant compte de ce que l'article *il* n'est qu'une variante de l'article *lo*, ou, pour être tout à fait exact, de ce que l'article *il*, inconstant dans sa forme, se change en *lo* lorsque l'euphonie l'exige : on doit donc conclure qu'il n'y a réellement que les quatre mots ci-dessus exprimés qui font exception au vocalisme de la langue italienne.

La voyelle est une lettre-mère, formée par un son de la voix engageant les poumons et le pharynx avec le moins d'intervention possible du palais, de la langue, des dents, des lèvres et du nez, c'est-à-dire en dehors de tout contact, soit guttural, soit palatal, soit dental, soit labial. Ces organes se bornent à modifier légère-

ment, dans un sens d'exiguïté ou d'ampleur, l'émission de la voix née dans les parages inférieurs du tuyau vocal.

A première vue, ce qui distingue la consonne de la voyelle, c'est que, pendant le temps que dure l'émission, on peut prolonger indéfiniment la première sans modifier l'aspect des organes de la parole, tandis que, dans l'articulation, il y a passage d'une position à une autre. Cependant, il y a certaines consonnes, entre autres *r*, dont le son peut aussi être prolongé à volonté sans que les organes changent de position, coïncidence frappante qui a peut-être amené les grammairiens brahmaniques et, à leur suite, d'illustres indianistes, à voir des voyelles là même où il y avait des articulations (1). Le point essentiel, pour ces consonnes aussi bien que pour les autres, ne réside point en ce que les parties concourant à la résonnance se disposent d'une manière spéciale, mais bien en ce qu'il y ait mouvement, quel qu'il soit, dans l'appareil articulatoire.

Toute la différence entre consonne et voyelle consiste donc dans l'état de mobilité ou d'immobilité des organes de renforcement. L'immobilité de ces organes au moment de l'émission des sons donne naissance aux voyelles; leur mobilité au moment même de la phonation produit les consonnes. Quant au changement de position, quelque important qu'il soit, ce n'est qu'un détail, un incident de la mobilité.

Il n'est pas non plus tout à fait exact de dire, avec Legouvé (2), que les voyelles ne sont autre chose que la voix humaine elle-même, sans aucun mélange d'articulation, d'autant plus qu'il reconnaît que ces sons dépendent, dans la prononciation, d'une disposition particulière de la langue, des lèvres et des dents.

« Qu'arrive-t-il, se demande Max Muller, quand nous prononcer-

(1) Bopp a dit, à propos de l'*r* sanscrite, voyelle qui a le son d'une *r* suivi d'un *i* presque imperceptible à l'oreille : « On doit remarquer que l'*r* peut se prononcer plus aisément que n'importe quelle autre consonne, sans être précédée ou suivie d'une voyelle; ainsi, l'*r* renfermée dans le gothique *brôthrs, brôthr* (du frère, au frère) pourrait être considérée comme une voyelle presque au même droit que l'*r* sanscrite. » *(Grammaire des langues indo-européennes.)*

(2) *L'art de lire à haute voix*; 1re partie, page 16.

çons une voyelle? Les poumons chassent l'haleine et la bouche forme une espèce de tube à travers lequel, comme à travers une clarinette, le souffle est forcé de passer avant de se mêler à l'air extérieur...

» Quoique le tube que forme la bouche, avec les modifications que lui font subir la langue et les lèvres, joue le rôle principal dans la production des voyelles, il y a cependant d'autres agents qui interviennent : le *voile mobile* ou voile du palais, la paroi extérieure du pharynx, l'élévation plus ou moins marquée du larynx; ces différents organes contribuent, par moments et dans une certaine mesure, à modifier la forme de la cavité buccale...

» Les cordes vocales, par le nombre de leurs vibrations, déterminent la hauteur de notre voix; mais ce nombre n'a rien à faire avec son *timbre* ou ses voyelles. Ce que nous appelons les voyelles n'est autre chose que les qualités ou couleurs ou timbres différents de notre voix, et ces voyelles sont déterminées par la forme des vibrations, laquelle est, à son tour, déterminée par la forme des orifices buccaux.

» C'est un fait qui, jusqu'à un certain point, avait été pressenti par le professeur Wheatstone, dans la critique qu'il a publiée des ingénieuses expériences du professeur Willis; mais la certitude en a été démontrée par les recherches du professeur Helmholz. Nous savons maintenant ce qui produit les voyelles, grâce aux expériences de Helmholz, qui a réussi à reproduire exactement les voyelles d'une manière artificielle... Elles résultent de la forme des vibrations. Elles varient comme le timbre d'instruments différents; et, en réalité, nous changeons l'instrument sur lequel nous parlons quand nous modifions la configuration du tube buccal pour *a, e, i, o, u (prononcez ces voyelles comme en italien)* (1). »

Quelque satisfaisantes que puissent être ces explications, il n'en est pas moins vrai que le timbre de chaque voyelle, puisque timbre il y a, étant produit par des instruments à peine ébauchés, est plus rudimentaire, moins varié (en passant de l'un à l'autre),

(1) Max Muller, œuvres citées, pages 143-144.

et, en tout cas, moins caractéristique que le timbre des consonnes de différentes classes déterminé par des instruments plus élaborés. On pourrait donc retirer ce nom de timbre à la qualité du son des voyelles et le réserver exclusivement pour les consonnes.

Les voyelles italiennes ont un caractère d'intensité plus net, plus précis, plus sonore, plus flûté et, pour ainsi dire, plus thoracique que celles des langues sœurs ; mais aussi, faut-il ajouter, elles sont moins susceptibles, grâce à leur caractère entier, d'un jeu aussi varié que celui, par exemple, des voyelles françaises. L'*u* français, avec sa tendance décidée vers l'*i*, l'*eu* tenant le milieu entre *e* et *o*, ne se rencontrent que dans les dialectes. Ainsi que les autres sons de la langue, les sons vocaliques ne sont représentés que par une seule lettre et se prononcent toujours, quelle que soit leur place et telles qu'on les écrit.

Les Italiens ont cinq voyelles : *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Elles présentent des nuances remarquables, mais pas assez profondes pour dériver d'autres lettres et mettre en désaccord les grammairiens italiens sur leur nature et leur nombre. Même si l'on tenait compte des plus rigoureuses distinctions, — et il y en a qui méritent d'être prises en considération, — il serait impossible de porter au delà de sept le nombre de ces voyelles, tandis qu'en français, en suivant les subtilités de d'Olivet, de Levisac et de Girault-Duvivier, on peut aller jusqu'à seize, indépendamment de leur quantité.

« Ce qui fait, dans chaque classe, la différence d'une voyelle à une autre, dit M. Lamion, c'est précisément le degré de gravité. Dans la première classe, quelle différence y a-t-il entre *a* et *i*? C'est que *a* est l'extrême du grave et *i* l'extrême de l'aigu ; donc, les différents degrés que l'oreille et l'usage pourront distinguer entre ces deux extrêmes seront autant de voyelles différentes. »

La théorie est vraie, mais elle est posée d'une manière trop absolue, car le nombre des voyelles serait infini si l'on devait tenir compte de toutes les transitions, presque inappréciables, établies par l'usage entre les voyelles les plus proches et les plus éloignées les unes des autres.

Les voyelles nasales *an*, *èn*, *on* et d'autres, si fréquentes en

français (1), ne se rencontrent point dans la langue italienne. En effet, même si nous considérons ces syllabes comme des voyelles simples, la nasalité — qui tient de la gravité des sons, s'opère pareillement (2) et se renforce au contact des consonnes *n* et *m* — est bien moins prononcée qu'en français, car en italien la lettre *m* est surtout une lettre labiale et la lettre *n* est bien plus palatale que nasale.

Distinction dans la prononciation des voyelles.

Il y a à considérer, dans les voyelles, une différence assez importante de son simple, selon les diverses ouvertures ou attitudes de la bouche, d'une part, et, d'autre part, suivant leur longueur ou brièveté par rapport au temps qu'on met à les prononcer, coïncidant souvent avec leur effacement devant la prépondérance des autres voyelles. Cette seconde différenciation ne constituant pas une variété dans le son, mais seulement dans sa durée, sera traitée dans un paragraphe spécial consacré à l'accent tonique, qui a le

(1) Tableau des sons nasaux, d'après Legouvé :

Am		ambition.	*Im*		impoli.
An		antiquité.	*In*		fin.
Ean	même son : *an*	songeant.	*Aim*	même son : *ein*	faim.
Em		emploi.	*Ain*		pain.
En		entier.	*Ein*		peintre.
Om		ombre.	*Um*		parfum.
On	même son : *on*	onde.	*Un*	même son : *eum*	commun.
Eon		bourgeon.	*Eun*		à jeun.

(*L'art de lire à haute voix*; 1re partie, page 33.)

(2) On sait, en effet, par les traités les plus élémentaires de physiologie, que le voile du palais, dans les notes graves, laisse passer les sons par les fosses nasales et par la bouche, et qu'à mesure que la voix s'élève, il remonte vers l'orifice postérieur des fosses nasales, de manière à empêcher le retentissement du son dans ces cavités. Les mêmes faits se répètent à peu près dans la formation des sons nasaux, surtout en ce qui concerne le déplacement du voile. C'est en parlant tout spécialement des nasales que nous aurons, plus loin, l'occasion de nous étendre davantage sur ce sujet.

pouvoir régulateur de créer des voyelles longues et des voyelles brèves. Cependant, il est bon de faire observer qu'à part l'accent tonique, la prolongation du son d'une voyelle peut être modifiée par le *nombre* des consonnes qui concourent à la formation d'une syllabe, aussi bien que par la *place* qu'elles occupent. En effet, une voyelle formant une syllabe a un son d'autant plus long qu'elle se trouve moins accompagnée d'autres voyelles ou consonnes, car le temps qu'il faut pour prononcer les autres lettres, dans une seule émission de voix, est pris, en tout ou en partie, sur elle. D'autre part, lorsqu'une voyelle formant une syllabe est fermée par une consonne, le son est toujours moins long que si la consonne précédait, et ce parce que la consonne suivante tronque et couvre brusquement les vibrations de la voix inarticulée et en arrête le libre jeu. Mais, si une même voyelle est suivie d'une consonne et précédée par d'autres, les deux faits du plus grand nombre de consonnes et de leur arrangement tout spécial, se combinant ensemble, modifieront tellement le son de la voyelle que son volume et son étendue n'en sortiront que plus amoindris. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce point.

Quant à la première distinction, c'est-à-dire la qualité du son, il n'y a que deux voyelles qui en sont susceptibles : *e* et *o*. Les autres sont invariables.

A, I, U, voyelles à son presque invariable.

A. — La voyelle *a* (1), qui, d'après Priscien, avait plus de dix sons différents en latin, qui en a deux en français (et même trois

(1) Elle fut appelée l'âme harmonique de la langue sanscrite, ce qui est vrai aussi pour toutes les autres langues, car c'est le premier son que l'enfant fait entendre en naissant et c'est la voyelle qui peut être rendue le plus facilement par ceux qui ont des organes mal disposés aux duretés de la prononciation.

« Si l'*a* et l'*i*, dit M. Renan, sont des voyelles caractéristiques du féminin, c'est sans doute parce que ces voyelles sont mieux accommodées que les sons virils *o* et *ou* à l'organe féminin. Un commentateur indien, expliquant le verset 10 du livre III de *Manou*, où il est commandé de donner aux femmes des noms agréables et qui ne signifient rien que de doux, recommande, en particulier, de faire en sorte que ces noms renferment beaucoup d'*a*. »

d'après certains auteurs) et cinq en anglais, n'a qu'un son unique en italien. Elle se prononce identiquement dans les mots : *patte* (*zampa*) et *amour* (*amore*).

Cependant, il y a des auteurs qui soutiennent que l'*a* italien se prononce d'une manière plus ouverte que celui des Français et dans certains mots plus que dans d'autres. Quoi qu'il en soit, l'*a* italien n'est jamais nul, comme il l'est, en français, dans les mots : *août*, *Saône* et *aoriste*, d'après la règle établie par l'Académie.

Dans des cas bien rares, le remplacement de la voyelle *a* par la voyelle *e* peut être permis sans nuire à la signification du mot où elle se fait : *maraviglia* (merveille), *meraviglia* ; *maledetto* (maudit), *maladetto*.

I. — Cette voyelle a beaucoup d'affinité avec l'*e* fermé, à tel point qu'il la remplace parfois dans des mots comme *desio* (désir), *dettare* (dicter), *questione* (question), qui ne diffèrent en rien, quant à la signification, de ces autres mots : *disio*, *dittare*, *quistione*. L'*i* a aussi quelque affinité avec l'*u*, mais moins qu'avec l'*e*. Les remplacements de l'un par l'autre, tels que dans : *rubello* (rebelle), *ribello* ; *ribaldo* (ribaud), *rubaldo* ; *sigillo* (sceau), *suggello* ; *zifolare* (siffler), *zufolare*, ne sont pas fréquents.

Lorsque l'*i* se trouve joint aux voyelles *a*, *e*, à la différence du français, il conserve la prononciation qui lui est propre et qui lui est assignée dans l'alphabet. Suivi des consonnes *m* et *n*, il conserve le son aigu, comme il le garde exceptionnellement en français, dans les mots *Ibrahim*, *Selim*, et dans les mots où il y a redoublement de ces consonnes tels que : *im-matériel*, *im-mense*, *in-novation*, etc.

Après certaines consonnes et devant certaines voyelles, il se prononce plus rapidement qu'après ou devant d'autres. Exemple : *gielo* (glace) diffère si peu de *gelo* par la rapidité qu'on met à prononcer l'*i*, qu'il peut être supprimé sans grand inconvénient. Au contraire, dans le mot *Tiane* (Tyane), la voix s'allonge davantage sur l'*i* et la suppression ne pourrait avoir lieu sans laisser un vide par trop sensible pour l'oreille.

Après une voyelle, et davantage après deux, l'*i* s'affaiblit et, sans se dénaturer, prend un son plus aminci, si affilé que les Italiens n'ont pas trouvé, jusqu'ici, pour le désigner, d'expression meilleure que celle d'*i écrasé (schiacciato).* Ce son devient cependant plus distinct et plus détaché toutes les fois que la consonne précédente, l'*r* par exemple, refuse l'alliage complet de la voyelle avec laquelle elle se trouve. Exemples : *impeRio* (empire), *seRie* (série), *vaRio* (varié).

Après les consonnes *c*, *g* et *gl*, l'amalgame de l'*i* est complet (surtout lorsque l'*e* suit) et paraît continuer, comme intermédiaire et par sa propre vertu, devant les voyelles *a*, *o*, *u*, la série des sons commencés par *ci*, *gi* et *gli*, qui serait interrompue par un contact immédiat autre que celui des lettres *i* et *e*.

Après *ci*, *gi*, comme nous l'avons déjà dit, et même après *fi*, *mi*, *si*, *ti*, ou simplement après *r*, *s*, la voyelle *i* peut être tantôt omise, tantôt conservée :

Altiero — *altero* (hautain).	*Caricare* — *carcare* (charger).
Ciera — *cera* (mine).	*Coricare* — *corcare* (coucher).
Fiele — *fele* (fiel).	*Erigere* — *ergere* (ériger).
Fiero — *fero* (fier).	*Merito* — *merto* (mérite).
Miele — *mele* (miel).	*Biasimare* — *biasmare* (blâmer).
Sieroso — *seroso* (séreux).	*Medesimo* — *medesmo* (même).

Quoique d'un emploi assez fréquent dans la formation des diminutifs, des superlatifs et du pluriel des substantifs masculins, l'*i* italien est bien loin de produire cette tache de l'iotacisme qui ternit le grec moderne et qui, d'après Scheler, serait un germe de dissolution de sa contexture grammaticale.

U. — La lettre *u* a le son sourd de l'*ou* français (1), comme dans les mots : *doute*, *route*, *coucou*, et le son que l'*u* français lui-même présente dans les mots diphtongués : *équation*, *quadrature*.

(1) Legouvé dit que le son *ou* est peu propre aux éclats des hautes inflexions. (*L'art de lire à haute voix ;* 1re partie, page 28.)

Après *a*, il se prononce séparément et d'une façon très distincte.

Après *g* et après *q* et suivi de *e* et de *i*, il conserve, à part l'écrasement, son propre son, qu'il perd tout à fait en français, dans les mêmes conditions d'emploi, à moins qu'un tréma ne soit placé sur la voyelle qui suit.

Ainsi, les mots *quadro* (tableau), *guerra* (guerre), *anguilla* (anguille), *querela* (dispute), *aquila* (agile) se prononcent comme si, en français, on les écrivait de la sorte : *quädro*, *guërra*, *anguïlla*, *quërela* et *aquïla*.

La lettre *u*, de même que la lettre *i*, a cette tendance à s'effacer dans ses accouplements avec d'autres voyelles et principalement lorsque la voyelle qui suit est la lettre *o*. Aussi, ne faut-il pas s'étonner de la voir parfois tout à fait disparaître, comme, par exemple, dans les mots : *fuoco* (feu), *giuoco* (jeu), *vuoto* (vide), *ruota* (roue), s'écrivant assez souvent ainsi : *foco*, *gioco*, *voto*, *rota*.

E, O, voyelles à son variable.

La voyelle *e*, d'après Legouvé (1), est celle qui joue le plus grand rôle dans la langue française, par l'importance et par la variété de ses modifications ; c'est celle qui répand le plus de vie dans le discours, qui donne tantôt le plus de douceur et de rapidité, tantôt le plus de force et de caractère aux inflexions oratoires, qui forme les liaisons les plus euphoniques et les plus concluantes des mots et dont les modifications se combinent le mieux pour peindre les images et les pensées pittoresques. Cependant, les principales variétés de son se réduisent à quatre : l'*é* fermé ou aigu, comme on l'entend dans *été* (saison) ; l'*è* un peu ouvert ou moyen, comme dans *père ;* l'*ê* très ouvert, comme dans *tête*, et

(1) *L'art de lire à haute voix ;* 1re partie, page 21.

enfin l'*e* muet, comme dans les deux premières syllabes du mot *recevoir*.

Quant à la voyelle *o*, elle n'a, en français, que deux sons entièrement distincts : l'*o* aigu et l'*o* grave et long.

En italien, ces voyelles ont chacune deux degrés d'ouverture ou gradation de son. Elles ne sont représentées par aucun signe particulier, peut-être parce que les grammairiens n'ont pas voulu reconnaître dans deux accidents purement phonétiques l'existence d'un *accent vocal*, dénomination impropre d'un fait mal interprété. L'un de ces deux sons correspond à celui de l'*e fermé* français et il s'appelle aussi *e fermé* (*e chiuso*) en italien; l'autre se rencontre dans l'*e ouvert* français et il s'appelle, de même, *e ouvert* (*e aperto*).

La même distinction et la même nomenclature sont applicables à la lettre *o*.

Si l'autorité de Diomède et de Festus n'est pas suspecte, les Latins avaient aussi différents degrés d'ouverture pour leurs voyelles faibles, et ce n'est que par cette différence qu'ils distinguaient parfois deux mots de structure semblable. On peut supposer que cette différence obéissait aux mêmes lois; mais, n'y eût-elle pas obéi, tout porte à croire qu'elle n'est pas restée sans influence sur les voyelles faibles italiennes.

Trissin essaya, au XVIe siècle, d'introduire dans l'écriture deux lettres de l'alphabet grec, l'η et l'ω, afin de distinguer l'*e* et l'*o* ouverts de l'*e* et de l'*o* fermés, lesquels, de leur côté, auraient conservé l'ancienne forme; mais cette innovation fut tournée en ridicule et rencontra partout des détracteurs. Claude Tolomei émit l'idée, de son côté, d'écrire en caractère italique les voyelles ouvertes dans les phrases composées en caractère romain, et *vice versâ;* mais sa proposition ne reçut pas un meilleur accueil. Enfin, d'autres mirent en avant différentes formes d'accent pour marquer la différence, et tout porte à croire que c'est dans cet ordre d'idées que doit s'accomplir cette réforme, qui est nécessaire, mais dont l'importance a été exagérée par l'opposition qu'on y a faite. Il semble même que c'est l'accent grave pour l'*e*

ouvert et l'accent aigu pour l'*e* fermé qui devront prévaloir à l'exclusion de toute autre forme d'accent.

En attendant, non seulement ces deux sortes d'*e* et d'*o* ne sont pas représentées par des figures différentes, — ce qui permettrait de les distinguer à première vue, — mais elles ne sont pas même diversifiées, dans l'usage général, par les accents graves ou aigus, comme cela arrive en français pour l'*e*, au moins toutes les fois qu'un assemblage quelconque de voyelles ne se charge pas de remplacer cette voyelle.

Il est très difficile d'établir des règles générales pour indiquer dans quels mots l'*e* et l'*o* doivent être ouverts et dans quels mots ils doivent être fermés; celles qui ont été formulées jusqu'à présent comportent de nombreuses exceptions.

En effet, la différence entre l'*e* et l'*o* ouverts, d'une part, et l'*e* et l'*o* fermés, d'autre part, dépend de plusieurs causes, que nous allons signaler successivement dans l'ordre de leur importance.

Emplacement et déplacement de l'accent tonique.

A ce sujet, il y a trois remarques à faire :

A. Lorsque l'accent tonique se pose sur les voyelles *e* et *o*, elles ont généralement le son ouvert, comme dans les mots *bène* (bien), *gènio* (génie), *mèdico* (médecin), *sècolo* (siècle), *zèffiro* (zéphyr), *còro* (chœur), *dònna* (femme), *fòla* (fable), *mòbile* (meuble), *nòbile* (noble), *pòpolo* (peuple). Cependant, il y a des cas où, malgré cet accent, le son est fermé. Exemples : *séno* (sein), *battésimo* (baptême), *sólo* (seul), *lógoro* (usé), *fórfora* (poussière des cheveux), etc. ;

B. Au contraire, quand l'accent tonique ne tombe pas sur une de ces voyelles, elles ont toujours un son fermé. Exemples : *félicé* (heureux), *léggiadro* (gracieux), *péggioré* (pire), *sénato* (sénat), *tópólinó* (petite souris), *zóccólone* (grand sabot) ;

C. Lorsque l'accent tonique passe d'une syllabe à une autre, dans la formation des mots dérivés, soit par suite de l'addition d'une ou de plusieurs syllabes, soit pour une autre cause, la voyelle qui, auparavant, était ouverte, cesse immédiatement de l'être et devient fermée par l'effet même de ce déplacement. Exemples :

Bèllo (beau) — *béllissimo* (très beau).
Elògio (éloge) — *elógioso* (élogieux).
Giòia (joie) — *gióioso* (joyeux).
Fèbbre (fièvre) — *fébbrile* (fébrile).

La même loi de variation phonétique, selon que la voyelle perd ou garde l'accent tonique, se manifeste presque toujours en français, où l'*e* ouvert ou moyen se change en *e* fermé par le déplacement de l'accent tonique :

Confrère — confrérie.
Mètre — métreur.
Obsèques — obséquieux.
Poète — poésie.
Prophète — prophétie.
Règle — réglé.
Scène — scénique.
Sphère — sphérique.
Zèle — zélateur.

Legouvé et beaucoup d'autres, qui avaient constaté le fait et l'avaient attribué à la dérivation, n'ont pas été jusqu'à y reconnaître formellement le déplacement de l'accent tonique.

Construction de la syllabe par rapport à la lettre qui la termine.

Dans le corps d'une syllabe, les voyelles *e* et *o* suivies d'une consonne sont généralement ouvertes. Exemples : *pèrsona* (per-

sonne), *còntento* (contentement), *cèltico* (celtique), *cèrto* (certain), *infèrno* (enfer).

Mais beaucoup de syllabes échappent à cette règle, d'une façon plus ou moins irrégulière. Parmi celles qui s'y dérobent avec le plus de constance, il convient de placer, en premier lieu, les syllabes *en* suivie de *te* (*ente*), dans les adverbes; *men* suivie de *to* (*mento*), dans les substantifs; *or*, dans la conjugaison de certains verbes et dans un grand nombre de syllabes entrant dans la composition de mots dérivés du latin.

Nous faisons remarquer, comme complément de la règle précédente, que les voyelles *e* et *o* sont fermées lorsqu'elles occupent la dernière place dans la syllabe, surtout quand cette syllabe elle-même est la dernière du mot. Exemples : *poteré* (pouvoir), *saperé* (savoir), *saporé* (saveur), *villanó* (paysan). Il va sans dire que l'accent tonique concourt à modifier profondément cette règle dans ses deux aspects.

Position de la voyelle au point de vue de la première partie du mot et de la désinence.

Dans le radical et dans le préfixe ou, en termes généraux, dans la première partie du mot, l'*e* et l'*o* sont ordinairement fermés en tant que lettres initiales, sauf les cas d'intervention de l'accent tonique.

La voyelle *e*, quand elle appartient à la désinence et qu'elle termine le mot, est fermée :

A. Dans la presque totalité des mots polysyllabiques (mais non aussi fermée qu'elle pourrait l'être au milieu d'un mot);

B. A la fin d'une grande partie des mots monosyllabiques, tels que *fé* (foi, qu'il fit), *mé* (moi), *té* (toi), *sé* (soi), *cé* (nous), *vé* (vous), *né* (en);

C. A la fin des mots surmontés d'un accent tonique visible, comme, par exemple : *mercè* (salaire — grâce à), *testè* (tantôt),

perchè (pourquoi — parce que), *poichè* (puisque), — *giacchè* (id.), et dans tous les mots composés avec *chè*. *Cioè* (c'est-à-dire) et quelques mots récents, d'origine étrangère, tels que *caffè*, *lacchè* (laquais), *Noè* et *Mosè* font exception (1).

Au commencement de la dernière partie du mot ou terminaison, aussi bien qu'au commencement du radical ou du préfixe, l'*e* est ordinairement fermé :

A. Dans les désinences verbales suivantes :

Ére	terminaison	de l'infinitif de la 2e conjugaison.
Éte	»	de la 2e personne indicatif de la même conjugaison.
Éva	»	de l'imparfait de l'indicatif de la 2e conjugaison.
Éi *Ésti* *É* *Émmo* *Éste* *Érono*	»	du passé défini de la 2e conjugaison.
Rémo *Réte*	»	des deux premières personnes du pluriel du futur dans les trois conjugaisons.
Éssi *Éssimo*	»	de l'imparfait du subjonctif de la 2e conjugaison.
Ési *Ése*	»	du passé défini de certains verbes irréguliers.
Éso	»	du participe passé de certains verbes irréguliers.

B. Dans diverses désinences appartenant à toutes sortes de mots, notamment dans les suivants :

Éccio — *libéccio* (garbin).
Éggio — *passéggio* (promenade).
Égno — *ségno* (signe).
Éla — *véla* (voile).
Éle — *fédéle* (fidèle).
Élo — *pélo* (poil).
Éna — *céna* (souper).
Éno — *séno* (sein).

(1) Il est bon d'observer que l'accent visible placé sur ces mots ne sert qu'à marquer l'accent tonique et ne précise nullement, par lui-même, si la voyelle doit être ouverte ou fermée.

Énte — *repénte* (soudain).
Énto — *laménto* (lamentation).
Éra — *séra* (soir).
Éro — *péro* (poirier).
Ésco — *désco* (table).
Ése — *mése* (mois).
Éssa — *méssa* (messe).
Éte — *abéte* (sapin).
Éto — *acéto* (vinaigre).
Étta (terminaison diminutive) — *semplicétta* (bien simple).
Étto (terminaison diminutive) — *pargolétto* (petit enfant).
Ézza — *altézza* (hauteur).

C. Enfin, dans les terminaisons *évole*, *égola* et dans les mots *battésimo* (baptême), *quarésima* (carême), contrairement à la règle donnée à propos de l'accent tonique, page 19.

L'*e* initial de la désinence est ouvert :

A. Après la voyelle *i* et devant toute autre voyelle. Exemples : *fièle* (fiel), *pensièro* (pensée), *dèa* (déesse), *bèone* (buveur), *rèo* (coupable), *sèi* (six), *fèudo* (fief). Cependant, la terminaison *ea* offre une exception dans toutes les premières et dans toutes les troisièmes personnes de l'imparfait des verbes de la 2e conjugaison, lorsque la lettre *v* reste supprimée pour des raisons poétiques ou euphoniques. Ainsi, on prononcera *Andrèa* (Andrée), *idèa* (idée), *assemblèa* (assemblée) avec l'*e* ouvert, tandis qu'il faudra prononcer *credéa* (croyais — croyait), *facéa* (faisais — faisait) avec l'*e* fermé, tel qu'on le prononcerait dans les mots *credéva* et *facéva* avant leur syncope ;

B. A la fin d'un certain nombre de monosyllabes résultant d'un tronquement, comme on verra plus loin, et dans *è* (est), 3e personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe *èssere* (être) ;

C. Au commencement des terminaisons verbales ci-après réunies :

Èi, *Èsti*, *Èbbe*, *Èmmo*, *Èbbero* } au conditionnel, excepté la 2e personne du pluriel.
Èndo dans les gérondifs de la 2e et de la 3e conjugaison.
Èrsi dans la 1re personne du singulier des passés définis irréguliers.

Èlto
Èrso
Èrto } dans les participes passés de certains verbes irréguliers.
Èsso
Ètto
Èttero variante de la 3e personne du pluriel du passé défini, 2e conjugaison.

D. Enfin, dans les suffixes nominaux que voici :

Èllo (terminaison organique) — *cappèllo* (chapeau).
Èllo (terminaison diminutive) — *giovincèllo* (garçon).
Ènte — *clemènte* (clément), excepté dans les adverbes.
Ènto — *cènto* (cent).
Ènza — *potènza* (puissance).
Ènzio — *silènzio* (silence).
Èsto — *mèsto* (triste).
Èsta — *tèsta* (tête).
Èstra — *dèstra* (droite).
Ètto — *pètto* (poitrine), excepté dans les diminutifs.
Èzzo — *pèzzo* (morceau).

De même que l'*o* initial de la première partie des mots (voir page 21), l'*o* final de leur dernière partie est fermé, à moins qu'un accent ne le domine et que le mot dans lequel il se rencontre n'ait plus d'une syllabe.

Quant à l'*o* initial des terminaisons, il est fermé dans les infinitifs, dans les temps dérivés des verbes en *órrere* et dans leurs flexions, dans les pronoms personnels *nói* (nous), *vói* (vous), dans l'adjectif *lóro* et dans les suffixes :

Óce — *vóce* (voix).
Ógna — *vergógna* (honte).
Ógno — *sógno* (rêve).
Ójo — *avóltóio* (vautour).
Óna — *coróna* (couronne).
Óne — *mellóne* (melon).
Óne (terminaison augmentative) — *testóne* (grosse tête).
Óne (précédé de *zi*) — *azióne* (action).
Óno — *dóno* (don).
Óra — *óra* (heure).
Óre — *odóre* (odeur).
Ósa — *certósa* (chartreuse).
Óso — *erbóso* (herbeux).

L'*o* est ouvert :

A. Dans la plus grande partie des monosyllabes. Exemples : *dò* (je donne), *ciò* (cela), *fò* (je fais), *hò* (j'ai), *nò* (non), *Pò* (Pô, fleuve d'Italie), *può* (il peut), *sò* (je sais), *stò* (je reste), *tò* (prends);

B. Dans les mots terminés par un accent, tels qu'*amò* (il aime), *considerò* (il considéra), *parlerò* (je parlerai);

C. Toutes les fois qu'il précède une voyelle ou une syllabe contenant deux voyelles. Exemples : *eròe* (héros), *suòi* (ses), *tuòi* (tes), *pòeta* (poète), *pòi* (après), *colònia* (colonie), *stòria* (histoire);

D. Tout particulièrement, dans les terminaisons précédées d'une *r* et dans les syllabes suivies de lettres qu'on appelle liquides, ou même suivies d'un groupement de consonnes dont la lettre *s* fait partie. Exemples : *bròdo* (bouillon), *pròde* (preux), *còlle* (coteaux), *ròspo* (crapaud), etc.;

E. En dernier lieu, dans les terminaisons suivantes, qu'on ne saurait ramener à aucune règle certaine :

Òglio — *fòglio* (feuille).
Òglia — *sòglia* (seuil).
Òrio — *cibòrio* (ciboire).
Òsto — *pòsto* (place).
Òstro — *chiòstro* (cloître).
Òto — *mòto* (mouvement).

Voisinage d'autres lettres.

Nous avons déjà vu, à plusieurs reprises, que la présence de certaines lettres précédant ou suivant une voyelle en détermine le son, et ce concurremment avec d'autres causes; nous avons constaté tout particulièrement que la lettre *e* précédée d'un *i* prend le son ouvert; enfin, nous avons préalablement posé en principe que les voyelles *i* et *u* tendent à s'effacer devant *e* et *o* tout en donnant à celles-ci un son bien ouvert. Ces deux faits de l'intervention des *lettres modificatrices* et de leur tendance à disparaître prouveraient donc que leur principal rôle consiste à modifier les lettres qu'elles ont accosté, et que, même après leur disparition, la modification qu'elles ont produite doit subsister.

En effet, la chose se passe ainsi; le son de l'*e* et celui de l'*o* restent ouverts même après que la lettre modificatrice a été syncopée. Exemples :

Giuòco (jeu) — *giòco*. *Fuòco* (feu) — *fòco*.
Fièro (féroce) — *fèro*. *Intièro* (entier) — *intèro*.

Le voisinage des lettres, pour ne parler que de celles-ci, n'est donc pas un fait indifférent et sans influence sur la phonétique italienne et leur disparition, toujours plus fréquente, est le corollaire de leur première apparition : venues pour faire un changement, elles vont s'en aller aussitôt qu'elles l'ont opéré.

Apocopes et syncopes.

Si l'économie des syllabes vient à changer par suite d'une apocope ou d'une syncope, qui font perdre à un mot la voyelle de la fin ou l'une de celles qui sont à l'intérieur, telle syllabe qui se terminait par une voyelle, se trouvant tout à coup augmentée et terminée par une consonne, aux dépens de la syllabe suivante, qui disparaît, la prononciation doit être quelque peu modifiée, dans le sens de la règle donnée page 20, combinée avec la règle de la page prédédente.

Effectivement, dans le mot composé *bénvenuto* (bienvenu), l'*é* de la syllabe *bén* (apocope de *bène*) n'a pas le son aussi ouvert que l'*è* de *bè*, première syllabe du mot pris intégralement; car celle-ci, prenant, d'un côté, cette consonne, qui ouvre le son des voyelles qu'elle termine, perd, de l'autre, l'accent tonique, qui l'ouvre davantage. Cependant, quand la voyelle accrue d'une consonne est déjà disposée à la nouvelle prononciation par l'ancienne, ainsi qu'il arrive dans le mot *mèrto* (mérite), syncope de *mèrito*, où l'*è* ouvert de *mèr* conserve l'accent tonique de *mè*, il ne sera apporté aucune modification à la prononciation.

Si, au contraire, l'économie des syllabes n'est pas changée et si l'apocope, en emportant une syllabe entière, laisse la précé-

dente se terminer par une voyelle, la prononciation de celle qui reste n'est pas modifiée.

Par conséquent, le mot apocopé *fé* conserve l'*é* fermé qu'il avait en *féde* (foi), et *dè*, *diè*, *piè*, *mè*, *vò* gardent la voyelle ouverte qu'ils avaient dans *dève* (doit), *diède* (donna), *piède* (pied), *mèglio* ou *mèzzo* (mieux ou demi) et *vòglio* (je veux).

Lois étymologiques et influences des dialectes.

Dans beaucoup de mots où l'*ĭ* et l'*ŭ* des Latins furent remplacés par l'*ẹ* et par l'*ọ* italiens, ces deux voyelles ont pris le son fermé qui, sans reproduire les voyelles d'origine, en rendent la distance moins sensible.

Mots latins qui changent en italien l'*i* en *e* fermé :

Cédro — *citreum* (cédrat).
Céppo — *cippus* (ceps).
Césto — *cista* (panier).
Détto — *dictum* (dit).
Féde — *fides* (foi).
Fésso — *fissum* (fendu).
Léttera — *littera* (lettre).
Méno — *minus* (moins).
Méscere — *miscere* (verser).
Mésso — *misso* (messager).
Négro — *niger* (nègre).
Némbo — *nimbus* (nuée).
Néve — *nix* (neige).
Ommésso — *omissus* (omis).
Pénna — *pinna* (plume).
Pépe — *piper* (poivre).
Péro — *pirus* (poirier).
Pésce — *piscis* (poisson).
Sécco — *siccus* (sec).
Ségno — *signus* (signe).
Sélva — *silva* (forêt).
Sémplice — *simplex* (simple).
Séno — *sinus* (sein).
Strétto — *strictus* (étroit).
Védere — *videre* (voir).
Véndetta — *vindicta* (vengeance).
Vérde — *viridis* (vert).
Vérgine — *virgo* (vierge).

Mots latins qui changent en italien l'U en O fermé.

Avóltoio — *vultur* (vautour).
Bócca — *bucca* (bouche).
Bólla — *bulla* (bulle).
Cocómero — *cucumus* (concombre).
Fólgore — *fulgur* (foudre).
Fóndo — *fundus* (fond).

Fórca — *furca* (fourche).
Fórno — *furnus* (four).
Fósco — *fuscus* (sombre).
Giógo — *jugum* (joug).
Góccia — *gutta* (goutte).
Góla — *gula* (gosier).
Gómma — *gummi* (gomme).
Cólpa — *culpa* (faute).
Cóno — *cuneus* (coin).
Dólce — *dulcis* (doux).
Dóppio — *duplum* (double).
Góverno — *gubernatio* (gouvernement).
Lóto — *lutum* (boue).
Móglie — *mulier* (femme mariée).
Mólto — *multum* (beaucoup).
Móndo — *mundus* (monde).
Mórmorio — *murmur* (murmure).
Mósca — *musca* (mouche).
Nóce — *nux* (noix).
Póllo — *pullus* (poulet).
Pólmone — *pulmo* (poumon).
Pólpa — *pulpa* (pulpe).
Pólvere — *pulvis* (poussière).
Pómice — *pumex* (pierre ponce).
Rósso — *ruber* (rouge).
Sólco — *sulcus* (sillon).
Sólfo — *sulphur* (soufre).
Sómma — *summa* (somme).
Sómmo — *summus* (le plus haut).
Sópra — *super* (sur).
Sórdo — *surdus* (sourd).
Sórgere — *surgere* (surgir).
Sóspeso — *suspensus* (suspendu).
Sóspetto — *suspectus* (suspect).
Sóspiro — *suspirium* (soupir).
Stólto — *stultus* (sot).
Tórma — *turma* (foule).
Tórre — *turris* (tour).
Tórtore — *turtur* (tourterelle).
Tóscano — *Tuscanus* (Toscan).
Tósse — *tussis* (toux).
Vólpe — *vulpes* (renard).
Vólto — *vultus* (visage).

Le son de l'*e* et celui de l'*o* sont presque toujours ouverts, au contraire, dans les mots dérivés de la langue mère, lorsque ces lettres remplacent les diphtongues latines *æ* et *au*.

Mots avec l'E ouvert en vertu de la diphtongue Æ.

Cèlibe — *cælebs* (célibataire).
Cèrere — *Cæres* (Cérès).
Eccètera — *et cætera* (et le reste).
Dèmonio — *dæmon* (démon).
Fècola — *fæcula* (fécule).
Fèccia — *fæx* (lie).
Lèdere — *lædere* (léser).
Lièto — *lætus* (joyeux).
Nènia — *nænia* (cri plaintif).
Pèonia — *pæonia* (pivoine).
Quèstore — *quæstore* (questeur).
Tèda — *tæda* (flambeau).
Tèdio — *tædium* (ennui).
Tènia — *tænia* (ténia).

Mots avec l'O ouvert en vertu de la diphtongue AU.

Allòro — *laurus* (laurier).
Còsa — *causa* (chose).
Fròde — *fraus* (fraude).
Gòdere — *gaudere* (jouir).
Lòde — *laus* (louange).
Mòro — *maurus* (maure).
Nòlo — *naulum* (nolis).
Òro — *aurum* (or).
Pòco — *paucum* (peu).
Pòvero — *pauper* (pauvre).
Ròco — *raucus* (enroué).
Tesòro — *thesaurus* (trésor).
Tòro — *taurus* (taureau).

Les mots *códa* — *cauda* (queue), *fóce* — *fauces* (embouchure), et quelques autres font exception.

Enfin, les mots métamorphosant la diphtongue *œ* d'après le génie de leur langue et les lois de leur vocalisme ont, assez souvent, l'*e* fermé. Exemples : *céna* — *cœna* (souper), *péna* — *pœna* (peine).

Les dialectes, qui ont tant contribué à la formation de la langue, ont aussi exercé, et exercent encore, leur influence sur les modes de prononciation de l'*e* et l'*o*. Les Toscans et les Lombards surtout, qui employent indifféremment, et parfois sans discernement, l'*u* et l'*o* l'un pour l'autre; les Romagnols, qui prononcent l'*u* comme l'*o*, surtout dans les mots dissyllabiques (1); les Siciliens, qui remplacent l'*e* par l'*i* et l'*o* par l'*u*, même trois fois dans un mot (2), ont apporté des changements dans la manière de prononcer ces voyelles et ont aidé à donner à l'*o* ce son fermé qui le rapproche de l'*u*, dont il est une transition par rapport à l'*o* ouvert.

L'usage.

L'usage, qui fut appelé par Davanzati, savant écrivain italien, le *maître des langues*, a, par l'intermédiaire des peuples, des

(1) Les Romagnols prononcent et écrivent *brol*, *goss*, *lor*, en place de *brutto* (vilain), *guscio* (gousse, et *lupo* (loup).

(2) Au lieu de *mano* (main), *mondo* (monde), *colorito* (coloris), *pescare* (pêcher) et *sapere* (savoir), les Siciliens disent *manu*, *munnu*, *culuritu*, *piscari* et *sapiri*.

orateurs et des écrivains, peut-être introduit sinon toutes les exceptions que nous avons signalées autre part, à propos des voyelles à double prononciation, du moins un grand nombre d'entre elles. Mais ces exceptions ne sont que des règles en voie de formation aidant à la loi de sélection, et, si impérieux maître qu'il soit ou qu'il paraisse être, l'usage, en général, a sa raison d'être et, en dehors de la logique, il n'admet pas de plus haute autorité que lui. Cette logique n'en existe pas moins, tout insaisissable qu'elle est souvent, et, puisqu'elle existe vraisemblablement, il ne nous reste qu'à la rechercher.

Besoin de distinguer entre eux les homographes.

Il y a des mots qui, ayant la même orthographe et exprimant des choses différentes, peuvent engendrer la confusion dans l'esprit du lecteur et fournir une abondante matière à l'équivoque. Ces mots qui, malgré leurs différentes significations, se ressemblent tous par leur aspect, sauf la lettre majuscule qui distingue les *noms* propres, n'ont pas la même ressemblance lorsque c'est l'oreille qui doit en juger. La diversité phonétique porte sur deux points : l'accentuation dans certains mots et le degré d'ouverture donné à quelques-unes des voyelles dans d'autres mots. Il sera question plus loin de l'accentuation. Continuons donc à nous occuper ici des sons ouverts et des sons fermés.

A vrai dire, les mots homographes devraient être prononcés tous de la même façon; car, abstraction faite de leur double signification, si leur prononciation vient de leur structure, la structure ne changeant pas, la prononciation devrait aussi rester la même. Mais il n'y a rien d'insolite à les prononcer de la même manière, même en tenant compte de leur différence de signification, si une raison supérieure prime la raison d'ordre inférieur, c'est-à-dire si le principe qui a commencé par fixer les sons de la voix d'après la figure qui les représente doit céder devant celui qui a fixé la

pensée dans l'un et dans l'autre cas et qui a fini par soumettre la figure aux sons de la voix.

Tout ce qu'on aurait pu faire pour éviter la confusion, c'eût été de sacrifier une des deux significations du mot homographe, en représentant par un autre mot celle dont on aurait fait bon marché. Mais les mots constituent des monuments ayant leur histoire, leurs traditions ; ils ont passé par une filière de transformations auxquelles tout le monde concourt et, à part les inventeurs qui, en trouvant les choses, acquièrent le droit de les nommer, personne n'ose y toucher. Nul écrivain, quelle que soit son autorité, n'aurait la témérité de forger des milliers de mots de toutes pièces et d'un seul coup, car il s'exposerait ainsi à en créer beaucoup qui resteraient, à coup sûr, sans emploi. On se contente de différencier les mots homographes, lorsqu'un *e* ou un *o* entre dans leur composition, en leur donnant un son plus ou moins évasé, et cela suffit pour le moment, en attendant des réformes toujours promises, mais jamais réalisées, car la plupart des hommes, hélas! esclaves de la routine, traitent une réforme comme un sacrilège, même et surtout dans le domaine de la grammaire.

Tableau des mots dont la signification change suivant la prononciation de l'E et de l'O qu'ils renferment.

E FERMÉ.	E OUVERT.
Accétta (hache)	*Accètta* (il accepte, agréable).
Affétlare (couper par tranches).	*Affèttare* (affecter).
Affétto (je coupe par tranches).	*Affètto* (affection).
Alléga (agace les dents).	*Allèga* (alléguer).
Amméźźare (mûrir trop).	*Ammèźźare* (partager).
Béi (tu bois).	*Bèi* (beaux).
Bérla (la boire).	*Bèrla* (sorte d'herbe).
Céra (cire).	*Cèra* ou *cièra* (mine).
Césto (touffe).	*Cèsto* (ceste).

E fermé.	E ouvert.
Cétera (cithare).	*Cètera* (et cætera).
Colléga (je lie ensemble).	*Collèga* (collègue).
Collétto (petit coteau).	*Collètto* (collectionné).
Corréggia (courroie).	*Corrèggia* (qu'il corrige), mot poétique.
Corrésse (qu'il courût).	*Corrèsse* (il corrigea).
Créta (craie).	*Crèta* (île de Crète).
Dé' (des), article contracté.	*Dè'* (il doit).
Déa (donne), arcaïsme.	*Dèa* (déesse).
Déi (des), article contracté.	*Dèi* (dieux).
Désse (elles-mêmes).	*Dèsse* (qu'il donna).
Déssi (eux-mêmes).	*Dèssi* (que je donnasse ou on doit).
Déste (vous donnâtes).	*Dèste* (éveillées).
Désti (tu donnas).	*Dèsti* (éveillés ou tu réveilles).
Détte (dites).	*Dètte* (il donna).
Détti (dits).	*Dètti* (je donnai).
É' (il ou ils), apocope de *egli* ou *eglino*.	*È* (il est ou et).
Égli (il).	*Ègli* (il lui est).
Élle (elles).	*Èlle* (la lettre *l*).
Ésca (amadou).	*Èsca* (que je sorte).
Ésse (elles).	*Èsse* (la lettre *s*).
Éssi (ils ou eux).	*Èssi* (on est).
Éste (ces), mot poétique.	*Èste* (nom de famille princière).
Féllo (il le fit).	*Fèllo* (félon), mot poétique.
Féro (ils firent), mot poétique.	*Fèro* ou *fièro* (féroce).
Féste (vous fîtes).	*Fèste* (fêtes).
Léga (ligue, ou il lie).	*Lèga* (lieue).
Légge (loi).	*Lègge* (il lit).
Léssi, *lésse* (bouillis, boullies).	*Lèssi*, *lèsse* (je lus, il lut).
Mé (moi, me).	*Mè'* (mieux).
Méle (pommes).	*Mèle* ou *mièle* (miel).
Ménalo (amène-le).	*Mènalo* (nom de montagne).
Mésse (messes, mises).	*Mèsse* (moisson).
Méssi (messagers).	*Mèssi* (moissons).
Méta (excrément).	*Mèta* (but).
Mézzo (très mûr).	*Mèzzo* (demi, moyen).

E FERMÉ.	E OUVERT.
Néi (dans les).	*Nèi* (grains de beauté).
Péra (poire).	*Pèra* ou *pèrisca* (qu'il périsse).
Pésca (l'action de pêcher).	*Pèsca* ou *pèrsica* (pêche, fruit).
Pésco (je pêche).	*Pèsco* ou *pèrsico* (pêches).
Péste (pistes).	*Pèste* (peste).
Sé (si, se).	*Sè* (tu es).
Séte (soif, soies).	*Sète* (vous êtes), mot poétique.
Stémmi (il resta).	*Stèmmi* (armoiries).
Stésso (même).	*Stèsso* (je défais le tissu).
Té (toi, te).	*Tè* ou *tièni* (tiens, thé).
Télo (te le).	*Tèlo* (flèche), mot poétique.
Téma (crainte).	*Tèma* (thème).
Témi (tu crains).	*Tèmi* ou *Tèmide* (thèmes ou Thémis).
Véggia pour *végga* (que je voie).	*Vèggia* (tonneau).
Véglio, *véglia* (je veille, il veille).	*Vèglio*, *vèglia* (vieux, vieille).
Vélle (vois-les), mot poétique.	*Vèlle* (il déracine, volonté), archaïsme.
Véllo (vois-le), mot poétique.	*Vèllo* (toison).
Véna (veine).	*Vèna* ou *avèna* (avoine).
Vénti (vingt).	*Vènti* (vents).
Vérgola ou *vérga* (houssine).	*Vèrgola* (sorte de barque).

O FERMÉ.	O OUVERT.
Accórre (il accourt).	*Accòrre* ou *accògliere* (accueillir).
Accórsi, *accórse* (j'accourus, il accourut).	*Accòrsi*, *accòrse* (j'aperçus, il aperçut).
Accórto (je raccourcis).	*Accòrto* (adroit).
Appórti (tu conjectures).	*Appòrti* (tu apportes).
Arróto (ajouté).	*Arròto* pour *arruòto* (j'aiguise).
Bótte (tonneau).	*Bòtte* (coups).
Có', *cogli* (avec les).	*Cò*, *cògli* (tu cueilles).
Cólo (je coule).	*Còlo* (je vénère).
Cólco (je couche).	*Còlco* (nom géographique).
Cólla (avec la).	*Còlla* (colle).
Cólle, *cólli* (avec les).	*Còlle*, *còlli* (colline, collines).
Cóllo (avec le).	*Còllo* (cou).

O FERMÉ.	O OUVERT.
Cólto (cultivé).	*Còlto* (cueilli).
Cóppa (nuque).	*Còppa* (coupe, tasse).
Córre (il court).	*Còrre* ou *cògliere* (cueillir).
Córsi (je courus).	*Còrsi* (se cueillir, Corses).
Córso (cours, couru).	*Còrso* (Corse).
Córti (cours).	*Còrti* (te cueillir).
Cósta (il coûte).	*Còsta* (côte).
Dóglio (sorte de vase).	(*Mi*) *dòglio* (je me plains).
Fólla (foule).	*Fòlla* (je la fais).
Fólle (foules).	*Fòlle* (fou, je les fais).
Fóra (il perce).	*Fòra* (il serait), mot poétique.
Fóro (trou, ils furent).	*Fòro* (forum).
Fósse (qu'il fût).	*Fòsse* (fosses).
Gióve pour *gióvi* (tu es utile).	*Giòve* (Jupiter).
Impórti (t'imposer).	*Inpòrti* (qu'il emporte).
Incólto (non cultivé).	*Incòlto* (surpris).
Indótto (induit).	*Indòtto* (ignorant).
Lóto (boue).	*Lòto* (lotus).
Mórse (étaux).	*Mòrse* (il mordit).
Mózzo (coupé).	*Mòzzo* (moyen).
Nóce (noix, noyer).	*Nòce* pour *nuòce* (il nuit).
Óra (heure).	*Òra* (zéphyr, il prie), mot poétique.
Órno (j'orne).	*Òrno* (frêne).
Póppa (poupe).	*Pòppa* (mamelle).
Pórci (nous placer).	*Pòrci* (porcs).
Pórsi (se placer).	*Pòrsi* (je tendis).
Póse (il mit).	*Pòse* ou *pause* (pauses).
Pósta (placée).	*Pòsta* (poste, expressément).
Ricórre (il recourt).	*Ricòrre* (il recueille).
Ripórti (te remettre).	*Ripòrti* (tu rapportes).
Ripósi (je remis en place).	*Ripòsi* (les repos, tu reposes).
Ritórne ou *ritórni* (tu reviens).	*Ritòrne* (en reprendre).
Rócca (quenouille).	*Ròcca* (château-fort).
Ródano (qu'ils rongent).	*Ròdano* (Rhône).
Ródi (tu ronges).	*Ròdi* (Rhodes).
Rógo (ronce).	*Rògo* (bûcher).

O FERMÉ.	O OUVERT.
Rósa (rongée).	*Ròsa* (rose).
Rózza (rude, grossière).	*Ròzza* (rosse).
Scóla (il égoutte).	*Scòla* ou *scuòla* (école).
Scópo (je balaie).	*Scòpo* (but).
Scórsi (je parcourus).	*Scòrsi* (j'aperçus).
Scórta (il abrège).	*Scòrta* (escorte).
Scórto (j'abrège).	*Scòrto* (aperçu).
Sóle (soleil, seules).	*Sòle* ou *suòle* (il a coutume).
Sóli (soleils, seuls).	*Sòli* ou *suòli* (tu as coutume).
Sólla, *sóllo* (mou, molle).	*Sòllo*, *sòlla* (je le sais, je la sais).
Sólo, *sóla* (seul, seule).	*Sòla*, *suòla*, *sòla* ou *suòlo* (sol, semelle).
Sómmi (très haut).	*Sòmmi* (je sais).
Sóno (je suis).	*Sòno* pour *suono* (son), mot poétique.
Sónne (j'en suis).	*Sònne* (j'en sais), mot poétique.
Sórta (levée, surgie).	*Sòrta* (sorte, qu'il sorte).
Sórte (surgies, levées).	*Sòrte* (sort).
Stólto (sot, fou).	*Stòlto* (détourné).
Tócca (il touche).	*Tòcca* (gaze).
Tócca (touche, un coup de cloche).	*Tòcca* (morceau).
Tómo (je culbute).	*Tòmo* (tome).
Tórme (bandes, troupes).	*Tòrme* ou *tòrmi* (m'ôter), mot poétique.
Tórne ou *tórni* (tu reviens).	*Tòrme* (en ôter, en ravir).
Tórre (tours).	*Tòrre* (enlever, ôter, ravir).
Tórsi (torses, trognons).	*Tòrsi* (s'ôter, je tordis).
Tórta (tourte).	*Tòrta* (tordue).
Tórvi (fiers).	*Tòrvi* (vous ôter).
Tósco (Toscan).	*Tòsco* (poison).
Vólgo (le vulgaire).	*Vòlgo* (je tourne).
Vólto (visage).	*Vòlto* (tourné).
Vóto (vœu, je vote).	*Vòto* pour *vuòto* (vide).

Tels sont tous ou presque tous les mots dans lesquels la variété des sons de l'*e* et de l'*o* sert à éviter la confusion de sens.

Quant aux homonymes-homographes ou mots à double signifi-

cation, qui, pour se faire reconnaître, n'ont pas même cette faible ressource d'une distinction entre voyelles ouvertes et voyelles fermées, nous renvoyons à la fin du livre, où se trouve un recueil assez complet de ces mots, à la place que nous leur avons réservée.

Autres remarques sur les voyelles E et O.

E. — L'*e*, quand il est fermé, se prononce comme dans les mots *bonté*, *café*, *trompé;* quand il est ouvert, comme dans les mots *accès*, *procès*, *succès*, bien plus que dans les mots *père*, *mère*, etc.

Tandis que, en français, on représente indifféremment l'*e* fermé et l'*e* ouvert par des agglomérations de voyelles ou de voyelles et de consonnes, telles que *ee*, *eet*, *et*, *egs*, *ef*, *ei*, *es*, *est*, *ez*, *ai*, *aid*, *ais*, *ait*, *aix*, *aie*, *aient*, *eait* et *eaient*, en employant ainsi jusqu'à six lettres pour représenter un son unique, en italien le son qu'on lui assigne n'est figuré que par le seul *e* alphabétique.

L'*e* muet n'existe pas dans l'idiome italien, entièrement exempt de toute indétermination de son.

Il n'existe non plus, en italien, rien de semblable au son produit par l'*e* solitaire dans les mots *ce*, *le*, *me*, ou par le digramme *œ*, ou par l'une des voyelles composées *eu*, *œu*, comme dans les mots *œuvre*, *peu*, *feu*, même lorsque la voyelle composée reproduit, par exception, l'*u* français dans les mots *eus*, *eûmes*, *eusse*, *eussent*, *gageure*, *manjeure*, etc.

O. — Lorsque l'*o* est fermé, il l'est comme en français dans les mots *volume*, *morale*, et lorsqu'il est ouvert, il offre le même son que dans les mots *robe*, *dogue*, *portée*, etc.

L'*o* n'est jamais nul comme il l'est en français dans les mots *paon*, *faon*, *Laon*.

Quand il est précédé d'un *e*, on le prononce toujours séparément, comme dans le mot *géographie*, et jamais en agglutinant la voyelle précédente, comme dans les mots *geôlier*, *Georges*.

Le son de l'*o* n'est jamais représenté par l'*u* lorsque cette voyelle est suivie d'une *m*, ainsi que dans les mots *aluminium*, *ultimatum*, où la variation de son est due à une mauvaise prononciation du latin.

En français, le son auquel l'*o* se rapporte est figuré très diversement et tour à tour par *oc*, *os*, *ol*, *au*, *aud*, *aut*, *aux*, *eau*, *caux*. En italien, il n'est figuré que par la lettre qui lui est dévolue.

Caractère général des consonnes.

Si les voyelles sont des lettres souches, des éléments simples et grossiers du corps phonétique du langage, les consonnes sont déjà un composé travaillé et perfectionné au point de vue de la parole et, en même temps, une dégénération vocalique au point de vue de son origine.

Quant à la conception de la consonne, en dehors de la syllabe et abstraction faite du son de la voyelle qui la fait mouvoir, elle est due aussi à un état spécial de la dégénération vocalique ; car, comme l'a fait remarquer Lepsius, c'est un peuple dans la langue duquel les sons vocaux avaient un caractère essentiellement vague qui devait abstraire le premier la consonne de la syllabe et donner une notation distincte à l'articulation et à la voyelle.

Profondément modifiés par les ressorts de cet instrument de musique (1) qui est l'organe de la voix humaine, c'est-à-dire par les attitudes de la bouche et par toute sorte de mouvements compliqués de la langue, des mâchoires et des lèvres, les jets d'air

(1) « Quand nous parlons, en réalité nous jouons d'un instrument de musique... Instrument à vent où les *cordes vocales* constituent l'appareil vibratoire, tandis que la bouche, avec les différentes formes qu'elle prend, joue le rôle du tube extérieur des tuyaux à travers lesquels passent les ondes sonores... La langue, la cavité du pharynx, les lèvres, les dents, le palais avec son voile mobile et la luette, qui jouent le rôle d'une valve séparant la gorge et les narines, aussi bien que la cavité même des narines, tous ces organes ont leur rôle à jouer pour modifier l'impulsion imprimée au souffle quand il est chassé du larynx et pour produire les différentes voyelles, les différentes consonnes. » (MAX MULLER, ouvrage cité, page 141.)

sonores qui sortaient comme des sons successifs d'une première phrase musicale, sont devenus, sous l'impulsion de l'intelligence qui veut se traduire en expressions et grâce aux différents modes de compression due aux organes articulatoires, de véritables accords contenant plusieurs sons simultanés.

Mais, comme nous l'avons fait pressentir, les consonnes italiennes, tout en reproduisant les consonnes latines, à peu d'exceptions près, et aussi en les modifiant, n'empiètent jamais, dans la phrase, au point d'étouffer le jeu mélodieux des voyelles.

Dans le passage du latin à l'italien, les consonnes cèdent, au contraire, devant les voyelles, en leur faisant une plus large place, en disparaissant, au besoin, devant elles, surtout à la fin des mots, en se convertissant même en voyelles, et, par une sorte d'affinité (1) qui les rassemble constamment dans un ordre préétabli, elles se modifient devant elles quant à la qualité, autant qu'elles les modifient à son tour.

Les consonnes italiennes sont, du reste, moins gutturales que dans les autres langues, car elles s'appuient davantage sur les voyelles, dont elles ne pourraient jamais se passer et desquelles les langues germaniques ont essayé de s'émanciper autant que possible, comme si elles voulaient tendre à constituer une langue entièrement composée de consonnes. Les accumulations de consonnes ne sont pas tout à fait bannies, mais elles ne sont pas, aussi souvent qu'en français, l'effet de contractions violentes, et, en pareils cas, elles sont espacées latinement par des voyelles. Ces accumulations sont évitées surtout à la fin des mots lorsqu'elles paraissent hétérogènes et incohérentes, tantôt par la vocalisation de la consonne la moins sonore et tantôt par l'assimilation de la

(1) Lorsque le Toscan intercale un *i* (et non un *o* ni un *u*) entre *s* et *m* ou *n*, ainsi que dans *lesina* (alène), *battesimo* (baptême), il tient compte du type classique, non seulement pour la cadence dactylique, mais aussi pour l'affinité qui existe entre consonnes et voyel'es, de sorte que le changement de la consonne détermine le changement de la voyelle, et *vice versâ*. En effet, le changement de consonnes se rapportant au changement de voyelles s'observe notamment dans les formes parallèles *dattilo* et *dattero* (datte), *trespide* et *trespolo* (tronchet), *cecino* et *cecero* (pois chiche', *rovolo* et *rovere* (rouvre), qui ne sont pas des variétés morphologiques, mais de simples variétés phoniques. (Caix, *Polémique philologique* avec Storm. — *Rivista Europea*, 1874.)

consonne précédente attirée par la suivante et amenant une duplication chère à la langue italienne, qui se distingue, par là aussi, des langues plus anciennes, ennemies de la duplication.

Sans écorcher désagréablement l'oreille, sans racler le gosier par une gutturalité trop profonde, aussi ennemies du grasseyement et de la nasalité que de l'aspiration, les consonnes italiennes ne sont jamais nulles, elles ne s'abâtardissent en aucun cas dans les liaisons et elles ne se pressent que rarement les unes contre les autres.

Cependant, comme l'a fait observer Girault-Duvivier pour le français, tandis que chaque consonne ne devrait avoir qu'un son, désigné par un seul caractère, et que ce caractère devrait être incommunicable à tout autre son (1), il arrive aussi pour la consonne italienne que le même caractère représente plusieurs sons et que plusieurs caractères ne représentent que le même son. On a placé au rang des consonnes certaines lettres ou demi-lettres qui ne sont, comme l'*h*, le *j* et le *q*, que des signes orthographiques ou des *duplicata*, et pour le superflu, on a laissé manquer l'alphabet italien de six ou sept lettres, nécessaires, ou signes destinés à

(1) Un curieux document sur ces anomalies, reproduit assez souvent par les traités de prononciation, est certes celui de M. Butet, qui, tout en plaisantant, a démontré qu'un son unique peut s'exprimer par dix-sept représentations différentes :

Un capu*cin* fort en colère,
Ceint du cordon de *saint* François,
Dit : « Je me *ceins* d'un cimeterre
Et je veux me battre *cinq* fois. »
Un *Cyn*thien, d'un ton *sin*cère,
Lui tint ce discours très suc*cinct* :
« Sur mon *seing*, croyez-moi, mon père,
Votre des*sein* est très mal*sain*. »
Au *sim*ple son de la *cym*bale,
Tel s'avance un *Cim*bre vaillant,
Qu'une *sym*phonie infernale
Rend épouvantable assaillant :
Ainsi, notre moine s'élance
Du milieu de l'es*saim* barbu,
Malgré la vive remontrance
Du *syn*dic pâle et confondu.

Citons encore la phrase connue : *Cinq* pères, *sains* de corps et d'esprit, et *ceints* de eur cordon, portaient dans leur *sein* le *seing* du *Saint-Père*.

représenter les sons réels et distincts de *sc*, *gl*, *gn* et tels qu'il s'en dégage du *c*, du *g*, de l'*s* et du *z* qui en contiennent des doubles.

Rôle des consonnes dans le chant.

L'aspiration proprement dite, ou souffle non vocalisé, n'a pas non plus de représentant parmi les consonnes de la langue italienne, qui, de ce côté, est plus romane que la langue française (1). C'est même à l'absence absolue des aspirées qu'elle doit la prérogative d'être en tout point une langue éminemment chantable. En voici la raison : Il est matériellement impossible, comme le fait observer Max Muller d'après les travaux de Raumer (2), de chanter ou même de fredonner l'*h* ou l'esprit rude, c'est-à-dire de donner une sonorité musicale au souffle qui le produit ; c'est pour ce motif que cette lettre peut, à juste titre, s'appeler la lettre sourde ou muette par excellence. En effet, ajoute-t-il, si nous essayons de chanter *ha*, la note ne commence à s'entendre qu'après que l'*h* est terminée, la sonorité musicale n'étant point simultanée avec l'émission de l'*h* et ne faisant que suivre. Ainsi donc, pour bien chanter, les Italiens ne sont point obligés d'être infidèles à leur langue, en s'accommodant d'une prononciation fautive; car, après tout, c'est une faute de diction que de ne point prononcer les *aspirées* lorsqu'elles existent, et c'est, d'autre part, une hétérogénéité musicale que de les prononcer quand même.

A ce même point de vue, l'Italien n'a rien ou il n'a que peu à craindre de la nasalité des consonnes, qui en sont généralement susceptibles, nasalité qui est presque nulle lorsqu'on compare sa langue à d'autres langues. Quoi de plus désagréable, en effet, que cette vocalisation nasillarde (propre aux notes graves) qu'on ne

(1) « C'est, en partie, parce que le français est du latin parlé non seulement par des Romains de province, mais aussi par des Francs de la Germanie, que son dictionnaire renferme des mots commençant par *h* et par *gui*. Ces mots sont dus à des gosiers germaniques; ils appartiennent à l'alphabet teutonique et non à l'alphabet romain. Ainsi, *haïr* a la même origine que le mot *to hate; hameau* que *home; hâler* que *to haste; déguiser* que *wise; guile* (vieux français) que *wile; guichet* que *wicket*. (MAX MULLER, ouvrage cité, leçon IV, page 202.)

(2) *Gesammelte Schriften*.

peut éviter dans les aiguës qu'en mettant le chant en désaccord avec la parole et en s'imposant comme règle une prononciation défectueuse?

L'absence de ces défauts, il faut en convenir, est une marque véritable de la supériorité à laquelle a droit de prétendre le consonnantisme italien comparé avec celui des autres langues.

Si l'on prend en considération les voyelles à caractère indécis et fugitif, propres à certaines langues et tout à fait étrangères à la langue italienne, la supériorité qu'elle présente comme langue chantable lui reviendra aussi par son vocalisme.

C'est à ce propos que M. de Sénancour disait : « Notre *e* muet est désagréable quand le chant force à le faire sentir, et on prononce presque toujours d'une manière fausse et rebutante la syllabe inutile des rimes féminines, parce que, en effet, on ne saurait guère la prononcer autrement (1). »

En voici la raison : De même que, dans le discours, chaque voyelle est caractérisée par une note, de même, dans le chant, chaque note est soutenue par une voyelle et, qui plus est, par une voyelle pleine, entière, parfois extrêmement longue, par le fait de ces prolongements sur lesquels s'établit un premier point de différence entre le son parlé et le son chanté. Or, qu'arrivera-t-il si cette voyelle est muette ou même à demi muette? De deux choses l'une : ou elle sera supprimée dans la diction comme si elle n'existait pas, et nous ferons ainsi l'économie d'une note; ou bien elle sera prononcée comme si elle n'était pas muette. Dans un cas comme dans l'autre, ce sera une nouvelle concession que le chant exigera de la langue, une concession se traduisant par une altération dans le domaine de sa phonétique.

Classification des consonnes.

Les consonnes italiennes peuvent se diviser, dans leur appellation, en *vocaliques* et *semi-vocaliques*. Les mots qui servent à

(1) OBERMANN, Lettre LXI.

désigner les vocaliques commencent et finissent par une voyelle. Ce sont : *f* (effe), *l* (elle), *m* (emme), *n* (enne), *r* (erre), *s* (esse) et *h* (acca), qui porte le nom de consonne, mais qui n'en est pas une. Les *semi-vocaliques*, au contraire, se terminent par une voyelle. Ce sont : *b* (*be* ou *bi*), *c* (*ce* ou *ci*), *d* (*de* ou *di*), *g* (*ge* ou *gi*), *p* (*pe* ou *pi*), *t* (*te* ou *ti*), *v* (*ve* ou *vi* ou *vu*), *z* (*zeta*) et, jusqu'à la prochaine réforme, *j* (*ii*) et *q* (*qu*). Les premières sont du genre féminin, parce que la voyelle par laquelle elles commencent est aussi du genre féminin ; les autres sont du genre masculin, à l'exception du *z* (*zeta* en italien), grâce à sa terminaison féminine.

Mais une autre division, bien plus importante et plus sérieuse, est celle qui a trait aux organes particuliers qu'elles affectent, d'où elles tirent leur nom de catégorie et qui paraissent contribuer le plus à leur formation.

A ce point de vue et d'après les nouvelles méthodes, les lettres homorganiques se divisent en classes. Ce sont les suivantes :

Linguales gutturales. — Quoiqu'il n'existe pas, en français ni en italien, de véritables gutturales, — *gutturales vera* disait Brücke, — avec ce râle ronflant et caverneux qu'elles provoquent dans le larynx chez les nations sémitiques, nous pouvons, à la rigueur, considérer comme telles celles qui sont formées dans le pharynx par la partie molle du palais, avec le concours de la langue, dilatée, presque inerte au bout et engagée dans sa racine.

Ces lettres sont *c*, *g* (devant *a*, *o*, *u* ou *he*, *hi*) et *q*, ne reproduisant que le *son* du *c* lorsqu'il est placé devant une des voyelles fortes.

Nasales. — Le son nasal par excellence est celui qui résulte du digramme *gn*. Par sa nasalité aussi bien que par son propre caractère, n'ayant presque rien de commun avec le *g* et l'*n* pris séparément, ainsi qu'avec l'*n* suivi de *i*, ce son aurait dû être représenté par un seul signe, comme cela a lieu dans la langue espagnole.

Mais cet oubli ne supprime pas son existence et ne justifie pas

l'opinion de ceux qui soutiennent que le son de *gn* a un caractère composite.

Comparativement à *gn*, l'*m* et l'*n*, en tant que lettres nasales, n'occupent que le second rang, car les cavités du nez qui concourent aussi à l'accomplissement de leur phonation agissent plutôt par retentissement que par voie directe.

Nous savons, par les expériences du professeur Czermak et par les observations de Max Muller, que si, au lieu d'émettre librement à travers la bouche le son voyelle, nous laissons s'abaisser le voile du palais et que nous forçons ainsi l'air à vibrer à travers les cavités qui rattachent le nez au pharynx, nous entendons l'une des voyelles nasales *an*, *in*, *on*, *un*, si communes en français. Il n'est pas nécessaire que l'air passe à travers le nez; au contraire, nous pouvons fermer le nez et nous ne ferons ainsi que rendre l'accent nasal encore plus marqué. La seule condition nécessaire à la nasalité des voyelles et des consonnes s'y rattachant par le même caractère est le déplacement du voile, qui, dans les voyelles ordinaires, couvre plus ou moins complètement l'orifice postérieur des fosses nasales. Or, ce changement de la position ordinaire du voile n'a presque pas lieu en italien pour la prononciation de l'*m* et de l'*n*, et c'est bien plus en deçà qu'au delà de la cloison mobile qui sépare le nez du pharynx que se produisent les vibrations qui constituent les sons de ces lettres.

Tel est le motif qui nous a déterminé à placer ces deux lettres, l'une parmi les *palatales*, l'autre parmi les *labiales*, le fait de leur plus grande nasalité, c'est-à-dire de la voix qui s'échappe presque entièrement par les cavités nasales en les prononçant, n'étant que subordonné au fait de la plus grande élévation du voile, indépendamment de l'action des lèvres ou de la langue.

Linguales palatales. — La région organique des palatales est placée presque à mi-chemin du milieu modificateur de la voix. On a dit, avec assez de justesse, que c'est en plaçant la langue dans une position intermédiaire entre le contact dental et le contact guttural que nous pouvons produire le son des différentes con-

sonnes auxquelles s'applique le nom ci-dessus. Ce contact moyen, se produisant toujours avec un large concours de la langue, organe actif, sur la partie centrale et passive du palais, transforme de différentes manières l'onde sonore, modifiée une première fois par la glotte et, par là, il différencie entre elles les linguales palatales. Celles-ci sont les deux trilles *l* et *r*, la lettre *n* et le son mouillé représenté par le digramme *gl*, son qu'il ne faut pas confondre avec celui de la syllabe *li* et qui n'est représenté par aucune lettre spéciale. Max Muller, en affirmant que les consonnes mouillées sont produites par l'addition d'un *y* final et qu'elles ne doivent point être classées parmi les lettres simples, a peut-être été trop loin.

Linguales dentales ou antépalatales. — Elles résultent d'une action graduellement énergique de la langue percutant le palais près des dents par son extrémité plus ou moins déployée ou bien s'appliquant sur le devant du palais pour en chasser l'air. Ce sont, d'une part, *d*, *t* et, de l'autre, *c* et *g* (ces derniers suivis de *e* ou de *i*), qui ont une parenté étroite avec les *gutturales*, dont, bien souvent, elles ne sont qu'un adoucissement. Exemples : *quercia* (chêne), *cinque* (cinq), venant de *quercus* et *quinque*.

C'est dans cette classe que s'embranche le groupe des sifflantes ou explosives, ainsi nommées parce que quelques-unes d'entre elles laissent échapper en sifflant un peu d'air sous forme d'explosion. L'*s*, le *z* et, jusqu'à un certain point, l'*f* appartiennent à ce groupe, quoique l'*s* au milieu des mots et le *z* au commencement, par leur bruit sourd et opposé au bruit aigre de l'*s* au commencement des mots, devraient former un groupe à part et s'appeler plus exactement lettres *bourdonnantes*.

Le bruit particulier produit par les deux lettres réunies *sc* (suivies de *e* ou de *i*) et qui correspond au *ch* des Français, à l'*sh* des Anglais et à l'*sch* des Allemands, est ce qu'on est convenu d'appeler un son *chuintant*, et il n'y a que cette combinaison qui le produise dans la langue italienne.

La combinaison *sc* pourrait s'appeler une *s* sifflante aspirée.

En effet, elle n'est qu'une aspiration antépalatale, de même que le *j* français est, par rapport au *z*, une aspiration bourdonnante et que le *th* anglais est, par rapport au *d* et au *t*, une aspiration dentale, et le φ grec, par rapport au π, une aspiration labiale.

Labio-dentales ou dento-labiales. — En leur qualité de semi-homorganiques des labiales, elles se forment par l'apposition des dents supérieures sur les lèvres inférieures, quoiqu'elles puissent se former aussi, contrairement à ce qui a lieu, par un effort en sens opposé, en amenant la lèvre supérieure contre les dents de la mâchoire inférieure.

Ces lettres sont l'*f* et le *v*, avec cette différence que, pour la formation de l'*f*, le souffle se dirige librement avec une certaine force par la voûte palatine à travers la lèvre supérieure et les dents inférieures, tandis que, pour le *v*, il y a comme un arrêt du souffle à l'ouverture de la glotte pendant qu'il s'achemine vers la paroi inférieure du palais en côtoyant les bords de la langue pour sortir presque au niveau de la lèvre inférieure. Ce frottement tout particulier, qu'on entend dans la formation de l'*f*, le rapproche des sifflantes.

Labiales. — Elles se produisent par un écartement des lèvres préalablement rapprochées. Cet écartement, opéré à peu près de la même façon pour toutes les labiales, est plus ou moins brusque, plus ou moins prolongé. Ce sont le *b*, le *p* et l'*m*.

Liquides. — Comme nous n'acceptons pas, pour les consonnes *l*, *m*, *n*, *r*, l'ancienne dénomination de *liquides*, qui est due, en tout cas, à leur prétendue fluidité et non à l'action d'organes spéciaux, il n'y a pas lieu de surcharger en cela notre classification.

Il n'y a, du reste, que l'*l* qui aurait un son liquide ou glissant, et quant à l'*r*, qui pourrait s'appeler une lettre *roulante* ou *tremblotante*, grâce à sa crépitation sèche et vigoureuse, elle est bien loin d'éveiller en nous cette idée de liquidité qu'on lui attribue.

Le fait, remarqué par Bopp, de la permutation fréquente de l'*r* et de l'*l* et, en général, de la confusion des liquides entre elles, ne prouve rien contre notre thèse; car la permutation des lettres provient plutôt de la conformation des organes producteurs que de la nature de la chose produite; cette permutation peut se faire, conséquemment, entre consonnes et entre voyelles appartenant à des organes différents. En effet, d'après Bopp lui-même, les liquides se vocalisent aisément en *u* dans toutes les langues, comme on le voit par le français, où *al* devient *au* (1); mais ce n'est pas là une raison suffisante pour dire que l'*u* est une voyelle liquide se rattachant à des consonnes liquides.

Définition et valeur des consonnes.

B. — La lettre *b* n'a qu'un son, comme en français, et elle se prononce exactement comme dans les mots *ablution*, *abréger*, *barbe*, *joab*, *radoub*, quelle que soit la place qu'elle occupe.

En cas de redoublement, chacune des deux lettres se prononce distinctement, tandis qu'en français elles se prononcent, le plus souvent, comme s'il n'y en avait qu'une seule. Il est à remarquer aussi que, chez les Français, — à l'exception de ceux qui ont le langage le plus châtié, — le *b* double, lors même que les deux lettres se font entendre, est plus faible qu'en italien.

Le *b* se place fréquemment devant les consonnes *l* et *r*, bien rarement devant le *d* et devant l'*n* et jamais devant l'*s*, au contact de laquelle il disparaît ou se transforme en une autre *s*. Cette transformation a lieu dans des mots dont le radical et le préfixe sont communs aux deux langues. Exemples :

S'abstenir — *astenersi.*
Abstrus — *astruso.*
Absolu — *assoluto.*
Absorber — *assorbire.*

(1) *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, tome 1er, § 14.

Par sa ressemblance avec le *p*, dont il est la lettre douce homorganique, quelques mots où il entre se prononcent indifféremment avec l'une ou l'autre de ces lettres. Exemples : *Banca —panca* (blanc), *balla—palla* (boule), *giubba—giuppa* (veste). En vertu de cette tendance primitive et fort irrégulière des langues romaines à substituer le *b* au *p*, ces deux consonnes se remplacent réciproquement dans quelques mots d'origine commune, tels que *obbrobrio* (opprobre), *ape* (abeille), *capanna* (cabane), *cappio* (câble). Il permute aussi avec la dento-labiale *v*, comme dans les mots *nerbo — nervo* (nerf), *serbare — servare* (garder), mais cependant dans des cas tout à fait exceptionnels.

Dans les mots dérivés du bas latin, tels que *vasca* (bassin) de *basca*, *cavallo* (cheval) de *caballus*, dès que le changement est fait, il prend un caractère de stabilité. Bien plus rarement, le *b* se change en *f* et encore n'est-ce qu'avec la signification du mot où le changement s'opère : *fiocco* (de *flocus*, flocon), *bioccolo* (flocon de laine).

C. — Le *c* a quatre sons en français, selon qu'il est placé devant *a*, *o*, *u*, ou bien devant *e*, *i*, ou bien devant *h*, ou enfin devant *l* et *on* dans les mots : *prune de reine-Claude*, *second* et ses dérivés, où il se prononce comme *g* (1), contrairement à l'origine latine. En italien, comme nous l'avons vu, le *c* n'a que deux sons, qui varient selon la voyelle qui vient à sa suite et aussi par le fait de l'intercalation de l'*h*. Suivi de *a*, *o*, *u*, *he*, *hi* et devant les consonnes, il a un son qui prend naissance entre la racine de la langue, racine présentant une surface convexe, et la partie molle du palais, qui lui oppose une surface concave. En d'autres termes, il reproduit le son dur et guttural de *ca*, *co*, *cu*, *k* et *qu* français, tel qu'il s'entend dans les mots *bouc — becco; cave — cantina; cocotier — cocco; croc-en-jambe — gambetto; écume — schiuma* (lisez : *squiouma*). Ainsi, le *che* et le *chi* des Italiens se prononcent et s'écrivent régulièrement comme dans

(1) En revanche, un fait analogue se produit en italien, dans le mot *ingombro* (encombre), dérivé de *cumulus* par *combrus*, et que les Français écrivent et prononcent plus conformément à son origine.

les exceptions françaises CHERSONÈSE (*Chersoneso*), ORCHESTRE (*orchestra*), CHIRAGRE (*chiragra*), etc.

Suivi de *e*, *i*, *ia*, *io*, *iu*, il a un son très doux, gazouillant (*schiacciato*), qui provient directement et même indirectement de la langue latine (voir page 44). Ce son fait défaut à la langue française; il se trouve reproduit dans le *ch* des Anglais et des Espagnols et ressemble à un petit éternuement étouffé et à dents serrées ne se rapprochant que peu du son des combinaisons *tch*, *tsch* par lesquelles on a prétendu le représenter.

Le son du *c* suivi d'un *e* et d'un *i* est simple, autant qu'une consonne peut l'être, et bien distinct des autres. S'il se produit par un mouvement de la langue contre la partie antérieure du palais, mouvement analogue à celui qui est employé dans la prononciation du *t*, ce n'est pas une raison pour l'assimiler à cette dernière consonne, avec laquelle il a moins de traits communs que le *t* lui-même n'en a avec le *d*. L'*m* aussi se forme au moyen d'un rapprochement des lèvres semblable à celui qui a lieu pour la lettre *b*; mais on n'a jamais songé à le considérer ou à le présenter comme un *b* déguisé.

« La manière la plus naturelle, dit Max Muller (1), d'obtenir le son du *ch* dans le mot anglais *church* et du *c* dans l'italien *cielo* est de placer la langue et les dents dans la position requise pour la formation du *sh* dans *sharp*, puis d'arrêter le souffle par un contact complet entre la langue et le dos des dents. »

Or, cette position, que l'on obtient en ramenant la langue en arrière et en lui donnant une forme plus ou moins concave, plus ou moins retroussée, est incompatible avec la position du *t*, pour la formation duquel, d'après Max Muller lui-même, l'essentiel est que la langue frappe par la pointe contre le mur formé par les dents. Mais, ces deux positions fussent-elles même compatibles grâce à un tour de force exécuté par la langue, il n'en résulterait pas moins, comme émission de son, un produit hybride, qui représenterait peut-être, par deux mouvements tant soit peu séparés, les deux consonnes désignées, mais jamais ce *c* italien sans

(1) *Nouvelles leçons sur la science du langage*, IIIe leçon.

mélange, dans lequel l'unité de caractère tient surtout à l'unité de mouvement.

Il est vrai cependant que Max Muller, s'appuyant sur l'opinion de Dubois-Reymond, s'empresse d'ajouter : « Quelques physiologistes et, parmi eux, Brücke, soutiennent que le *ch* en anglais et le *c* en italien se composent de deux consonnes, un *t* suivi d'un *sh*, et qu'il ne devrait pas être classé parmi les lettres simples. Cette assertion a quelque chose de vrai; mais la portée en a été fort exagérée, faute d'une observation assez attentive. On peut dire que le *ch* anglais se compose de la moitié de *t* et de la moitié de *sh;* mais ces deux demi-lettres ne donnent, au total, qu'une consonne complète. Il faut une sorte d'effort des organes pour prononcer le *t;* mais cet effort est contrarié ou modifié avant de pouvoir aboutir. Si les grammairiens sanscrits ont nommé diphtongues les voyelles *ê* et *ô*, parce qu'elles réunissent les caractères, l'une de l'*a* et de l'*i*, l'autre de l'*a* et de l'*u*, nous pourrions appeler le *ch* sanscrit une consonne-diphtongue, quoique ce terme même conduirait peut-être à la fausse supposition qu'il y a là une double lettre, ce qui n'est réellement point le cas. Que l'articulation palatale peut être simple, c'est ce qu'on voit clairement dans les langues où, comme dans le sanscrit tant ancien que moderne, *ch* laisse brève une voyelle qui le précède, tandis que cette voyelle serait allongée par une consonne double (1). »

En acceptant plus ou moins les dernières conclusions du célèbre philologue d'Oxford, on doit écarter, au moins pour ce qui concerne le *c* italien, toute idée de composition dans le sens d'un *modus vivendi* entre le *t* et le *sc*, et aussi celle de tout effort complexe des organes qui, dans ce cas, n'ont aucunement besoin de prendre le chemin qui conduit à la lettre *t* pour aboutir à une destination tout autre.

Il est regrettable de voir que M. Charles Joret, auteur d'une intéressante dissertation sur la lettre *c* dans les langues romanes, n'ait fait que reproduire *ad litteram* les assertions erronées de

(1) IIIe leçon, ouvrage cité.

Brücke et de Max Muller sur la nature du *c* antépalatal, sans les soumettre au contrôle sérieux de ses propres observations, en supprimant la question plutôt que de la résoudre. « On peut, dit-il, disputer sur la nature de *ch* et de *j*, on ne peut pas admettre que *tch* et *dj* ne soient des sons composés, et l'on voit qu'ils sont formés des sonores correspondantes *d* et *j*. Pour le produire, il faut donc former d'abord l'obstacle nécessaire à l'interruption du passage de l'air, comme pour former le *t* ou le *d* dorsal, puis donner à la langue, au moment même où cet obstacle est supprimé, la position qu'elle doit prendre pour la production de *ch* et de *j* (1). » Grâce à cette théorie insoutenable, non seulement le son du *c* serait un composé hybride de deux sons articulés différents ; mais peut-être même un assemblage de trois éléments ; car, d'après M. Joret, on peut très bien ouvrir la discussion sur la nature simple du *ch*, un des prétendus éléments constitutifs du *c*, c'est-à-dire qu'on peut supposer et, par suite, y découvrir des éléments nouveaux, lesquels pourraient devenir aussi une matière à études et mener à la découverte d'autres états encore plus simples.

Le *c* suivi des voyelles faibles n'est donc pas un son décomposable, un *t* chargé d'un élément additionnel, pour la soudure duquel il soit besoin de prescrire une prononciation très rapide.

Ce son, tel qu'il vient d'être défini, se rencontre, comme nous l'avons déjà dit, dans les mots italiens où le *c* est immédiatement suivi d'un *e* ou d'un *i*. Exemples : *ceffo* (mufle), *cena* (souper), *cencio* (chiffon), *ciancia* (baliverne), etc.

Le *c* n'est *chuintant* que lorsqu'il est précédé d'une *s*. Cepen-

(1) *Du C dans les langues romanes ;* Paris, A. Frank, 1874, page 14. — Dans ce même ouvrage, on cherche à établir une différence entre le *c* guttural français et le *c* guttural italien lorsque l'un et l'autre sont suivis d'une voyelle faible. Selon l'auteur, le *ch* dans *chiaro* est un *k* palatal formé le plus en avant possible du palais *mou*, tandis que le *qu*, dans le français *qui*, est un *k* palatal formé vers la limite du palais *dur* et *mou*. Or, cette différence n'existe pas dans le fait et ne peut exister non plus en théorie, car les Français, conservant le *cl* latin, remplacé partout en italien par le *qui*, montrent assez la tendance qu'ils ont à prononcer en avant du palais. Du reste, les comparaisons, dans le livre de Joret, sont mal choisies, car le *ch* de *chiaro* correspond plutôt au *qu* des mots français *à quia*, *acquiert*, qu'à la gutturale de *qui*, où l'*i* n'est pas suivi d'autre voyelle. Or, l'*i* suivi d'une autre voyelle est plus mince que l'*i* suivi d'une consonne, et il rend le *k* plus *palatal* ou *antérieur*.

dant, il chuinte un peu, même sans être précédé de l'*s*, chez les Florentins, dans les mots où les syllabes *ce* et *ci* sont précédées d'une voyelle. Remarquons, en passant, que les Florentins aspirent aussi le *c*, même lorsqu'il est seul à précéder les voyelles *a*, *o*, *u*. Cette aspiration, d'après Fernow et Diez, n'est qu'un écho de la langue étrusque.

La combinaison *sc*, dit M. Diez, provient : 1° du latin *sc* dans *scéna* (*scena* — scène), *osceno* (*obscenus* — obscène), etc. ; 2° de *s* avec *i* palatal : *bascio* (*basium* — baiser), *cascio* (*caseum* — fromage), (mieux : *bacio*, *cacio*) ; 3° de *s* initiale sans cet *i* : *scialiva* (*saliva* — salive) ; rarement de *s* médiale, comme dans *vescica* (*vesica* — vessie) ; 4° de *st* : *angoscia* (*angustia* — angoisse), *uscio* (*ostium* — porte) ; 5° de *x* : *scialare* (*exhalare* — exhaler), *escire* (*exire* — sortir). Mais elle provient aussi de formes plus récentes, entre autres de l'allemand *s* avec *ä* : *sciabola* (*säbel* — sabre), de l'anglais *sh* : *scellino* (*shilling* — schelling), de l'ancien persan *khs* : *scia* (*khsathra* — schah), de l'arabe *ch* ou *sch* : *sciallo* (*châl* — châle), *scirocco* (*charquî* — siroco), etc.

Le *c*, lorsqu'il est précédé en français d'un *x* et suivi des voyelles *e* ou *i*, est rendu en italien par deux *c*. Exemples :

Excellent — *eccellente*. *Excès* — *eccesso*.
Exception — *eccezione*. *Exciter* — *eccitare*.

C'est ainsi que l'*x* français placé à la fin d'un mot se traduit, sinon toujours, du moins assez souvent, par un *c*, pourvu que l'*x* soit prononcé. Exemples :

Ajax — *Ajace*. *Linx* — *lince*.
Borax — *borace*. *Onyx* — *onice*.
Dix — *dieci*. *Pollux* — *Polluce*.
Félix — *Felice*. *Phénix* — *fenice*.
Index — *indice*. *Thorax* — *torace*.

Enfin, suivi d'une *l*, il se change assez souvent, en italien, en *ch* avec le son de *qu*. Exemples :

Clair — *chiaro*. *Clore* — *chiudere*.
Clé — *chiave*. *Clou* — *chiodo*.

Quand le *c* se trouve devant les antépalatales *d* et *t*, par la puissance d'assimilation que les secondes lettres exercent presque toujours sur les premières, il se transforme en une consonne identique à la suivante et il se prononce de la même manière. Exemples :

Anecdote — aneddoto.
Synecdoque — sineddoche.

De même, lorsqu'il y a redoublement du *c*, le premier se prononce toujours comme le second.

D. — Le *d* français donne la véritable mesure du *d* italien. Il se prononce de la même manière que dans les mots *dedans*, *dodiner*, *rhododendron*, et que dans les mots *David*, *Madrid*, *sud,* où il sonne quoique étant lettre finale ; quel que soit le son de la voyelle qui lui sert de motion, il conserve toujours sa valeur propre et ne se prononce jamais comme un *t*, ainsi que cela arrive accidentellement en français, à la fin des mots, dans la liaison. Mais le *t* le remplace parfois, comme dans les mots *lido* (rivage), *imperadore*, qui s'écrivent aussi *lito*, *imperatore*.

Par un fait naturel, indépendant de la volonté et se rattachant aux évolutions des organes de la voix, il sonne fortement avant ou après l'*r* et plus faiblement après l'*n*.

Il ne se place jamais devant l'*m* ni devant le *v*, et, dans la traduction, il est converti, par l'influence régressive de ces lettres, en d'autres pareilles. Exemples :

*A*D*mirer — a*M*mirare.* *A*D*version — a*V*versione.*
*A*D*mission — a*M*missione.* *A*D*versité — a*V*versità.*

Lorsque, en français, le *d* se trouve devant un *g*, il est souvent rendu en italien par deux *g*. Exemples :

*A*D*jectif — a*GG*ettivo.*
*A*D*joint — a*GG*iunto.*

On renforce le son du *d* quand il est redoublé.

Il est employé comme lettre euphonique après la préposition *a* (à) et après les conjonctions *e* (et) et *o* (ou), auxquelles il adhère,

sans trait d'union, devant tous les mots commençant par une voyelle. Exemples :

Piètro ED *Antonio* (Pierre et Antoine).
Parlo AD *Ernesto* (je parle à Ernest).

Pour une tout autre raison, c'est-à-dire en vue d'un effet purement vocalique, le *d* est souvent supprimé dans l'intérieur des mots. Exemples :

*A*D*ombrare* — *aombrare* (ombrager).
*Ra*D*unare* — *raunare* (assembler).
*A*D*onestare* — *aonestare* (faire paraître honnête).

F. — Elle a le même son que l'*f* française, aussi bien au commencement qu'à l'intérieur et à la fin des mots, comme dans *farfadet*, *former*, *fief*, *fieffé*.

Elle ne s'adoucit jamais en *v* par le changement de genre de certains adjectifs, ni par ses liaisons avec les substantifs commençant par une voyelle ou par une *h* muette, comme on le voit dans l'une des trois prononciations du nom de nombre *neuf*.

En sa qualité de lettre dento-labiale, elle se combine homogènement avec la dentale *s* dans une quantité de mots bien plus grande qu'en français, où cette *s*, remplacée par les préfixes *e*, *de*, *en*, ne l'est pas avantageusement. Exemples :

Sfavorevole — DÉfavorable.
Sfidare — DÉfier.
Sfondare — ENfoncer.
Sforzo — EFfort.
Sfrontato — EFfronté.

On n'emploie jamais *ph* à la place de *f*, quelle que soit l'origine du mot :

*A*PH*orisme* — *a*F*orismo*.
*Cé*PH*alique* — *ce*F*alico*.
*Dia*PH*ane* — *dia*F*ano*.
*E*PH*èse* — *E*F*eso*.
*Géogra*PH*ie* — *geogra*F*ia*.
*Lym*PH*atique* — *lin*F*atico*.
*Mor*PH*ine* — *mor*F*ina*.
*Na*PH*te* — *na*F*ta*.
PH*ilosoPH*e — F*ilos*O*F*O.
*Ra*PH*ael* — *Ra*FF*aello*.
*Sa*PH*o* — *Sa*FF*o*.
*Ty*PH*us* — *ti*F*o*.
*Zoo*PH*yte* — *zoo*F*ito*.

L'*f* ne supporte pas de consonnes muettes derrière elle ; par conséquent, elle se les assimile toutes les fois que l'italien s'approprie et modifie des combinaisons telles que *bf*, *df*, *pf*, quelles que soient les langues d'où elles proviennent. Exemples :

ORIGINE LATINE.

*A*DF*iliatus* — *a*FF*iliato* (affilié).
*O*BF*uscationem* — *o*FF*uscazione* (offuscation).
*Su*BF*ricare* — *so*FF*regare* (frotter légèrement).

ORIGINE ALLEMANDE.

*Sta*PF — *sta*FF*a* (étrier).
*Sto*PF*en* — *sto*FF*a* (étoffe).
*Zu*PF*en* — *zu*FF*a* (mêlée).

G. — Le *g*, lettre similaire à la lettre *c*, d'où elle tire son origine quant à l'écriture (1) et qu'elle remplace souvent dans les mots dérivés du latin, tels que : *gatto* (chat) de *catus* pour *felis*, *ingrassare* (engraisser) de *incrassare*, *magrezza* (maigreur) de *macror* pour *macies*, comporte quatre articulations particulières, qui sont figurées principalement par un seul caractère et dont deux seulement se trouvent dans le domaine de la langue française.

Il y a impossibilité de rendre dans toute leur originalité native au moins l'un de ces deux sons manquants, par des signes équivalents et combinés ; mais il est possible d'en avoir quelque notion au moyen d'explications, comme nous allons en donner. Ce n'est toutefois qu'avec l'aide du professeur que l'on peut percevoir et acquérir la prononciation exacte des sons italiens dont il est question ici :

1° Suivi de *a*, *o*, *u*, *he*, *hi* ou *r*, il provient directement ou indirectement du latin. Exemples :

Gallo de *gallus* (coq).
Ago de *acus* (aiguille)

(1) Il fut introduit dans la langue latine, de laquelle les Italiens l'ont reçue, environ 500 ans après la fondation de Rome, par Spurius Carvilius Ruga. Il le forma en plaçant une virgule sous le *c*, virgule semblable à la cédile qui se met sous le *c* français devant les voyelles fortes.

Il a, en ce cas, le son lingual guttural que nous lui avons, en partie, reconnu et qui est le même que le son représenté par le *g* dur français dans les mots *joug*, *bourgmestre* et dans les mots où il est suivi de *a*, *o*, *u*, *ue*, *ui*, ou même d'un *h*, comme dans le mot *Enghien*. Exemples : *gargarismo* (gargarisme), *golfo* (golfe), *guano* (guano), *ghinea* (guinée), *guida* — prononcez *gouida* — (guide).

Suivi de *hi*, il a cependant deux nuances de son. La plus gutturale se rencontre dans les mots où *hi* est suivi d'une consonne, comme dans *ghirlanda* (guirlande); l'autre, moins gutturale, comme dans *ghianda* (gland), où l'*hi* est suivi d'une autre voyelle. Cette nuance de son, qui est la forme la plus délicate sous laquelle se présente le *g palatal* de Brücke ou le *g laminaire* de Boehmer, trouve dans le *c* guttural des analogies correspondantes (1).

Jamais le *g* ne se prononce, pas même exceptionnellement, comme un *k*, ainsi que cela arrive en français (dans les mots *long*, *rang* et d'autres) lorsque, étant lettre finale, il est précédé d'une consonne nasale et suivi d'un mot commençant par une voyelle.

Il entre, au surplus, en concurrence avec le *c* dans des formes

(1) « Le contact de la langue peut avoir lieu au delà du palais dur, contre le palais mou et près le voile du palais : c'est ce qui arrive, le plus souvent, quand au son *k* nous joignons une des voyelles *a*, *o*, *u* ; ou bien, le contact a lieu en deçà du palais mou, contre le palais dur : c'est ce qui arrive ordinairement quand le son *k* doit être suivi d'une des voyelles *e*, *i*; dans le premier cas, on fait entendre ce que Brücke appelle *k vélaire* ou *postérieur* ; c'est le son du *c* français dans le mot *car* ou de *qu* dans *qualité* ; dans le second cas, on fait entendre ce que Brücke appelle *k palatal* ou *antérieur*, — le *k laminaire* de Boehmer; c'est à peu près le son du *qu* français dans *quel* et du *k* allemand dans *kind*, prononcé surtout par un Allemand du Nord ; ce devrait être aussi, d'après la description des *Prâtiçâhyâs*, celui du *k* palatal de l'ancien sanscrit, qu'on prononce ordinairement *tch*. A chaque espèce de *k*, c'est-à-dire à la sourde vélaire et palatale, correspond une forme particulière du *g*, c'est-à-dire une sourde vélaire et palatale. On les obtient d'ailleurs en donnant : ux organes de la voix la même position que pour la production des sons *k*, en rétrécissant seulement, au moment du passage de l'air, l'ouverture de la glotte, de manière à faire résonner les cordes vocales. Le *g* vélaire est le son du *g* français dans le mot *garçon* ; le *g* palatal est le son du *gu* français dans *guirlande* ou du *g* allemand dans *gähnen*, prononcé surtout par un Allemand du Nord ; c'était aussi probablement celui du *g* palatal sanscrit qu'on prononce aujourd'hui *dj*. J'ajouterai que, tout dérivé du *k* qu'il paraisse être et qu'il est en réalité, le *g* n'est pas, dans le fait, un son moins primitif, et que, comme lui, il se retrouve dans toutes les langues indo-européennes. » (Joret ouvrage cité.)

parallèles, telles que : *aguto — acuto* (aigu) ; *gastigare — castigare* (châtier) ; *lago — laco* (lac) ; *lagrima — lacrima* (larme) ; *sagrifizio — sacrifizio* (sacrifice) ;

2° Devant *e*, *i*, *ia*, *io*, *iu*, il a le son lingual antépalatal du *g* anglais. Les Français représentent ce son par *dj* : c'est à tort, car le *d* n'est pas en cause ici et le *j* français, par le son chuintant qui lui est propre, est plutôt d'une nature opposée au *g* italien.

Il est vrai qu'il y a des mots français où ces deux lettres se rencontrent réunies, comme dans adjudication *(aggiudicazione)*; mais leur prononciation est tout autre que celle des mots où le *g* italien remplace le *dj* français.

La formation du *g* antépalatal se rattache à une articulation préexistante de la langue latine, que l'Italien s'est appropriée en l'adaptant notamment au *j*, à l'*e* suivi d'une autre voyelle et au *c*. précédé d'une autre consonne ;

3° Suivi de *li*, *lia*, *lie*, *lio*, *liu*, le *g* a un son lingual palatal qui se rapproche de celui des *ll* mouillées françaises, mais par un son moins mouillé et moins vocalique ; car, mouiller une consonne, c'est y mêler, spécialement dans ce cas, la prononciation de l'*i*. Ce son, qui est surtout une altération de la syllabe *li* des Latins, comme elle se rencontre dans les mots *filius*, *familia* et autres (1), figure, par exemple, dans les mots italiens *eGLi* (il), *famiGLia* (famille), *moGLie* (femme), *miGLio* (millet), *fiGLiuolo* (fils) et *ammaGLiare* (envelopper avec des mailles), qu'il ne faut pas confondre avec *ammaliare* (ensorceler).

Il y a quelques exceptions où le *gli* se prononce comme en français dans le mot *glisser* (*sobrucciolare*) ; mais elles ne sont pas bien nombreuses. En voici quelques-unes :

Negligenza (négligence).
Anglia (Angleterre).
Ganglio (ganglion).

(1) « Ce *gli* a son origine : 1° dans *l* avec *i* palatal : *figlio*, *oglio* ; 2° plus rarement dans *l* ou *ll* sans cet *i* : *pigliare*, *logliere* ; 3° dans les combinaisons *tl*, *cl*, *gl*, *pl* : *veglio* pour *vecchio*, *speglio* pour *specchio*, *streglia* pour *stregghia*, *scoglio* pour *scop'lus*. » (Diez, *Grammaire des langues romanes*, tome 1er, page 322.)

C'est grâce à la lettre *l*, produisant le son que nous venons d'indiquer, que le *c* atteint son maximum de ressemblance avec le *g* suivi aussi d'une *l*. Exemples :

GeroGLifico (hiéroglyphique).
CicLico (cyclique).

Suivi en français des voyelles *a*, *o*, le *gl* se traduit parfois en italien par *ghi*. Exemples :

Glace — *ghiaccio*.
Gland — *ghianda*.
Glouton — *ghiottone*.

4° Placé immédiatement avant la consonne *n*, le *g* prend ou donne à sa voisine un son nasal qui a un grand caractère d'unité, quoique représenté par deux signes.

Ce son, qu'on rencontre aussi dans les mots français *maGNanime* — *maGNanimo*, et *iGNorance* — *iGNoranza*, est conservé intact dans leur traduction italienne, même quand ces mots viennent du grec ou du latin, tels que : *igGNée* — *iGNeo*, GN*ôme* — GN*omo*, qui sont prononcés en français comme s'il y avait un *gue* à la place du *g*.

C'est pourtant parmi ces mots d'origine grecque ou latine que se trouvent quelques exceptions, telles que le mot *Gnido* (Gnide la fournit avec la même prononciation qu'en français.

Le *g* du digramme *gn* n'est jamais nul, pas même par exception, comme on le voit dans le mot français *signet*, qui, seul de la famille à laquelle il appartient, a conservé l'ancienne prononciation.

A la fin des mots, l'*x* français se change en *g* dans les mots italiens correspondants, ce qui a lieu seulement dans des cas bien rares. Exemples :

Styx — *StiGe*.
Sphinx — *sfinGe*.
Larynx — *larinGe*.

H. — Non seulement l'*h* est une lettre aphone, qui ne devrait

pas être mise parmi les consonnes, mais encore c'est un signe à effacer du rang des lettres, car, même à titre de lettre auxiliaire ou *demi-lettre* (1), ce qui, par parenthèse, ne signifie rien, elle ne correspond, par elle-même, à aucun élément phonique du mot où elle est employée. En jouant un triple rôle passif et contradictoire, elle concourt à créer chez une autre lettre un son spécial, son qu'une lettre *ad hoc* devrait aussi représenter, attendu qu'il n'est l'effet d'aucune combinaison.

De l'aveu même de ses défenseurs les plus autorisés, l'*h* n'est point une voyelle; or, nous venons de voir qu'elle n'est pas non plus une consonne, et tout ce qui n'est ni voyelle ni consonne n'est certainement pas une lettre. Ce n'est qu'un signe tantôt orthographique, tantôt étymologique; comme tel, il n'a pas à figurer parmi les signes phonétiques et il doit trouver place ailleurs. Ayant tout au plus la valeur d'un accent, elle figure néanmoins dans l'alphabet; c'est là un fait anormal, que nous devons signaler pour qu'on ne se fasse pas de fausses idées sur les entités substantiellement phonétiques de la langue italienne et qu'on ne se méprenne pas sur la valeur effective de cette petite monnaie de l'écriture : les caractères alphabétiques.

En tout cas, même si nous admettons que l'*h* est une consonne dans les autres langues, il n'en est pas moins vrai qu'elle ne l'est pas du tout dans la langue italienne, ainsi que nous le verrons encore bientôt. En français, elle n'est pas non plus une consonne. Au milieu d'un mot, entre deux voyelles, elle n'équivaut qu'à un tréma, exemple : *cohue;* au commencement des mots ou après certains préfixes, elle ne fait qu'empêcher l'élision et la liaison, fonction à laquelle un signe quelconque pourrait suffire.

Pour les mots *onze* et *oui*, on est arrivé au même résultat sans qu'il soit besoin d'employer ni une *h*, ni aucun signe équivalent.

Lorsqu'on la place entre les consonnes *c*, *g* et les voyelles *e*, *i*,

(1) « L'*h* e il *q* si giudicano comunemente *mezze lettère*, e la ragione si è perchè non solamente non hanno suono proprio, ma neppure valgono per sè sole a modificare il suono delle vocali... » (GIUSEPPE CALEFFI, *Grammatica della Lingua italiana*, page 13.)

l'*h* remplit la même fonction intermédiaire que l'*u* français entre le *g* et *q* suivis des mêmes voyelles, ou celle que l'*h* française elle-même remplit dans les cas exceptionnels déjà cités à la page 47, tels que *Chersonèse* — *Chersoneso*, *orchestre* — *orchestra*, etc.; c'est-à-dire qu'elle transmet au *ce*, *ge*, *gi*, *ci*, par le fait même de son intromission, des sons durs, gutturaux, à la place des sons doux, propres à ces quatre syllabes et dont nous avons parlé à la lettre *c*. Les sons italiens *che*, *chi*, *ghe*, *ghi* correspondent parfaitement, nous le répétons, aux sons français *que*, *qui*, *ke*, *ki*, *gue*, *gui*, avec cette différence que l'*u* français, tout en agissant comme une consonne, ne cesse pas, pour cela, d'être une voyelle et que l'*h* italienne, sans être une voyelle, ne pourrait être considérée comme une consonne.

A la différence de ce qui se fait en français, l'*h* des Italiens ne se place jamais après le *c* lorsqu'il est suivi d'un *i* ou des voyelles fortes. En conséquence, pour traduire *chalcographie*, *chaos*, *choléra*, *chronique*, on écrira *calcografia*, *caos*, *colera*, *cronica*.

Elle ne se place pas non plus après les consonnes *l*, *p*, *r*, *t*, ainsi que dans les mots malheur — *infelicità*, *malora*, phalange — *falange*, rhéteur — *rettore*, théologie — *teologia*, et elle se retranche dans les mots abhorrer — *abborrire*, adhérent — *aderente*, inhérent — *inerente* et quelques autres.

En tête des trois personnes du singulier et de la troisième du pluriel du présent de l'indicatif du verbe *avere* (avoir), l'*h* sert à distinguer ces mots d'autres de même structure et de différentes significations, ainsi qu'à faire connaître l'étymologie latine de leurs radicaux. C'est en conformité de cette règle que *ho*, *hai*, *ha*, *hanno* se traduiront par *j'ai*, *tu as*, *il a*, *ils ont*; et, d'autre part, *o*, *ai*, *a*, *anno*, par *ou*, *aux*, *à*, *année*. Mais un accent devrait, nous semble-t-il, suffire pour empêcher, à cet égard, toute équivoque de se produire, comme il suffit d'un accent pour distinguer l'*è* (est) du verbe *essere* (être) de l'*e* (et) conjonctif.

Quant à la notation étymologique, elle doit rentrer dans le cadre de l'alphabet et s'y soumettre strictement par des modifica-

tions rationnelles, dans ce cas comme dans tout autre. Depuis longtemps, Magalotti et Metastasio ont prêché cette réforme et lui ont donné un commencement d'exécution; mais on est loin de l'avoir adoptée généralement, et c'est en continuant à se servir d'une lettre équivoque que le grand nombre prétend éviter les équivoques.

Enfin, la lettre *h* indique une certaine prolongation de son dans l'émission des voyelles contenues dans les interjections *ah! eh! oh! uh! ahi! ehi! ohi! deh! neh?* Mais cette durée, qui pourrait être marquée par n'importe quel autre signe, ne doit pas être confondue avec cette aspiration de l'*h* française qui a été condamnée par Voltaire et, plus tard, admise — mais en partie seulement — par Littré et par quelques autres autorités.

L'aspiration, qui, par une malheureuse coïncidence, se fait sentir surtout dans la Toscane, jardin de la langue italienne, n'est qu'un vice de prononciation locale tenant aux origines de la langue et peut-être à une conformation particulière de l'organe vocal des habitants. Il est à remarquer d'ailleurs que le défaut dont il s'agit ne se rencontre que dans les mots commençant par un *c* dur et n'est d'aucune influence sur les mots commençant par une *h*.

J. — Tandis qu'en français le *j* est une consonne remplaçant en toute occasion la lettre *g* suivie d'une voyelle faible, en italien ce n'est qu'une voyelle, remplaçant constamment la lettre *i* au commencement et au milieu des mots. Exemples :

Jeri — *ieri* (hier).
Jena — *iena* (hyène).
Ajuto — *aiuto* (aide).
Gioja — *gioia* (joie).

A la fin des mots, il a la valeur de deux *i*, principalement quand il marque le pluriel. Il sert alors à distinguer certains mots d'autres mots pareils terminés par un *i* simple. Il en est de même lorsqu'on se trouve en présence du pluriel de certains substantifs

reproduisant, à part l'*i* final, les formes flexionnelles de quelques verbes. Exemples :

Principi, pluriel de *principe* (prince).
Principj, » *principio* (principe).
Tempi, » *tempo* (temps).
Tempj, » *tempio* (temple).
Imperi (tu domines).
Imperj, pluriel de *imperio* (empire).
Vituperi (tu diffames).
Vituperj, pluriel de *vituperio* (diffamation).

Le *j* n'a donc jamais le son chuintant du *j* français, mais il est remplacé parfois, dans le style archaïque, par la syllabe articulée *gi* au commencement des mots. Exemples :

Jambi — *giambi* (ïambes).
Jattanza — *giattanza* (jactance).
Jure — *giure* (droit).

Dans le langage moderne, cette syllabe *gi* remplace définitivement le *j* latin comme dans les mots *giacere* (être couché) — *jacere*, *Giove* (Jupiter) — *Jovem*, *Gesù* (Jésu) — *Jesus*.

Mais, dans les mots où le *g* peut remplacer le *j*, celui-ci, à son tour, peut être remplacé par un *i* simple. Ce phénomène ne se présente jamais à la fin des mots, position où le *j* se remplace par deux *i* ou par un *i* surmonté d'un accent circonflexe. Quoi qu'il en soit, ni la voyelle *j* ni ses substituantes ne participent en rien de la nature de la consonne *g*, même quand celle-ci peut les remplacer.

Introduit subrepticement dans la langue par les copistes du XIIIe siècle et élevé au rang de lettre de par le bon plaisir du Trissin (1) et de par l'autorité, invoquée mal à propos, de Daniele Bartoli et de Lambruschini, le *j*, simulacre de lettre, ne répond à aucun besoin réel, et tout ce qui a été dit à propos de la lettre *h* peut très bien lui être appliqué. En effet, le *j* (ie) ou *i lungo* (i long), comme il est justement nommé en italien, c'est la lettre de l'incertitude, parasite, encombrante, une sorte d'*i* déguisé, un organe phonétique qui ne correspond à aucune fonction essentielle et qui

(1) Auteur d'une *Sophonisbe* qui a précédé celle de Mairet.

est condamné à disparaître à bref délai. Ses jours sont comptés et il serait à souhaiter que personne ne veuille prendre la peine de les prolonger.

L'existence du *j*, sa prononciation et ses différents emplois ont soulevé une foule de questions byzantines, qu'on s'évertue à rendre insolubles pour en faire une matière à discussion. Tantôt, on s'est demandé gravement s'il ne fallait pas considérer cette voyelle comme une consonne ou, tout au moins, comme quelque chose d'intermédiaire; tantôt, on s'est demandé, non moins gravement, si l'on ne devait pas l'employer simplement au commencement et à l'intérieur des mots ou bien le reléguer à la fin. On est allé jusqu'à se dire que, soit qu'on conservât le son de cette lettre, soit qu'on le modifiât, on ferait bien de la remplacer par un autre signe.

L'Académie de la *Nuova-Crusca* a fait heureusement justice de toutes ces inepties en excluant le *j* du commencement et de l'intérieur des mots; mais, comme si elle voulait faire une dernière concession à un préjugé qui ne peut cependant invoquer en sa faveur que le fait mal accompli, elle a consenti à maintenir d'une façon restreinte l'emploi du *j* comme terminaison, au pluriel, des substantifs qui finissent au singulier en *io*. Dans ce cas, l'Académie considère le *j* comme signe de contraction en lui donnant une valeur intermédiaire entre deux *i* et l'*i* simple.

Réduit à ce rôle, c'est-à-dire se bornant à représenter la duplication d'une voyelle, l'*i*, dont la figure existe déjà, le *j* n'a rien de mieux à faire qu'à disparaître. Un signe général d'allongement, l'accent circonflexe par exemple, pourra avantageusement le remplacer.

L. — Dans la prononciation de l'*l*, le bout de la langue se porte et s'appuie mollement sur le palais en laissant échapper l'air des deux côtés, par-dessus l'arc qu'elle forme; puis elle revient à sa position neutre si la voyelle précède, ou se détache pour prendre la position qui convient à la voyelle suivante, s'il y en a une. Le mouvement qui en résulte est à peine sensible et le courant qui le produit est plutôt étouffé que brisé.

Quelle que soit la place que l'*l* occupe, elle se prononce à la manière française comme dans les mots LIVRE — *libro*, fiLer — *filare*, appeLer — *appellare*, *chiamare*, aïeuL — *avolo*, et elle ne devient jamais nulle comme dans les mots baril — *barile*, fournil — *stanza attinente alforno*, fusil — *fucile*, outils — *utensili*, persil — *prezzemolo*, etc.

Elle sonne avec force devant la lettre *d*, dans l'article *il* (le) et dans ses contractions et à la fin des mots tronqués. Exemples :

Matilde (Mathilde).
Saldo (solide).
Col (avec le).
Del (du).
Mal — *male* (mal).
Vil — *vile* (vil, lâche).

Dans le redoublement, chacune des deux *l* se fait entendre très distinctement, comme dans tout redoublement de consonnes, ainsi que nous l'avons constaté ailleurs. C'est donc une des icences poétiques les plus absurdes et les plus impardonnables que d'écrire, d'après l'ancienne orthographe, *a la* pour *alla*, *a lo* pour *allo*, *de lo* pour *dello*, *de la* pour *della*, etc. ; car, dans ce cas, la prononciation est altérée en même temps que l'écriture, et cela, le plus souvent, sans aucune nécessité.

En s'unissant avec l'*s*, surtout au commencement des mots, l'*l* prend une grande vigueur, qui contribue beaucoup à l'énergie des expressions privatives, dans lesquelles l'*s* traduit avantageusement la particule française *de*. Exemples :

Sleale (déloyal).
Slegare (délier).
Sloggiare (déloger).

Mais après l'*f* et, en général, après les consonnes autres que l'*s*, elle n'a pas la sonorité qu'elle avait chez les Romains (1). C'est

(1) « Il est remarquable que les Romains donnaient, dans ce cas, à l'*l*, ailleurs prononcé mollement, toute sa plénitude de son : *Plenum habet sonum*, dit Priscien, *quando habet ante se in eadem syllaba aliquam consonantem, ut flavus, clarus.* » (DIEZ, *Grammaire des langues romanes*, tome Ier, page 194.)

pour cela qu'on a évité souvent cette combinaison en résolvant l'*l* en *i*, soit dès la formation de la langue, soit quelque temps après.

Redoublée et précédée d'un *i*, elle n'a pas le son des *ll* mouillées que l'on rencontre à la fin et dans le corps de certains mots français, tels que : *anguille*, *fille*, *ail*, *vrille*, *travail*; elle offre, au contraire, le son pur que l'on trouve en français au commencement des mots, position où la combinaison trilitère *ill* ne correspond jamais au son mouillé. Exemples : *illégal*, *illusion*, *illustre*, etc.

Ce n'est que lorsque l'*l* est placée entre le *g* et l'*i* — *gli* qu'elle a le son mouillé que nous avons déjà signalé; mais il est bien plus articulé qu'en français.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'elle se change en *r* dans quelques rares mots français où, par suite de la chute d'une voyelle, elle devrait s'unir à un *t* ou à un *d*, dont elle ne supporte, en général, pas le contact, ni en français, ni en italien. Exemples :

Apostolo (apôtre).
Capitolo (chapitre).
Epistola (épitre).
Scandalo (esclandre).

Sans sortir du domaine de la langue française, nous trouvons, du reste, que l'*l* se change en *r* dans le mot *aigrefin* — *aiglefin*, par exemple.

M. — La lettre *m*, résultant de l'action des lèvres se baissant et se relevant par un mouvement égal et simultané, se prononce comme dans les mots mammifère — *mammifero*, mémoire — *memoria*, mime — *mimo*, etc.

Lorsque l'*m* se trouve à la fin d'une syllabe et suivie de l'une des autres labiales *b* et *p* ou de la dento-labiale *v*, comme dans *triumviro* (triumvir), elle se prononce à peu près comme une *n*. Dans le français, en pareil cas, on n'entend même pas une *n* : on n'entend plus que la voyelle nasale. Il paraît que deux mouvements consécutifs, sans l'intervention sensible d'une voyelle, constituent un effort trop grand pour les lèvres et, par conséquent,

si la fermeture de la bouche se fait au profit du *b* ou du *p*, ce n'est qu'aux dépens de l'*m*. En effet, si l'*m* devait se prononcer, devant un *b* ou un *p*, de la même façon que devant n'importe quelle autre consonne, on devrait ouvrir et fermer les lèvres deux fois de suite, l'une pour articuler l'*m* et l'autre pour articuler le *b* ou le *p* mis en présence de l'*m*; on doit sacrifier, et l'on sacrifie, en effet, sans s'en apercevoir, une partie de la sonorité labiale de l'*m* au profit de la sonorité labiale des consonnes suivantes.

Il n'en est pas ainsi lorsque deux *m* se trouvent l'une à côté de l'autre; car, sans les articuler deux fois, on n'a qu'à appuyer davantage sur l'articulation de la première plus qu'on ne le fait pour une seule *m*; en la produisant ainsi avec un surcroît de force, on fera sentir le redoublement, comme dans les mots : *immenso* (immense), *immancabile* (immanquable), etc. On voit bien, par ces derniers développements, que le redoublement de la consonne ne serait qu'une sorte de renforcement.

L'*m* est dans sa plus grande sonorité après l'*r*, ainsi qu'entre deux voyelles au commencement et au milieu des mots.

Au contraire, comme lettre finale dans les mots *idem* (idem), *rum* (rhum), et dans les mots tronqués, tels que *diciaM* — *diciamo* (disons), *facciaM* — *facciamo* (faisons), *vogliaM* — *vogliamo* (voulons), etc., l'*m* est moins labiale, moins articulée et, conséquemment, un peu plus nasale, jamais autant toutefois que dans les mots français faiM (*fame*), parfuM (*profumo*), où le son qui lui est propre disparaît tout à fait et où elle n'est plus considérée que comme un signe de la nasalité modifiant la voyelle précédente.

Conformément à ce qui a été démontré à la page 5, elle n'est jamais précédée du *d*, elle est rarement précédée du *g* et du *t*. et, dans ce double cas, on peut même, à volonté, remplacer par une seconde *m* chacune des deux lettres. Exemples :

ATmosfera — *aMmofera* (aTmosphère).
ParadiGma — *paradiMma* (paradiGme).
StiGma — *stiMma* (stiGmate).

Il faut excepter néanmoins les mots *istmo* (isthme), *Patmo*

(Pathmos), *flemma* (flegme), qui s'écrivent toujours d'une seule manière.

Enfin, l'*m* ne se trouve jamais en italien dans les cas inverses, c'est-à-dire suivi du *t*, comme dans le mot *comte* (conte) ; ni devant l'*r*, comme dans le mot *Nemrod* (Nembrod).

Elle ne se place pas non plus devant les consonnes *l* et *s*, excepté dans quelques mots étrangers, tels que : *Amleto* (Hamlet), *Amsterdam*.

Lorsque, en français, elle se trouve devant l'*n*, l'*m* se métamorphose en *n* dans la traduction, soit obligatoirement, comme dans les mots *autunno* (automne), *dannare* (damner), *condannare* (condamner), *inno* (hymne), *indennità* (indemnité), etc., soit facultativement, comme dans les mots :

Omnipotenza — *onnipotenza* (omnipotence).
Omniscienza — *onniscienza* (omniscience).
Omnivoro — *onnivoro* (omnivore).

Dans les mots *amnistia* (amnistie), *amnio* (amnios), *mnemotecnia* (mnémotechnie), *omnibus* (omnibus) et quelques autres, l'*m* est conservée comme en français et le changement n'a lieu en aucune façon.

N. — La lettre *n* se prononce en italien, entre deux voyelles, de la même manière que dans les mots nenies — *nenie*, nomination — *nomina*, nationalité — *nazionalità*.

A la fin des syllabes et devant une consonne, l'*n* a un son métallique, le tintement agréable d'une cloche de verre. Elle n'a presque rien de commun avec ce son nasal, profond, inarticulé, qui se rencontre dans les mots *un*, *antique*, *endormir*, et elle est bien plus retentissante que dans les prononciations particulières des mots *hymen*, *abdomen*, etc.

Elle n'est jamais nulle comme dans le mot *monsieur*; mais elle est presque toujours supprimée, dans l'écriture aussi bien que dans la prononciation, à la fin des syllabes *in*, *con*, *mon*, dans les mots

où celles-ci sont suivies d'une *s* accompagnée d'une autre consonne. Exemples :

Coscienza (conscience).
Coscrizione (conscription).
Costituzione (constitution).
Istantaneo (instantané).
Mostro (monstre).

Les mots *conscio* (qui connaît une chose), *constare* (constater) et tous ceux où se trouve préfixé *in* en qualité de particule privative ne rentrent pas dans cette catégorie. Exemples :

Inscusabile (inexcusable).
Insperato (inespéré).
Instabile (instable).
Instancabile (infatigable).

Comme en français, c'est une des lettres les plus assimilables en présence des consonnes *l*, *m*, *n*. Exemples :

Illegale pour *in-legale* (illégal).
Illecito » *in-lecito* (illicite).
Immobile » *in-mobile* (immobile).

Après la lettre *g*, l'*n* perd le son argentin qui lui est propre et, sans se dénaturer au point de n'être plus reconnaissable, elle devient, quant à la substance, absolument une autre lettre (voir pages 42 et 57).

Précédée en français des lettres accouplées *ch*, *ph* et *th*, elle écarte l'*h* en italien, en laissant subsister soit la première des deux consonnes accouplées, soit seulement une lettre ayant une valeur correspondante à celle du groupe. Exemples :

Technique — *tecnico*.
Etnographie — *etnografia*.
Daphné — *Dafne*.

En se combinant avec le *d*, elle donne un surcroît de sonorité à cette consonne et se prête ainsi avec elle à former toute la liste des gérondifs, des adverbes et des plus beaux adjectifs qui puissent flatter l'oreille musicale d'un linguiste.

Enfin, elle fournit une étoffe de choix, une partie excellente des matériaux dans la formation des onomatopées et dans celle des terminaisons diminutives qui expriment une idée de grâce et de fraîcheur. Exemples :

. *Bambino* (bambin).
Campanellino (clochette).
Cincinnolo (petite boucle de cheveux).
Dindonare (produire des sons retentissants par le branle d'une cloche).
Ninna nanna (bercement en chantant).
Ninnolo (colifichet).
Tantino (tantinet).
Tintinnare (tinter).

Dans les mots français *nappe* — *mappa*, *airain* — *rame* (avec la signification de cuivre), *daine* — *dama* (ce dernier seulement employé en poésie), l'*m* latine-italienne est convertie en *n* palatale.

P. — La labiale *p* est une autre sorte de *b* à plus robuste complexion (1); elle ne fait que reproduire, dans toutes ces équivalences et distinctions, le *p* français, sauf quelques cas de nullité, tels que ceux que l'on rencontre dans les mots *beaucoup*, *drap*, *loup*, *sirop*, *trop*, etc. Les mots *pape* — *papa*, *papyrus* — *papiro*, *jalap* — *gialappa* fournissent des exemples de la plus fidèle ressemblance.

Mais le *p* italien reproduit encore plus fidèlement le *p* latin, qui, en français, se permute parfois de différentes manières. Le *p* latin au commencement des mots français reste tel qu'il était. Les exceptions à cette règle sont très rares : *bruine* — *pruina*; *bocal* — *poculum*. Ce changement du *p* en *b* se faisait, du reste, déjà en latin. Dans l'intérieur des mots, *p* se change en *v* et quelquefois en *b* : *louve* — *lupa*; *chevron* — *capro*; *poivre* — *piper*;

(1) « Physiologiquement, la seule différence appréciable entre *p* et *b*, *t* et *d*, *k* et *g* est que, dans la première série de muettes, la glotte est grande ouverte, tandis que, dans la seconde, elle est rétrécie, mais pas assez pour produire des sons musicaux. » (Max Muller, ouvrage cité, page 182.)

ouvrir — *aPerire; œuvre* — *oPus; savoir* — *saPere; chèvre* — *caPra; aBeille* — *aPicula; douBle* — *duPlus* (*dovule* quelquefois en vieux français); *ciBoule* — *cæPula*. Cependant, le *p* reste dans quelques mots, surtout dans ceux de nouvelle formation : *vapeur*, *capitaine*, *peuple*. A la fin des mots, *f* remplace *p*, comme dans *cheF* — *caPut* (1).

Lorsque le *p* est suivi d'une *h* en français, il est toujours remplacé par une *f* (voir page 53). Ce remplacement, d'ailleurs, devrait aussi se faire en français, où la mise en scène étymologique n'est que l'excuse d'un préjugé.

Les combinaisons *ps*, *pt* répugnant, en quelque sorte, à l'harmonie de la langue italienne, le *p* devant l'*s* et devant le *t* est plutôt supprimé que conservé dans la traduction des mots où se trouvent ces groupes. Exemples : *salmo* (psaume), *salterio* (psaltérion) (2), *conto* (compte), et dans quelques autres. L'italien ne fait ici que continuer, à l'égard de la langue française, le travail d'expulsion entrepris vis-à-vis du latin, par exemple dans les mots : *sansa* (marc d'olives), *cansare* (esquiver), dérivés, l'un de *sampsa* et l'autre de *campsare*, archaïsme conservé par Priscien dans un fragment d'Ennius. Même en français, on dit, d'une part, *caisse*, comme en italien *cassa* (du latin *caPsa*), et, d'autre part, *tisane*, *acheter*, *recette*, *route*, *chétif*, formations correspondant aux mots latins ou bas latins : *Ptisana*, *accaP(i)tare*, *recePta* (de *recePtum*), *ruPta*. En outre, le *p* devant *t*, tout en étant conservé dans l'écriture, est bien souvent supprimé dans la prononciation. Exemples : *ba(p)tême*, *com(p)te*, *dom(p)ter*, *exem(p)ter*, *prom(p)titude*, *scul(p)ture*, etc.

Le *p* suivi d'une *s* est conservé cependant dans les mots *psiche* — *psyché*, *psicologia* — *psychologie*, *capsula* — *capsule*, *tempo* — *temps*, et leurs composés ou dérivés.

Suivi d'un *t* et précédé d'une voyelle, il est souvent con-

(1) *Grammaire de la langue d'oïl*, par G.-F. Burguy; Berlin, 1853, page 31.

(2) Dans la vieille langue, on disait aussi *salme*, *saume* et *seaume*; *saltier* ou *sautier*. (G. F. Burguy, ouvrage cité, page 31).

servé ; mais, plus souvent encore, remplacé par un autre *t*. Exemples :

Captif — *captivo* ou *cattivo*.
Heptagone — *eptagono* ou *ettagono*.
Heptasyllabe — *eptasillabo* ou *ettasillabo*.
Baptême — *battesimo*.
Sept — *sette*.
Septembre — *settembre*.

On se borne à le supprimer, sans admettre une variante orthographique, lorsqu'il est employé comme lettre initiale dans le mot qu'il s'agit de traduire. On fait de même lorsqu'il est enchâssé entre deux consonnes et lorsqu'il se trouve placé devant la terminaison *tion*. Exemples :

Ptolémée — *Tolomeo*.
Exempte — *esente*.
Exemption — *esenzione*.
Prompt — *pronto*.
Rédempteur — *redentore*.
Rédemption — *redenzione*.
Sculpteur — *scultore*.
Symptôme — *sintomo*.

On le conserve devant l'*n* et aussi devant le *t* lorsque ce dernier se prononce en français comme *s*. Exemples :

Pneumonie — *pneumonia*.
Pneumatique — *pneumatica*.
Captieux — *capzioso*.

Q. — Cette lettre, qui fut aussi appelée demi-lettre, joue un rôle analogue à celui de l'*h* et du *j*, car elle représente, concurremment avec le *c*, devant *a*, *o*, *u* et le *ch*, un son qu'elle pourrait bien représenter à elle seule et plus directement si, faisant droit aux nécessités logiques plutôt qu'aux traditions historiques, l'*h* venait à disparaître ; mais il n'en est pas ainsi ! De même qu'en français, la lettre *q* ne peut représenter l'articulation du *ch* guttural sans l'intervention de la voyelle *u*.

C'est ce qui a lieu plus en italien qu'en français; car, dans cette dernière langue, le *q* se prononce à la fin des mots sans être accompagné de la voyelle *u*, ainsi qu'on le voit dans les mots *coq* et *cinq*. Néanmoins, ce n'est que devant l'*u* formant diphtongue avec une voyelle suivante que le *q* remplace le *c*. Exemples : *qui* (ici), *quiddità* (quiddité), etc.

Dans les autres cas, c'est-à-dire lorsque l'*u* ne forme pas diphtongue et se prononce sans écrasement, la lettre *c* fonctionne par elle-même, c'est-à-dire à la place du *q*. Exemples : *cui* (que, dont), *taccuino* (agenda). Il est vrai que quelques mots, tels que *cuocere* (cuire), *cuoio* (cuir) dérogent à cette règle et se prononcent avec l'*u* écrasé, quoique celui-ci soit immédiatement précédé du *c;* mais, il n'y a pas si longtemps que l'on écrivait encore *quoio*, *quocere*, et c'était plus logique (1).

On peut donc dire, en l'état actuel des choses, que le *q* devant une combinaison de voyelles commençant par un *u* est, contrairement au *c*, la marque consonnantique de la diphtongue.

En français, le *qu* se prononce de deux manières différentes, correspondant respectivement à deux catégories de mots, qui s'y classent d'après la voyelle qui vient à la suite. Dans l'un de ces deux cas, généralement devant l'*a* et l'*o*, l'*u* du *qu* se fait entendre distinctement, quoique avec un son écrasé, comme dans les mots aquarelle, quadrilatère, aussi bien que dans les mots questure, quinquagénaire, et dans quelques autres. Dans l'autre cas, beaucoup plus fréquent, presque toujours devant l'*o*, devant l'*e* et devant l'*i*, l'*u* se trouve étouffé, à tel point qu'il ne se prononce plus du tout. Exemples : équerre, quel, quête, quint, quotidien, quotient, et aussi quadrille, quartier, quasi, etc.

En italien, au contraire, la combinaison *qu* n'a qu'un son unique, invariable, sans distinctions. Le *qu* de *quadrilatero* (quadrilatère) se prononce comme celui de *quadriglia* (quadrille) et de *questua* (quête), et ainsi de suite.

(1) « En latin, pendant le moyen âge, on écrit déjà *c* pour *q* en quelques mots : *condam* pour *quondam*, *cotidie* pour *quotidie*, *cocus* pour *coquus*. » (G.-F. Burguy, ouvrage cité, page 38.)

Le *q* n'est redoublé que dans les mots *soqquadro* (désordre) et *suqquadrare* (mettre en désordre); mais, comme en français, il est souvent précédé d'un *c*. Exemples : *acquistare* (acquérir), *acquisto* (acquis). Les Français cependant mettent à conserver le *c* moins de ténacité que les Italiens. C'est ainsi qu'ils écrivent *aquarelle*, *aquatique*, *aqueduc*, sans le *c*, tandis que les Italiens écrivent, sans y être forcés, *acquarello*, *acquatico*, *acquedotto*, alors qu'ils pourraient tout aussi bien écrire *aquarello*, *aquatico*, *aquedotto*, — ce que, du reste, plusieurs écrivains ont déjà fait.

R. — Si l'*n* a quelque chose du tintement de la cloche et du triangle, si l'*l* est plus doux encore (1), l'*r*, ce représentant de la rudesse, comme l'a fort bien dit Grimm (2), est sans doute le tambour de l'orchestre. Elle est produite, comme en français, pàr des trépidations égales et précipitées de la langue renversée, percutant le palais comme une baguette bat la caisse, mais avec plus de rapidité, en faisant vibrer davantage la langue jusqu'à produire un murmure frémissant des plus énergiques, semblable, comme on l'a déjà dit, à celui de l'anche d'un instrument à vent.

L'*r* française, qui se rapproche le plus de l'*r* italienne, se rencontre, par exemple, dans les mots aberration, erreur, fer, hiver, Jupiter, soupir, torrent; mais elle est loin d'avoir la haute sonorité, la force de percussion qu'elle a dans les mots *atterrire* (effrayer), *baratro* (gouffre, abîme), *irrompere* (faire irruption), *orrore* (horreur), *tartaro* (tartare), qui font retentir profondément le palais, cette voûte phonique, et produisent une belle

(1) Voici comment le professeur Helmholz établit la différence entre *r* et *l*, qui, en quelque sorte, est un *n* atténué : « Pendant que l'on prononce *r*, le courant est presque périodiquement interrompu par le tremblement de la partie molle du palais ou de la pointe de la langue, et nous obtenons alors un bruit intermittent dont la vibration particulière est produite par ces interruptions mêmes. Quand on prononce la lettre *l*, les bords latéraux de la langue, mous et mobiles, produisent, non pas de complètes interruptions, mais des oscillations du courant qui en font varier la force. » (MAX MULLER, ouvrage cité, page 173)

(2) *De l'origine du langage*, par JACOB GRIMM, traduit par F. DE WEGMANN; Paris, 1859, page 38.

variété d'effets acoustiques, dont la réalité et le mérite ne doivent point échapper aux personnes qui s'occupent de la langue italienne.

Au lieu de ce roulement guttural et émoussé que l'*r* française fait entendre en maintes occasions, l'*r* italienne a un roulement lingual et palatal qui ne se dément jamais. Le grasseyement, cet affreux vice de prononciation, provenant de l'insuffisance de la langue dans la production des vibrations par son extrémité, et encouragé autrefois par l'affectation et la mode, n'a eu que très peu de prise sur l'*r* italienne. A part quelques gentillâtres qui ont voulu prouver leurs titres de noblesse en massacrant en détail l'alphabet italien, il n'y a plus que les malheureux affectés d'un vice organique ou d'aphonie partielle qui prononcent l'*r* d'une manière impropre et contraire au génie de la langue.

L'*r* italienne n'est jamais nulle, comme l'*r* française, dans les polysyllabes en *ier* et dans les infinitifs en *er;* elle n'est non plus jamais nulle, comme elle l'était jadis dans le mot *mercredi* et comme elle l'est encore dans le mot *monsieur*, et elle n'est, en aucun cas, faible et effacée au point de faire croire que la voyelle qui précède et celle qui vient ensuite ne sont que des voyelles se suivant sans interposition de consonnes.

Lorsqu'elle est redoublée, elle correspond toujours à un trémoussement renforcé de la langue, lequel justifie la duplication de la consonne.

Quand elle est précédée des consonnes *b, c, d, f, g, p, s, t*, le son, de tambourinant qu'il était, devient plus âpre, plus sec, presque crépitant. Exemples : *abracadabra* (abracadabra), *fratricide* (fratricide), *gracidare* (coasser), *israelita* (israélite), etc.

Au point de vue du latin et de la comparaison entre les deux langues sœurs, en italien l'*r* ne s'adoucit pas en *l*, comme en français dans le mot *auteL — altaRe;* de même que *l* ne s'endurcit pas en *r*, comme dans les mots *apôtRe — apostoLo*, *chapitRe — capitoLo*, etc.

Par la syncope simple ou permutative, l'*r* peut être supprimée, comme en français, dans le mot *doRso — dosso* (dos, du latin *dorsus*), dans les mots *propRio — propio* (propre), *labbRa —*

labbia (lèvres), et, par la métathèse, elle peut être transportée d'une syllabe à l'autre ou changer de place dans une même syllabe. Exemples :

DentRo — *dRento* (dedans).
DietRo — *dRieto* (derrière).
IntRattenere — *inteRtenere* (entretenir).
SopRassedere — *sopeRsedere* (surseoir).
InterpRetare — *interpetRare* (interpréter).

S. — En italien aussi bien qu'en français, la linguale-dentale *s* a deux sons bien distincts, l'un *sifflant* et l'autre *bourdonnant.*

Elle a un son sifflant :

1° Au commencement des mots, lorsqu'elle est suivie d'une voyelle. Exemples : *sabbia* (sable), *secolo* (siècle), *sella* (selle);

2° Dans le corps des mots, après une consonne. Exemples : *consiglio* (conseil), *pensiero* (pensée), *verso* (vers);

3° Devant le *c* dur et devant les lettres *f*, *p*, *q*, *t*. Exemples : *scanno* (banc), *sfera* (sphère), *speme* (espoir), *squilla* (sonnette), *storia* (histoire);

4° Lorsqu'elle est redoublée, quelle que soit sa provenance. Exemples : *assalto* (assaut), *assoluto* (absolu), *cassa* (caisse), *messa* (messe), *possessione* (possession) ;

5° Dans beaucoup de mots composés et après les particules privatives ou amplificatives. Exemples : *girasole* (tournesol), *verosimile* (vraisemblable), *disegnato* (désigné), *risanato* (guéri), *présuppore* (présupposer), *trasognare* (radoter), etc. ;

6° A la fin de quelques mots se terminant exceptionnellement par cette consonne. Exemples : *caos* (chaos), *lapis* (crayon), *pancreas* (pancreas).

Elle a un son bourdonnant :

1° Au milieu des mots, lorsqu'elle est précédée et suivie d'une voyelle. Exemples : *asino* (âne), *casa* (maison), *miseria* (misère), *tesoro* (trésor), *visione* (vision), etc. ;

2° Au-devant des consonnes *b*, *d*, *g*, *l*, *m*, *n*, *r*, *v*. Exemples : *sbattere* (secouer), *sdentato* (édenté), *sgabello* (escabeau), *slavo*

(slave), *smania* (inquiétude), *sninfio* (damoiseau), *sregolato* (déréglé), *sventare* (éventer).

Le même fait se produit dans le grec moderne pour le σ lorsqu'il est suivi de λ, μ, ν, β, γ, δ (1).

Dans quelques dictionnaires modernes, le son bourdonnant de l'*s* est signalé par un point placé au-dessus de la lettre : il n'y aurait peut-être aucun inconvénient à étendre ce signe consonnantique supplémentaire même au delà du domaine purement lexicographique ; au contraire, la prononciation ne pourrait qu'y gagner en clarté et en précision, sans nuire à la rapidité de l'écriture.

Ainsi qu'on l'a vu, l'*s* s'unit, au commencement des mots, avec toutes les consonnes autres que le *z*. Dans ces cas, on l'appelle *s impura* (*s* impure) parce qu'elle perd alors la pureté de son qui lui est propre, pureté qu'elle ne conserve que dans les cas où elle est placée directement devant une voyelle. Cette *s* initiale devant les consonnes a presque toujours un sens privatif. Cependant, elle sert aussi d'élément de renforcement à la sonorité. Employée de cette manière, elle renforce aussi la signification du mot : *sbieco* — *bieco* (louche), *spiaggia* — *piaggia* (plage), *svariato* — *variato* (varié).

Au milieu de tous ces accouplements, ce n'est qu'avec le *t* qu'elle s'amalgame de la façon la plus étroite, en formant une des combinaisons qu'Eichhoff classe parmi les consonnes mixtes (2), et c'est avec l'*r* qu'elle se fusionne le moins, en produisant cette autre combinaison *sr*, qui ne se rencontre pas dans la langue française comme étant contraire à son génie (3).

C'est avec cette dernière consonne qu'elle prend au plus haut degré le son bourdonnant et qu'elle imite le bruit de la scie, mais

(1) *Quelques mots sur la prononciation du grec*, par Jules Tallier.

(2) *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde.*

(3) « Lorsque *sr* viennent à se rencontrer par suite de la syncope d'une voyelle ou d'un *c* latin, on intercale un *t* entre *sr* : *connaître* par le vieux français *conostre* et *conoistre* (du latin *cognos(ce)re*) ; *paître* par le vieux français *paistre* (du latin *pas(ce)re*). » (G.-F. Burguy, ouvrage cité, page 40.)

en l'atténuant. Exemples : *sradicare* (déraciner), *srugginire* (dérouiller).

Devant le *c*, elle se prononce comme le *sh* anglais, qui s'obtient par la contraction de la langue et par la prolation des lèvres en dehors, pendant que l'air chassé s'échappe par les dents entr'ouvertes.

Malgré la ressemblance de sa figuration avec le *sc* français, le *c* italien précédé d'un *s* et suivi d'une voyelle faible se prononce comme le *ch* français, tandis que le *ch* italien se prononce comme un *k*.

Ainsi donc, tandis qu'on prononcera, d'une part :

Scena (scène), comme on prononcerait en français			CH*ena*.
Scelerato (scélérat),	»	»	CH*elerato*.
Scisma (schisme),	»	»	CH*isma*,

on prononcera, d'autre part :

Cherubino (chérubin), comme si l'on écrivait			K*é*rOU*bino*.
Cheto (tranquille),	»	»	K*eto*.
Chiesa (église),	»	»	K*iesa*.

Il s'ensuit que, lorsque le *ch* est précédé d'une *s*, cette combinaison correspond à la prononciation française *sk* ou *squ*. Exemples :

Scherma (escrime) — SK*erma*.
Scheletro (squelette) — SK*eletro*.
Schiavo (esclave) — SK*iavo*.
Schiumare (écumer) — SK*i*OU*mare*.

Ainsi que dans les mots français *atlas*, *iris*, *maïs*, l'*s* se fait entendre à la fin de quelques mots étrangers naturalisés, tels que *caos*, *ananas*, *pancreas*.

Elle n'est jamais nulle comme dans les mots français *cours*, *corps*, *remords*, *trépas*, *verglas*. Jamais non plus, elle ne se redouble après une autre consonne, comme dans le mot composé latin *transscribo* et dans les parfaits français *tinsse*, *vinsse*, etc.

Elle ne joue pas le rôle euphonique que nous lui voyons remplir dans les expressions *portes-y*, *donnes-en*, où elle évite un

hiatus ; mais, dans un but analogue, elle fait tomber l'*n* devant elle dans le corps des mots. D'autre part, et encore dans le but d'éviter les cacophonies, elle se fait précéder d'un *i* au commencement des mots lorsqu'elle y est suivie d'une autre consonne et quand le mot précédent se termine par une lettre de la même nature. Exemples :

Costanza (constance).
Per isbaglio (par méprise).

Il arriva en français quelque chose d'analogue ; mais, dans cette langue, la voyelle euphonique, qui n'est pas aussi grêle et qui devait avoir, en raison même de son poids, plus de persistance, s'est soudée avec le mot et a fini par chasser et remplacer l'*s*, à laquelle elle avait été tout d'abord préposée seulement d'une manière provisoire (1).

L'*s*, qui s'efface en français dans les mots bête, fête, pâte, tête, sans, pour cela, disparaître dans leurs dérivés, tels que bestial, feston, teston, pastille, se conserve en italien, même dans les mots correspondant à des mots français où il ne reste plus qu'un accent circonflexe pour garder le souvenir de l'*s* supprimée.

C'est au XVIIIe siècle que la séparation s'opéra à cet égard entre l'orthographe italienne et l'orthographe française. Comme quelques auteurs l'ont déjà fait remarquer, c'est alors que l'*s* non prononcée fut définitivement remplacée soit par l'accent aigu sur l'*e* au commencement des mots, soit par l'accent circonflexe dans les terminaisons, etc. C'est ainsi qu'on écrivait et qu'on écrit encore *état*, *répondre*, *élever*, au lieu d'*estat*, *respondre*, *eslever* ; *fête*, *marâtre*, *apôtre*, *jeune*, au lieu de *feste*, *marastre*, *apostre*, *jeusne* ; *gîte*, *flûte*, *goûter*, au lieu de *giste*, *fluste*, *gouster*. Avant cette réforme, on écrivait aussi *cest homme* pour

(1) « Nous adoucissons, dit M. Burguy, les combinaisons *sc*, *sp*, *st*, en leur préposant un *e* euphonique : *escalier* — *scala* ; *écrire* — *scribere*. Ici et presque partout, nous syncopons le *s*, qui était constant dans la vieille langue ; le hasard seul fait qu'il est conservé dans quelques mots : *espoir*, *esprit*, *estomac*, etc. Les mots de nouvelle formation rejettent l'*e* : *stupeur*, *statue*, etc., que le peuple prononce presque toujours *estupeur*, *estatue*. Je dois cependant faire remarquer que l'on trouve en quelques textes de la vieille langue des exemples où l'adoucissement n'a pas lieu, mais ils sont en petit nombre. » (Ouvrage cité, page 40.)

cet homme, *ceste femme* pour *cette femme*; mais, dans la nouvelle orthographe de ces mots, l'*s* ne se trouve remplacée par aucun signe. Il est donc plus difficile d'y reconnaître les traces de l'*s* qui se rencontre dans les mots correspondants italiens.

La lettre *s* correspond souvent à l'*x* français. En effet, celui-ci se traduit généralement par une *s* lorsqu'il se trouve au commencement des mots français et aussi dans le corps des mots à la suite d'un *e initial* (1) (qui, lui, ne se conserve pas toujours) et devant une voyelle ou une consonne autre que le *c* gazouillant. Exemples :

Xanthippe — *Santippe.*	Exhiber — *esibire.*
Xénophon — *Senofonte.*	Exiger — *esigere.*
Xerxès — *Serse.*	Exorde — *esordio.*
Examen — *esame.*	Extrême — *estremo.*
Exécré — *esecrato.*	Excavation — *scavo.*
Exempte — *esente.*	Excuse — *scusa.*
Exercice — *esercizio.*	Excommunié — *scomunicato.*

L'*x* se traduit par *ss* lorsqu'elle se rencontre à l'intérieur des mots entre deux voyelles, pourvu que la première ne soit pas un E INITIAL. Exemples :

Alexandre — *Alessandro.*	Maxime — *massima.*
Axiome — *assioma.*	Oxyde — *ossido.*
Inflexible — *inflessible.*	Oxygène — *ossigeno.*
Lexique — *lessico.*	Sexe — *sesso.*
Luxe — *lusso.*	Soixante — *sessanta.*

T. — La prononciation du *t* italien diffère beaucoup de celle du *t* français. Celui-ci a deux sons, selon sa position devant la voyelle : l'un est sifflant ou explosif; l'autre est un son lingual, dental, percussif, que l'on produit en portant la pointe de la langue contre la surface fuyante et semi-circulaire que présentent

(1) L'*e* suivi d'*x* n'est autre chose que la préposition latine *ex*. Ainsi, si elle est précédée de la particule négative *in*, la règle reste la même. Exemples : inexpugnable — *inespugnabile*, inexact — *inesatto*.

intérieurement les dents supérieures. Ce second son fait du *t* une lettre congénère du *d*. En italien, le *t* n'a que ce dernier son. Quant au son sifflant, il y a bien longtemps que le *t* qui y correspond en français est remplacé en italien par le *z*, et, lorsqu'il doit se traduire, c'est toujours par le *z* qu'il est représenté.

Au commencement, à la fin et même à l'intérieur des mots, suivi de l'une des quatre voyelles *a*, *e*, *o*, *u*, le *t* se conserve dans la traduction, pourvu que la structure du mot se prête à une reproduction presque littérale de l'orthographe française. Exemples : tautologie — *tautologia*, tentateur — *tentatore*, tiare — *tiara*, tiède — *tépido*, totalité — *totalità*, tuteur — *tutore*, dot — *dote*, granit — *granito*, net — *netto*, sept — *sette*, vingt — *venti*, etc. Exception : vert — *verde*.

Ce n'est que devant l'*i*, dans le corps du mot, qu'il est rendu tantôt par l'articulation propre du *t*, — c'est-à-dire par celle qu'il représente dans l'alphabet italien aussi bien que dans l'alphabet français, — tantôt par l'articulation accidentelle de l'*s* sifflante, qu'il ne représente qu'en français, mais en dehors de son alphabet.

Le *t* suivi d'un *i* et formant syllabe avec cette voyelle est maintenu dans la traduction, avec le son qui lui est propre, dans les cas suivants :

1° Toutes les fois que l'*i* n'est pas suivi d'une autre voyelle. Exemples : matin — *mattino*, motif — *motivo*, rétine — *retina* ;

2° Lorsque le *t* est précédé de l'une des consonnes *s* ou *x*, soit que l'*i* se trouve suivi d'une autre voyelle, soit même dans le cas contraire. Exemples : bastion — *bastione*, gestion — *gestione*, mixtion — *mistione*, fastidieux — *fastidioso*. Il en est de même pour les mots français où la syllabe *ti* était autrefois précédée d'une *s*; chrétien pour chrestien — *cristiano*, châtier pour chastier — *castigare*;

3° Lorsque la syllabe *ti* est suivie d'un *e* accentué et aussi, mais non toujours, lorsqu'elle est suivie d'un *e* muet. Ce dernier fait a lieu même et surtout lorsqu'une *h* vient s'intercaler entre le *t* et la voyelle suivante. Exemples : moitié — *metà*, pitié — *pietà*,

partie — *parte*, antipathie — *antipatia*, apathie — *apatia*, sympathie — *simpatia;*

4° Devant l'une des combinaisons *er* et *en*, sauf dans le mot patient — *paziente*, dans ses dérivés et dans quelques autres mots. Exemples : entier — *intiero*, chantier — *cantiere*, antienne — *antifona*, tient — *tiene*, contient — *contiene;*

5° Dans les formes verbales en *tions*. Exemples : partions — *partiamo*, *partivamo;* mettions — *mettiamo*, *mettevamo*.

Le *t* français faisant corps avec l'*i* est remplacé, au contraire, par un *z* :

1° Lorsque l'*i* de cette combinaison est suivi d'un *e* et placé dans une syllabe médiale, ou bien lorsqu'il est suivi de toute voyelle autre que l'*e* dans une syllabe finale. Exemples : satiété — *sazietà*, insatiable — *insaziable*, rétiaires — *reziarii;*

2° Dans tous les adjectifs et dans tous les substantifs ayant l'une des terminaisons *tial*, *tiel*, *tion* et dans les mots dérivés de ceux-là. Exemples : condition — *condizione*, conditionnel — *condizionale*, différentiel — *differenziale*, motion — *mozione*, partial — *parziale*, impartialement — *imparzialmente;*

3° Dans plusieurs mots terminés en *tie* et surtout dans ceux qui se terminent en *atie*, tels que garantie — *garanzia*, inertie — *inerzia*, minutie — *minuzia*, prophétie — *profezia*, aristocratie — *aristocrazia*, autocratie — *autocrazia*, démocratie — *democrazia*, etc. ;

4° Dans les mots en *en* lorsqu'ils sont des noms propres ou qu'ils désignent la nationalité. Exemples : Politien — *Poliziano*, Titien — *Tiziano*, Vénitien — *Veneziano;*

5° Dans les deux verbes *initier* et *balbutier*, malgré leur terminaison en *ier*, qui détermine le son normal du *t*, ainsi que nous l'avons vu précédemment. En italien : *iniziare*, *balbuziare*.

Lorsque le *t* est placé, en français, devant un *y*, même dans le cas où il conserve ainsi le son dental qui lui est propre, il est rendu en italien par un *z*. Exemples : Amphictyon — *Anfizione*, Titye — *Tizio*.

Le *d* remplace parfois le *t ;* celui-ci remplace aussi quelquefois

le *d;* mais cette substitution n'est pas toujours due au hasard : de temps à autre, elle est réglée sur les circonstances de l'emploi. En tout cas, il n'y a pas confusion entre les sons respectifs de ces deux lettres dentales, et la substitution de l'une à l'autre, dans certains mots, peut même servir à modifier leur signification. C'est ainsi qu'on écrit de deux manières :

Etate — *etade* (âge).
Nutrire — *nudrire* (nourrir).
Potere — *podere* (pouvoir).
Servitore — *servidore* (serviteur).

La lettre *t* concourt à former, comme en français, les participes présents et les adverbes. Elle n'est jamais employée comme lettre euphonique, ainsi qu'on le voit dans les expressions françaises *dira-t-on*, *fera-t-il*, *joue-t-elle*, etc. Parmi les consonnes italiennes, le *d* a seul le privilège d'être employé comme lettre euphonique. Encore, comme on a pu le remarquer déjà, ne l'est-il que dans des cas tout différents de ceux que nous venons de signaler.

En corroboration du principe d'assimilation et de l'influence régressive qu'une consonne donnée exerce, par degrés différents, sur la consonne précédente de tout autre nature, le *t* italien transforme l'*x* latin ou français, à moitié guttural et à moitié dental, en *s*, lettre exclusivement dentale et, comme telle, bien plus conforme, surtout par l'origine, à sa propre substance. Exemples : extérieur — *esteriore*, extrait — *estratto*, extrême — *estremo*, sextant — *sestante*,

Le *t* médial, presque toujours conservé en italien dans les mots qui dérivent du latin, est souvent syncopé ou retranché dans les mots français correspondants, surtout lorsque l'*r* suit immédiatement ou de bien près : *chaire* — *caTédra*, *chaîne* — *caTena*, *été* — *estaTe*, *frère* — *fraTello*, *gré* — *graTo*, *pierre* — *pieTra*, *saluer* — *saluTare*, etc.

Pour ce qui concerne les combinaisons *ct*, *pt*, *pht*, *st*, *th*, voir ce qui a été dit aux pages où l'on parle spécialement des consonnes *c*, *p* et *s*.

V. — Cette lettre, que l'on confondait autrefois avec l'*u* et que seul un défaut de prononciation pourrait encore faire confondre avec elle, est une de ces labio-dentales qui se forment par l'apposition des dents sur la lèvre inférieure. Ce qui la distingue de la lettre homorganique *f*, c'est qu'elle n'est pas du tout explosive.

Sa prononciation est invariablement la même dans les deux langues. Par exemple, dans les mots *valvola* (valvule), *vivacità* (vivacité), *volontà* (volonté).

Dans le passage de l'italien au français, le *v* se change souvent en *f*, comme on le voit dans les mots suivants :

Breve — bref.
Bove — bœuf.
Cattivo — captif.
Cervo — cerf.
Chiave — clef.
Espressivo — expressif.
Fuggitivo — fugitif.
Grave — grief.
Nave — nef (d'église).
Negativo — négatif.
Nervo — nerf.
Nuovo — neuf.
Uovo — œuf.
Salvo — sauf.
Servo — serf.
Vivo — vif.

Il s'endurcit en *b*, tantôt dans une langue, tantôt dans l'autre langue, et même dans toutes les deux, dans un certain nombre de mots, tels que :

Courbe — *curva.*
Corbeau — *corvo.*
Fièvre — *febbre.*
Brebis (1) — *berbice* (du latin *vervex*).
Lèvre — *labbro.*
Réserver — *riserbare.*
Verveine — *verbena.*

Le *v* peut aussi remplacer le *p*, mais seulement comme lettre de rechange. Exemples :

Coperto — *coverto* (couvert).
Ripa — *riva* (rive).
Capriolo — *cavriolo* (chevreuil).
Sopra — *sovra* (sur).

(1) Ce changement de *v* en *b* existe déjà dans le vieux latin; au moyen âge, il devint très fréquent : *Besontio* pour *Vesontio* (Besançon). (G.-F. Burguy, ouvrage cité, page 33.)

Le *v* jouait autrefois, du moins en apparence, le rôle de lettre épenthétique dans certains mots où la voyelle *u* est suivie d'une autre voyelle. En fait, le *v* intervenait précédé d'une voyelle, et c'est ensemble que ces deux lettres remplaçaient l'*u*, d'où elles tiraient leur origine : *pattuire* — *pattovire* (faire un pacte), *continuare* — *continovare* (continuer). Mais ces modifications, que l'on rencontre encore dans le style archaïque, sont délaissées ailleurs. On est conduit à regretter cet abandon quand on songe que le *v* venait s'ajouter dans ces mots comme élément euphonique, parfois fort à propos.

Par contre, en français, le *v* est syncopé définitivement, de très bonne heure : *aïeul* — *avus*, *oncle* — *avunculus*, *paon* — *pavo*, *peur* — *pavor*. Dans ce dernier mot, la syncope a lieu aussi en italien : *paura*.

Le changement formatif du *v* en *gu* ou *g*, assez fréquent en français, a lieu aussi dans la langue italienne : *vastare* — *guastare* (gâter), *vadum* — *guado* (gué), etc. (1).

A tort ou à raison, le *v* remplace souvent, en italien, dans l'orthographe et presque toujours dans la prononciation, la lettre *w* dans les mots d'importation étrangère, tels que : *Warrick*, *Wagram*, *Washington*, et ainsi de suite. Cependant, ceux qui connaissent les langues auxquelles ces mots sont empruntés apportent un soin tout particulier à les écrire et à les prononcer tels qu'on les écrit et qu'on les prononce dans le pays d'origine.

Précédée d'une *s* privative ou d'une *s* ampliative, il acquiert

(1) « Cette transformation, tout à fait propre aux langues romanes, a une double origine : le celto-belge et l'allemand. En gallois et en breton, le *v* latin devient *gw* : *vicus* — *gwik* (breton); *vinum* — *gwin* (gallois); ou bien le gallois met simplement *w*, ce qui explique parfaitement les formes du vieux français *gu* (*g*) et *w* pour rendre le *v* latin. Ces formes se rencontrent surtout dans les provinces habitées autrefois par les Belges, et les Wallons, leurs descendants, ont encore le même *w*. Les autres provinces, qui, avant le mélange des dialectes, emploient constamment *gu* ou *g*, semblent avoir confondu le *v* latin et le *w* allemand, lequel devient toujours *gu* ou *g* en français. Une nouvelle raison d'admettre la double influence celto-germanique est qu'on ne trouve pas le *w* pour notre *v* dans les provinces dont il a été question en dernier lieu. » (G.-F. BURGUY, ouvrage cité, page 33.)

cette force d'expression qu'une sifflante peut ajouter à une dento-labiale. Exemples :

Svaporare (évaporer).
Svampare (n'être plus enflammé).
Svelare (dévoiler).
Svenare (couper les veines).
Sventare (éventer).
Sventrare (éventrer).
Svergheggiare (fouetter).
Svettare (évincer).
Svillaneggiare (insulter comme font les roturiers).
Sviluppare (développer).
Sviscerare (arracher les entrailles).
Svolazzare (voltiger).

Z. — Cette lettre, qui tire son origine de plusieurs lettres appartenant à différents idiomes, est devenue très importante en italien et provient d'éléments fort divers : 1° du *z* grec, haut allemand et arabe : ainsi dans *azzimo*, *zelo*, *battezzare*, *zaffo* (vieux haut allemand *zapfo*), *zana* (*zeina*), *strozza* (*drozza*), *zafferano*, *azzurro*; — 2° de *t*, *ct*, *pt* avec *i* palatal : *nazione*, *pozzo* (*puteus*), *azione*, *nozze* (*nuptiae*); quelquefois même de *t* avec *i* tonique, comme dans *aristocrazia*; — 3° aussi de *di*; dans ce cas, le *z* alterne parfois avec *gi* : *mezzo*, *pranzo*, *razzo* ou *raggio*; de même, de *d* simple dans *arzente* (*ardens*), *verzicare* (*viridicare*); — 4° de *ci*, *ce* : *zimbello* (*cymbalum*), *sezzo* (*secius*), *donzello*, et dans les suffixes *azzo*, *izio*, *ozzo*, *uzzo* : *popolazzo*, *fittizio*, *gigliozzo*, *animaluzzo* : ce *z* se trouve très souvent en concurrence avec *c* : *giudizio* — *giudicio*, *spezie* — *specie*, *superfizie* — *superficie*; — 5° de *s* : *zaffiro*, *zavorra* (saburra), *zolfo* (sulphur), *manzo* (pour *manso*), *scarzo* (pour *scarso*), *arzura* (*arsura*), *magazzino* (arabe *machsan*); — 6° de *st* : *inzigare* (*instigare*), *zambecco* (allemand *steinbock*); — 7° de *sk* : *zappa* (σκάπτειν), *zanca* (anglo-saxon *scanca?*), *zolla* (ancien haut allemand *skolla*);

— 8° de *j* : dans *zinepro* (mieux *ginepro*) (*juniperus*); — 9° du français *ch* : dans *zambra* (1).

Sans être trop près de la langue latine, elle s'éloigne de la prononciation française par ses variétés de sons et par une assez sensible différence, même lorsqu'elle se rapproche le plus du son du *z* français.

En toute rigueur, le *z* italien n'a que deux sons : l'un comme lettre initiale devant l'*i*, quand il ne fait pas partie d'une diphtongue, et parfois à l'intérieur des mots entre voyelles; ce son est plus bourdonnant que l'*s* entre voyelles. En français, on le représente arbitrairement par *dz*. Exemples :

Azimo (azyme).
Azimella (pain azyme).
Azzimarsi (s'orner).
Azzurro (azuré).
Bizzarro (bizarre).
Dozzina (douzaine).
Imbozzimare (coller avec le chas).
Orizzonte (horizon).
Zana (hotte).
Zanzara (cousin).
Zattera (radeau).
Zelo (zèle).
Zero (zéro).
Zizzania (zizanie).
Zonzo (par-ci, par-là).
Zotico (rustre).

La seconde prononciation du *z*, plus sifflante que l'*s* initiale, est représentée en français, aussi arbitrairement que la première, par le digramme *ts*. Cette articulation se rencontre aussi au commencement des mots, mais plus rarement que l'autre. Le *z*, avec sa seconde prononciation, tient souvent le milieu entre deux voyelles et est parfois doublé dans ce cas. Il se rencontre avec le même son dans le corps des mots après une consonne et aussi devant un *i* appartenant à une diphtongue. Exemples :

Zio (oncle).
Zitto (silence).
Zoppo (boiteux).
Alzare (lever).
Balzo (bond).
Calza (bas).
Forza (force).
Letizia (joie).

(1) *Grammaire des langues romanes*, par DIEZ, traduite par A. BRACHET et G. PARIS, tome Iᵉʳ, fascicule 2, page 323.

Orazione (oraison).
Ozio (oisiveté).
Pazienza (patience).
Pazzo (fou).
Pozzo (puits).
Prezzo (prix).
Tozzo (morceau).
Vezzo (charme).

Mais il y a de nombreuses exceptions à toutes les règles énoncées ci-dessus, sauf en ce qui concerne le *z* placé devant l'*i* d'une diphtongue. C'est ainsi que nous voyons, contrairement à l'une de ces règles, les mots *manzo* (bœuf), *orzo* (orge), *ronzio* (bourdonnement), *rezzo* (fraîcheur), *rozzo* (rustre) et bien d'autres se prononcer avec le *z* bourdonnant, tandis que, dans certains mots écrits, d'orthographe uniforme, le *z* se prononce avec deux sons différents, suivant la différente signification de ces mots. Exemples :

AVEC LE Z BOURDONNANT.	AVEC LE Z SIFFLANT.
Ammezzare (partager).	*Ammezzare* (se gâter).
Razza (raie).	*Razza* (race).
Mezzo (moitié).	*Mezzo* (trop mûri).
Mozzo (moyeu, garçon).	*Mozzo* (coupé).

Dans la traduction du français, la lettre *z*, qui remplace en italien la lettre *t* de la terminaison *tion*, remplace aussi le *c* des terminaisons *ance*, *ence*, *orce*, parfois celui des finales *once*, *erce* et l'*s* initiale de plusieurs mots. Exemples :

Abondance — *abbondanza*.
Bienveillance — *benevolenza*.
Constance — *costanza*.
Espérance — *speranza*.
Finance — *finanza*.
Romance — *romanza*.
Vacance — *vacanza*.
Audience — *udienza*.
Cadence — *cadenza*.
Innocence — *innocenza*.
Licence — *licenza*.
Patience — *pazienza*.
Prudence — *prudenza*.
Science — *scienza*.

Divorce — *divorzio*.
Écorce — *scorza*.
S'efforce — *si sforza*.
Force — *forza*.
Renforce — *rafforza*.
Raiponce — *raponzo*.
Tierce — *terza*.
Safran — *zafferano*.
Saphir — *zaffiro*.
Sequin — *zecchino*.
Socle — *zoccolo*.
Soufre — *zolfo*.
Sucre — *zucchero*.
Soupe — *zuppa*.

Sans sortir du domaine de la langue italienne, on y trouve beaucoup de mots qui, même sans changement de signification, s'écrivent indifféremment avec un *z* ou avec une *s*. Exemples :

Zambuco — *sambuco* (sureau).
Zaffiro — *saffiro* (saphir).
Zampogna — *sampogna* (chalumeau).
Zanna — *sanna* (croc).
Zilobalsamo — *silobalsamo* (baume).
Zolfo — *solfo* (soufre).
Zuppa — *suppa* (soupe).

Enfin, certains mots ayant dans leurs terminaisons un *i* précédé d'un *z* et suivi d'une autre voyelle peuvent s'écrire indifféremment soit avec le *z*, soit avec un *c* en remplacement du *z*. Exemples :

Annunzio — *annuncio* (annonce).
Artifizio — *artificio* (artifice).
Benefizio — *beneficio* (bienfait).
Giudizio — *giudicio* (jugement).
Indizio — *indicio* (indice).
Offizio — *officio* (office).
Sacrifizio — *sacrificio* (sacrifice).
Spezie — *specie* (espèce).

Syllabisme.

Nous avons fait la connaissance individuelle des lettres, c'est-à-dire que nous avons reconnu la valeur phonétique intrinsèque que chacune d'elles présente indépendamment des autres; nous avons déterminé leur principal caractère musical; nous avons saisi, pour ainsi dire, tous les traits de leur physionomie; il ne nous reste plus qu'à les étudier dans leurs entrelacements multiples, dans leur cohérence syllabique.

Si la lettre de l'alphabet est la partie essentielle des matériaux

de construction de l'édifice linguistique, la constitution des syllabes est le premier pas dans l'œuvre même de la construction.

La première texture de la substance organique d'une langue ne pourrait être et n'est, en effet, que le syllabaire, qui, aux époques primitives, fut, à la fois, tout l'alphabet et tout le vocabulaire et qui, dans certaines langues plus récentes, constitue encore toute la base de l'écriture.

Il n'y a naturellement pas de syllabes sans lettres, mais surtout pas de mots sans syllabes; car la lettre n'est, en définitive, que la marque du son séparé de la parole, un composant syllabique seulement par suite d'abstractions, tandis que la syllabe est la parole elle-même à l'état rudimentaire.

Étudions donc les lettres dans leurs combinaisons syllabiques, dans leurs assemblages plus ou moins homogènes, et nous trouverons les lois qui régissent le mot, nous arriverons à sa synthèse et à son unité. Épelons d'abord; nous lirons ensuite.

La syllabe est formée d'un ou plusieurs sons de voyelles combinés ou non avec un ou plusieurs sons articulés, présentant un point commun de fusion et une facilité de prononciation, le tout mesuré par une certaine durée qui fut désignée par Marmontel, entre autres, sous une appellation fort bien choisie : *le temps syllabique*. Il faut ajouter que ce temps syllabique est relatif à la durée de la parole dans la phrase et de la phrase dans le discours, et que, loin de régler le tout dont il est la partie, il se règle lui-même sur une mesure qui, dans sa variété, n'est pas inégale et qui, sans être définie, a pourtant des limites.

Pour prononcer une syllabe formée d'une voyelle, il n'y a qu'à prononcer cette voyelle tout simplement, par une seule émission de voix. Pour prononcer une syllabe composée de consonnes et de voyelles, on doit disposer les organes de l'articulation à la formation d'une ou plusieurs consonnes, pour faire prendre ensuite à ces organes la position qui convient à la voyelle; ou bien, il faut procéder dans l'ordre inverse.

La syllabe n'est donc pas toujours un son de langage produit par une seule émission de voix, contrairement à l'opinion d'un

certain nombre de savants très compétents cependant (1). Dans bien des cas, elle est le résultat de plusieurs émissions liées si étroitement et se succédant si rapidement qu'elles paraissent n'en faire qu'une seule. Le son complexe de la syllabe offre alors, il est vrai, un caractère d'unité, mais il n'en est pas moins composé de plusieurs sons simples, souvent entrecoupés par des articulations. La syllabe, telle que nous venons de la définir, ne saurait être constituée par une articulation seule, car celle-ci ne peut se soutenir d'elle-même et elle ne peut pas non plus correspondre à une émission de voix proprement dite, excepté quand elle se compose uniquement d'une voyelle.

On le voit, la définition de la voyelle ne saurait aucunement convenir à la syllabe.

Grâce à la nature de l'alphabet, à la convenance du rôle assigné ordinairement aux voyelles et à la structure des terminaisons des mots, les lettres qui entrent dans la composition des syllables italiennes rendent rarement pénible l'action de l'organe vocal et ne produisent qu'exceptionnellement des sons confus et des dissonances. Mais, si l'action se complique, c'est un signe qu'elle est voulue extraordinairement par le génie de la langue, et aux complications, entraînant des difficultés de prononciation de tout genre, correspondent presque toujours des idées sombres et troubles, des pensées viriles peignant ou produisant différents états passionnels. Ces rudesses et ces complexités dans le mécanisme des syllabes sont alors — mais seulement alors — une source d'harmonie. Inspiré par les mêmes réflexions, d'Alembert en convient aussi : « Le diatonique et le consonnant, dit-il, doivent dominer dans la musique ; le dissonant, le chromatique doivent y être parsemés, mais avec sagesse. Pour une raison semblable, la

(1) Voici la définition de l'Académie française : « La syllabe est une voyelle ou seule, ou jointe à d'autres lettres qui se prononcent par une seule émission de voix. » — Voici la définition de Littré, qui ne diffère guère de celle-là : « La syllabe est un son produit par une seule émission de voix, et qui se compose soit d'une voyelle seule, soit de voyelles et de consonnes. » — Ces deux définitions ne sont exactes que si l'on considère l'émission de la voix comme étant l'émission du souffle qui la produit.

langue la plus harmonieuse sera celle où les mots seront les plus entremêlés de syllabes douces et de syllabes sonores, quand même quelques-unes de ces dernières devraient être un peu rudes : la langue la plus dure sera celle dans laquelle les syllabes sourdes ou les syllabes rudes domineront (1). »

En italien, la densité des consonnes est toujours plus grande dans les syllabes intérieures qu'aux extrémités du mot; dans celles-ci prédominent plutôt les voyelles. On dirait que les syllabes du commencement des mots et celles de la fin occupent ces places pour adoucir, au moyen de leur mélodie et de leur rondeur, les effets trop bruyants et trop assourdissants dus à l'entassement des consonnes condensées dans le corps du mot.

Comme en français, et même plus souvent qu'en français, une voyelle peut, à elle seule, former une syllabe, surtout au commencement des mots. C'est ce qu'on appelle une *syllabe pure*. Ces voyelles isolées peuvent parfois, à elles seules, constituer des mots. En effet, la langue italienne possède plusieurs mots formés chacun d'une seule voyelle; mais on a besoin, pour les distinguer les uns des autres, d'un accent ou d'une apostrophe, car souvent ils ne sont que l'effet d'une apocope :

A — a;	*è* — est;	*i* — les;	*o* — o;	*u'* — où.
A' — aux;	*e'* — il;	*i'* — je;	*o* — ou;	—
À — il a;	*è* — est;	—	*ò* — j'ai;	—

Comme on le voit, l'*u* est la voyelle la plus impuissante en lexicologie; car, en réalité, elle ne correspond, par elle-même, à aucun mot de la langue italienne parlée, elle ne peut rien y exprimer. La poésie, qui se permet bien des licences à l'égard des lettres autant peut-être qu'à l'égard des personnes, vient quelquefois la relever de son impuissance et en fait un mot qui est un adverbe. Mais, dans la prose, ce mot n'est jamais employé.

Comme nous l'avons déjà dit, une consonne ne peut jamais, à elle seule, former ni un mot ni une syllabe. Néanmoins, on

(1) *Esprit, principes et maximes de d'Alembert*; Genève, 1879, page 267.

retranche parfois la voyelle initiale ou la voyelle finale de certains monosyllabes composés seulement de deux lettres, dont l'une est une consonne. Ce retranchement engendre l'absurdité apparente d'un mot formé uniquement d'une seule consonne.

C'est ainsi que Dante a écrit en poésie :

« Che 'l si e 'l no nel capo mi tenzona (1), »

au lieu de :

« Che IL si e IL no nel capo mi tenzona. »
(La foi et le doute luttent dans mon esprit.)

Autre exemple tiré du Tasse :

« Chè questo è 'l nome dell' alpestre ninfa (2), »

au lieu de :

« Chè questo è IL nome dell' alpestre ninfa. »
(Car celui-ci est le nom de la nymphe des Alpes.)

C'est ainsi encore que tout auteur écrit en prose :

Tu m'hai detto — tu m'as dit.
Egli l' ha fatto — il l'a fait.
V' ascolto — je vous écoute.
Non v' è — il n'y est pas.

Toutefois, ces mots, formés d'une consonne, sont marqués, ainsi que nous venons de le voir, d'un signe d'élision qui les fait reconnaître. Ils ne se rencontrent jamais tout seuls, ni à la fin d'une période, et ils s'appuient, pour ainsi dire, dans l'écriture et surtout dans la prononciation, sur d'autres mots.

A part cette exception, qui, réellement, n'en est pas une, c'est l'union des voyelles et des consonnes, se complétant les unes par les autres, qui produit le plus grand contingent de syllabes. C'est de leur mariage que procède presque toute la famille des mots.

Dans la formation des syllabes, une voyelle peut s'unir à une consonne unique de deux manières différentes : en la sui-

(1) *Enfer*, chant VIII, vers 3.
(2) *Aminte*.

vant, comme dans *ba*, *ca*, *da*, *la*, *ra*, et en la précédant, comme dans *ab*, *ac*, *ad*, *al*, *ar*. Les syllabes de la première catégorie s'appellent syllabes *directes;* celles de la seconde se nomment syllabes *inverses*.

Une voyelle peut s'unir aussi avec deux consonnes en les suivant pour former une syllable *double* ou en se plaçant au milieu d'elles pour former une syllable *close* ou *fermée*. Exemples : *bra*, *cla*, *fra*; *bar*, *cal*, *far*.

De même, une voyelle peut s'unir à trois consonnes, soit lorsqu'elle les suit toutes les trois, soit lorsqu'elle n'en suit que deux, ce qui est assez fréquent. Les syllabes ainsi formées s'appellent syllabes *triples*. Exemples : *sbir*, *sgra*, *stre*; *brac*, *fran*, *sbir*, *sgar*, *ster*, etc.

Enfin, une voyelle peut se joindre même à quatre consonnes, dont trois se placent inévitablement au-devant. Dans ce cas, la première des quatre consonnes est toujours une *s*.

Les combinaisons syllabiques des consonnes avec deux ou avec trois voyelles groupées (syllabes mixtes) suivent à peu près les mêmes règles; mais il faut tenir compte de ce double principe, que, plus il y a de voyelles, moins il y a de place pour les consonnes, et que, pour peu que le nombre des voyelles dans la syllabe soit grand, elles ne peuvent jamais se disjoindre.

Avec n'importe quelle combinaison de lettres, une syllabe ne peut contenir plus de six lettres en tout. D'autre part, tandis que, dans une même syllabe, la voyelle peut admettre devant elle jusqu'à trois consonnes consécutives, elle ne peut en admettre qu'une après elle. Seules les syllabes des mots *est* (est) et *ovest* (ouest) et peut-être aussi quelques autres font exception.

Il n'existe donc pas en italien, autant qu'en français, des syllabes redondantes, c'est-à-dire des syllabes faisant entendre deux consonnes après la voyelle, comme on le voit dans les mots : *talc*, *laps*, *rapt*, *arc*, *parc*, *intellect*, *Rubens*, *cens*, *encens*, *biceps*, *mœurs*, *strict*, *district*, *cinq*, *sphinx*, *Christ* (lorsqu'il n'est pas précédé de Jésus), *onc*, *donc*, *Mons*, *porc* (qui se prononce plus souvent *por)*, *turc*, *lynx*.

Il en existe encore moins de doublement redondantes, telles que dans les mots français : (je) *répands*, *temps*, *exempt*, *instinct*, (je) *romps*, *prompt*, *remords*, et dans la série des adjectifs et des substantifs pluriels finissant par deux consonnes. Il est vrai que cette accumulation de consonnes finales n'est pas non plus agréable à l'oreille française (1); aussi ne prononce-t-on d'ordinaire que la première des consonnes dans les mots qui en ont trois. Cette règle ne comporte presque pas d'exceptions : *distinct* (2) et *succinct* sont du nombre.

En français, le système des liaisons des mots, assez souvent ennemi de la consonne unique finale après une voyelle, au moment de la prononciation, est aussi, et d'autant plus, l'ennemi de la redondance des consonnes dans la même position. En effet, dans une grande partie de mots terminés par une consonne, comme *main*, *nœud*, *pain*, *parapet*, etc., cette consonne ne se

(1) « Il est de règle, dit Littré, bien que beaucoup de personnes commencent à y manquer, qu'un mot, finissant par certaines consonnea, qui passe au pluriel marqué par l'*s*, perde dans la prononciation la consonne qu'il avait au singulier : *un bœuf*, *les bœufs*, dites *les beû* ; *un œuf*, *les œufs*, ditea *les eû*, etc. Si l'on cherche le motif de cette règle, on verra que, provenant sans doute du besoin d'éviter l'accumulation des consonnes, elle se fonde aur le plus antique usage de la langue. En effet, dans les cas pareils, c'est-à-dire quand le mot prend l'*s*, la vieille langue efface de l'écriture et, par conséquent, dans la prononciation la consonne finale : *le coc*, *li cos*. C'est par tradition de cette prononciation qu'en Normandie *les coqs* se prononce *les cô* ; et, vu la prononciation de *bœufs*, d'*œufs*, où l'*f* ne se fait pas entendre, c'est *cô* que nous devrons prononcer, si, pour ce mot, l'analogie n'avait pas éte rompue. Je le répète, dans lea hauts tempa, la consonne qui précédait l'*s* grammaticale de terminaison ne s'écrivait pas, preuve qu'elle ne se prononçait pas. » (*Préface au Dictionnaire.*)

Le méme auteur dit encore : « L'orthographe ancienne n'aimait pas l'accumulation des consonnes; c'est au XVIe siècle que, par une recherche pédantesque de l'étymologie, on en a chargé l'écriture ; notre orthographe ne s'est pas suffisamment débarrassée de ce qu'a fait en cela lé XVIe siècle. Dans les hauts temps, on écrivait les *enfans*, non les *enfants* ; les *pons*, non les *ponts*, les *saus*, non lea *sauts* ; les *sers*, non les *serfs* ; les *cos*, non les *coqs*, etc. C'est ainsi que *ost*, qui signifiait armée et qui n'a pas complètement disparu de la langue, quand, au nominatif singulier ou au régime pluriel, il prenait l'*s*, devenait *li oz*, *les oz*, et le *buef* (bœuf) devenait *li bues*, *les bues*. Les grammairiena qui ont demandé à diverses reprises et parfois obtenu la suppression du *t* dans les terminaisons pluriellea *ants*, *ents*, peuvent invoquer pour eux l'usage antique. » (*Coups d'œil sur l'histoire de la langue française.*)

(2) « Il y a trois manières différentes de prononcer ce mot au masculin : les uns disent *di-stinkt'*, les autres *di-stink'*, d'autres enfin *distin* ; cette dernière manière a pour elle l'analogie : c'était celle du temps de Chifflet, qui dit (*Grammaire*, page 208) que le *c* ni le *t* ne se prononcent ; au pluriel masculin, le *c*, ni le *t*, ni l'*s* ne se prononcent. » (LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française.*)

lie jamais ; dans d'autres, comme *lait*, elle se lie seulement dans le parler soutenu ; dans d'autres enfin, comme *laid*, *pied*, la liaison n'a lieu que dans des cas bien rares, devant une classe particulière de mots. Quant aux mots terminés par deux consonnes, il est notoire que, dans la plupart des cas, une seule d'entre elles peut se lier avec le mot suivant : la première, lorsque les mots sont au singulier ; la deuxième, lorsqu'ils sont au pluriel.

La liaison des mots, réactif de la prononciation qui distance, sous certains rapports, le français de l'italien, trouve donc en elle-même son propre correctif et, par cette tendance à circonscrire le nombre des consonnes prononcées, elle rapproche deux langues à la séparation desquelles elle paraît d'abord contribuer.

Tableau synoptique des sons syllabiques les plus remarquables.

Remarque préalable. — Lorsqu'il y a redoublement de l'une des consonnes *c* et *g*, susceptibles de deux prononciations, selon la voyelle qui suit, c'est la seconde consonne qui subit la loi phonique imposée par ladite voyelle. Quant à la première des deux consonnes, qui se fait toujours entendre aussi bien que la seconde, elle se prononce identiquement comme celle-ci.

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
A,		*a*-mo (j'aime).
E,	fermé,	*e*-gli (lui).
E,	ouvert,	*E*-va (Ève).
I,		*I*-bi (Ibis).
O,	fermé,	*o*-ra (heure).
O,	ouvert,	*o*-dio (haine).
U,		*u*-no (un).
Ab, *d*, *f*, etc.,		*ab*-ba-glio (éblouissement).
Ac,	*c* guttural,	*ac*-ca-giù (acajou).
Ac,	*c* gazouillant,	*ac*-ce-so (allumé).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Ag,	*g* guttural,	*ag*-ghiac-cia-re (geler).
Ag,	*g* lingual-dental,	*ag*-gio-ga-re (mettre au joug).
Eb, *f*, *l*, etc.,		*eb*-bro (ivre).
Ec,	*c* guttural,	*ec*-co (voilà).
Ec,	*c* gazouillant,	*ec*-ces-so (excès).
Iaf,		sba-*iaf*-fa-re (devenir arrogant).
Iar,		an-no-*iar*-si (s'ennuyer).
Id, *l*, *m*, etc.,		*Id*-dio (Dieu).
Ob, *f*, *l*, etc.,		*ob*-bli-go (obligation).
Oc,	*c* guttural,	*oc*-chio (œil).
Oc,	*c* gazouillant,	*oc*-ci-den-te (occident).
Og,	*g* lingual-dental,	*og*-get-lo (objet).
Ub, *f*, *l*, etc.,		*ub*-bia (idée sombre).
Uc,	*c* guttural,	*uc*-che-ro (sorte de navire).
Uc,	*c* gazouillant,	*uc*-cel-lo (oiseau).
Ug,	*g* lingual-dental,	*ug*-gia (ombrage).
Ba, *e*, *i*, *o*, *u*,		*ba*-cio (baiser).
Bac,	*c* guttural,	*bac*-ca-no (vacarme).
Bac,	*c* gazouillant,	*bac*-cel-lo (cosse).
Bag,	*g* lingual-dental,	*bag*-geo (sot).
Bdel,		*bdel*-lio (bdellium).
Bec,	*c* guttural,	*bec*-co (bouc).
Bec,	*c* gazouillant,	li-*bec*-cio (garbin).
Bic,	*c* guttural,	*bic*-chie-re (verre).
Bra, *e*, *o*, *i*, *u*,		*bla*-so-ne (blason).
Blan,		*blan*-do (doux).
Boc,	*c* guttural,	*boc*-ca (bouche).
Boc,	*c* gazouillant,	*boc*-cia (boule).
Bra, *e*, *i*, *o*, *u*,		*bra*-vo (brave).
Brac,	*c* guttural,	*brac*-co (braque).
Brac,	*c* gazouillant.	*brac*-cio (bras).
Bran,		*bran*-co (troupeau).
Ca.		*ca*-ba-la (cabale).
Cac,	*c* guttural.	*cac*-chio (bourgeon).
Cac,	deuxième *c* gazouillant,	*cac*-cia (chasse).
Cad, *f*, *g*, etc.,	*g* lingual-dental,	*cag*-gia (qu'il tombe).
Che,	*ke*,	*che*-to (coi).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Chen, *r*,	*ken*,	*cher*-mi-si (cramoisi).
Chi,	*ki*,	*chi*-no (incliné).
Chia,	*kia*,	*chia*-ve (clef).
Chiac,	*kiak*,	*chiac*-chie-*ra* (babil).
Chic,	*kik*,	*chic*-co (grain).
Chie,	*kie*,	*chie*-sa (église).
Chier,	*kier*,	*chier*-ca (tonsure).
Chio,	*kio*,	*chio*-do (clou).
Chioc,	*kiok*,	*chioc*-ca-re (battre).
Chioc,	*c* final gazouillant,	*chioc*-cia (poule couveuse).
Chiu,	*kiu*,	*chiu*-sa (enclos).
Chiuc,	*kiuk*,	*chiuc*-chiur-la-ia (clabaudage).
Cla, *e*, *i*, *o*,		*cla*-mi-de (chlamyde).
Clan, *s*,		*clan*-go-re (son de trompettes).
Ço,	*ko*,	*co*-da (queue).
Coc,	*kok*,	*coc*-chio (voiture).
Coc,	deuxième *c* gazouillant,	*coc*-cia (caboche).
Col, *m*, *n*, etc.,		*coz*-zo (choc).
Cra, *e*, *i*,		*cra*-nio (crâne).
Cric,	*krik*,	*cric*-ca (sorte de jeu).
Croc,	*krok*,	*croc*-chio (cercle de personnes).
Croc,	*c* final gazouillant,	*croc*-cio (huître).
Crol, *m*, etc.,		*crol*-lo (branlement).
Cruc,	*c* final gazouillant,	*cruc*-cio (courroux).
Cu,		*cu*-bo (cube).
Cuc,	*kuk*,	*cuc*-chia-ro (cuiller).
Cuc,	*c* final gazouillant,	*cuc*-cia (couche).
Cuf, *l*, *m*, etc.,		*cuf*-fia (coiffé).
Cui,		*cui* (dont).
Ce,	*c* initial gazouillant,	*cer*-ro (cierge).
Cec,	*c* initial gazouillant et *c* final guttural,	*Cec*-co (François, diminutif).
Ceg,	*g* lingual-dental,	ac-*ceg*-gia (bécasse).
Cef, *l*, *m*, etc.,	*c* initial gazouillant,	*cef*-fo (museau).
Ci,	*c* initial gazouillant,	*ci*-bo (nourriture).
Cic,	*c* initial gazouillant et *c* final guttural,	*cic*-can-to-ne (charlatan).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Cic,	les deux *c* gazouillant,	*cic*-cia (viande).
Cim, *n*, *p*, etc.,	*c* initial gazouillant,	*cip*-po (cippe).
Cia,	*c* initial gazouillant,	*cia*-bat-ta (savate).
Ciac,	*c* initial gazouillant et *c* final guttural,	*ciac*-co-na (sorte de danse).
Ciac,	les deux *c* gazouillant,	*ciac*-ci-no (affairé).
Ciaf, *l*, *m*, *n*, etc.,	*c* initial gazouillant,	*cian*-cia (baliverne).
Cie,	*c* initial gazouillant,	*cie*-co (aveugle).
Cio,	*c* initial gazouillant,	*ciò* (cela).
Cioc,	premier *c* gazouillant et deuxième *c* guttural,	*cioc*-ca (touffe).
Cioc,	les deux *c* gazouillant,	*cioc*-cia-re (téter).
Ciom, *n*, *p*, etc.,	premier *c* gazouillant,	*ciom*-po (cardeur).
Ciu,	premier *c* gazouillant,	*ciu*-co (âne).
Ciuf, *l*, *r*, etc.,	premier *c* gazouillant,	*ciur*-ma (chiourme).
Da, *e*, *i*, *o*, *u*,		*da*-do (dé).
Dab, *c*, *f*, *m*,		*dac*-chè (depuis que).
Dag,	*g* lingual-dental,	pe-*dag*-gio (péage).
Deb, *l*, *n*, etc.,		*del*-ta (delta).
Diac,	*c* gazouillant,	*diac*-cio (glace).
Dic,	*c* guttural,	*dic*-co (digue).
Doc,	*c* gazouillant,	*doc*-cia (douche).
Dra, *e*, *i*, *o*, *u*,		*dra*-go (dragon).
Dram, *p*,		*dram*-ma (drame).
Fa, *e*, *i*, *o*, *u*,		*fa*-me (faim).
Fac,	*c* gazouillant,	*fac*-cia (face).
Fac,	*c* guttural,	*fac*-chi-no (crocheteur).
Fag,	*g* lingual-dental,	*fag*-gio (hêtre).
Fec,	*c* gazouillant,	*fec*-cia (lie).
Fiac,	*c* guttural,	*fiac*-co (las).
Fic,	*c* guttural,	*fic*-ca-re (ficher).
Fig,	*g* lingual-dental,	*fig*-ge-re (fixer).
Fioc,	*c* guttural,	*fioc*-co (flocon).
Fla, *e*, *i*, *o*, *u*,		*fla*-gel-lo (fléau).
Flac,	*c* gazouillant,	*flac*-ci-do (relâcher).
Flem, *s*, *t*,		*flem*-ma (flegme).
Flus, *t*,		*flut*-to (flot).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Foc,	*c* guttural,	*foc*-ca-ta (branche de vigne).
Fog,	*g* lingual-dental,	*fog*-gia (mode).
Fra, *e*, *i*, *o*, *u*,		*fra*-te (frère).
Fraf, *m*, *n*, etc.,		*fraf*-fa-zio (celui qui endommage).
Frec, *d*,	*c* gazouillant,	*frec*-cia (flèche).
Frig, *t*, *z*,	*g* lingual-dental,	*frig*-ge-re (frire).
Frol, *m*, *n*, *t*,		*from*-bo (bruit).
Frul, *m*, *s*,		*frul*-lo (bruit des ailes).
Fug,	*g* guttural,	*fug*-go (je fuis).
Fug,	*g* lingual-dental,	*fug*-gi-re (fuir).
Fuor,		*fuor*-chè (sauf).
Fur,		*fur*-fan-te (coquin).
Ga,		*ga*-la (gala).
Gag,	deuxième *g* guttural,	*gag*-gia (cassie).
Ghe,		*ghe*-ro-ne (morceau d'étoffe).
Gheg,	deuxième *g* lingual-dental,	*gheg*-gia (bécasse).
Gheg, *p*, *r*, *t*,		*gher*-mi-re (gripper).
Ghi,		*ghi*-nea (guinée).
Ghia, *e*, *o*,		*ghia*-ia (gravier).
Ghiac,	*c* gazouillant,	*ghiac*-cio (glace).
Ghiag,	deuxième *g* lingual-dental,	*ghiag*-giuo-lo (Iris).
Ghian, *t*, *z*,		*ghian*-da (gland).
Ghiot, *z*,		*ghiot*-to (goulu).
Ghir, *s*,		*ghir*-lan-da (guirlande).
Go,		*go*-la (gosier).
Goc, *f*, *t*, etc.,	*c* guttural,	*goc*-cia (goutte).
Gu,		*gu*-sto (goût).
Gua, *e*, *i*,		*gua*-do (gué).
Gual, *n*, *r*, etc.,		*gual*-drap-pa (housse).
Guef, *l*, *r*,		*guer*-cio (louche).
Guig, *n*, *t*, *z*,	deuxième *g* lingual-dental,	*guig*-gia (dessus d'une sandale).
Ge,		*ge*-ne-ro (gendre).
Gec,	*c* guttural,	*gec*-chi-to (humilié).
Gel, *m*, *n*, etc.,		*gen*-te (gent).
Gi,	*g* lingual-dental,	*gi*-glio (lis).
Gia,		*gia*-ra (verre).
Giac,	*c* guttural,	*giac*-chè (puisque).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES
Giac, *l*, *m*, etc.,	*c* gazouillant,	*giac*-cio (je suis couché).
Gib, *l*, *n*, etc.,		*gib*-bo-so (bossu).
Gie,		*gie*-lo (gelée).
Gio,		*gio*-co (jeu).
Giog, *r*,	deuxième *g* lingual-dental,	*giog*-gia-ta (bagatelle).
Giu,		*Giu*-da (Judas).
Giub, *g*, *l*, etc.,	*g* lingual-dental,	*giug*-gio-la (jujube).
Gla, *e*,	*g* guttural,	*gla*-dia-to-re (gladiateur).
Gli,	*g* guttural,	*gli*-fo (glyphe).
Gli,	*g* mouillé,	*gli* (les).
Glia,	*g* guttural,	An-*glia* (Angleterre).
Glia,	*g* mouillé,	pa-*glia* (paille).
Gliac,	*g* mouillé et *c* guttural,	vi-*gliac*-co (lâche).
Gliac,	*g* mouillé et *c* gazouillant,	pa-*gliac*-cio (paillasse).
Gliam,	*g* mouillé,	vo-*gliam* (nous voulons).
Glian,	*g* mouillé,	sma-*glian*-te (brillant).
Gliar,	*g* mouillé,	ga-*gliar*-do (fort).
Glic, *g*, *m*,	*c* gazouillant,	pa-*glic*-cio (pailler).
Glie,	*g* mouillé,	ta-*glie*-re (tranchoir).
Glieg,	premier *g* mouillé et deuxième *g* lingual-dental,	ta-*glieg*-gia-re (mettre à prix).
Glien,	*g* mouillé,	ta-*glien*-te (tranchant).
Gliet,	*g* mouillé,	bi-*gliet*-to (billet).
Glio,	*g* guttural,	gan-*glio* (ganglion).
Glio,	*g* mouillé,	fo-*glio* (feuille).
Gliof,	*g* mouillé,	ga-*gliof*-fo (vaurien).
Glit,	*g* guttural,	*glit*-ti-ca (glyptique).
Gliu,	*g* mouillé,	pa-*gliu*-ca (brin de paille).
Gliuc,	*g* mouillé et *c* gazouillant,	qua-*gliuc*-cia (petite caille).
Gliuo,	*g* mouillé,	ma-*gliuo*-lo (marcotte).
Gliuz,	*g* mouillé,	ta-*gliu*-za-re (hacher).
Glo,	*g* guttural,	*glo*-bo (globe).
Glos, *t*,	*g* guttural,	*glos*-sa-rio (glossaire).
Glu,	*g* guttural,	*glu*-ti-ne (gluten).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Gna, e, o, u,		le-*gna* (bois).
Gnac,	*c* guttural,	*gnac*-che-re (castagnettes).
Gnac, f,	*c* gazouillant,	ca-*gnac*-cia (vilaine chienne).
Gnag,	deuxième *g* lingual-dental,	le-*gnag*-gio (race).
Gnan,		re-*gnan*-te (régnant).
Gnaz,		ca-*gnaz*-zo (laid).
Gneg,	deuxième *g* lingual-dental,	ca-*gneg*-gia-re (faire le méchant).
Gnel,		a-*gnel*-lo (agneau).
Gnet,		ba-*gnet*-to (petit bain).
Gni,		có-*gni*-to (connu).
Gni,	*g* guttural,	*Gni*-do (Gnide).
Gnoc,	*c* guttural,	*gnoc*-co (pâte).
Gnor,		si-*gnor* (monsieur).
Gnot,		ca-*gnot*-to (brave).
Gnuc,	*c* gazouillant,	ca-*gnuc*-cio (petit chien).
Gnuc,	*c* guttural,	ba-*gnuc*-chia-re (mouiller légèrement).
Gra,		*gra*-do (degré).
Grac,	*c* gazouillant,	pi-*grac*-cio (très pigre).
Grac,	*c* guttural,	*gra*-chia-re (croasser).
Graf, m, n, s,		*graf*-fio (croc).
Greg, m, p,	deuxième *g* lingual-dental,	*greg*-ge (troupeau).
Gric, l, n,	*c* gazouillant,	*gric*-cio-lo (caprice).
Grol, m, s, t,		*grot*-ta (grotte).
Gruc, p, z,	*c* gazouillant,	*gruc*-cia (béquille).
La, e, i, o, u,		*la*-ma (lame).
Lac,	*c* guttural,	*lac*-ca (laque).
Lac,	*c* gazouillant,	*lac*-cio (lacet).
Lag,	*g* lingual-dental,	*lag*-giù (là-bas).
Lab, m, p, etc.,		*lam*-bi-re (effleurer).
Lec,	*c* guttural,	*lec*-ca-re (lécher).
Lec,	*c* gazouillant,	*lec*-cio (chêne vert).
Leg,	*g* lingual-dental,	*leg*-ge (loi).
Leg,	*g* guttural,	*leg*-go (je lis).
Lel, m, n, etc.,		*len*-te (loupe).
Lic,	*c* gazouillant,	*lic*-cio (lisse).
Lib, l, m,		*lib*-bra (livre).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Loc,	*c* guttural,	*loc*-co (looch).
Loc,	*c* gazouillant,	*loc*-cio (vaurien).
Log,	*g* lingual-dental,	*log*-gia (loge).
Lom, *n*, *r*, *t*,		*lom*-bi (lombes).
Luc,	*c* guttural,	*luc*-chet-to (cadenas).
Luc,	*c* gazouillant,	*luc*-cio (brochet).
Lug,	*g* lingual-dental,	*lug*-gio-la (sorte d'herbes).
Luf, *n*, *r*, *s*,		*lur*-co (gourmand).
Ma, *e*, *i*, *o*, *u*,		*ma*-no (main).
Mac,	*c* guttural,	*mac*-chia (tache).
Mac,	*c* gazouillant,	o-*mac*-cio (vilain homme).
Mag,	*c* lingual-dental,	*mag*-gio (mai).
Mad, *l*, *m*, *n*,		*Mad*-da-le-na (Madeleine).
Mec,	*c* guttural,	*Mec*-ca (La Mecque).
Meg,	*g* lingual-dental,	mar-*meg*-gia (petit ver).
Mel, *m*, *n*, *r*,		*mel*-ma (bourbe).
Mic,	*c* guttural,	am-*mic*-ca-re (cligner).
Mic,	*c* gazouillant,	*mic*-cia (mèche).
Mil, *m*, *n*, *r*,		*mim*-mo (poupon).
Moc,	*c* guttural,	*moc*-co-lo (lumignon).
Moc,	*c* gazouillant,	*moc*-cio (morve).
Mog,	*g* lingual-dental,	*mog*-gio (muid).
Mol, *n*, *r*, etc.,		*mol*-ce-re (calmer).
Muc,	*c* guttural,	*muc*-chio (tas).
Muc,	*c* gazouillant,	o-*muc*-cio (petit homme).
Mug,	*g* guttural,	*mug*-ghio (mugissement).
Mug,	*g* lingual-dental,	*mug*-gi-to (idem).
Muf, *l*, *m*, etc.,		*muf*-fa (moisissure).
Na, *e*, *i*, *o*, *u*,		*na*-ve (navire).
Nac,	*c* guttural,	pen-*nac*-chio (plumet).
Nac,	*c* gazouillant,	mi-*nac*-cia (menace).
Nag,	*g* lingual-dental,	me-lo-*nag*-gi-ne (bêtise).
Naf, *l*, *m*, etc.,		i-*naf*-fia-re (arroser).
Nec,	*c* guttural,	pen-*nec*-chio (quenouille).
Nec,	*c* gazouillant,	*nec*-cio (petit pain de châtaignes).
Neg,	*g* guttural,	*neg*-ghien-za (paresse).
Neg,	*g* lingual-dental,	in-*neg*-gia-re (chanter des hymnes).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Neb, *f*, *l*, etc.,		*neb*-bia (brouillard).
Nic,	*c* guttural,	*nic*-chia (niche).
Nic,	*c* gazouillant,	bo-*nic*-cio (bonasse).
Nib, *f*, *l*, *m*,		*nif*-fo (groin).
Niel, *n*, etc.,		*niel*-lo (guillochis).
Noc,	*c* guttural,	*noc*-chie-ro (pilote).
Noc,	*c* gazouillant,	*noc*-cio-lo (noyau).
Nob, *n*, *l*, *r*,		*non*-no (aïeul).
Nuc,	*c* guttural,	can-*nuc*-chia (petit roseau).
Nuc,	*c* gazouillant,	pan-*nuc*-cio (chiffon).
Nug,	*g* lingual-dental,	la-*nug*-gi-ne (duvet).
Nul, *m*, *n*,		*nul*-la (rien).
Pa, *e*, *i*, *o*, *u*,		*pa*-ne (pain).
Pac,	*c* guttural,	*pac*-co (paquet).
Pac,	*c* gazouillant,	im-*pac*-cio (embarras).
Pag,	*g* lingual-dental,	*pag*-gio (page).
Pal, *m*, *n*,		*pam*-pi-no (pampre).
Pec,	*c* guttural,	*pec*-ca (vice).
Pec,	*c* gazouillant,	*pec*-cia (ventre).
Peg,	*g* lingual-dental,	*peg*-gio (pire).
Pel, *m*, *r*,		*pel*-le (peau).
Piac,	*c* gazouillant,	*piac*-cio (je plais).
Piag,	*g* lingual-dental,	*piag*-gia (plage).
Pic,	*c* guttural,	*pic*-ca (pique).
Pic,	*c* gazouillant,	*pic*-ci-no (tout petit).
Pig,	*g* lingual-dental,	*pig*-gio (pire).
Pif, *l*, *m*,		*pif*-fe-ro (fifre).
Piog,	*g* lingual-dental,	*piog*-gia (pluie).
Pla, *e*, *i*, *o*, *u*,		*pla*-gio (plagiat).
Plac,	*c* guttural,	*plac*-chè (plaque).
Plum,		*plum*-beo (plombé).
Pneu,		*pneu*-ma-ti-co (pneumatique).
Poc,	*c* gazouillant,	*poc*-cio-so (gros).
Poc,	*c* guttural,	ca-*poc*-chia (gros bout).
Pof, *g*, etc.,	*g* lingual-dental,	*pog*-gio (colline).
Pra, *e*, *i*, *o*, *u*,		*pra*-to (pré).
Pram,		*pram*-ma-ti-ca (pragmatique).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Preg,	*g* lingual-dental,	*preg*-gio (caution).
Pric,	*c* gazouillant,	ca-*pric*-cio (caprice).
Priz,		*priz*-za-to (tacheté).
Proc,	*c* guttural,	*proc*-cu-ra (procuration).
Proc,	*c* gazouillant,	*proc*-cia-no (prochain).
Prug,	*g* lingual-dental,	ca-*prug*-gi-ne (jable).
Pruz,		*pruz*-za (démangeaison).
Pseu,		*pseu*-do (pseudo).
Psi,		*psi*-co-lo-gia (psychologie).
Pti,		ca-*pti*-vo (captif).
Puc,	*c* gazouillant,	ca-*puc*-cio (capuchon).
Pzio,		ca-*pzio*-so (captieux).
Qua,		*qua*-dro (tableau).
Quac,	*c* guttural,	*quac*-che-ro (quaker).
Quac,	*c* gazouillant,	*quac*-ci-no (gâteau des pauvres).
Quag,	*g* lingual-dental,	*quog*-giù (ici-bas).
Qual, m, n, r,		*quan*-quam (entendu).
Quat, z,		*quaz*-zaglia (outil de marine).
Que,		*que*-ru-lo (plaintif).
Quel, r,		*quer*-cia (chêne).
Qui,		*qui*-na-rio (quinaire).
Quid,		*quid*-di-tà (quidité).
Quin,		*quin*-di-ci (quinze).
Quo,		e-*quo* (équitable).
Quon,		*quon*-dam (le feu).
Ra,		*ra*-me (cuivre).
Rac,	*c* guttural,	*rac*-col-ta (récolte).
Rac,	*c* gazouillant,	*rac*-ce-so (rallumé).
Rag,	*g* guttural,	*rag*-ghia-re (braire).
Rag,	*g* lingual-dental,	*rag*-gio (rayon).
Rab, d, f, l, m,		*ram*-ma-ri-co (plainte).
Rec,	*c* guttural,	o-*rec*-chio (oreille).
Reg,	*g* lingual-dental,	*reg*-gia (palais royal).
Reg,	*g* guttural,	*reg*-ga (qu'il régisse).
Reb, l, m, n,		*reb*-bio (dent de fourche).
Ric,	*c* guttural,	*ric*-co (riche).
Ric,	*c* gazouillant,	*ric*-cio (boucle).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Rid, *l*, *m*, etc.,		*rid*-da (branle).
Roc,	*c* guttural,	*roc*-ca (quenouille).
Roc,	*c* gazouillant,	*roc*-cia (roche).
Rob, *m*, *n*,		*rom*-bo (rhombe).
Ruc,	*c* guttural,	par-*ruc*-ca (perruque).
Ruc,	*c* gazouillant,	ca-*ruc*-cia (chère).
Rug,	*g* guttural,	*rug*-ghio (rugissement).
Rug,	*g* lingual-dental,	*rug*-gi-ne (rouille).
Rub, *f*, *l*,		*rub*-bio (mesure de blé).
Sa, *e*, *i*, *o*, *u*,	*s* sifflante,	*sa*-no (sain).
Sa, *e*, *i*, *o*, *u*,	*s* bourdonnante,	ro-*sa* (rose).
Sab, *l*, etc.,		*sab*-bia (sable).
Sac,	*s* sifflante et	
	c guttural,	*sac*-co (sac).
Sac,	*s* bourdonnante et	
	c guttural,	co-*sac*-co (cosaque).
Sac,	*s* sifflante et	
	c gazouillant,	*sac*-cen-te (cuistre).
Sac,	*s* bourdonnante et	
	c gazouillant,	ca-*sac*-cio (vilaine maison).
Sag,	*s* sifflante et	
	g lingual-dental,	*sag*-gio (sage).
Sag,	*s* bourdonnante et	
	g lingual-dental,	pae-*sag*-gio (paysage).
Sba, *e*, *i*, *o*, *u*,		*sba*-glio (méprise).
Sbac,	*c* guttural,	*sbac*-chia-re (gauler).
Sbac,	*c* gazouillant,	*sbac*-cel-la-to (écossé).
Sbef, *l*, *n*, *r*,		*sber*-lef-fo (grimace).
Sbia,		*sbia*-di-to (poli).
Sbian,		*sbian*-ca-re (blanchir).
Sbie,		*sbie*-co (en biais).
Sbiet,		*sbiet*-ta-re (déguerpir).
Sbir, *t*, *z*,		*sbir*-ro (sbire).
Sboc,	*c* guttural,	*sboc*-co (embouchure).
Sboc,	*c* gazouillant,	*sboc*-cia-to (épanouir).
Sbol, *m*, *n*, etc.,		*sboz*-zo (ébauche).
Sbra, *e*, *i*, *o*, *u*,		*sbra*-na-re (déchirer).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Sbrac,	*c* gazouillant,	*sbrac*-cia-re (remuer les bras).
Sbran, *t*,		*sbrat*-ta-re (nettoyer).
Sbric, *z*,	*c* guttural,	*sbric*-co (coquin).
Sbroc,	*c* guttural,	*sbroc*-co (rejeton).
Sbruf, *t*,		*sbruf*-fo (flaquée).
Sbuc,	*c* guttural,	*sbuc*-chia-re (éplucher).
Sbuc,	*c* gazouillant,	*sbuc*-cia-re (idem).
Sbuf,		*sbuf*-fo (ébrouement).
Sca, *o*, *u*,		*sca*-bro (raboteux).
Scac,	deuxième *c* guttural,	*scac*-co (échec).
Scac,	deuxième *c* gazouillant,	*scac*-cia-re (chasser).
Scab, *f*, *l*, etc.,		*scab*-bia (gale).
Sche, *i*,		*sche*-ma (figure géométrique).
Scheg, *l*, *r*, etc.,	*g* lingual-dental,	*scheg*-gia (éclat de bois).
Schia, *e*, *o*, *u*,		*schia*-vo (esclave).
Schiac,	*c* final gazouillant,	*schiac*-cia-re (écraser).
Schiaf, *n*, *p*, etc.,		*schiaf*-fo (soufflet).
Schic, *l*, *m*, *n*, etc.,	*c* final guttural,	*schic*-che-ro (je griffonne).
Schien, *t*,		*schiet*-to (pur).
Schioc, *p*,	*c* final guttural,	*schioc*-ca (partie de la poupe).
Scoc,	*c* final guttural,	*scoc*-ca-re (décocher).
Scoc,	*c* final gazouillant,	*scoc*-cia-re (vaincre l'opiniâtreté).
Scof, *l*, *m*, etc.,		*scom*-mes-sa (pari).
Scuc, *f*, *l*, *m*, *r*,	*c* guttural,	*scuc*-co-bri-no (bateleur).
Scuo,		*scuo*-la (école).
Scla, *o*,		*scla*-ma-re (s'écrier).
Scra, *e*, *i*, *o*, *u*,		*scra*-bro-ne (frelon).
Scral, *n*,		*scran*-na (siège).
Scric,	*c* final guttural,	*scric*-chia-re (craquer).
Scric,	*c* final gazouillant,	*scric*-cio (roitelet).
Scroc, *l*,	*c* final guttural,	*scroc*-co-ne (escroc).
Scrut,		*scrut*-ti-na-re (examiner).
Sce,	*ch*,	*sce*-na (scène).
Scel, *m*, *n*, *r*, *t*,	*ch*,	*scem*-pio (massacre).
Sci,	*ch*,	*sci*-pi-do (fade).
Scia, *e*, *o*, *u*,	*ch*,	*scia*-gu-ra (malheur).
Sciac,	*c* final guttural,	*Sciac*-ca (ville de Sicile).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Scial, *m*, *n*, etc.,		*scial*-bo (pâle).
Sciem, *n*,		*scien*-za (science).
Scioc,	*c* final guttural,	*scioc*-co (sot).
Sciol, *r*,		*sciol*-to (délié).
Sciut,		a-*sciut*-to (sec).
Sda, *e*, *i*, *o*, *u*,		*sda*-to (fainéant).
Sdar, *s*,		*sdar*-si (devenir paresseux).
Sden, *t*,		*sden*-ta-re (édenter).
Sdiac,	*c* gazouillant,	*sdiac*-cia-re (dégeler).
Sdol, *n*, *p*, etc.,		*sdop*-pia-re (déplier).
Sdra, *u*,		*sdra*-iar-si (s'étendre).
Sdric,	*c* gazouillant,	*sdric*-cia-re (claquer de la langue).
Sdruc,	*c* gazouillant,	*sdruc*-cio-la-re (glisser).
Sec,	*s* sifflante et *c* guttural,	*sec*-co (sec).
Sec,	*s* sifflante et *c* gazouillant,	*sec*-cia (reste de paille).
Seg,	*s* sifflante et *g* guttural,	*pos*-seg-go (je possède).
Seg,	*s* sifflante et *g* lingual-dental,	*seg*-gio (siège).
Seg,	*s* bourdonnante et *g* lingual-dental,	fra-*seg*-gia (il fait des phrases).
Seb, *l*, *n*, etc.,	*s* sifflante,	*sel*-ce (silex).
Seb, *l*, *n*, etc.,	*s* bourdonnante,	ra-*sen*-te (effleurant).
Sec,	*s* bourdonnante et *c* guttural,	ro-*sec*-chia-re (bouger).
Sfa, *e*, *i*, *o*, *u*,		*sfa*-ce-lo (décomposition).
Sfac,	*c* guttural,	*sfac*-chi-na-re (fatiguer beaucoup).
Sfac,	*c* gazouillant,	*sfac*-cia-to (effronté).
Sfab, *l*, *n*, etc.,		*sfal*-da-re (couper par tranches).
Sfec, *n*, *r*,	*c* gazouillant,	*sfec*-cia-re (épurer).
Sfia,		*sfia*-ta-re (haleter).
Sfiac, *n*,	*c* guttural,	*sfiac*-ca-to (épuisé).
Sfib, *n*, *t*,		*sfib*-bia-re (déboucler).
Sfio,		*sfio*-ra-re (défleurir).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Sfioc, *n*,	*c* guttural,	*sfioc*-ca-to (éfaufilé).
Sfla,		*sfla*-gel-la-re (briser).
Sfog, *l*, *n*, *r*,	*g* lingual-dental,	*sfog*-gio (luxe).
Sfra, *e*, *i*, *o*, *u*,		*sfra*-ta-re (défroquer).
Sfran, *t*,		*sfrat*-to (exil).
Sfred,		*sfred*-dire (refroidir).
Sfrig,	*g* guttural,	*sfrig*-go-la-re (frire).
Sfrom, *n*,		*sfron*-da-re (effeuiller).
Sfrut,		*sfrut*-ta-re (exploiter).
Sga, *o*, *u*,		*sga*-bel-lo (escabeau).
Sgab, *l*, *m*, *n*,		*sgam*-ba-to (sans jambes).
Sghe, *i*,		*sghe*-ri-glio (soldat).
Sghem, *r*,		*sghem*-bo (oblique).
Sghiac,	*c* gazouillant,	*sghiac*-cia-re (dégeler).
Sghim, *t*,		*sghim*-be-scio (de travers).
Sgoc,	*c* gazouillant,	*sgoc*-cio-lo (égouttement).
Sgob, *m*, *n*, *r*,		*sgor*-bio (tache).
Sgu,		*sgu*-scia-re (écoles).
Sgua,		*sgua*-ia-to (maussade).
Sgual, *n*, *r*, *z*,		*sguar*-do (regard).
Sguer,		*sguer*-ni-re (dégarnir).
Sguig, *n*, *t*, *z*,	*g* final lingual-dental,	*sguig*-gia-re (voler).
Sge,		*sge*-la-re (dégeler).
Sgem,		*sgem*-ma-re (ôter les pierres précieuses).
Sgit,		*sgit*-ta-men-to (agitation).
Sgra, *e*, *i*, *u*,		*sgra*-di-re (désagréer).
Sgraf, *m*, *n*,		*sgraf*-fio (égratignure).
Sgric,	*c* guttural,	*sgric*-chio-la-re (craquer).
Sgric,	*c* gazouillant,	*sgric*-cio-lo (roitelet).
Sgril,		*sgril*-let-ta-re (presser la détente).
Sgrop,		*sgrop*-pa-re (dénouer).
Sgrup,		*sgrup*-pa-re (idem).
Si,	*s* sifflante,	*si*-bi-lo (sifflement).
Si,	*s* bourdonnante,	a-*si*-no (âne).
Sia,	*s* sifflante,	cas-*sia* (casse).
Sia,	*s* bourdonnante,	Ve-spa-*sia*-no (Vespasien).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Siam, *n*,	*s* sifflante,	*Siam* (Siam).
Siam, *n*,	*s* bourdonnante,	po-*siam* (posons).
Sie,	*s* sifflante,	*sie*-pe (haie).
Sie,	*s* bourdonnante,	ri-*sie*-ra (champ de riz).
Sio,	*s* sifflante,	pas-*sio*-ne (passion).
Sio,	*s* bourdonnante,	oc-ca-*sio*-ne (occasion).
Sic,	*s* sifflante et *c* guttural,	*sic*-ché (c'est pourquoi).
Sic,	*s* sifflante et *c* gazouillant,	*sic*-ci-tà (sécheresse).
Sic,	*s* bourdonnante et *c* guttural,	ro-*sic*-chia (il ronge).
Sil, *m*, *n*,	*s* sifflante,	*sil*-la-ba (syllabe).
Sil, *m*, *n*,	*s* bourdonnante,	pu-*sil*-li-tà (bassesse).
Sla, *e*, *i*, *o*, *u*,		*sla*-ma-re (ébouler).
Slac,	*c* guttural,	bi-*slac*-co (étrange).
Slac,	*c* gazouillant,	*slac*-cia-re (délacer).
Slab, *n*, *p*, etc.,		*slan*-cia-re (darder).
Slen,		*slen*-ta-re (ralentir).
Slit,		*slit*-ta (traîneau).
Slog, *m*, *n*,	*g* lingual-dental,	*slog*-gia-re (déloger).
Slun,		*slun*-ga-re (allonger).
Sma, *e*, *i*, *o*, *u*,		*sma*-nia-re (extravaguer).
Smac, *l*, *m*, etc.,		*smac*-co (affront).
Smem, *n*, *r*, etc.,		*smem*-bra-re (démembrer).
Smia,		*smia*-cio (afféterie).
Smil, *n*, *r*, etc.,		*smil*-zo (fluet).
Smoc,	*c* gazouillant,	*smoc*-ci-ca-re (ne pas se moucher).
Smoc, *n*, *r*, etc.,	*c* guttural,	*smoc*-co-la-re (moucher la chandelle).
Smuc,	*c* gazouillant,	*smuc*-cia-re (glisser).
Smug, *n*, *s*,	*g* guttural,	*smug*-ghia-re (mugir).
Smuo,		*smuo*-ve-re (remuer).
Sna, *e*, *i*, *o*, *u*,		*sna*-sa-re (couper le nez).
Sneb, *l*, *r*,		*snel*-lo (souple).
Snic, *f*, *n*,	*c* guttural,	*snic*-chia-re (dénicher).
Snoc,	*c* gazouillant,	*snoc*-cio-la-re (ôter les noyaux).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
So,	*s* sifflante,	*so*-no (je suis).
So,	*s* bourdonnante,	o-*so* (j'ose).
Soc,	*s* sifflante et *c* guttural,	*soc*-co (brodequin).
Soc,	*s* sifflante et *c* gazouillant,	*soc*-cio (cheptel).
Sog,	*s* sifflante et *g* guttural,	*sog*-ghi-gno (rire sous cape).
Sog,	*s* sifflante et *g* lingual-dental,	*sog*-get-to (sujet).
Sof,	*s* sifflante,	*sof*-fio (souffle).
Sof,	*s* bourdonnante,	ba-*sof*-fia (potage).
Sob, *d*, *f*, etc.,		*sob*-bol-li-re (bouillir tout doucement).
Son,	*s* sifflante,	*son*-no (sommeil).
Son,	*s* bourdonnante,	i-*son*-ne (abondance).
Scr,	*s* sifflante,	*sor*-te (sort).
Sor,	*s* bourdonnante,	e-*sor*-dio (exorde).
Spa, *e*, *i*, *o*, *u*,		*spa*-da (épée).
Spac,	*c* guttural,	*spac*-ca-re (couper).
Spac,	*c* gazouillant,	*spac*-cio (débit).
Spal, *m*, *n*, etc.,		*spal*-la (épaule).
Spec, *l*, *n*,	*c* guttural,	*spec*-chio (miroir).
Spic,	*c* guttural,	*spic*-chio (gousse).
Spic, *f*, *l*, *n*,	*c* gazouillant,	*spic*-cia-re (dépêcher).
Spie,		*spie*-do (épieu).
Spla, *e*, *i*, *o*,		*spla*-ca-re (gaspiller).
Splen,		*splen*-do-re (splendeur).
Spoc, *l*, *n*,	*c* guttural,	*spoc*-chia (enfleur).
Spra, *e*, *i*, *o*, *u*,		*spra*-ti-ca-re (cesser de pratiquer).
Sprac, *n*, *z*,	*c* guttural,	*sprac*-che (bruit en buvant).
Spren, *s*, *z*,		*spres*-so (exprès).
Sprie,		*sprie*-me-re (presser).
Spril, *n*, *z*,		*spril*-la-re (exprimer).
Sproc, *r*, *v*,	c guttural,	*sproc*-co (bûche à brûler).
Spruz,		*spruz*-za-re (étuver).
Spub, *l*, *n*,		*spun*-ta-re (épointer).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Spuo,		*spuo*-la (navette).
Squa, *e*, *i*, *o*,		*squa*-dra (équerre).
Squac,	*c* guttural,	*squac*-cha-ra-to (fait bien vite).
Squal, *m*, *r*, *s*,		*squal*-li-do (défait).
Squel, *t*,		Pa-*squel*-la (personnage comique).
Squil, *n*, *t*, *z*,		*squil*-la (sonnette).
Sra, *e*, *o*,		*sra*-di-ca-re (déraciner).
Srug,	*g* lingual-dental,	*srug*-gi-ni-re (dérouiller).
Sta, *e*, *i*, *o*, *u*,		*sta*-bi-le (stable).
Stac,	*c* guttural,	*stac*-ca-re (détacher).
Stac,	*c* gazouillant,	*stac*-cio (tamis).
Stag,	*g* lingual-dental,	o-*stag*-gio (otage).
Stab, *f*, *l*, *m*,		*stam*-pa (presse).
Stec,	*c* guttural,	*stec*-co (fétu).
Steg,	*g* lingual-dental,	o-*steg*-gia-re (camper).
Stel, *m*, *n*, etc.,		*stel*-la (étoile).
Stia,		*stia*-mo (restons).
Stiac, *f*, *n*, etc.	*c* gazouillant,	*stiac*-cia-ta (gâteau).
Stic, *l*, *m*, etc.	*c* guttural,	pa-*stic*-ca (pastille).
Stic,	*c* gazouillant,	bi-*stic*-cio (calembour).
Stiè,		po-*stie*-re (maître de poste).
Stien, *r*, *t*, *z*,		po-*stier*-la (petite porte).
Stio,		ba-*stio*-ne (bastion).
Stiu,		*stiu*-ma-re (écumer).
Stoc,	*c* guttural,	*stoc*-co (estoc).
Stof, *l*, *p*, *r*, etc.,		*stof*-fa (étoffe).
Stra, *e*, *i*, *o*, *u*,		*stra*-da (rue).
Strac,	*c* guttural,	*strac*-co (las).
Strac,	*c* gazouillant,	*strac*-cio (haillon).
Strag, *l*, *m*, etc.,	*g* lingual-dental,	*strag*-ge-re (distraire).
Strec,	*c* gazouillant,	*strec*-cia-re (dénatter).
Streg,	*g* guttural,	*streg*-ghia (étrille).
Streb, *n*, *t*,		*stren*-na (étrenne).
Stric,	*c* gazouillant,	pa-*stric*-cia-no (sot).
Strig,	*g* lingual-dental,	*strig*-gi-ne (sorte d'oiseau).
Strib, *l*, *m*, etc.,		*stril*-lo (haut cri).
Strom, *n*, *p*, *z*,		*strom*-bet-tio (son de trompette).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Struc,	*c* gazouillant,	Ca-*struc*-cio (nom propre).
Strug,	*g* guttural,	*strug*-go (je fonds).
Strug,	*g* lingual-dental,	*strug*-ge-re (fondre).
Struf, *t*, *z*,		*struz*-zo (autruche).
Stuc,	*c* guttural,	*stuc*-co (stuc).
Stuc,	*c* gazouillant,	a-*stuc*-cio (étui).
Stul, *r*, *z*,		*stur*-ba-re (déranger).
Stuo,		*stuo*-lo (troupe).
Suc,	*s* sifflante et *c* guttural,	*suc*-co (suc).
Suc,	*s* sifflante et *c* gazouillant,	*suc*-cin-to (succinct).
Suc,	*s* bourdonnante et *c* gazouillant,	pae-*suc*-cio (petite ville).
Sug,	*g* guttural,	*sug*-go (je suce).
Sug,	*g* lingual-dental,	*sug*-gel-lo (cachet).
Sub, *d*, *f*, *l*, etc.,		*sul*-ta-no (sultan).
Suo,		*suo*-lo (sol).
Suon, *r*,		*suor* (sœur).
Sva. *e*, *i*, *o*,		*sva*-ga-re (distraire).
Svam, *n*,		*svan*-tag-gio (désavantage).
Svec,	*c* guttural,	*svec*-chia-re (rajeunir).
Sveg, *l*, *m*, etc.,	*g* guttural,	*sveg*-ghia-re (réveiller).
Svil, *n*,		*svil*-leg-gia-re (revenir en ville).
Svol,		*svol*-ge-re (développer).
Ta, *e*, *i*, *o*, *u*,		*ta*-be (corruption).
Tac,	*c* guttural,	*tac*-co (talon).
Tac,	*c* gazouillant,	*tac*-cia (imputation).
Tag,	*g* lingual-dental,	van-*tag*-gio (avantage).
Taf, *l*, *m*, etc.,		*tam*-bu-ro (tambour).
Tec,	*c* guttural,	at-*tec*-chi-re (s'accroître).
Tec,	*c* gazouillant,	cor-*tec*-cia (écorce).
Teg,	*g* guttural,	*teg*-ghia (tourtière).
Teg,	*g* lingual-dental,	cor-*teg*-gio (cortège).
Tel, *m*, *n*, etc.,		*tem*-po (temps).
Tic,	*c* guttural,	*tic*-chio (caprice).
Tic,	*c* gazouillant,	gra-*tic*-cio (grille d'osier).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Tie,		*tie*-pi-do (tiède).
Til, *m*, *n*, etc.,		ti-*til*-la-re (chatouiller).
Tior,		*tior*-ba (téorbe).
Toc,	*c* guttural,	*toc*-co (touché).
Toc,	*c* gazouillant,	fan-*toc*-cio (fantoche).
Tol, *m*, *n*, etc.,		*tom*-ba (tombeau).
Tra, *e*, *i*, *o*, *u*,		tra-*bac*-ca (baraque).
Trac,	*c* guttural,	*trac*-cheg-gia-re (temporiser).
Trac,	*c* gazouillant,	*trac*-cia (trace).
Trag,	*g* guttural,	*trag*-go (je tire).
Trag,	*g* lingual-dental,	*trag*-ge-re (tirer).
Traf, *l*, *m*,		*tram*-bu-sto (trouble).
Trec,	*c* guttural,	*trec*-co-ne (revendeur de légumes).
Trec,	*c* gazouillant,	*trec*-cia (tresse).
Treg,	*g* lingual-dental,	*treg*-gia (traîneau).
Treb, *m*, *n*,		*treb*-bio (carrefour).
Tric,	*c* guttural,	*tric*-che (bruit des sabots).
Trib, *l*, *m*,		*tril*-lo (roulade).
Troc,	*c* guttural,	qua-*troc*-chi (garrot).
Trom, *n*, etc.,		*trom*-ba (trompe).
Truc,	*c* guttural,	*truc*-co (truc).
Truc,	*c* gazouillant,	*truc*-cia-re (débuter la boule).
Trug,	*g* guttural,	*trug*-go (je détruis, vieux mot).
Trug,	*g* lingual-dental,	*trug*-ge-re (détruire, vieux mot).
Truf,		*truf*-fa (fraude).
Tuc,	*c* guttural,	fat-*tuc*-chie-ra (sorcière).
Tuc,	*c* gazouillant,	can-*tuc*-cio (sorte de biscuit).
Tuf, *l*, etc.,		*tuf*-fo (action de plonger).
Tuo,		*tuo*-no (tonnerre).
Tuor,		*tuor*-lo (jaune d'œuf).
Va, *e*, *i*, *o*, *u*,		*va*-no (vain).
Vac,	*c* guttural,	*vac*-ca (vache).
Vac,	*c* gazouillant,	*vac*-ci-no (vaccin).
Vag,	*g* lingual-dental,	sel-*vag*-gio (sauvage).
Val, *m*, *n*, etc.,		*vam*-pa (flamme).
Vec,	*c* guttural,	*vec*-chio (vieux).
Vec,	*c* gazouillant,	*vec*-cia (vesce).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Veg,	*g* guttural,	*veg*-ghia (veille).
Veg,	*g* lingual-dental,	*veg*-gia (tonneau).
Vel, *m*, *n*, etc.,		*vel*-tro (lévrier).
Via, *e*, *o*, *u*,		ca-*via*-le (caviar).
Vic,	*c* guttural,	ca-*vic*-chia (cheville).
Vic,	*c* gazouillant,	ca-*vic*-cio-lo (corde).
Vig,	*g* lingual-dental,	pio-*vig*-gi-na-re (bruiner).
Vil, *n*, etc.,		*vil*-tà (lâcheté).
Viot,		*viot*-to-lo (petit chemin).
Voc,	*c* guttural,	ca-*voc*-chi (mauvais oculiste).
Voc,	*c* gazouillant,	ga-*voc*-cio-lo (bubon).
Vog,	*g* guttural,	av-*vog*-go-la-re (rouler).
Vol, *n*, *r*, etc.,		*vor*-ti-ce (tournant).
Vuc, *l*, etc.,	*c* gazouillant,	pro-*vuc*-cia (petite épreuve).
Vuo,		*vuo*-to (vide).
Za, *e*, *i*, *o*, *u*,	*z* bourdonnant,	*za*-na (hotte).
Za, *e*, *i*, *o*, *u*,	*z* sifflant,	al-*za*-re (lever).
Zac,	*z* bourdonnant et *c* guttural,	*zac*-ca-gna (peau à laquelle tient le toupet).
Zac,	*z* sifflant et *c* guttural,	paz-*zac*-chio-ne (folâtre).
Zac,	*z* bourdonnant et *c* gazouillant,	roz-*zac*-cio (très grossier).
Zac,	*z* sifflant et *c* gazouillant,	paz-*zac*-cio (grand fou).
Zaf, *l*, etc.,		*zaf*-fo (bouchon).
Zec,	*c* guttural,	*zec*-ca (hôtel des monnaies).
Zeg, *l*, etc.,	*g* lingual-dental,	bal-*zeg*-gia-re (sautiller).
Zia, *e*, *o*,		an-*zia*-no (ancien).
Ziac, *n*, etc.,	*c* gazouillant,	grac-*ziac*-cia (mauvaise grâce).
Zien, *r*,		pa-*zien*-te (patient).
Zig, *l*,	*g* guttural,	*zig*-zag (zigzag).
Ziuc,	*c* gazouillant,	gra-*ziuc*-cia (petite grâce).
Zoc,	*c* guttural,	*zoc*-co-lo (sandale).
Zol, *m*, etc.,		*zol*-fo (soufre).
Zuc,	*c* guttural,	*zuc*-ca (citrouille).

SYLLABES.	NATURE DU SON.	EXEMPLES.
Zuc,	*c* gazouillant,	cal-*zuc*-cia (chaussette).
Zuf, *p*, etc.,		*zuf*-fa (mêlée).
Zuo,		pez-*zuo*-la (mouchoir).

Diphtongues.

La langue italienne est très riche en diphtongues, richesse produite par elle-même, qui introduit une grande variété dans ses voyelles et qui sert bien souvent de support à l'accent prosodique.

Refusant presque entièrement le mince héritage des Latins, — qui n'avaient réellement que huit diphtongues, dont trois bien rarement employées et deux réservées aux mots grecs latinisés, — elle en a forgé de toutes pièces un grand nombre, tout en modifiant profondément les quelques-unes qu'elle a bien voulu recevoir de la langue mère.

En effet, elle transforme presque toujours l'*æ* latin en *e* ouvert (voyez page 28), et si, bien exceptionnellement, elle lui laisse son caractère de diphtongue, ce n'est que pour lui donner une autre forme, plus nette et plus décidée. Exemples :

Æsis — *Jesi* (Jesi).
Cæcus — *cieco* (aveugle).
Cælum — *cielo* (ciel).
Fænum — *fieno* (foin).
Fæsula — *Fiesole* (Fiésole).
Lætus — *lieto* (gai).
Quærit — *chiere* ou *chiede* (requit).
Sæpes — *siepe* (haie).

Elle a converti, en outre, l'*œ* en *e* fermé; exemples :

Cœna — *cena* (souper),
Pœna — *pena* (peine);

le *iu* en *io*; exemples :

Darius — *Dario* (Darius),
Lucius — *lucio* (brochet),
Socius — *socio* (associé).

Elle n'a conservé que dans quelques cas les diphtongues *au* (voir

page 29) et *ia*, pour les mots grecs latinisés, et les diphtongues *eu* et *ui* dans un nombre de mots très restreint. Exemples :

Neuter — *neutro* (neutre).
Cui — *cui* (qui).

Il est juste, cependant, de reconnaître que beaucoup de combinaisons vocaliques, telles que : *pia, pie*, *qua*, *que*, *qui*, *quo*, *quie*, etc., transplantées directement dans la langue italienne avec la valeur de diphtongues, existaient déjà dans la langue latine, quoiqu'elles ne fussent pas considérées comme telles.

Il n'est pas facile de déterminer, en italien, comme cela a lieu pour d'autres langues, le nombre absolu des diphtongues, en mettant tout le monde d'accord. Cela dépend du point de vue auquel on se place.

Les uns envisagent spécialement le son, les autres se basent sur l'orthographe ou ne considèrent que l'étymologie. D'autres même s'aventurent à établir le nombre des diphtongues sans tenir compte des qualités absolues qui les caractérisent ni des différences intrinsèques ou extrinsèques qui existent entre elles.

Aussi y a-t-il des grammairiens qui comptent en italien cinq diphtongues, d'autres sept et d'autres jusqu'à quarante-neuf, selon qu'ils considèrent tantôt les combinaisons qu'on peut tirer de l'assemblage des voyelles, tantôt leur plus grand point de fusion.

Sans accepter, pour le moment, aucun des multiples dénombrements se rattachant à différents systèmes, nous donnons ici les principales diphtongues italiennes en usage :

Ae — *aere* (air).
Ai — *laico* (laïque).
Ao — *caos* (chaos).
Au — *aura* (zéphir).
Au — *autore* (auteur).
Ea — *potea* (pouvait).
Ei — *Eneide* (Enéide).
Eo — *ceruleo* (azuré).
Eu — *feudo* (fief).
Ia — *Italiano* (Italien).
Ie — *piede* (pied).
Io — *ciò* (cela).
Iu — *fiume* (fleuve).
Oi — *noi* (nous).
Ua — *quale* (quel).
Ue — *quesito* (question).
Ui — *liquido* (liquide).
Uo — *suono* (son).

Ainsi que nous l'avons précédemment annoncé, ces diphtongues

ne sont pas toutes de la même nature : *au* dans *aura*, qui a l'accent tonique sur la voyelle prépositive et fait glisser la voix sur la voyelle subjonctive ; *ia*, dans *Italiano*, qui a l'accent tonique sur la voyelle subjonctive et fait glisser la voix sur la prépositive ; *au*, dans *autore*, qui n'a d'accent sur aucune des deux voyelles et fait distribuer la voix également sur toutes deux ; *ie*, dans *piede*, qui se prononce plus rapidement ou plus facilement qu'*ei* dans *Eneide* (qui contient pourtant les mêmes voyelles), nous montrent, au premier abord, que leur nature n'est pas la même.

Pour bien faire comprendre ces distinctions et déterminer ensuite la valeur de la diphtongue italienne, nous commencerons par donner sa définition générale — en montrant en quoi consiste son essence — et par dégager les éléments de sa constitution.

Lorsque deux voyelles se rencontrent dans une syllabe, avec ou sans le concours simultané de consonnes, c'est-à-dire lorsque, par une seule émission de souffle, en un temps syllabique, on entend deux sons vocaliques successifs, on obtient ce qu'on appelle diphtongue.

Mais si un son unique se fait entendre, quoique représenté par deux voyelles, ou qu'il faille deux temps syllabiques pour faire entendre les deux sons, — deux pulsations marquées dans leur prononciation, dirait Legouvé, — dans ces deux cas, il n'y a pas de véritable diphtongue. Celle-ci est souvent, si l'on veut, un renforcement de la voyelle brève, c'est-à-dire le fait le plus opposé de cet excès d'affaiblissement vocalique que l'on rencontre dans l'*e* muet ; mais alors elle est aussi, en même temps, une duplication de la voyelle simple par l'addition d'un nouvel élément.

La diphtongue est donc une résonnance résultant du plus grand rapprochement possible entre deux sons vocaliques et de l'interruption la moins appréciable à l'oreille entre les deux points où l'un commence et l'autre finit.

Or, voici la définition de Max Muller : « Les diphtongues se produisent quand, au lieu de prononcer une voyelle immédiatement après une autre, au moyen de deux efforts successifs de la voix, nous produisons *un son* pendant le cours du changement

qui doit s'opérer dans la position des organes pour passer d'une voyelle à une autre. » Cette définition n'est pas absolument exacte, car le caractère essentiel de la diphtongue est basé sur la distinction *qualificative* des sons, tout étant produits par une seule émission de souffle, — et l'unité du son, si jamais elle était admise dans une telle matière, aboutirait nécessairement à la négation même de la diphtongue.

La définition d'Eichhoff est bien plus démonstrative : « Quand deux voyelles semblables, dit-il, sont prononcées de suite, elles se confondent en une seule voyelle longue; mais lorsque cette rencontre a lieu entre deux voyelles différentes, il en résulte des voyelles mixtes ou diphtongues. Toute diphtongue véritable, de quelque manière qu'elle soit figurée par l'écriture, doit être composée de deux sons distincts, prononcés d'une même émission de voix (1). » Ces deux sons, faut-il ajouter, ne peuvent être représentés que par deux voyelles d'une même syllabe produisant, quel que soit leur rapprochement, une double modification de l'organe vocal (2).

Suffit-il donc de réunir ou de faire suivre dans un mot deux ou trois voyelles pour former une diphtongue ou une triphtongue?

Assurément non, surtout après ce qu'on vient de dire; car les voyelles se rangent, avant tout, d'après la loi qui régit la formation des mots, et l'accent tonique, intervenant et les déterminant, peut séparer dans la prononciation ce que le hasard ou une autre loi avait rapproché dans les mots. Exemples :

A-iuo-la (plate-bande).
Co-stru-i-re (construire).
Stra-or-di-na-rio (extraordinaire).

Mais l'accent tonique, qui est, en général, le régulateur direct ou indirect de la diphtongue, n'en marque pas toujours la limite;

(1) *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, page 45; Paris, 1865.

(2) « Pour prononcer le mot *luire*, dit M. de Baecker, la bouche s'allonge puis se raccourcit. C'est cette double opération qui constitue la diphtongue ; autrement, il n'y aurait qu'un son grave ou aigu, une voyelle longue. » (Louis de Baecker, *Grammaire comparée des langues de la France*, page 68.)

car si, d'un côté, une voyelle atone formant diphtongue avec une voyelle tonique peut tantôt la précéder, tantôt la suivre, — *dàina* (daim, femelle), *Diàna* (Diane), — d'autre part, une diphtongue peut aussi être formée de deux voyelles atones : *aurífero* (aurifère).

Il faut, en outre, ajouter que, bien que la nature souple des voyelles rende possible toute fusion entre elles, toutefois les unes, par leur caractère absorbant (1) et dominant, telles que *a*, *e*, *o*, les autres, par leur caractère adhésif et passif, telles que *i* en première ligne, *u* en seconde, ne se prêtent pas également à créer une même unité phonique.

Le degré de leur diphtongaison dépend de la place qu'elles occupent les unes par rapport aux autres.

Ainsi, pour ce qui concerne la nature des éléments vocaliques, tandis que, dans les diphtongues *ae*, *eo*, composées de deux voyelles absorbantes, la cohérence des parties est minime, leur force attractive étant égale et se trouvant contre-balancée, en quelque sorte, l'une par l'autre; dans *ue*, *uo*, et surtout dans *ie*, *io*, elle y est à son maximum. L'absorbante neutralise et brise ici la force vocalique de l'adhérente, jusqu'à lui donner un caractère indécis.

Quant à l'agencement des éléments constituant la diphtongue, il est d'une influence telle sur leur degré de fusion, que les voyelles des diphtongues *ia*, *io*, *iu*, quoique étant les mêmes que celles dont se composent les diphtongues *ai*, *oi*, *ui*, sont bien plus cohérentes que ces dernières, par le seul fait de la différence de position. Cela ferait presque croire à une polarité des voyelles.

Diphtongues, triphtongues et tétraphtongues, tant parfaites qu'imparfaites.

Une partie des grammairiens français admettent deux sortes de diphtongues : la diphtongue *propre* (ou proprement dite, d'après

(1) Nous appelons voyelles *absorbantes* celles qui, dans la formation des diphtongues, maintiennent ou tendent à maintenir entièrement plein le son qui leur est propre, en tendant, d'autre part, à restreindre et même à annihiler le son de la voyelle ou des voyelles qui viennent se joindre à elles. Quant à ces voyelles sacrifiées, nous les appelons *adhérentes*.

sa phonation), qui se distingue par le rapprochement intime des sons élémentaires qui la composent, et la diphtongue *impropre* (ou improprement dite, d'après sa figuration), dont les éléments multiples ne représentent qu'un son. Cette seconde classe pourrait se subdiviser en plusieurs catégories, en raison de l'origine (diphtongues de formation française par opposition à celles de formation latine), en raison du nombre de voyelles groupées dans une syllabe et aussi eu égard à la diversité de son que présentent certaines diphtongues ayant une même orthographe. Cette variété de son se rencontre notamment dans le groupe *eu*, qui offre, suivant son emploi, six prononciations différentes, dont trois brèves et trois longues. Exemples : *vieux*, *deux*; *neuf*, *neuves*; *j'eus*, *gageure*.

Les diphtongues propres sont, d'après Littré, *ia*, *ié*, *ieu*, *iou*, *ui*, *oin*, celles, en un mot, où l'on entend deux sons vocaliques en une syllabe (1). Dans la figuration, d'après lui, elles seraient

(1) Voici les diphtongues auriculaires dont l'existence a paru incontestable à M. Legouvé :

Ail, *eil* et *euil*, comme dans *attirail*, *vermeil*, *fauteuil*, où le son de l'*i*, quoique entièrement nuancé, se fait néanmoins sentir.

Aim, *eim* et *ein*, comme dans *essaim*, *Reims*, *teindre*.

Ia, comme dans *diacre*, *fiacre*.

Ie, que l'on entend dans *amitié*, *métier*.

Ien, comme dans *soutien*.

Ieu, comme dans *Dieu*, *milieu*.

Io, comme dans *fiole*, *carriole*.

Ion. C'est la diphtongue auriculaire qui se reproduit le plus dans la langue française : elle est la finale d'un nombre considérable de substantifs, presque tous dérivés du latin, où ils sont terminés en *io*. On la retrouve encore dans les verbes, comme *nous aimions*, *nous lirions*, et, généralement, elle conserve partout, du moins quant à la prononciation, son caractère de diphtongue : *occasion*, *ambition*, etc.

Iou, que l'on entend dans *chiourme*, *Montesquiou*.

Oe, comme dans moelle, moelleux, que l'on prononçait autrefois : *moèle*, *moèlleux*.

Oi, que l'on prononce *oa* ou *oua*, comme dans *moi*, *noise*.

Oin, comme dans *besoin*, *joindre*.

Oua, *ue*, *ui*, comme dans *équateur*, *équestre*, *équitation*, *nuit*, etc.

Oue, que l'on entend dans *ouest*, *pirouette*.

Ouen, comme dans *Rouen*, *Ecouen*.

Oui, comme dans le monosyllabe *oui* et dans *Louis*.

Ouin, comme dans *babouin*, *baragouin*.

Ui, comme dans *aiguille*, *aiguise*.

Uin, comme dans *juin*, *Quintilien*.

(*L'art de lire à haute voix* I[re] partie, page 31.)

réduites à l'une de ces six formes, quelle qu'en soit d'ailleurs l'orthographe effective.

Toutefois, il y a bien des combinaisons vocaliques qui affectent d'autres formes, qui font entendre d'autres sons et qui ne peuvent être considérées ni comme de simples conglomérats de voyelles, ni comme des diphtongues impropres ou monothongues (1). Les diphtongues nasales ont aussi droit à une place dans cette classification, et à une place toute spéciale.

En italien, cette distinction de diphtongues propres et impropres doit être écartée ; car, dans une langue où chaque lettre, à une seule exception près, se prononce distinctement, il n'existe et ne peut exister que des diphtongues propres ou auriculaires. Mais il y a une autre division, qui porte directement sur ces dernières.

D'après l'essence et la disposition des voyelles, nous avons dit comment et pourquoi il y a, en italien, deux catégories de diphtongues : l'une, qu'on pourrait appeler à émission de voix prolongée (*dittonghi distesi*) : ce sont les *imparfaites;* l'autre, à émission de voix raccourcie (*dittonghi raccolti*) : ce sont les *parfaites.* A la première catégorie appartiennent : *ae*, *ai*, *ao*, *au*, *ea*, *ei*, *eo*, *eu*, *oi;* à la seconde : *ia*, *ie*, *io*, *iu*, *ua*, *ue*, *ui*, *uo*.

Pour les unes et les autres, en se plaçant à d'autres points de

(1) Les diphtongues impropres sont :

Eu { jeune. / jeûne (long). / gageure (avec la prononciation d'*u*).
Ou — fou.
Ae — Caen (can).
Ao — paon (pan).
Ea — mangea (manjà).
Ai — je hais (*e* ouvert).
Ei — haleine (*e* moyen).
Eai — geai (*e* moyen).
Oe — œcuménique (fermé).
Ey — bey.
Au — autel.
Eau — chapeau.
Œu — œuvre (comme *eu*).
Aou — août.
Ue — cueillir (comme *eu* et *œu*).

Les groupements des voyelles qui se rencontrent dans les mots *Caen*, *mangea*, *haleine* et *paon* ne doivent pas même être considérés comme des diphtongues *impropres*, car ils donnent naissance à un son *unique*, mais non pas à un son *nouveau :* tel est leur principal caractère. Dans les mots précités, il n'y a qu'une simple suppression de voyelle dans la prononciation.

vue, il y aurait encore à introduire les distinctions suivantes :

Diphtongues ayant l'*e* fermé :

*B***ié***tta* (biseau); *sch***ié***tto* (simple).

Diphtongues ayant l'*e* ouvert :

*P***iè***ga* (pli); *id***èa** (idée).

Diphtongues ayant l'*o* fermé :

*G***ió***go* (joug); *g***ió***rno* (jour).

Diphtongues ayant l'*o* ouvert :

*G***iò***ia* (joie); *p***iò***ggia* (pluie).

Diphtongues atones :

*P***oi***chè* (puisque); **au***tùnno* (automne); *p***ia***cé e* (plaisir).

Diphtongues toniques à la première voyelle :

*P***oi** (puis); **au***ra* (air); *tr***ia***de* (triade).

Diphtongues toniques à la deuxième voyelle :

*Er***oi***na* (héroïne); *p***au***ra* (peur); *m***ia***sma* (miasme).

La même division subsiste pour les triphtongues, c'est-à-dire pour les syllabes où trois sons vocaliques se font entendre successivement par une seule émission de souffle.

Toutes ces triphtongues sont formées sur des diphtongues parfaites; mais l'addition d'éléments nouveaux rend nécessaire aussi, pour elles, la division en parfaites et imparfaites. Dans les premières, il ne peut figurer qu'une seule voyelle absorbante. Dans les secondes, il doit se trouver au moins une voyelle adhésive.

TRIPHTONGUES IMPARFAITES.

Iai — *cianciai* (je bavardai).
Iao — *miao* (miaulement).
Iau — *miau* (idem).
Iea — *cogliea* (cueillait).
Iei — *miei* (mes).
Ieo — *Jeova* (Jéhovah).
Ieu — *ghieu* (fi).
Ioi — *figlioi* (fils).
Iue — *piue* (plus, mot poétique).
Uai — *guai* (malheur).
Uoi — *suoi* (ses).
Uei — *quei* (ceux-là).

TRIPHTONGUES PARFAITES.

Iuo — *magliuolo* (marcotte).
Uia — *requia* (repos).
Uie — *esequie* (obsèques).
Uio — *ossequio* (respect).

Quant aux tétraphtongues, ou combinaisons syllabiques où quatre voyelles se rencontrent, il n'en existe que d'imparfaites. On pourrait même dire qu'il n'en existe pas du tout si l'on considère, à l'instar de certains grammairiens, le premier des deux *ι* qui doivent nécessairement entrer dans leur composition comme signe déterminant le son de la consonne précédente. Exemples :

Iuoi : Fi-*gliuoi* (fils). *Uiai :* Osse-*quiai* (je révérai).
Lac-*ciuoi* (lacets).

Un des traits particuliers de la diphtongue parfaite, c'est de se résoudre parfois facultativement en voyelle simple, en faisant tomber précairement la voyelle qui précède la dominante. De même que, en latin, on rencontre, à côté de la diphtongue, la voyelle simple, et que la prononciation flotte parfois entre la diphtongue *æ* et la voyelle *e : sæculum — seculum*; entre *œ* et *e : fœmina — femina*, en italien, d'après les règles du style et les accidents du mot, la prononciation alterne entre *ie* et *e : brieve — breve* (bref), *fiele — fele* (fiel), *fiero — fero* (fier), *gielo — gelo* (glace), *intiero — intero* (entier), *niegare — negare* (nier); entre *io* et *o : imperio — impero* (empire), *ministerio — ministero* (ministère), *magisterio — magistero* (art), et entre *uo* et *o : fuoco — foco* (feu), *giuoco — gioco* (jeu), *pruova — prova* (preuve).

La diphtongue imparfaite laisse aussi tomber la voyelle initiale pour la reprendre à l'occasion : *auditore — uditore* (auditeur), *aombrare — ombrare* (prendre ombrage), *aoncinare — oncinare* (rendre crochu). Mais, plus souvent encore, la prononciation de la diphtongue imparfaite flotte entre l'ancienne forme étymologique et un nouveau produit, c'est-à-dire entre *au* et *o : fraude — frode* (fraude), *laude — lode* (louange), *fauce — foce* (ouverture), etc.

Rapports existant entre les diphtongues françaises et les diphtongues italiennes.

Au point de vue comparatif et étymologique, sans plus tenir compte de la prononciation, voici les principaux points de ressem-

blance que nous avons trouvés entre les deux systèmes de diphtongues françaises et italiennes :

La diphtongue *ia* est commune aux deux langues dans beaucoup de mots de souche grecque ou latine, excepté lorsqu'elle dérive de la terminaison latine *ies;* ou bien lorsque, dès l'origine, l'*a* sur lequel la diphtongue repose ou par lequel elle se forme est précédé de *j*, *fl* ou *pl*, ou suivi de *lis*. Dans ces cas exceptionnels, grâce souvent à une permutation de lettres, il y a diphtongue en italien et il n'y en a pas en français. S'il y en a en français, elle prend une tout autre forme qu'en italien.

EXEMPLES DE LA RÈGLE.	EXEMPLES DES EXCEPTIONS.
Associazione — association.	*Industria* — industrie.
Diabete — diabète.	*Penuria* — pénurie.
Diacono — diacre.	*Faccia* (latin *facies*) — face.
Diagnosi — diagnostic.	*Rabbia* (latin *rabies*) — rage.
Diametro — diamètre.	*Jattanza* — jactance.
Diavolo — diable.	*Jano* — Janus.
	Fiato — souffle.
	Fiamma — flamme.
	Piaga — plaie.
	Pianta — plante.
	Materiale — matériel.
	Sostanziale — substantiel.

La diphtongue finale *ia*, dans le mot *acacia*, du latin *acacia* et en italien aussi *acacia*, n'obéit pas aux règles précédentes et constitue une exception à l'exception.

La diphtongue *ie* est commune à beaucoup de mots français et italiens, lorsqu'elle est le développement de l'*e* bref tonique latin. Exemples :

LATIN.		ITALIEN.		FRANÇAIS.
Fel	—	*fiele*	—	fiel.
Heri	—	*ieri*	—	hier.
Ministerium	—	*mestiere*	—	métier.
Mel	—	*miele*	—	miel.
Nego	—	*niego*	—	nie.

LATIN.		ITALIEN.		FRANÇAIS.
Pede	—	*piede*	—	pied.
Precor	—	*priego*	—	prie.
Tenet	—	*tiene*	—	tient.
Tepidus	—	*tiepido*	—	tiède.
Venit	—	*viene*	—	vient.

La diphtongue *io* est commune aux deux langues lorsqu'elle se trouve au commencement de quelques mots d'origine grecque ou latine et dans les terminaisons *gion*, *lion*, *nion*, *rion*, *sion*, *tion*, *xion;* mais elle est exclusivement italienne pour les mots dérivés du latin contenant les syllabes *plum* et *plus* et se terminant par *ium* et *ius*. Exemples :

	LATIN.		ITALIEN.		FRANÇAIS.
Iota — iota,	*exemplum*	—	*esempio*	—	exemple.
Ionia — Ionie,	*plumbum*	—	*piombo*	—	plomb.
Iodio — iode,	*amplus*	—	*ampio*	—	ample.
Regione — région,	*templum*	—	*tempio*	—	temple.
Ribellione — rébellion,	*naufragium*	—	*naufragio*	—	naufrage.
Unione — union,	*suffragium*	—	*suffragio*	—	suffrage.
Centurione — centurion,	*hospitium*	—	*ospizio*	—	hospice.
Cessione — cession,	*formularius*	—	*formulario*	—	formulaire.
Adorazione — adoration,	*impius*	—	*empio*	—	impie.
Flussione — fluxion,	*temerarius*	—	*temerario*	—	téméraire.

Quant aux diphtongues *io*, *uio* et même *uo*, formées, sans égard aux règles de l'accent, sur les terminaisons latines *íolus*, *éolum*, *íola*, *éolus*, *éola*, elles correspondent souvent en français à la diphtongue *eu*, ou bien elles ne correspondent à aucune diphtongue de cette langue. Exemples :

LATIN.		ITALIEN.		FRANÇAIS.
Filíolus	—	*figliuolo*	—	filleul.
Gladíolus	—	*gladiolo*	—	glaïeul.
Capréolus	—	*capriuolo*	—	chevreuil.
Lintéolum	—	*lenzuolo*	—	linceul.
Malléolus	—	*magliuolo*	—	marcotte.
Taléola	—	*tagliuola*	—	trappe.

Sans se rattacher aux mêmes étymologies, la diphtongue *eu*,

exprimée presque toujours dans l'ancienne langue française par *ue* (combinaison qui a persisté jusqu'à nos jours dans *cueillir* et ses formations), se rend aussi par *uo*. Exemples :

ANCIEN FRANÇAIS.		FRANÇAIS MODERNE.		ITALIEN.
Duel,	—	*deuil*,	—	*duolo.*
Nuef,	—	*neuf*,	—	*nuovo.*
Suel,	—	*seuil*,	—	*suolo.*

Lorsque la diphtongue latine *au* est conservée dans le domaine de la langue française, ce qui arrive bien plus souvent dans la syllabe atone initiale que dans la syllabe médiale tonique, elle persiste aussi en italien, avec la prononciation qui lui est propre. Exemples :

LATIN.		FRANÇAIS.		ITALIEN.
Aurora	—	aurore	—	*aurora.*
Autumnum	—	automne	—	*autunno.*
Auctor	—	auteur	—	*autore.*
Auctoritas	—	autorité	—	*autorità.*
Audacia	—	audace	—	*audacia.*
Augurium	—	augure	—	*augurio.*
Austerus	—	austère	—	*austero.*
Fraus	—	fraude	—	*fraude.*
Laurus	—	laurier	—	*lauro.*
Restauratio	—	restauration	—	*restaurazione.*
Nausea	—	nausée	—	*nausea.*
Causa	—	cause	—	*causa.*
Pausa	—	pause	—	*pausa.*
Taurus	—	taureau	—	*tauro.*

Les combinaisons vocaliques *ua, ue* (*uæ*), *ui, uie, uo,* lorsqu'elles sont précédées en latin de *q* et *cq*, se reproduisent uniformément dans les deux langues romanes et forment diphtongue, en adoptant assez souvent la même prononciation ; mais, plus souvent encore, elles diffèrent sous ce dernier rapport et n'ont d'autre trait commun que leur figuration. Il s'ensuit que la diphtongue italienne *uo,* précédée ou non de *q,* lorsqu'elle est la modification de la finale latine *uus* et non pas la reproduction de la

combinaison *uo*, déjà citée, ne reparaît en français que sous des formes différentes ou disparaît avec le mot même, ce qui est le sort des mots qui n'ont pas assez de plasticité pour se prêter à toutes les transformations d'une nouvelle langue. Pour la même raison, la finale française *que*, n'ayant jamais, quant à la forme, une origine directe, se traduit presque toujours en italien par *co* et *ca*. Exemples :

MÊME PRONONCIATION.

LATIN.		FRANÇAIS.		ITALIEN.
Quadragesima	—	quadragésime	—	*quadragesima.*
Quadriga	—	quadrige	—	*quadriga.*
Quæstura	—	questure	—	*questura.*
Equestris	—	équestre	—	*equestre.*
Quidditas	—	quiddité	—	*quiddità.*
Æquidistans	—	équidistant	—	*equidistante.*
Æquilateralis	—	équilatéral	—	*equilaterale.*
Quiescens	—	quiescent	—	*quiescente.*
Quietus	—	quiet	—	*quieto.*

PRONONCIATION DIFFÉRENTE.

LATIN.		FRANÇAIS.		ITALIEN.
Qualitas	—	qualité	—	*qualità.*
Quantitas	—	quantité	—	*quantità.*
Quæstio	—	question	—	*questione.*
Querela	—	querelle	—	*querela.*
Liquidus	—	liquide	—	*liquido.*
Quinarius	—	quinaire	—	*quinario.*
Acquisitio	—	acquisition	—	*acquisto.*
Quotus	—	quote	—	*quota.*
Quotidianus	—	quotidien	—	*quotidiano.*

Exemples sur la diphtongue *uo* venant d'*uus* :

LATIN.		ITALIEN.		FRANÇAIS.
Continuus	—	*continuo*	—	continuel.
Conspicuus	—	*conspicuo*	—	(manque).
Iniquus	—	*iniquo*	—	inique.

LATIN.		ITALIEN.		FRANÇAIS.
Lituus	—	*lituo.*	—	lituus.
Perpetuus	—	*perpetuo*	—	perpétuel.
Præcipuus	—	*precipuo*	—	(manque).
Promiscuus	—	*promiscuo*	—	(idem).
Propincuus	—	*propinquo*	—	(idem).
Strenuus	—	*strenuo*	—	(idem).

Dans quelques mots français, la diphtongue (q)*ua* se change, par exception, en (c)*a*, en laissant intact le reste du mot sans altération de signification, ou bien en modifiant l'un en même temps que l'autre. Parfois, les deux formes *qua* et *ca* s'alternent toutes les deux dans ces mêmes mots. Exemples :

Quadrante	—	cadran.
Quaresima	—	carême, quadragésime.
Quadrato	—	cadrat, quadrat, carreau.
Quadratura	—	cadrature, quadrature, carrure, quarrure.

Les points de dissemblance entre les diphtongues italiennes et les diphtongues françaises sont bien plus nombreux que les points de ressemblance. Les divergences se produisent surtout dans les diphtongues de formation ancienne et propres à chaque langue.

C'est ainsi que, en français, cette même diphtongue *io*(n), commune aux deux langues (et provenant de la finale latine *onem*), se simplifie souvent en voyelle unique dans une des formes divergentes du même mot, tandis que, en italien, la simplification n'a presque jamais lieu, surtout dans les mêmes circonstances. Exemples :

LATIN.	FRANÇAIS.		ITALIEN.	FRANÇAIS.		ITALIEN.
Coctionem.	Cuisson	—	*cozione.*	Coction	—	*cozione.*
Inclinationem.	Inclinaison	—	*inclinazione.*	Inclination	—	*inclinazione.*
Rationem.	Raison	—	*ragione.*	Ration	—	*razione.*
Suspicionem.	Soupçon	—	*suspizione.*	Suspicion	—	*suspizione.*
Traditionem.	Trahison	—	*tradigione.*	Tradition	—	*tradizione.*

Partout où la diphtongue oculaire *ai* se présente en français, comme altération de la voyelle tonique latine *a*, et partout où la

diphtongue *eau* se présente comme dégénération des terminaisons latines *lum* et *lus*, l'italien, loin de reproduire les mêmes formes, retient l'*a* originaire dans le premier cas et change l'*u* en *o* dans le second. Exemples :

LATIN.		ITALIEN.		FRANÇAIS.
Avus	—	*avo*	—	aïeul.
Aquila	—	*aquila*	—	aigle.
Acus	—	*ago*	—	aiguille.
Ala	—	*ala*	—	aile.
Amare	—	*amare*	—	aimer.
Dama	—	*dama*	—	daim.
Fames	—	*fame*	—	faim.
Granum	—	*grano*	—	grain.
Sanus	—	*sano*	—	sain.
Vanus	—	*vano*	—	vain.

LATIN.		ITALIEN.		FRANÇAIS.
Bedellus (bas latin)	—	*bidello*	—	bedeau.
Bellus	—	*bello*	—	beau.
Circulus	—	*circolo*	—	cerceau.
Flagellum	—	*flagello*	—	fléau.
Monticellus	—	*monticello*	—	monceau.
Penicellum	—	*pennello*	—	pinceau.
Porcellus	—	*porcello*	—	pourceau.
Pratulum	—	*pratello*	—	préau.
Scabellum	—	*sgabello*	—	escabeau.
Sigillum	—	*sigillo*	—	sceau.

La diphtongue française *ai*, suivie de *re* (dérivée des suffixes latins en *aris*, *arius*, *aria*, *arium*), remplacée souvent par *ier* dans des mots similaires de la même langue (boutiquier — apothicaire, censier — censitaire, premier — primaire), est généralement représentée en italien par (ar)io, c'est-à-dire par une tout autre diphtongue, placée de façon essentiellement différente, diphtongue qui est cependant bien plus fidèle à son origine latine. Quant à la diphtongue *ie*(r) ou *ye*(r), quelle que soit son origine, elle est presque toujours rendue en italien par *ie*(re), mais aussi

par (a)*io* ou par (ar)*io* et même par *ie*(re) et par (ar)*io* à la fois. Exemples :

Agraire — *agrario.*
Épistolaire — *epistolario.*
Héréditaire — *ereditario.*
Précaire — *precario.*
Sommaire — *sommario.*
Vicaire — *vicario.*

Aumônier — *elemosiniere.*
Cavalier — *cavaliere.*
Écuyer — *scudiere.*
Flibustier — *filibustiere.*
Métier — *mestiere.*
Trésorier — *tesoriere.*

Charbonnier — *carbonaio.*
Grenier — *granaio.*
Herbier — *erbario.*

Carrossier — *carrozziere* — *carrozzaio.*
Charretier — *carrettiere* — *carrettaio.*

Les diphtongues *eu*, *ou* et *œu*, qui remplacent généralement, en français, l'*o* tonique long et l'*o* bref des Latins, ne se reproduisent pas dans les mots italiens, où l'*o* se maintient toujours lorsqu'il était long ou se change en *uo* lorsqu'il était bref devant une consonne. Exemples :

Fleur (*florem*) — *fiore.*
Honneur (*honorem*) — *onore.*
Heure (*hora*) — *ora.*
Meuble (*mobilis*) — *mobile.*
Nœud (*nodus*) — *nodo.*
Saveur (*saporem*) — *sapore.*
Neveu (*nepotem*) — *nipote.*

Voue (*voto*) — *voto.*
Doue (*doto*) — *doto.*
Noue (*nodo*) — *nodo.*
Pour (*pro*) — *pro.*
Proue (*prora*) — *prora.*
Rouvre (*robur*) — *rovere.*
Époux (*sponsus*) — *sposo.*

Bœufs (*boves*) — *buoi.*
Feu (*focus*) — *fuoco.*
Jeu (*jocus*) — *giuoco.*
Lieu (*locus*) — *luogo.*
Sœur (*soror*) — *suora.*

La diphtongue *eu* est d'autant moins italienne que, en français, elle présente un caractère de persistance des plus prononcés. Non seulement elle prend place dans cette dernière langue sur tous les points du mot et devant n'importe quelle classe de consonnes,

mais elle se reproduit exactement dans les variantes, si légères qu'elles soient, d'un même mot. Exemples :

LATIN.	FRANÇAIS.
Inquisitorem.	Enquêteur — inquisiteur.
Prædicatorem.	Prêcheur — prédicateur.
Regulatorem.	Régleur — régulateur.
Abbreviatorem.	Abrégeur — abréviateur.

Les mots *majeur* (de *majorem*) à côté de *maire* (de *major*), *pasteur* (de *pastorem*) à côté de *pâtre* (de *pastor*), *mineur* (de *minorem*) à côté de *moindre* (de *minor*) dérivent de deux séries de mots à terminaison différente, l'une composée de régimes, l'autre de nominatifs ; ils ne font donc que confirmer les exemples précédents.

Lorsque la diphtongue *ou* prend, en français, la place de l'*u* latin bref et tonique devant une consonne simple ou de l'*u* en position (c'est-à-dire de l'*u* placé devant deux consonnes dont l'une appartient à la syllabe suivante), il se rend en italien par *o*. Exemples :

Coude (*cubitus*) — *gomito.*	Goutte (*gutta*) — *goccia.*
Foulque (*fulica*) — *folaga.*	Louche (*luscus*) — *losco.*
Joug (*jugum*) — *giogo.*	Moût (*mustum*) — *mosto.*
Rouge (*rubor*) — *rosso.*	Ours (*ursus*) — *orso.*
Boule (*bulla*) — *bolla.*	Soufre (*sulphur*) — *solfo.*
Double (*duplex*) — *doppio.*	Sourd (*surdus*) — *sordo.*
Doux (*dulcis*) — *dolce.*	Sous (*subtus*) — *sotto.*
Écoute (*ausculto*) — *ascolto.*	Tour (*turris*) — *torre.*
Foudre (*fulgur*) — *folgore.*	Trouble (*turbidus*) — *torbido.*
Four (*furnus*) — *forno.*	Vautour (*vultur*) — *avoltoio.*

Si, par hasard, la diphtongue *ou* est remplacée dans des mots de formation récente par la voyelle latine, la règle pour l'italien reste la même. Exemple :

Sourdre et *surgir* (de *surgere*) — *sorgere.*

La diphtongue *oi* est remplacée en italien par *e* toutes les fois

qu'elle se substitue à l'*e* long et à l'*i* bref toniques des Latins. Exemples :

Avoine (*avena*) — *avena.*	Boire (*bibere*) — *bere.*
Crois (*credo*) — *credo.*	Noir (*niger*) — *nero.*
Dois (*debo*) — *debbo.*	Foi (*fides*) — *fede.*
Moi (*me*) — *me.*	Moins (*minus*) — *meno.*
Soir (*sera*) — *sera.*	Poil (*pilus*) — *pelo.*
Soie (*seta*) — *seta.*	Poix (*picem*) — *pece.*
Espoir (*spes*) — *speranza.*	Poivre (*piper*) — *pepe.*
Toile (*tela*) — *tela.*	Poire (*pirus*) — *però.*
Voile (*velum*) — *vela.*	Soif (*sitis*) — *sete.*
Avoir (*habere*) — *avere.*	Vois (*vides*) — *vedo.*

En français même, la voyelle *e* se trouve parfois à la place de la diphtongue *oi* (1) dans des doublets, mots jumeaux à forme et à signification rapprochées, ayant une même communauté d'origine, mais suivant deux systèmes différents de transformation. Ainsi, par exemple, *croyance* et *créance, poilu* et *pelu, coi, quitte* et *quiet, roide, rigide* et *raide* ne sont que la prononciation double ou triple du même mot, des variantes phonétiques du même type. Leur signification différente n'est, du reste, assez souvent, que l'effet, bien plus que la cause, des dites variantes dans la prononciation.

Plus fréquemment encore, dans la dérivation, la plupart des mots français d'un même groupe ne remplacent point l'*i* ou l'*e* latins par la diphtongue *oi*, mais reproduisent la voyelle simple intégralement ou avec une légère modification. Exemples :

Lex { loi, loyal et loyauté, qui dérivent de *legalis* et *legalitem* avec d'autres significations.
légal, légalité, légalement, législateur, législatif, etc. }

Pilus { poil, poilu.
pelade, pelage, pelard, peler, peluche, etc. }

Pensum { poids.
pensum, pesée, peser, pesette, peseur, peson, etc. }

(1) Dans les mots ou la langue française met *oi*, le dialecte normand, dans lequel la première a beaucoup puisé, mettait tantôt *e*, tantôt *i*. De là, les formes *benèt* (*benedictus*), *créance* (*credentia*), *charrier* (*carricare*), *dévier* (*deex-viare*), *plier* (*plicare*), à côté de *benoit*, *croyance*, *charroyer*, *dévoyer*, *ployer*.

Souvent le groupe *au* des mots français n'est pas la simple reproduction de la diphtongue *au* du latin, mais seulement une transformation de la syllabe latine *al* sur la base de la permutation des lettres. Cette transformation est pareille à celle qui a lieu dans le sein de la langue française elle-même quand il s'agit de mettre au pluriel les noms en *al*. Dans ces cas, la langue italienne reproduit la forme latine *al*, le procédé de transformation dont il vient d'être question ne lui étant pas connu. Exemples :

LATIN.		ITALIEN.		FRANÇAIS.
Balsamum	—	*balsamo*	—	baume.
Caldus	—	*caldo*	—	chaud.
Calvus	—	*calvo*	—	chauve.
Falsus	—	*falso*	—	faux.
Malva	—	*malva*	—	mauve.
Palpebræ	—	*palpebre*	—	paupières.
Psalmus	—	*salmo*	—	psaume.
Saltus	—	*salto*	—	saut.
Salvia	—	*salvia*	—	sauge.
Salvus	—	*salvo*	—	sauf.

Il est à remarquer que, dans la construction des mots français venus du latin, le remplacement de *al* par *au* n'a pas lieu partout ; exemples : *balbutier* (*balbutiare*), *palpiter* (*palpitare*), *valvule* (*valvula*). Nous trouvons, d'ailleurs, la même anomalie en ramenant nos regards aux formations intérieures de la langue française. En effet, plusieurs mots terminés en *al* conservent cette terminaison au pluriel (*bals, chacals*, *régals*). D'autres mots de commune origine contiennent, les uns la syllabe *al*, les autres le groupe *au*.

La langue italienne suit encore moins les exceptions du pluriel des mots français en *ail*, comme *corail* — *coraux*, *émail* — *émaux,* dans leur évolution de diphtongue à diphtongue. La formation du pluriel des mots correspondants est très simple et, en tout cas, n'admet pas de nouvelle diphtongue : *corallo — coralli, smalto — smalti*, etc.

La diphtongue *ui*, quelle que soit sa provenance, est remplacée presque toujours en italien par *o*, sauf dans le corps des infinitifs en *uir* et en *uire,* où elle ne conserve que l'*u* et dans

quelques pronoms, où elle se reproduit tout entière. Exemples :

Cuisse — *coscia.*
Huit — *otto.*
Nuit — *notte.*
Puits — *pozzo.*
Suis — *sono.*

Conduire — *condurre.*
Détruire — *distruggere.*
Luire — *lucere.*
Lui — *lui.*
Autrui — *altrui.*

Tableau comparatif des diphtongues françaises-italiennes.

	SONS originaires latins.	DIPHTONGUES ITALIENNES et leurs variantes.	DIPHTONGUES FRANÇAISES et leurs variantes.
	A,	a,	ai.
	Æ,	ie,	ie, e.
	Au,	au, o. u,	au.
	Eu,	eu,	eu.
	Ia,	ia,	ia, ie.
	Ium / Ius (final)	io,	ium, ius, e.
	E bref.	ie. e,	ie.
	E long / I bref	e,	oi.
	Io,	io, o,	io, e.
	O long / O bref	uo, o,	eu, ue, ou, œu.
	OE,	e,	œ.
PL	um / us (final)	io,	e.
	U bref / U en position	o,	ou.
Q	Ua	ua,	ua.
Q	Ue / Uæ	ue,	ue.
Q	Ui.	ui,	ui.
Q	Uie.	uie,	uie.
Q	Uo,	uo,	uo.
L	Um / Us (final)	o.	eau.
C	Us (final)	o,	ue.
C	Uus (final)	uo,	ue.

Il ressort de cette étude que l'italien, bien plus souvent que le français, résolut les diphtongues primitives latines en voyelles simples et allongea les voyelles simples originaires, surtout les brèves, jusqu'à la diphtongaison. Mais, tandis que la contraction, se faisant presque toujours aux dépens de l'*a* et de l'*o*, ne s'opère que rarement, et même alors à moitié, au désavantage de l'*u*, le développement a toujours lieu en faveur de l'*i* et de l'*u*, qui sont les éléments essentiels de la diphtongaison italienne.

Pour résumer et compléter la théorie sur les diphtongues italiennes, nous donnons ici leur classement d'après les différents procédés de formation par lesquels elles ont passé :

Les diphtongues sont, par rapport à la place qu'elles occupent dans le mot, initiales, médiales et finales.

Les diphtongues initiales se forment généralement :

A. Par transmission directe du latin : *neutro, iota, aurora;*

B. En laissant subsister une voyelle originaire, qui pourrait être cependant retranchée par aphérèse ou bien contractée : *uditore — auditore, fraude — frode;*

C. Par la substitution d'une diphtongue nouvelle à l'ancienne : *Jesi* (*Aesis*), ce qui a lieu quelquefois en français : *ciel* (*cælo*), *peine* (*pœna*);

D. Par épenthèse ou insertion d'une autre voyelle à côté de la voyelle latine : *chioma* (*coma*), *fiele* (*fel*), *luogo* (*locus*), *pioppo* (*populus*).

On aurait tort de désigner cette voyelle d'insertion, qui s'observe aussi en français (par exemple dans les mots *chien*, *pied*), sous le nom de voyelle parasite, car elle répond à un besoin de prononciation et se rapporte au principe de la tonicité;

E. Par la mise en œuvre d'une voyelle à la place d'une consonne : *piace* (*placet*), *pieno* (*plenus*);

F. Par prosthèse ou addition d'une syllabe directe à un mot commençant par une voyelle : *coadiuvare* (aider conjointement avec d'autres).

Les diphtongues médiales se forment :

A. En greffant aussi une voyelle entre une consonne et une autre voyelle préexistante : *intiero* (*integer*) ;

B. Par synérèse ou syncope d'une consonne intermédiaire réunissant deux syllabes en une seule : *maestro* (*magistro*), *paura* (*pavorem*) ;

C. Par métathèse ou transposition de la voyelle parfois modifiée d'une syllabe en une autre : *riviera* (*riparia*), *ciriegio* (*cerasium*).

Les diphtongues finales se forment :

A. Par l'addition d'une voyelle en deçà de la dernière lettre, comme retour au mot d'origine : *imperio* (*imperium*), de *impero* (empire), *magisterio* (*magisterium*), de *magistero* (art) ;

B. Par paragoge ou addition d'une voyelle au delà de la dernière lettre : *poteo* (poétique) au lieu de *potè* (il put), *credeo* (poétique) au lieu de *credè* (il crut) ;

C. Par la chute d'une consonne antérieure à la formation de la langue : *fui* (fui). La diphtongaison par suite de la disparition de la consonne est, du reste, un fait qui se présente à tout moment dans la langue française (1) ;

(1) « Les cas où la disparition d'une consonne donne naissance à un *hiatus* sont peu nombreux en comparaison de ceux où la disparition de la consonne cause la diphtongaison de la voyelle précédente. — 1° Les deux voyelles qui étaient séparées par la consonne se réunissent (il faut remarquer que *e* est, ici, égal à *i* ; les Romains les employaient déjà l'un pour l'autre) : *amavi*, *amai* — *cogitare*, *cuider*, *cuidier* — *hodie*, *hui*, *ui*, *oi* — *habuit*, *out*. — Cependant il n'est pas rare que la diphtongaison ne se fasse pas où *a* et *u* viennent à se réunir ; on emploie un son médial entre *a* et *u*, c'est-à dire *o* : *fout*, etc. — Au lieu de la diphtongue, le dialecte normand a presque toujours une voyelle simple, ou bien, quand il emploie une diphtongue, c'est la grêle. — 2° Si le *g* se syncope, qu'il appartienne à la racine ou qu'il provienne du *c* latin, en diphtongue avec *i* : *paganus*, *pagiens* (*Le chant de sainte Eulalie*, 12-21), *païens* — *leg* (lex), *loi* — *reg* (rex), *roi* — *regalis*, *regiel* (idem, 8), *roial* (royal) — *sacramentum*, *sagrament* (*Serment de Strasbourg*), *sairement*, *serment*. — On diphtongue encore avec *i* après la syncope de *c*, *d*, *m*, *p*, *t* : *factum*, *fait* — *lact* (lac), *lait* — *directum*, *dreit*, *droit* — *noct* (nox), *nuit* — *octo*, *huit*, *oit* — *pratellum*, *praeit* — *latrones*, *lairons* (*Sermons de saint Bernard*, 523). — *pater*, *frater*, *peire*, *freire* (Gerars de Viane, 5453 ; idem, 2095). — *captivus*, *chaitis* — *spada*, *spede* (*Le chant de sainte Eulalie*, 22), *espeie* — *sum*, *sui*. — On voit, en comparant ces exemples, que le français moderne a tantôt conservé, tantôt rejeté la diphtongaison. » (*Grammaire de la langue d'oïl*, par G.-F. BURGUY, page 28.)

D. Par la suppression fatale d'une consonne, suppression contemporaine de la dite formation : *amai* (*amavi*), *udii* (*audivi*) ;

E. Par la suppression facultative d'une consonne : *bei* de *belli* (beaux), *capei* de *capelli* (cheveux), *sentia* de *sentiva* (je sentais), *vedea* de *vedeva* (je voyais) ;

F. Par la résolution d'une consonne en une voyelle : *amplus* : *ampio* (ample).

Cependant, pour quelques mots, à côté de cette dernière forme, il en existe aussi une autre qui se rapproche de l'ancienne et où la consonne primitive est souvent conservée : *exemplum* — *esempio*, *esemplo* (exemple), *templum* — *tempio*, *templo* (temple) ;

G. Par la résolution d'une voyelle en une consonne immédiatement après la chute d'une voyelle : *fibbia* (*fibula*, *fibla*) ;

H. Par la permutation d'une voyelle et, en même temps, par la chute de la consonne finale : *continuo* (*continuus*), *empio* (*impius*).

Système prosodique italien. — Distinction entre les deux quantités.

Pour éviter des erreurs sur le système prosodique italien, erreurs provenant des notions fausses et confuses que l'on a parfois sur les deux *quantités* latines, nous chercherons à établir d'abord entre elles des distinctions par une grande ligne de démarcation ; nous démontrerons ensuite, autant que possible, les rapports qui existent, en cette matière, entre l'italien et la langue mère, et c'est seulement après que nous arriverons à mettre en lumière tout ce qu'il y a de commun entre l'accent prosodique italien et l'accent prosodique français, — étude parallèle de la plus haute importance, car l'accent prosodique est la quantité principale des mots et la seule bien définie dans chacune des deux langues. Cela fait, mais alors seulement, il deviendra plus facile de saisir les plus faibles analogies étymologiques et les nuances

les plus vagues de prononciation, de se reconnaître au milieu de nombreuses difficultés de la traduction mot à mot. Par cela même, nous aurons contribué à marquer et peut-être à resserrer encore plus les liens de consanguinité qui existent entre les deux langues sœurs; car l'accent est un élément essentiel de la constitution des langues romanes et c'est le principal titre de leur commune origine.

L'accent tonique apparaît au commencement de la période synthétique ou polysyllabique du langage, pour distinguer dans leur union, si peu étroite qu'elle soit, les racines accessoires des racines primitives; il accompagne et il guide l'agglutination. Avant son apparition, il n'y avait que le monosyllabisme isolant, c'est-à-dire le langage à sa première phase (1). Mais, en se montrant pour la première fois, il est encore bien loin de cet instrument d'analyse qui est l'accent teutonique : il relève généralement les syllabes qui modifient le mot en dernier lieu; il n'établit pas leur hiérarchie par la prédominance du radical (2).

L'accent tonique, a dit M. Diez, est le pivot autour duquel tourne la formation des mots dans les langues romanes et il est l'anneau commun, a ajouté M. G. Paris, qui les a reliées entre elles et au latin. Enfin, c'est une boussole; car, si mutilé et fragmenté que soit un mot français ou italien, on peut reconnaître par l'accent s'il appartient à une famille de mots latins et le reconstituer sur cette base, avec la certitude ou la quasi-certitude de

(1) « Dans le siamois, langue monosyllabique, commence à se manifester une disposition à appuyer ou à traîner sur la dernière partie des groupes composés de plusieurs mots juxtaposés. Ce prolongement du second des deux mots en composition est le point de départ du dissyllabisme; il est manifeste dans le cambodgien. » (MAURY, cité par LENORMANT, *Histoire d'Orient*, page 344.)

(2) « Le principe du *dernier déterminant* règne dans les langues primitives... Rien de plus frappant que le contraste formé par l'accentuation sanscrite et l'accentuation germanique. La première est soumise à la loi du *dernier déterminant*, à la loi de l'imagination; elle reflète la dernière impression que les sens ont reçue, elle suit la dernière modification que le mot a subie. Celle-ci, au contraire, est l'expression ou plutôt l'instrument d'une *analyse instinctive* qui classe les idées, en subordonnant celles qui sont accessoires à la plus importante, en distinguant entre la substance et l'accident dans les mots et dans la phrase. » (*Théorie générale de l'accentuation latine*, par H. WEIL et L. BENLOEW; Paris-Berlin, 1855, page 115.)

ne pas se tromper. Lors même qu'il ne sert pas ainsi de boussole, c'est-à-dire quand la loi de l'accent est violée, comme dans les mots *copule*, *spatule*, *fragile*, *polype* (à côté de *couple*, *épaule*, *frêle*, *poulpe*, mots congénères, régulièrement accentués), on doit conclure, sans hésitation, que le mot français est un mot latin presque intégralement reproduit, très facile à reconnaître, du reste, aux formes extérieures.

L'accent est donc aussi le justificateur de la mutilation et de la contraction des mots latins à l'époque où ils sont devenus français, au point de faire toujours désirer ces deux modes d'altération, même dans les mots qui ont été le plus respectés. En effet, ces mots français, faciles à reconnaître, malheureusement assez nombreux, en perdant leur caractère primitif par le déplacement de l'accent, c'est-à-dire de leur axe de gravité, trahissent une origine relativement récente et indiquent une nouvelle direction imprimée à la langue dans ses procédés populaires de formation, lesquels, peut-être, ont aussi perdu de leur force en raison du temps qui s'est écoulé.

Or, il est aisé de comprendre que cette nouvelle direction pourrait conduire la langue française à sa perte ou bien la transformer dans un sens tout à fait opposé à celui qui la caractérisait au moment de sa naissance. C'est pour cela que M. G. Paris appelle ces mots, formés contrairement aux lois de la langue française et accentués contrairement aux lois de la langue latine, des *mots barbares* (1).

(1) « Il arriva un jour, dans l'histoire de la langue française, où le lexique tiré directement de la langue latine parut ne plus suffire et l'on jugea bon d'accroître ce même lexique en empruntant au latin tels ou tels de ses mots qui n'avaient pas leurs correspondants en français. On se contenta alors de calquer sur les mots latins les nouveaux mots demandés ; mais l'on ne pensa pas à observer cette loi fondamentale de la persistance de l'accent tonique, non plus qu'à faire tomber telle ou telle consonne médiane, telle ou telle voyelle inaccentuée. A ces nouveaux termes, on a donné — ce qui pourrait sembler une sorte de dérision — le nom de *mots savants* ; aux mots d'origine vraiment naturelle, aux vrais mots français, aux mots corrects et bien formés, on a donné le nom de *mots populaires*. On ne s'en est pas tenu, dans la fabrication des mots savants, à calquer sur le latin des expressions dont le besoin se faisait sentir : on a reproduit également une foule de mots qui avaient déjà une forme populaire, une forme correcte, une vraie forme française. L'accent, par exemple, est sur la première syllabe dans les mots latins *debitum*, *cancer*, et, en français, ces deux

Chez les Latins, dans la prononciation des syllabes organisées en mots, il fallait tenir compte, indépendamment de leurs qualités constitutives, de deux modalités quantitatives différentes complétant leur valeur phonique : la *quantité* proprement dite, due à la mesure du *temps*, et l'*accent*, qui était aussi une sorte de *quantité* basée sur l'*acuité* ou ton élevé de la voix. Ces deux modalités, l'une complétée par l'autre, devaient produire, en effet, dans la phrase latine une variété rythmique aux allures musicales; mais il ne faut pas prendre à la lettre, dans un sens restreint, les paroles de Cicéron ou de Denys d'Halicarnasse sur le caractère général de la voix et sur les qualités du langage des hommes et en conclure que les Latins, en parlant, chantaient, chantaient toujours, en prose comme en vers. Cela aurait été insupportable et, la chose étant vraie, il est plus que probable que, pour marquer la différence entre le chant et le discours, les bons citoyens romains eussent fini par parler leur chant. En tout cas, le chant proprement dit n'aurait pas eu de raison d'être. On est donc dans la vérité lorsqu'on dit, en s'appuyant sur la foi de Varron, que l'accentuation antique était l'*image de la musique* (1) ; mais on exagère lorsqu'on répète avec Aristophane de Byzance qu'elle reproduisait les *sons de la musique* (2).

Par la *quantité*, il se produisait des syllabes brèves et des syllabes longues, c'est-à-dire des syllabes qui avaient une durée double de certaines autres, et cela avait lieu soit d'après ce qu'on était convenu d'appeler leur nature (et qui, en effet, à la longue, par la force de l'habitude, était devenue telle), soit d'après la

mots étaient changés très régulièrement en *delle*, *chancre :* la formation dite savante les reprit, et, négligeant l'accent tonique, elle fabriqua les formes vraiment barbares de *débit*, *cancer*. Les mots *opérer*, *cumuler*, *séparer* et une foule d'autres mots ont bien l'accent tonique sur la même syllabe que leurs modèles latins *operare*, *cumulare*, *separare*; mais ce ne sont que des formes savantes, des formes secondaires, en face d'*ouvrer*, *combler*, *sevrer*, qui ont négligé, comme il le fallait, la voyelle atone de la syllabe, située avant la voyelle accentuée. De même encore, les mots *lier*, *douer* représentent exactement les latins *ligare*, *dotare*, dont les mots savants *liguer*, *doter*, qui ont conservé la consonne médiane, ne sont qu'une imitation arbitraire. » (Hovelacque, *La linguistique*; Paris, 1876, pages 260-261.)

(1) Varron ap. Servium, *De Accentibus*, § 25.

(2) *Arcadius*, page 187, Barker.

position de la voyelle par rapport au nombre de consonnes qui suivaient, soit même par ces deux conditions réunies.

Par l'*accent*, il y avait des syllabes à ton élevé et d'autres à ton abaissé, suivant leur position relative et selon que les parties constituantes du mot suivaient plus ou moins régulièrement l'ordre historique de la dérivation ou juxtaposition.

Aussi, la quantité tenait-elle plutôt à l'origine et à la place des éléments les plus simples de la syllabe, les uns par rapport aux autres, sans égard à leur signification, tandis que l'accent tenait à l'origine et à la place de certaines syllabes, parties essentielles et significatives du mot, tant qu'elles n'étaient pas déterminées par d'autres syllabes accessoires et explicatives et, par cela même, subordonnées. La quantité n'était qu'une opération purement mécanique de la volonté; l'accent, au contraire, était un phénomène d'instinct conforme à la raison, ce qui démontre suffisamment que les actions réfléchies, même dans le domaine des langues, ne sont pas toujours les plus intelligentes. La voyelle affectée par la quantité principale (c'est-à-dire les voyelles longues) ou par l'accent primait toujours tous les autres éléments du mot, mais, dans le premier cas, indépendamment du nombre et de l'ordre des syllabes, et, dans le second, indépendamment du nombre et de l'ordre des lettres.

Il est vrai que les voyelles qui résultaient d'une contraction ou syncope au milieu des mots, par exemple *cogo* de *coago*, *nil* de *nihil*, devenaient longues; mais cette longueur adventice, loin de témoigner que deux syllabes avaient fini par n'en former plus qu'une seule et loin d'être l'infirmation du principe que nous venons de poser, était la confirmation de l'autre principe admis, savoir : que deux voyelles brèves sont égales à une longue.

La quantité des syllabes, étant même donné des caractères généraux favorables à son éclosion (1) et des facultés de prononciation incompatibles avec l'état actuel des organes, n'avait, en

(1) Parmi les faits favorables à cette éclosion, il faut signaler l'affaiblissement et même l'élimination de certaines consonnes, telles que l'*n* suivie d'une *s* ou d'une *f*; d'où, peut-être, par compensation, le besoin d'allonger le son de la voyelle privée de son appui.

latin, rien de profond ni d'inflexible. Elle était, au contraire, bien souvent le résultat d'un effort savant se heurtant contre les modulations de l'accent par ses divergences avec lui aussi bien que par ses coïncidences et une perturbation de la loi de la quantité naturelle, telle qu'elle doit exister. Elle était le fruit artificiel de traditions autres que les siennes, du pédantisme, de l'imitation (1) et parfois de la fantaisie de chacun, comme dans le cas des *ancipites* ou *communes*, qui pouvaient se prononcer de deux manières différentes (2). La rythmique, au témoignage de Denys d'Halicarnasse, pouvait tellement modifier les longues et les brèves, en les diminuant ou en les augmentant, que, très souvent, on arrivait à intervertir leur rôle et à leur donner une valeur tout autre que celle dont on était d'abord convenu. Soumise à des lois factices et à la licence des poètes, par lesquels elle nous est, la plupart du temps, connue, la quantité ne devait pas, comme telle, présenter ce caractère de persistance qui l'eût fait périr avec la langue et revivre avec elle (3). Elle devait donc se modifier profondément dans les transformations successives de la matière sur laquelle elle a dû opérer et donner lieu, d'après les traditions propres à chacune des langues néo-latines, à une autre quantité, et, pour le cas où les traditions n'avaient pas été évoquées, à cette quantité naturelle que la langue latine elle-même aurait eue si elle n'avait pas adopté des quantités artificielles.

C'est ce qui est arrivé, en effet. La quantité latine proprement dite n'a pas jeté de racines dans le domaine italien et, au grand

(1) « La langue populaire continuait à donner au latin l'accent tonique pour base, tandis que la langue savante le fondait, à l'imitation des Grecs, uniquement sur la quantité. » (G. Paris, *Du rôle de l'accent tonique dans la langue française*, 1862.)

(2) Ainsi, dans ce vers :

Et primo similis volucri, nunc vera volucris,

la syllabe commune *lu* doit être considérée comme brève dans *volucri* et comme longue dans *volucris*. Dans la prose, cependant, les syllabes *communes* avaient une quantité déterminée.

(3) Cela est si vrai que, lorsque la littérature savante tomba en décadence, la quantité tomba aussi. Depuis lors, « les grammairiens eux-mêmes n'ont plus de la quantité qu'une idée vague; ils hésitent pour la déterminer, sauf le cas où elle coïncide avec l'accent; ils ne la fixent qu'à l'aide d'exemples tirés de poètes ». (G. Paris, ouvrage cité, page 30.)

regret de ceux qui prétendent qu'elle s'y est glissée à l'insu de tout le monde et qu'elle existe, malgré tout, à l'état latent, rien n'est si peu prouvé que cette existence clandestine. Les deux séries de longues et de brèves combinées de vingt-huit manières différentes et auxquelles était subordonnée l'action même de l'accent (1) n'affectent nullement la langue italienne, ni de près ni de loin, et ce en raison même de l'empire que l'accent a repris sur l'autre quantité.

Toutefois, quoique la quantité latine n'ait pas été respectée par la langue italienne, elle n'est pas restée sans influence sur cette dernière, surtout lorsque la quantité était renforcée par l'accent tonique. Elle a servi, en effet, à conserver souvent intactes, dans leur identité, les voyelles primitives accentuées; car les plus importantes permutations de voyelles, les plus brusques retranchements, les plus choquantes contractions à l'intérieur des mots ont porté généralement sur les *brèves* accentuées, à l'exclusion des *longues* accentuées. C'est donc à l'accent tonique que revient l'honneur d'avoir sauvé nombre de voyelles primitives dans le grand naufrage où les autres ont sombré; mais leur longueur quantitative y a contribué pour beaucoup (2). En devenant ita-

(1) « L'accent est l'âme du mot, sans doute; mais l'âme ne se révèle à une autre âme que par un organe, et, chez les Latins, où il n'existait pas de toniques fortes, comme chez les modernes, cet organe, c'est la quantité. » (*Lettre sur la prononciation latine à l'abbé Gontier*, par LUIGI-CARLO ***; Le Mans, 1864.)

« Dans la langue latine, il suffit de connaître la quantité d'un mot pour en indiquer l'accent avec une grande précision; la quantité étant donnée, l'accent s'ensuit nécessairement. Et, dans cette relation entre les deux principes, c'est bien la quantité qui domine et l'accent qui obéit. On se tromperait en supposant le contraire. Que la flexion allonge la dernière voyelle de *hâmus*, l'accent descendra d'un temps et, de circonflexe, deviendra aigu : *hámos;* qu'elle allonge le mot, il descendra d'une syllabe : *hamórum*. Le même fait se présente dans la première déclinaison : *ára, árae, arárum*. » (*Théorie générale de l'accentuation latine*, par H. WEIL et L. BENLOEW; Paris-Berlin, 1855, pages 20-21.)

La quantité latine exerçait donc sur l'accent tonique un empire absolu, une influence double et décisive, car non seulement cette quantité désignait la place qu'il devait occuper, mais elle déterminait, avec une rigueur mathématique, sa nature et ses attributs.

(2) « Il est important de remarquer avec quelle précision les langues filles du latin, pour la plupart, distinguent, à l'origine, les *voyelles longues* et les *brèves* quand elles sont accentuées. Voici la règle : Les longues restent ce qu'elles sont, les brèves sont tantôt remplacées par des voyelles de même nature, tantôt diphtonguées; *u*, comme étant la plus pure, est celle

liennes, ces voyelles n'ont conservé de leur longueur que cette partie qui leur vient de l'accent tonique dans son nouveau rôle; mais elles ont persisté avec tous leurs traits caractéristiques, un seul excepté, celui-là même qui les avait fait survivre, car il paraissait désormais superflu au génie de la langue italienne, qui trouve que l'accent tonique donne assez d'étendue à une syllabe sans avoir recours à d'autres moyens. En outre, la langue italienne ne peut concilier, comme étant contradictoires, l'accentuation d'une voyelle avec sa brièveté absolue et de commande.

Quantité naturelle des syllabes italiennes.

Faut-il conclure de là que les syllabes italiennes, n'ayant pas la quantité de celles des Latins, n'ont pas une quantité propre et que les Italiens eux-mêmes ont perdu toute notion de quantité, comme l'a prétendu récemment un écrivain de mérite, ou qu'ils ont seulement une quantité à valeur muable et incertaine, comme d'autres l'ont affirmé? Assurément non.

L'italien n'a pas cet *élément* plus ou moins *précieux à l'aide duquel les langues classiques reflétaient par des nuances de formes presque insaisissables les modifications les plus délicates de la pensée* (1); mais il a de quoi le remplacer avantageusement.

Les syllabes italiennes ont, avant tout, abstraction faite de la poésie, cette quantité naturelle et logique, la **quantité phonétique**, commune, en principe, à toutes les langues, quantité qui peut servir d'appui à d'autres quantités et dépend du *nombre* des éléments qui composent toute syllabe, de la *place* qu'ils occupent

qui résiste le plus. Les longues sont donc, par leur quantité, protégées aussi dans leur qualité : ce sont réellement des lettres doubles; elles ont la consistance de ces dernières... On peut conclure avec assez de sûreté de la persistance ou du changement des toniques latines (sauf *a*) à leur quantité; celles qui persistent se manifesteront comme voyelles longues, celles qui changent, comme voyelles brèves. » (Diez, *Grammaire des langues romanes*, tome Ier.)

(1) *Lettre sur la prononciation latine à l'abbé Gontier*, par Luigi-Carlo ***; Le Mans, 1861.

et aussi de la *qualité* qui les distingue les uns des autres, ainsi que nous l'avons précédemment fait remarquer à la page 11.

En effet, quant au *nombre* des éléments condensés dans les syllabes, il faut bien qu'il y en ait des *longues* et des *brèves*, car, à chaque nouvel élément articulé ou vocalique qui entre en combinaison syllabique avec une voyelle, quelque grand que soit leur point de fusion, il se présente quand même l'un de ces deux cas : ou le temps syllabique se prolonge en proportion de la quantité des efforts produits par l'organe (1), et on obtient alors des syllabes inégalement *longues* ou *brèves*, selon que les syllabes sont plus ou moins chargées de consonnes et de voyelles; ou bien le son de la voyelle principale diminue son étendue sonore à l'avantage d'autres sonorités, et on a alors des voyelles principales plus ou moins *longues*, suivant qu'elles sont plus ou moins étouffées par des articulations ou par d'autres voyelles. Il y aurait donc toujours ou des syllabes ou des voyelles *longues* et *brèves* à différents degrés, car il ne serait guère possible d'imaginer une voyelle conservant la même étendue à chaque nouvelle addition d'éléments par un temps normal syllabique, à moins d'admettre une sorte d'emboîtement de lettres qui aurait pour conséquence un emboîtement de syllabes, et ainsi de suite.

Quant à la *place* ou *disposition* des éléments dans la syllabe, si leurs différences ne correspondaient à aucune différence de longueur, il n'y en aurait plus aucune entre la voyelle d'une

(1) D'Alembert : « Parmi les voyelles et les consonnes, il y en a de plus ou de moins faciles à prononcer, de plus ou de moins sourdes, de plus ou de moins rudes, et c'est la combinaison de ces consonnes et de ces voyelles qui fait qu'une syllabe est plus ou moins douce, plus ou moins sourde. De plus, comme il y a des syllabes qu'on prononce plus ou moins aisément, il y a aussi des suites de syllabes qu'on prononce plus ou moins aisément que d'autres. Une syllabe se prononce d'autant plus aisément ou plus difficilement à la suite d'une autre que l'organe doit conserver plus ou moins la disposition qu'il a dû prendre pour prononcer la première. Sur quoi, il faut remarquer que deux consonnes de suite forment chacune une syllabe, parce qu'il y a toujours nécessairement un *e* muet entre deux, et comme cet *e* muet passe fort vite et ne se prononce pas, l'organe est obligé de faire d'autant plus d'efforts pour marquer la double consonne; voilà pourquoi les langues, comme l'allemand, qui abondent en consonnes multiples à la suite les unes des autres sont plus rudes que d'autres langues, où cette multiplication des consonnes est plus rare. » (*Esprit, maximes et principes de d'Alembert*, page 265.)

syllabe directe, par exemple *ra*, prise isolément ou suivie d'une autre syllabe semblable *ra*, et la voyelle d'une syllabe inverse, par exemple *ar*, seule ou suivie d'une syllabe directe *ra*. Et pourtant, si l'on y prend garde, dans le mot *arra*, la consonne de la première syllabe se fait entendre plus fortement que celle de la première syllabe du mot *rara*. Or, cela n'est guère possible qu'aux dépens de la voyelle précédente, envahie et déprimée, pour ainsi dire, par l'effet assourdissant et retentissant de l'*r* dans tout son libre jeu (1).

Les Français ont tellement senti que la place de la consonne, concurremment avec le nombre, est un facteur de quantité que, contrairement à la règle arbitraire des Grecs et des Latins (2), ils ont établi l'usage de redoubler, dans bien des cas, la consonne après une voyelle brève. Exemples : *bête — bette*, *côte — cotte*, *hâle — halle*, *hôte — hotte*, *maître — mettre*, *mâle — malle*, *pâte — patte*, *saine — senne*, *tête — tette*, etc.

D'autre part, considérant comme obstacle à la longueur la présence de la consonne (et, en tout cas, la présence de certaines consonnes) après la voyelle, ils ont allongé constamment les voyelles devant lesquelles l'*s* est tombée, ou même d'autres consonnes. Exemples : *âne*, *côte*, *forêt*, *âme*, *rêne*, etc.

Ainsi, les Français en sont arrivés, dans ce domaine, par la logique des choses, à la quantité naturelle.

Quant à la *qualité* des éléments réunis dans la syllabe et à l'influence qu'elle exerce sur sa longueur, il convient de se rappeler, pour les voyelles, qu'il y en a qui perdent presque leur personnalité au contact de certaines autres, ce qui n'est pas fait pour leur conserver une égale mesure; et, par rapport aux articula-

(1) « Si nous prononçons la syllabe *ka*, l'effet produit sur l'oreille est très différent de celui que donne la syllabe *ak*. Dans le premier cas, le bruit consonnantal est produit par le mouvement de la langue et du palais, qui ouvrent tout d'un coup le passage; dans le second, par les mêmes organes qui le ferment. Ceci se sent encore mieux dans *pa* et dans *ap*. Avec *pa*, vous entendez le bruit de deux portes qui s'ouvrent ; avec *ap*, celui de deux portes qui se ferment. » (MAX MULLER, IIIe leçon.)

(2) Cependant, en latin « les consonnes doubles, et particulièrement les liquides, se trouvent souvent à la suite des voyelles brèves ». (WEIL et BENLOEW, ouvrage cité, page 35.)

tions, il est facile de comprendre que les unes demandent, pour être prononcées, un plus grand effort que les autres, que cet effort peut se compliquer par le passage éventuel entre consonnes d'espèces opposées et que toute augmentation de l'effort dans l'articulation tendant à prolonger le son de la syllabe doit être réparé par la voyelle, au moyen de réductions plus ou moins sensibles de sa surface sonore, ou compté dans la syllabe (et, à proprement parler, dans le temps de la syllabe) comme un élément additionnel dans ses termes ordinaires de proportion.

Les syllabes italiennes ont donc cette quantité qui dépend de l'étoffe sonore dont elles sont composées, de son poids ou densité et de sa distribution.

Toutes ces causes se combinant et se modifiant entre elles déterminent leur valeur quantitative et multiplient à l'infini leurs différences, plus faciles cependant à reconnaître qu'à être soumises à une analyse minutieuse.

Beaucoup de ces différences, que Diez a entrevues en en exagérant la portée et en passant presque à côté de la véritable cause qui les produit, dépendent, il est vrai, de la présence ou de l'absence de la voyelle en position telle qu'elle était comprise par les Latins; car la consonne, à la fin d'une syllabe, abat la sonorité de la voyelle et en abrège la cadence; mais la voyelle en position aussi bien que le fait contraire sont des causes concomitantes et même subordonnées par rapport à la suturation syllabique, c'est-à-dire eu égard à la richesse et à la variété des éléments phoniques qui entrent en composition sur tous les points de la syllabe. En effet, la voyelle de la syllabe *stra*, dans le mot *strame* (litière), sera plus longue que la voyelle en position de la syllabe *stram* dans le mot *stramba* (corde de genêt d'Espagne); mais aussi la voyelle de la syllabe *ram*, dans le mot *rampa* (griffe), sera plus longue, la syllabe étant moins saturée, que celle de la syllabe *stram* dans le même mot *stramba* ci-dessus mentionné.

Cette quantité naturelle, telle qu'elle ressort de la présente étude, n'est pas soumise à l'empire de la volonté, et c'est tout ce qu'elle demande. Elle est moins incertaine que la quantité latine

et aussi moins monotone, car elle possède plusieurs séries de longues et de brèves qui, par leurs mesures variées, en dehors de toute combinaison entre elles, se prêtent mieux au jeu des alternances.

Il ne serait pas impossible, à la suite d'une étude approfondie, de donner leur juste mesure et de les classer; mais cela n'est pas nécessaire; car, en soumettant cette quantité naturelle à un calcul exact, elle perdrait de sa spontanéité et pourrait se dénaturer par quelques erreurs, qui en engendreraient d'autres.

Avec tous les égards que méritent les travaux de M. Leardi (1), édités par les soins de M. Fornaciari, nous croyons que le problème consiste moins à donner un étalon de la quantité italienne par des procédés d'expérimentation plus ou moins ingénieux, qu'à prouver tout simplement qu'il en existe aussi une dans cette langue; que cette quantité est naturelle et qu'elle ne doit pas être confondue avec la quantité latine de la période classique, ni avec celle qui lui vient de l'accent tonique avant et après cette période.

Nous nous sommes borné à cette tâche, déjà suffisamment difficile par elle-même, et si, par hasard, l'on trouvait que nous l'avons remplie dans une certaine mesure, nous n'en croirions pas moins avoir trop avancé.

Nature de l'accent tonique italien.

En dehors de la quantité naturelle, les syllabes italiennes, et implicitement les voyelles, ont cette autre quantité, plus réfléchie, qui résulte de l'accent tonique dans toute son expansion et dans toutes ses conséquences de rapport.

« Une syllabe, dit M. Egger (2), dont le son *s'élève* gagne en *accent*; une syllabe dont le son *s'allonge* gagne en *quantité.* »

(1) *I tempi della pronunzia*; Firenze, 1884.

(2) *Grammaire comparative.*

Or, en italien, le son de la syllabe accentuée s'élève et surtout s'allonge par le seul fait de son accentuation; donc, l'accent italien remplit le double rôle d'allonger et d'élever le son des syllabes.

L'action de l'accent tonique, legs précieux de la langue mère transporté dans le domaine de la langue italienne, aux mêmes places et presque toujours invariablement, se complique ici dans ses manifestations. Cette action se modifie dans le sens qu'elle augmente de force et d'intensité et que l'*élévation* de la voix devient, en même temps, et tend à devenir de plus en plus, une *longueur*, sans tenir compte, dans les cas analogues, du degré d'élévation, représenté en latin par l'*aigu*, le *grave*, qui en était l'assoupissement, et le *circonflexe*, qui les contenait tous les deux. Tel est, du reste, le caractère général de l'accent dans presque toutes les autres langues vivantes. M. H. Weil le reconnaît aussi : « Le mélange de syllabes plus fortes et plus faibles constitue l'accentuation moderne, le mélange des syllabes plus aiguës et plus graves constitue l'accentuation antique... L'*intensité* caractérise l'accent moderne, l'*acuité* l'accent antique (1).

L'accent tonique, chez les Latins, avait fini par n'être plus exclusivement (comme il l'avait été antérieurement) un élément de quantité, et encore moins de quantité pondérable. Cela est fort compréhensible. En latin, on avait créé ou importé une expression classique de quantité qui avait empiété sur l'autre, sans que rien pût en justifier l'origine. L'italien, issu directement des entrailles du latin populaire, greffé sur les débris des anciens dialectes rajeunis, lesquels avaient peut-être précédé le latin lui-même, ne pouvait tenir compte de cette expression fictive, peu conforme aux lois de sélection linguistique, et il a confié le soin de la quantité à l'accent tonique, sauf la part de quantité naturelle qui se dégage de la saturation et de la constitution des syllabes, c'est-à-dire de leur valeur phonique à tous les points de vue.

(1) *Théorie générale de l'accentuation latine*, par H. Weil et L. Benloew; Paris Berlin, 1855, page 5.

Par conséquent, l'accent latin, en devenant italien, a gagné en simplicité et en intensité, comme il a gagné en liberté, en affectant souvent la dernière syllabe et même la quatrième et la cinquième à compter de la dernière. Or, il conquiert ces dernières positions sans déserter son poste absolu et naturel, c'est-à-dire par l'apocope et par l'enclise; et, tout en réalisant une plus grande variété dans les mots, sans rien changer à leur ancienne accentuation, il renforce encore davantage la syllabe d'élévation en lui joignant, et en rabaissant devant elle, deux, trois et même quatre syllabes atones. L'accent italien devient ainsi, pour ces syllabes inertes, un véritable centre d'attraction.

Grâce à son nouveau rôle et à son adaptation tout italienne, l'élévation du ton dans une syllabe, qui a pour contre-coup son rabaissement dans les autres, se traduit à l'oreille italienne ou correspond effectivement à une insistance de la voix produisant une véritable longueur dans certaines syllabes dominant tout le mot, par rapport à certaines autres, qui doivent d'autant plus s'effacer devant la syllabe culminante qu'elles sont plus fréquentes en ordre de succession.

Malgré sa nature différente, l'accent tonique italien ne cesse point d'être, dans ses effets, ce qu'il était à l'origine, un élément de renforcement dans la phonation, ainsi que de cohésion syllabique, l'*apex* des grammairiens latins dans toute l'acception du mot, un véritable sommet par où la voix monte et descend, exécutant bien souvent, dans le même mot (exemple : *paralìtico*), les deux mouvements à la fois.

Double action indirecte de l'accent sur les atones ou syllabes de rabaissement.

A part son action directe sur les syllabes d'élévation, où il se fixe, l'accent tonique exerce donc une action indirecte des plus variées sur les syllabes de rabaissement qui en sont dépourvues. Mais cette action indirecte n'a pas toujours la même por-

tée; tantôt elle s'exerce seulement sur les éléments vocaliques de ces syllabes, en déterminant leur point de fusion phonique, et tantôt sur l'ensemble de ces mêmes syllabes pour déterminer leur plus ou moins grande brièveté les unes par rapport aux autres.

La quantité prosodique des syllabes et des voyelles dépend tellement de l'action, tant directe qu'indirecte, de l'accent tonique, et cette action indirecte a une si grande influence sur le point de fusion de certaines voyelles, que, d'après la place que cet accent occupe vis-à-vis d'elles (non exclus le cas où il les affecte directement), il peut engendrer dans une même syllabe, mais dans des mots différents, jusqu'à quatre sortes d'*i*, qui diffèrent les unes des autres par le degré de quantité prosodique et par la nuance de leur diphtongaison. Exemples :

*D**i**o* (Dieu).
*Indi**o*** (déifia).
***I**ndio* (indien).
*Idi**o**ta* (idiote) (1).

Dans le premier cas, l'accent, tombé de tout son poids sur l'*i* lui-même, le détache de l'*o*, et, en lui conservant toute son originalité, l'élève au-dessus de la voyelle forte. Dans le second exemple, l'*i* ne se fusionne pas encore avec l'*o*; mais, par l'effet de l'accent tonique sur cette dernière voyelle, il n'occupe plus qu'une place secondaire. Dans le troisième exemple, l'accent tonique, se trouvant sur la syllabe précédente, permet à l'*o* de se fondre avec l'*i* et de l'absorber par le seul fait de sa force prédominante. Enfin, dans le quatrième exemple, l'*i* est tout à fait écrasé par tout le poids de la voyelle forte renforcée par le surplus de l'accentuation.

Nous avons dit que l'autre mode d'action indirecte de l'accent s'exerce sur l'ensemble des syllabes inaccentuées d'un mot, soit qu'elles précèdent, soit qu'elles suivent la syllabe accentuée; nous

(1) La voyelle en caractère gras est celle qui est affectée par l'accent tonique.

avons ajouté que cette action a pour effet de fixer la mesure de la brièveté à laquelle elles sont astreintes en raison même de leur nombre et pour autant que le mot reste invariable.

La brièveté des atones étant leur principal caractère, nous pouvons même dire leur seul caractère, si elles s'allongent, ce n'est donc que grâce à l'action indirecte de l'accent dans les limites de leur plus grande et de leur moindre brièveté ou bien indépendamment de cette action dans des conditions d'ordre phonique créées par la quantité naturelle.

L'action indirecte de l'accent tonique sur les syllabes atones ou de rabaissement se manifeste, à différents degrés, de la manière suivante : Lorsqu'une syllabe atone se trouve seule à côté d'une syllabe accentuée et n'est pas accompagnée par d'autres syllabes atones, elle se prononce naturellement, sans effort et dans le temps strictement nécessaire à la mise en action de ses éléments, ce qui permet à la syllabe accentuée (sur laquelle la voix traîne quelque peu, toujours dans la même mesure) de primer sur l'inaccentuée et de tenir la première place dans le mot. Cette syllabe atone est une syllabe *simplement brève*. D'autre part, lorsque la syllabe atone est accompagnée par une autre syllabe de même nature et qu'il faille employer, pour prononcer l'une des deux, moins de temps qu'il n'en faut pour prononcer une syllabe atone de la première catégorie, — ce qui permet à la syllabe tonique de dominer sur les autres, — dans ce cas, chacune des syllabes atones réunies sera considérée comme *plus brève* ou *doublement brève*. Enfin, lorsque trois syllabes atones se trouvent réunies dans le même mot, chacune de ces syllabes est *très brève* ou *triplement brève*, car la vitesse qu'on met à les prononcer ne fait qu'augmenter sur les autres de la deuxième catégorie, pour que l'avantage reste toujours à la syllabe accentuée.

Par conséquent, une syllabe accentuée, quelle que soit sa place et quelle que soit la composition de ses éléments, est toujours plus longue que toute autre syllabe inaccentuée, suivante ou précédente, de même structure et dans la même position; tandis que

chacune des deux atones se suivant dans le même mot doit être plus brève que chacune des deux atones isolées prises à part dans différents mots. De même, chaque syllabe atone d'un groupe de trois se succédant dans le même mot sera plus brève que chacune de celles d'un groupe de deux. Exemples :

CitTA (ville).
Cari**TA** (charité).
PAne (pain).
CamPAne (cloches).
PAnico (panique).
PA*scolano* (ils paissent) (1).

Il existe, au contraire, une véritable égalité de valeur prosodique entre toutes les accentuées, quelle que soit leur place dans les mots et abstraction faite de l'accent auxiliaire (dont il sera question ailleurs), employé dans les mots pentasyllabiques ou dans d'autres d'une polysyllabie encore plus encombrante. L'inégalité n'existe que dans les atones. C'est peut-être aussi à cause de cette égalité chez les unes et de cette inégalité chez les autres que deux accentuées ne se rencontrent jamais l'une après l'autre dans un même mot (2), tandis que les atones peuvent se suivre à la file par deux, par trois et par quatre, la décroissance de *ton* ou d'*élévation*

(1) Les syllabes toniques en caractère gras sont toutes égales dans leur longueur. Les syllabes atones en caractère moins gras le sont aussi dans leur brièveté, mais le sont moins que celles en caractère romain, comme celles-ci le sont moins que celles en caractère italique. En d'autres termes, les syllabes *toniques* sont représentées par des majuscules en caractère gras ; les atones *simplement brèves* par des minuscules du même caractère ; les atones *doublement brèves* par le caractère romain, et les atones *triplement brèves* par le caractère italique. Ces différents caractères, adoptés ici pour mieux expliquer et faire comprendre la chose, ne se trouvent pas dans la grammaire.

(2) Elles ne se rencontrent pas non plus l'une après l'autre dans deux mots différents, c'est-à-dire à la fin de l'un et au commencement de l'autre. Dans ce cas, la première accentuée s'*atonise* et s'appuie sur l'autre. Exemples :

MOTS SÉPARÉS.	MOTS RASSEMBLÉS.
CitTA (ville).	CITTA BELla.
BelLA (belle).	CITTA PROSsima.
PROSSIMA (prochaine).	

s'opérant en raison directe du nombre, sinon de l'ordre de succession des syllabes après la tonique.

Il est vrai, cependant, en dépit de toute égalité de valeur prosodique, que, de deux syllabes toniques, celle qui se termine par une voyelle devant une consonne simple sera plus longue que celle qui se termine par une voyelle en position. Mais cette différence, se rapportant à la quantité naturelle, modifie légèrement, sans la neutraliser, la quantité prosodique.

Nous n'avons parlé, jusqu'ici, que des syllabes atones qui se trouvent à la suite des accentuées. Il reste à nous occuper encore de celles qui précèdent ces dernières. Celles qui suivent, nous l'avons vu, vont jusqu'à trois et, par un effort dû uniquement à l'enclise, même jusqu'à quatre ; celles qui précédent et qui s'appuient sur la syllabe tonique principale ne peuvent être qu'au nombre de deux au maximum. Voilà une première distinction.

Celles qui précédent parcourent une ligne ascendante et, par cela même, demandent une plus grande dose d'énergie de la part des organes de la phonation ; celles qui suivent glissent sur une ligne descendante et coûtent moins de fatigue. C'est là une deuxième distinction.

Enfin, celles qui précédent peuvent prendre à leur remorque l'accent auxiliaire, tandis que les autres ne sont soutenues que par l'accent principal. Ceci est une troisième distinction.

Y a-t-il donc une différence à établir entre les syllabes atones qui précédent l'accentuée et celles qui la suivent, ou, pour poser la question en termes plus précis, les atones, dites par nous *précédentes*, sont-elles moins brèves que les *suivantes*, et les secondes sont-elles plus brèves les unes que les autres? Nous avons déjà répondu à cette dernière question ; examinons donc les autres.

D'après Diez, il n'est pas nécessaire que les voyelles des syllabes atones précédant les syllabes accentuées aient toutes la même brièveté, et il en offre comme preuve le fait de tolérer dans cette situation des diphtongues excédant en longueur les autres voyelles atones et pouvant aussi excéder les accentuées. D'autre part, la

voyelle atone placée à la suite d'une syllabe accentuée est — toujours d'après lui — la plus brève possible parce que des diphtongues ou des voyelles en position ne peuvent pas se trouver dans cette situation.

D'accord avec l'illustre maître sur le premier point, pourvu qu'il s'agisse de diphtongues à émission de voix prolongée, nous le sommes aussi sur le second, mais pour des raisons autres que celles alléguées par lui. En effet, la compatibilité de la diphtongaison et de la voyelle en position avec l'atonicité n'est pas démentie par le fait. Les mots

CO-glie-re (cueillir),
CA-glia-ri (Cagliari),
TA-que-ro (ils se turent),
O-tran-to (Otrante),

et autres, offrent, pour les deux cas, des exemples assez frappants et assez décisifs pour qu'il subsiste à ce sujet l'ombre d'un doute.

La brièveté moindre des syllabes atones *précédentes* reste donc établie. Elle se base sur un des principes énoncés par Diez, avec notre interprétation, mais aussi sur la nature de l'effort de la voix opérant un mouvement ascensionnel. Quant à l'inégalité de ces syllabes atones *précédentes*, inégalité se produisant dans la mesure de leur moindre brièveté, il est évident qu'elle existe aussi, qu'elle dépend principalement de ces mêmes causes qui amènent l'inégalité dans les atones *suivantes* et, en outre, de la loi du milieu, c'est-à-dire des influences qu'exercent sur les atones *précédentes* les syllabes finales d'autres mots placés au devant d'elles.

Ces syllabes finales absorbent (surtout dans les verbes) les syllabes atones *précédentes* du mot qui vient après, jusqu'à leur faire perdre le caractère de syllabes, si elles commencent par une voyelle. Si elles commencent par une consonne, les syllabes finales les font parfois sortir de leur atonicité en les chargeant d'un accent auxiliaire.

Cela n'arrive jamais pour les atones *suivantes*, qui restent

invariables dans tous les milieux, pourvu que le mot dans la composition duquel elles entrent ne change pas. Exemples :

Mot isolé : *Libert***a**.
Mot accompagné : *La libert***a** (1).

L'accent auxiliaire.

Outre l'accent tonique principal, qui correspond, en quelque sorte, à l'accent aigu des Grecs et des Latins et au demi-accent des Français (2), il existe un accent tonique secondaire, qui correspond peut-être à l'accent grave des Grecs, lorsqu'il se trouvait sur la dernière syllabe d'un mot suivi d'autres mots, ou bien à l'*accent latin moyen*, transition entre le grave et l'aigu d'après la théorie de Varron et de Nigidius Figulus, calquée sur celle du grammairien grec Tyrannion l'aîné. Cet accent n'est autre chose qu'un accent tonique, atténué et subordonné à l'autre.

On peut aller jusqu'à dire que c'est l'accent principal lui-même, s'affaiblissant par la présence d'un autre accent semblable, aussitôt que le mot s'allonge par la flexion au delà de quatre syllabes, c'est-à-dire aussitôt qu'un nouvel accent tonique apporté par un suffixe de dérivation vient s'établir dans le corps du mot, sur la pénultième syllabe. Exemples :

*Migli***o***re* (meilleur) — *miglioram***e***nto* (amélioration).

Il faut deux conditions pour avoir un accent auxiliaire : cinq syllabes et un accent principal sur la pénultième, ou bien quatre

(1) Afin de faire comprendre par la figuration les principes contenus dans les exemples ci-dessus, nous aurions dû adopter, pour les atones précédentes, un signe ou un caractère particulier ; mais, en présence des difficultés typographiques que ce système présente, nous comptons sur l'intelligence du lecteur pour y suppléer. Cependant, l'accent auxiliaire sera représenté par une petite capitale. Quant aux voyelles frappées d'un accent tonique principal, elle seront représentées dorénavant par des minuscules en caractère gras.

(2) D'après M. G. Paris (ouvrage cité), ce demi-accent se place sur la dernière syllabe du premier substantif des composés formés de substantifs accouplés, tels que *chevau-légers*, *sapeurs-pompiers*.

syllabes et un accent principal sur la dernière, ce qui revient au même, car tous les mots ayant un accent final ne sont que des mots apocopés, qui en avaient eu cinq à l'origine, ou bien des mots relativement récents, formés sur les modèles des apocopés.

La position de l'accent tonique auxiliaire — aussi bien que son existence — n'est donc pas déterminée par le nombre total des syllabes d'un mot, mais seulement par le nombre de syllabes qui précède l'accent principal, car il faut que l'accent auxiliaire soit toujours suivi de loin de l'accent principal à la quatrième syllabe avec intercalation d'une atone, en général, et de deux atones, plus rarement. (Voir les exemples aux pages 165-166.)

Ainsi, les tétrasyllabes accentués à la dernière syllabe (mots presque toujours formés par apocope), tels que *fatAlit***a** (fatalité), *felIcit***a** (félicité), *pirAmid***a***l* (pyramidal), *scarAvent***a***r* (lancer avec force), etc., aussi bien que les hexasyllabes avec l'accent sur l'antépénultième, tels que : *incorregg***i***bile* (incorrigible), *poppA-mil***e***simo* (chercheur d'antiquailles), sont à considérer par rapport à l'accent principal et à l'accent auxiliaire comme s'ils étaient des pentasyllabes. Il s'ensuit que les mots *calAmit***a** (calamité) et *impAreggi***a***bile* (incomparable), l'un à quatre, l'autre à six syllabes, se trouvant tous les deux dans les conditions requises, c'est-à-dire avec l'accent principal sur la quatrième, prennent l'accent auxiliaire au même titre, par exemple, que *fumIcazi***o***ne* (fumigation), tandis que le mot *felIcissimo* (très heureux), à cinq syllabes comme l'autre, mais avec l'accent principal sur la troisième, n'est pas susceptible d'accent auxiliaire.

L'accent auxiliaire peut se manifester pareillement dans des mots plus courts, ayant moins de cinq ou de quatre syllabes, c'est-à-dire dans les trissyllabes, dans les dissyllabes et même dans les monosyllabes, pourvu que les mots trissyllabiques ou dissyllabiques soient accentués à la dernière syllabe, que chacun des monosyllabes soit précédé d'un autre mot de son espèce et que tous ces mots (c'est-à-dire chacun des monosyllabes et des polysyllabes, pour ce qui le concerne) puissent s'appuyer à un mot suivant ayant l'accent à la deuxième syllabe. Il est clair que ces

différentes combinaisons de cinq syllabes, formant deux ou trois groupes séparés correspondant à deux ou trois mots, ne constitueront, au point de vue de l'accent auxiliaire, qu'un seul groupe et seront considérées comme un seul mot. Exemples :

Di lA passato (passé par là).
Di grAn valore (de grande valeur).
CavAl donato (cheval donné).
CittA murata (ville murée).

Grâce à l'influence que l'accent d'un mot exerce sur l'accent de l'autre et aux modifications réciproques que les syllabes de ces mots subissent par le voisinage, dans le degré de leur sonorité, les mots accentués à la dernière syllabe (récemment ou anciennement apocopés) sont condamnés à perdre leur accent toutes les fois qu'ils sont suivis immédiatement d'un autre mot ayant l'accent sur la première syllabe (*virtu debole* — vertu faible). Ils sont aussi condamnés à voir transformer leur accent principal en accent secondaire lorsqu'ils sont suivis d'un mot ayant l'accent sur la deuxième syllabe (*virtU feroce* — vertu cruelle). Enfin, ils ne conservent l'accent principal que lorsqu'ils sont suivis d'un mot ayant l'accent sur la troisième syllabe : *citta potentissima* (ville très puissante).

Si le mot qui suit l'accentuée a pour première syllabe une voyelle, cette voyelle, au point de vue de l'accent auxiliaire, en prose comme en vers, ne compte pas. Ainsi, les mots *citta opulentissima* (ville très riche) ont la même valeur prosodique que *citta potentissima*.

Place de l'accent tonique.

Fixer la place de l'accent tonique est chose aussi importante qu'établir son existence et nous dirons même que c'est la prouver, car la valeur du mot ne tient parfois qu'à cela et le déplacement arbitraire d'un accent, lorsqu'il ne correspond pas à un change-

ment de signification, peut faire d'un mot un *psophôs*, c'est-à-dire, d'après Héraclite, un bruit vide n'exprimant aucune idée. En effet, c'est par la place où se trouve l'accent tonique qu'en français *félicité* (substantif) diffère de (je) *félicite* (verbe), et *mérite* (verbe) de *mérité* (participe passé), l'*e* muet n'étant qu'une manière d'être de la voyelle atone et la conséquence du séjour de l'accent tonique dans la syllabe précédente (1).

A l'exception de la grande masse des mots grecs qui sont passés par Rome, de quelques dérivations dans les conjugaisons des verbes et d'autres légères anomalies communes à toutes les langues romanes et bien plus rarement propres à l'italienne, l'accent tonique conserve, en règle générale, dans cette langue, la place primitive qu'il avait en latin.

Mais les Latins, d'accord en cela avec les Éoliens (2), ne le laissaient que rarement sortir des syllabes intermédiaires, ne lui permettaient que deux positions, la pénultième et l'antépénultième, et ne le faisaient pas reculer plus loin de la troisième syllabe à gauche, quelle que fût la longueur du mot. Le caractère topographique de l'accent latin est bien donc celui-ci : à part les monosyllabes recevant l'aigu ou le circonflexe, les mots sont tous barytons, c'est-à-dire paroxytons ou proparaxytons. Jamais l'accent ne peut franchir une pénultième, et si quelques cas exceptionnels se présentent, ils ne sont dus qu'à l'action de l'apocope et aux privilèges dont jouissent, en tout temps et en tout lieu, les mots étrangers (3).

(1) « Les accents servent souvent à distinguer les significations d'un même mot, différentes selon leur position. Exemples : θεοτόκος, mère de Dieu ; θεότοκος, fils de Dieu ; βίος, vie ; βιός, arc ; δῆμος, peuple ; δημός, graisse ; θεά, déesse ; θέα, spectacle, etc. » (*Traité de l'accent grec*, par LONGUEVILLE.)

(2) Il y avait, pourtant, plus d'un point de divergence entre le système prosodique des Latins et celui des Éoliens. Chez les derniers, par exemple, « les mots à pénultième longue aimaient à reculer leur accent jusqu'à la troisième syllabe avant la fin, tandis qu'en latin ils étaient nécessairement paroxytons ou propérispomènes ». (WEIL et BENLOEW, ouvrage cité, page 110.)

(3) « La voyelle de l'enclitique *ne* est souvent apocopée, sans que l'accent change de place : *tantôn'*, *placuit*, *concurrere*, *motu* ; de même, *credôn'*, *habeôn'*, *audin'*. etc. Nous croyons qu'on prononçait aiguës les voyelles brèves de *itân'*, *satin'*, et peut être même les voyelles

Les Italiens, au contraire, outre ces positions, lui accordent aussi celles de la quatrième syllabe et de la cinquième avant la fin du mot, de même que celle de la dernière syllabe. Le fait se présente, en apparence, comme une dérogation aux lois de la persistance de l'accent; mais il n'en est rien au fond; car, pour être à la dernière ou à la quatrième syllabe, l'accent n'en est pas moins à sa place. Voici, tout simplement, ce qui arrive : dans l'un de ces cas paraissant dérogatoires, la dernière syllabe latine tombe et celle qui était la pénultième devient la dernière ; dans l'autre, une nouvelle syllabe s'ajoute à l'originaire et celle qui était la pénultième devient la dernière. Rien n'est changé pour l'accent ; le nombre de syllabes seul varie. Exemples :

Virtutem — *virtu* (vertu).
Recitant — *recitano* (récitent).

Le caractère de l'accent tonique italien, par rapport aux autres langues romanes, est donc d'une plus grande variété topographique, non sans avoir égard à l'étymologie. En effet, assez souvent il est oxytonique, surtout par apocope, c'est-à-dire qu'il affecte la dernière syllabe ; généralement, il est paroxytonique, c'est-à-dire qu'il porte sur l'avant-dernière syllabe ; il est moins fréquemment proparoxytonique, c'est-à-dire placé sur l'antépénultième syllabe, et il est même, quoique plus rarement encore, antéproparoxytonique, c'est-à-dire placé sur la quatrième syllabe à partir de

abrégées de *vidèn'*, *abin'*. L'oxytonie est très rare en latin, mais le tour interrogatif semble la justifier dans ce cas. S'il faut en croire Priscien, l'impératif *produc*, les parfaits *fumat*, *cupit*, *audit*, les adverbes *illic*, *istic*, les substantifs *nostras*, *optimas*, *Capenas* et leurs analogues, avaient le circonflexe sur la dernière, parce qu'ils tenaient lieu des formes complètes : *p oduce*, *fumâvit*, *illicce* (ou *illice*), *nostratis*. On peut facilement l'admettre pour les parfaits contractés en *ât* et *ît*; qui sont rares et exceptionnels. Quant aux autres formes, nous ne savons jusqu'à quel point l'usage s'accordait avec la règle des grammairiens. Elle ne s'étendait certainement pas à toutes les formes contractées et apocopées. Les substantifs en *al* avaient, dans l'origine, la terminaison *âle*; cependant, *vectigal*, *tribûnal*, etc., n'étaient pas accentués sur la dernière, l'abréviation de l'*a* ne permet pas d'en douter... En outre, les mots grecs, d'après Servius, passaient dans le discours latin en conservant les mêmes lettres, la même désinence et aussi l'accent primitif. On prononçait *Pallás* avec l'aigu sur le deuxième *a*, *fatidicae Mantûs*, avec le circonflexe sur la finale. » (*Théorie générale de l'accentuation latine*, par H. Weil et L. Benloew; Paris-Berlin, 1855, pages 62-64.)

la fin; mais, dans ce cas, il ne l'est que par paragoge ou par enclise. Nous ne parlons pas des places encore plus reculées de l'accent, car elles constituent non seulement une exception, mais une véritable excentricité de la langue.

Les Italiens en sont donc venus ainsi, par un chemin tout autre, au même résultat que les Grecs, avec cette différence que l'accent grec restreint son action aux trois dernières syllabes du mot, tandis que l'accent italien l'étend jusqu'à la quatrième, en comptant de droite à gauche, contrairement à l'assertion de M. Jean Fleury, qui croit que l'accent, en italien, doit se placer *forcément* sur l'une des trois dernières syllabes.

L'accent principal italien se place donc :

Dans les *dissyllabes*, généralement sur la première syllabe :

*P***a***ne* (pain).
*V***i***no* (vin).
*L***a***tte* (lait).

Mais aussi sur la dernière syllabe, en vertu des exceptions créées par l'apocope et par la prosthèse : addition d'un préfixe ou particule proclitique au commencement d'un monosyllabe auparavant accentué. Exemples :

PAR APOCOPE.

LATIN.	ITALIEN.
*Bonit***a***tem.*	*Bont***a** (bonté).
*Piet***a***tem.*	*Piet***a** (pitié ou piété).
*Vilit***a***tem.*	*Vilt***a** (lâcheté).

PAR PROSTHÈSE.

*Dappi***e** (mot composé de *da* et *pi***e**) — (au pied).
*Laggi***u** (mot composé de *la* et *gi***u**) — (là-bas).
*Perci***o** (mot composé de *per* et *ci***o**) — (pour cela).

Quoiqu'il y ait des philologues qui affirment, on ne sait pourquoi, que les voyelles finales accentuées, même lorsqu'elles ne sont pas suivies d'autres accentuées, sont des *brèves décidées*, il reste donc acquis, par le double fait que nous venons de signaler aussi bien que par leur rôle dans la poésie, qu'elles se

conservent *longues* après comme avant l'apocope et après comme avant la prosthèse.

Dans les *trissyllabes*, l'accent affecte généralement l'avant-dernière syllabe. Exemples :

*Dol**o**re* (douleur).
*Piac**e**re* (plaisir).
*Ramp**o**gna* (reproche).

Mais il se montre aussi sur la dernière syllabe, par suite d'une ancienne apocope ou par une prosthèse dissyllabique s'opérant ainsi : un mot à deux syllabes ayant l'accent soit sur la première, soit sur la deuxième, s'agglutine au-devant d'un monosyllabe pour faire un mot composé de trois syllabes ; mais, dans le travail de composition, ce dissyllabe perd l'accent qui lui est propre, se soumet à l'accent du monosyllabe et joue ainsi le rôle d'un simple proclitique. Exemples :

MOTS SIMPLES APOCOPÉS.

LATIN.		ITALIEN.
*Carit**a**tem*	—	*carit**a*** (charité).
*Paupert**a**tem*	—	*povert**a*** (pauvreté).
*Societ**a**tem*	—	*societ**a*** (société).
*Volupt**a**tem*	—	*volutt**a*** (volupté).

MOTS COMPOSÉS.

*Altres**i*** (aussi)	formé de ***a**ltro*	et ***si***.
*Colass**u*** (là-haut)	» de *col**a***	et ***su***.
*Oltracci**o*** (en outre)	» de ***o**ltre*	et *ci**o***.
*Parler**o*** (je parlerai)	» de *parl**a**r(e)*	et *h**o*** (1).

Assez souvent, l'accent porte sur la première des trois syllabes dont se compose le mot :

A. D'après le type latin ou grec, ou grec latinisé. Exemples :

*B**a**lsamo* (baume). — *Bi**a**simo* (blâme).
*C**a**lamo* (canne). — *Sch**e**letro* (squelette).
*P**o**polo* (peuple).

(1) Tous les futurs, et même les conditionnels, ont été formés, en italien aussi bien qu'en français, par la contraction de l'infinitif avec le présent et le parfait indicatif du verbe *avoir*. Une apocope de l'infinitif étant nécessaire avant de passer à la prosthèse dissyllabique, il faut donc, pour obtenir cette sorte de trissyllabes oxytons, se servir d'infinitifs trissyllabiques.

B. Par paragoge. Exemples :

LATIN.		ITALIEN
Amant	—	*amano* (ils aiment).
Amabant	—	*amavano* (ils aimaient).
Timent	—	*temono* (ils craignent).
Timebant	—	*temevano* (ils craignaient).

C. Par enclise. Exemples :

Dategli (donnez-lui).
Fatelo (faites-le).
Prestami (prête-moi).

D. Par un recul facultatif qui n'est dû qu'à un idiotisme.

E. Enfin, par un recul de l'accent tonique. Ce recul est parfois inexplicable (1). D'autres fois, il résulte explicitement de ce qu'on a, par erreur, transféré à l'infinitif italien l'accent tonique de l'indicatif présent latin, sans tenir compte du déplacement de cet accent dans la langue mère. Exemples :

LATIN.		ITALIEN.
Ficatum	—	*fegato* (foie).
Patavium	—	*Padova* (Padoue).
Secale	—	*segala* (seigle).
Ardeo — ardere	—	*ardere* (brûler).
Luceo — lucere	—	*lucere* (luire).
Pendeo — pendere	—	*pendere* (pendre).
Splendeo — splendere	—	*splendere* (briller).

Dans les *tétrasyllabes*, généralement, l'accent relève la pénultième. Exemples :

Casolare (masure).
Nascondiglio (cachette).
Veritiero (véridique).

Mais il relève aussi la dernière syllabe quand les tétrasyllabes se trouvent dans les mêmes conditions établies pour les dissyllabes et les trissyllabes accentués, lorsque les mêmes causes et procédés de formation allégués pour ces derniers se repro-

(1) Pour quelques-uns des mots en question, l'accentuation, à première vue inexplicable, se rattache directement, d'après Diez et G. Paris, à celle du latin rustique.

duisent à leur égard. Il y a cependant, alors, une différence à signaler, provenant du nombre des syllabes : les tétrasyllabes ayant la syllabe finale accentuée prennent, en plus, un accent auxiliaire à la deuxième, et ce en raison de ce qui a été dit à la page 155. Exemples :

LATIN.		ITALIEN.
*Ferocit**a**tem*	—	*ferocit**a*** (férocité).
*Malignit**a**tem*	—	*malignit**a*** (malignité).
*Mendicit**a**tem*	—	*mendicit**a*** (mendicité).
*Salubrit**a**tem*	—	*salubrit**a*** (salubrité).

*Imp**E**rocch**e*** (car)	formé de *in*, *per**o***	et *ch**e***.
*Conciosiach**e*** (attendu que)	» de *con*, *ci**o***, *sia*	et *ch**e***.
*Ramm**E**ntero* (je rappellerai)	» de *ramment**a**r(e)*	et *ho*.
*Rivolger**a*** (il retournera)	» de *riv**o**lger(e)*	et *ha*.

Si l'accent principal porte sur l'antépénultième syllabe d'un tétrasyllabe, — ce qui a lieu parfois, avec les mêmes distinctions établies pour les trissyllabes, — cet accent principal domine le mot, et la deuxième syllabe, par conséquent, ne reçoit pas l'accent auxiliaire. Exemples :

*Inv**a**lido* (invalide).
*Narc**o**tico* (narcotique).
*Div**i**nano* (ils deviennent), du latin *divinant*.
*Fat**i**gant* — *fat**i**cano* (ils fatiguent), » *fatigant*.
*Prendi**a**molo* (prenons-le).
*Sedi**a**moci* (asseyons-nous).
*Dir**o**glielo* (je le lui dirai).
*Av**e**vamo*, en place de *avev**a**mo* (nous avions).
*Am**a**vamo*, » *amav**a**mo* (nous aimions).

Parfois, l'accent affecte aussi, dans cette catégorie de mots, la syllabe qui précède l'antépénultième :

A. Par paragoge, au présent de l'indicatif, à l'impératif et au subjonctif de quelques verbes. Exemples :

LATIN.		ITALIEN.
*F**a**bricant*	—	*f**a**bbricano* (ils fabriquent).
*R**e**citant*	—	*r**e**citano* (ils récitent).

B. Par simple enclise, à la 2e personne du singulier de l'impératif des mêmes verbes. Exemples :

Fabbricalo (fabrique-le).
Recitami (récite-moi).

C. Enfin, par double enclise dans tous les autres verbes dissyllabiques. Exemples :

Diamoglielo (donnons-le-lui).
Fatecene (faites-nous-en).

Dans les mots *pentasyllabiques*, l'accent principal demeure généralement sur l'avant-dernière syllabe, concurremment avec l'accent auxiliaire, qui a sa place marquée à la deuxième ou, d'après quelques grammairiens, à la première syllabe. Cette classe de mots est précisément celle par où l'accent auxiliaire commence à faire son apparition. Elle lui en fournit les occasions les plus fréquentes, de la manière la plus naturelle. Les tétrasyllabes oxytoniques et les hexasyllabes proparoxytoniques sont, il est vrai, en prosodie, les équivalents des pentasyllabes paroxytoniques; mais seulement par exception. Exemples :

CortEsemente *Cortesemente*	(courtoisement).	*Precipitando* *PrEcipitando*	(précipitant).
Gravitazione *GrAvitazione*	(gravitation).	*PredEstinato* *PrEdestinato*	(prédestiné).
Meridionale *MEridionale*	(méridional).	*Vertiginoso* *VErtiginoso*	(vertigineux).

L'accent principal apparaît aussi sur la dernière syllabe des pentasyllabes formés par apocope ou d'après le modèle des mots apocopés. Dans ce cas, l'accent faible, autrement dit auxiliaire, qui suit de près l'accent fort dont il dépend, avance d'une syllabe et s'arrête sur la troisième. Exemples :

Fiorentinità (idiotisme florentin).
Mascolinità (masculinité).
Peregrinità (rareté).

Bien que nous ayons dit ailleurs que les mots accentués à la cinquième syllabe, formés exclusivement par l'enclise, constituent

de véritables excentricités dans la langue, ces mots n'en existent pas moins et il y en a même qui ne sont pas contraires à l'usage. Parmi les types de l'espèce, citons les suivants, qui sont les plus employés :

I*ndicaglielo* (indiques-le-lui).
*F***a***bbricacene* (fabrique-nous-en).

Dans les mots hexasyllabes, ainsi que dans les pentasyllabes dont nous venons de parler, il y a toujours deux accents, à peu d'exceptions près : le principal, qui porte soit sur l'avant-dernière, soit sur l'antépénultième, soit même sur la dernière syllabe, et l'auxiliaire, qui affecte la troisième ou bien la deuxième et même la première. Il est à noter cependant que les hexasyllabes, accentués à la fin, comptent comme des heptasyllabes. Or, les heptasyllabes, outre l'accent principal, prennent, selon la place de cet accent, tantôt un seul auxiliaire, comme les pentasyllabes, mais alors exclusivement sur la troisième ; tantôt deux, dont l'un sur la deuxième et l'autre sur la quatrième. Les hexasyllabes oxytons suivent donc la même règle que les heptasyllabes. Les bien rares octosyllabes et ennéasyllabes que possède la langue italienne suivent aussi cette règle, sinon toujours, au moins assez souvent dans sa première partie. La seule différence à noter pour ces derniers, si différence il y a, c'est que leur deuxième accent auxiliaire tombe souvent sur la cinquième syllabe plutôt que sur la quatrième. Exemples :

Mots à six syllabes.

*Costituzion***a***le* (constitutionnel).
*Freneticam***e***nte* (avec frénésie).
*Ripetutam***e***nte* (itérativement).
*Corruttibilit***à** (corruptibilité).
*Peripat***e***tico* (péripatéticien).
*Fantastic***a***ggine* (bizarrerie).
*Originalit***à** (originalité).
*E tutti a un tempo, concordevolm***e***nte* (1)
(et tous en même temps, de commun accord).

(1) Casti, *L'Asino*.

Mots à sept syllabes.
- *Incommensurabile* (incommensurable).
- *Paraliticamente* (en paralytique).
- *Naturalizzazione* (naturalisation).
- *Cavallerescamente* (cavalièrement).
- *Impercettibilità* (incompréhensibilité).

Mot à huit syllabes : *Costantinopolitano* (natif de Constantinople).
Mot à neuf syllabes : *Particolarissimamente* (très particulièrement).

Il ne faut pas moins que des mots de onze syllabes, tels que :

Immisericordiossisimamente (sans aucune miséricorde),
Incostituzionalissimamente (tout à fait inconstitutionnellement),
Precipitevolissimevolmente (avec la plus grande précipitation),

pour engager trois auxiliaires et un accent principal; mais il faut se méfier de ces mots, car ils prennent plus de place qu'ils ne contiennent d'idées et ils sont contraires à l'harmonie et au plan de la langue.

Indépendamment du nombre absolu des syllabes, et d'après la position de l'accent prosodique, les mots italiens ont été divisés en quatre classes distinctes, avec une nomenclature toute spéciale : ceux qui ont l'accent sur la dernière syllabe marquée de l'accent grave s'appellent *tronchi* (tronqués ou iambiques) (1); ceux qui l'ont sur l'avant-dernière s'appellent *piani* (entiers ou trochaïques); ceux qui sont accentués sur l'antépénultième sont désignés par le nom de *sdruccioli* (glissants ou dactyliques); enfin, ceux qui portent l'accent sur l'avant-antépénultième se nomment *bisdruccioli* (une fois plus glissants ou peons). On dirait, en effet, en prononçant ces mots, que, de leur point culminant, qui est la syllabe accentuée, la voix glisse sur les atones comme sur une pente.

Déplacement de l'accent tonique conformément aux lois de la dérivation et de la composition.

La persistance de l'accent latin dans la langue italienne n'implique pas l'immobilité de cet accent. Quand l'accent est passé

(1) Les désignations d'*iambiques, trochaïques*, etc., propres à la quantité latine, ne sont ici appliquées à l'accent que figurativement.

dans la langue par un mot type, parfois seul quoique fidèle représentant de toute une famille de mots, ce mot type, qui n'est pas une barrière au delà de laquelle l'accent en question ne puisse aller, mais un signe de son identité, doit lui permettre de changer de position suivant les lois propres à la dérivation des mots italiens. De là le déplacement continuel de l'accent dans les nouveaux dérivés du mot type et dans ses composés, suivant la progression graduelle des formes les plus initiales aux formes les plus complexes et élaborées, s'écartant parfois de la règle latine, qui est la même dans l'accentuation et non pas dans la dérivation.

Le déplacement de l'accent peut se produire de deux manières : par recul et par avancement.

Le cas de recul ne s'observe, en général, qu'en remontant historiquement et analytiquement à la plus simple expression grammaticale du mot, à sa plus primitive acception ou à sa forme la plus populaire :

*Perd**o**no* (je pardonne),	précède	logiquement	*perdon**o*** (il pardonna),
*Pr**e**dico* (je prêche),	»	»	*predic**o*** (il prêcha),
***E**ramo* (nous étions),	»	»	*erav**a**mo* (nous étions);

mais, parfois aussi, par une déformation du mot latin. Exemples :

LATIN.		ITALIEN.
*Ab**i**etem*	—	*ab**e**te* (sapin).
*Par**i**etem*	—	*par**e**te* (pavois).
*Respond**e**re*	—	*risp**o**ndere* (répondre).

L'avancement, au contraire, s'effectue par la filiation et la différenciation des mots en raison directe de leur développement et de leur plus grande complexité. L'accent a donc une tendance très marquée à avancer dans une direction opposée à la racine, en présence de toute nouvelle augmentation ou prolongation du mot, c'est-à-dire vers la terminaison et avec la terminaison. C'est avec la terminaison que le mot grandit et se développe, mais ce n'est que par l'accent qu'elle attire que tout changement dans ses végétations, dirons-nous, est, pour ainsi dire, sanctionné. En latin,

l'accent se déplace aussi continuellement, lorsqu'un mot s'accroit par des suffixes : *la**u**s*, *la**u**do*, *laud**à**mus*, *laudab**à**mus*, *lau-dat**u**rus*, *laudatur**o**rum;* mais, tandis qu'en italien l'accent finit pour aboutir parfois à la dernière syllabe, en latin on le voit descendre toujours vers la fin du mot, sans y arriver jamais.

Sa marche en avant n'a rien d'irrégulier ni de forcé. Elle s'opère naturellement, par des lois propres à la langue italienne ou analogues à celles de la langue latine. Cependant, elle se manifeste de trois manières différentes : par la dérivation sur une grande échelle, par la flexion dans plusieurs de ses accidents et par la composition dans des limites bien plus étroites que celles des deux autres moyens.

Parlons d'abord de la dérivation.

Tout suffixe italien, soit qu'il se trouve tiré du latin pour être employé dans de nouvelles combinaisons, soit qu'il constitue un produit original, a son accent à lui et dicte la loi de l'accentuation à toutes les parties précédentes du mot dans la composition duquel il entre.

Il y a trois sortes de suffixes :

1° Ceux qui se reproduisent, tout en se modifiant, du latin avec les mots dont ils font partie;

2° Ceux qui se reproduisent aussi du latin, mais isolément, après modification, et qui s'adaptent à des mots nouveaux;

3° Ceux qui sont propres à la langue italienne.

Les premiers et les seconds se sont transmis, presque toujours avec leur accent s'ils en avaient un, et sans accent dans le cas contraire. Exemples :

AVEC L'ACCENT.	MOTS NOUVEAUX.
*Lig**a**men* — *leg**a**me* (lien);	— *gent**a**me* (racaille).
*Mant**e**llum* — *mant**e**llo* (manteau);	— *cart**e**llo* (cartel).
*Oliv**e**tum* — *oliv**e**to* (bois d'oliviers);	— *rover**e**to* (bois de rouvres).
*Pag**a**nus* — *pag**a**no* (païen);	— *itali**a**no* (italien).
*Pastor**a**lis* — *past**o**rale* (pastoral);	— *capor**a**le* (caporal).
*Proc**a**cem* — *proc**a**ce* (impudent);	— *nidi**a**ce* (niais).
*Vol**u**men* — *vol**u**me* (volume);	— *patt**u**me* (balayure).

SANS L'ACCENT.	MOTS NOUVEAUX.
Collegium — *collegio* (collège);	— *rasoio* (rasoir).
Dramaticus — *drammatico* (dramatique);	— *energico* (énergique).
Horribilis — *orribile* (horrible);	— *indicibile* (indicible).
Indaginis — *indagine* (recherche);	— *melensaggine* (sottise).
Salicem — *salice* (saule);	— *soffice* (souple).
Serotinus — *serotino* (tardif);	— *platino* (platine).
Spectaculum — *spettacolo* (spectacle);	— *moccolo* (lumignon).

Quelquefois, l'accent, qui ne se trouve pas dans le suffixe latin, mais dans le radical ou dans l'infixe précédent, se rencontre une syllabe plus loin, attiré par le suffixe italien. Exemples :

Alacer	—	*allegro* (allègre).
Buccina	—	*buccina* (trompette).
Compania (bas latin)	—	*compagnia* (compagnie).
Crystallinus	—	*cristallino* (cristallin) (1).
Filiolus	—	*figliuolo* (filleul).
Integrum	—	*intero* (entier).
Patina	—	*patena* (patène).
Varicem	—	*varice* (varice).

Quant aux suffixes de formation à peu près italienne, ils se reproduisent invariablement avec l'accent sur la pénultième, même lorsqu'ils sont doubles ou bien précédés d'un infixe ou syllabe de liaison, sauf dans les cas où, par une sorte d'enclise, ils entraînent à leur suite la syllabe *lo*. Exemples :

SUFFIXES SIMPLES.

Aggio — *paggio* (page).
Aglia — *ortaglia* (herbes potagères).
Ata — *suonata* (sonate).
Ezza — *fortezza* (forteresse).
Igia — *cupidigia* (cupidité).

(1) D'après M. G. Paris, il n'y a pas, dans ce mot, un déplacement d'accent proprement dit, mais un simple remplacement de la terminaison latine *inus* avec un *i* bref atone, par la terminaison italienne *ino* avec un *i* accentué long.

SUFFIXES COMPOSÉS.

*Acci**o**ne* — *om-acci**o**ne* (homme gros).
*Ell**i**no* — *fior-ell**i**no* (petite fleur).
*Er**e**llo* — *vecchi-er**e**llo* (bon petit vieux).
*Ic**i**no* — *fium-ic**i**no* (petite rivière).
*Onc**e**llo* — *ghiott-onc**e**llo* (petit gourmand).

EXEMPLES D'EXCEPTIONS.

1re forme.	2e forme.
***A**tto*	***a**ttolo* — *omci**a**tto* — *omici**a**ttolo* (petit bout d'homme).
***O**nzo*	***o**nzolo* — *rap**o**nzo* — *rap**o**nzolo* (raiponce).
***O**tta*	***o**ttola* — *pall**o**tta* — *pal**o**ttola* (petite boule).
***U**zzo*	***u**zzolo* — *panier**u**zzo* — *panier**u**zzolo* (petit panier).

Il y a, en outre, des suffixes latins qui ne se reproduisent pas du tout. Mais, abstraction faite des différences essentielles qui existent entre les deux systèmes de dérivation et des lacunes inévitables qui se rencontrent, ça et là, dans les deux vocabulaires, bien des mots italiens procèdent souvent parallèlement avec le latin dans le développement des formes secondaires et, par suite, dans le déplacement de l'accent.

Les noms abstraits surtout, qui ne sont que l'apanage des langues les mieux organisées et les plus travaillées par l'esprit philosophique, en formant en italien leurs nominatifs d'après les cas secondaires latins, refoulent, par leurs suffixes distancés du radical, grâce aux finales de la déclinaison, bien loin l'accent principal. Malgré cela, toutefois, rien n'est changé quant à la place.

Les adverbes eux-mêmes, qui remplacent en italien les terminaisons en *e* et en *ter* par la terminaison en *mente*, n'adoptent, en définitive, qu'un autre suffixe latin en voie de formation (1), avec l'accent qui lui était propre. Exemples :

LATIN.

***A**mo* — *am**a**bilis* — *amabil**i**ssimus* — *amabilit**a**tem* — *amabiliter.*

(1) « Une formation adverbiale importante s'opère avec l'ablatif du substantif *mens*, qui, en qualité de simple suffixe, comme l'allemand *weise* (*scherzweise*) et avec le même sens,

ITALIEN.

Amo — amabile — amabilissimo — amabilità — amabilmente.

A travers les profonds changements phoniques et morphologiques qui se sont opérés dans le passage du latin à l'italien, dans les désinences de flexion et surtout dans les verbales; malgré les amputations ou les simplifications (ressemblant à des vides) survenues dans leur système; en dépit des innovations qui ont troublé l'ordre et la destination primitive des temps et qui ont démantibulé le mécanisme des conjugaisons, la persistance de l'accent est, le plus souvent, sauvegardée dans les verbes de formation italienne, et la loi du déplacement de ce même accent, dans le cours de leurs vicissitudes et de leurs accidents, se rattache de près à celle de la dérivation.

Cependant, l'accent recule, de fois à autre, dans les infinitifs de certains verbes et, parfois aussi, au présent de l'indicatif. Exemples :

LATIN.		ITALIEN.		FRANÇAIS.
Colligere	—	*cogliere*	—	(cueillir).
Miscere	—	*mescere*	—	(mêler).
Movere	—	*muovere*	—	(mouvoir).
Nocere	—	*nuocere*	—	(nuire).
Ridere	—	*ridere*	—	(rire).
Cooperio	—	*cuopro*	—	(je couvre).

Il avance dans les infinitifs d'autres verbes de deux manières différentes : directement, par suite de notions fausses sur la valeur prosodique de chaque syllabe; ou bien indirectement, par une adaptation hybride de la terminaison propre à une certaine classe

remplace les finales latines *e* et *iter* en s'unissant aux adjectifs de toute espèce et, assez souvent aussi, aux pronoms. En effet, des expressions comme *devota mente*, *placida mente*, *tranquilla mente*, ont provoqué des formations impropres comme *pari*MENTE, *rapida*MENTE, *breve*MENTE, *alterna*MENTE. Ce procédé est connu du latin du plus ancien moyen âge : *in alia mente*, italien : *altramente*... La forme du substantif ajouté est, en italien, *mente* (à l'exception de *altrimente*); en français, *ment* : *douce*MENT, *aucune*MENT, etc. » (DIEZ, ouvrage cité.)

de verbes latins au radical d'un verbe d'une autre conjugaison. Exemples :

LATIN.		ITALIEN.		FRANÇAIS.
Cadere	—	*cadere*	—	(tomber).
Diminuere	—	*diminu*IRE (1)	—	(diminuer).
Plaudere	—	*plaud*IRE	—	(applaudir).
Rapere	—	*rap*IRE	—	(ravir).
Sapere	—	*sapere*	—	(savoir).
Sculpere	—	*scolp*IRE	—	(sculpter).
Statuere	—	*statu*IRE	—	(statuer).
Tremere	—	*trem*ARE	—	(trembler).

L'accent avance aussi sur l'avant-dernière syllabe des verbes en *ico,* correspondant à *eggio* en italien (*amarico — amareggio*, je rends amer). Mais, après quelques reculs et quelques avancements, après quelques déviations insignifiantes hors de la ligne tracée par le latin, il y rentre et détermine sa place aussi dans les verbes.

En effet, à part les quelques personnes du plus-que-parfait du subjonctif devenu parfait en italien, l'accent se porte, dans l'une et dans l'autre langue, vers la désinence de flexion, d'autant plus loin que la forme de celle-ci est plus complexe et plus raffinée. Exemple :

LATIN.

Amo — amabam — amavi.

ITALIEN.

Amo — amava — amai — amerò.

Les futurs et les conditionnels, combinaisons nouvelles produites par la suffixation au thème conjugable d'autres verbes d'origine relativement plus récente, tels que les auxiliaires (2), ne sont que la confirmation de la proclivité de l'accent coïncidant avec la complexité croissante des mots.

Dans la composition, le déplacement de l'accent suit une marche analogue à celle que nous venons d'indiquer pour la dérivation et la flexion, c'est-à-dire que celui des mots qui prend la place de la désinence conserve son accent primitif dans la même position

(1) Ici, les petites capitales désignent le changement de terminaison.

(2) MAX MULLER, *Chips from a German Workshop*, tome II, page 5.

qu'il occupait avant la composition, et que celui qui précède le perd tout à fait, ou, si les conditions voulues sont remplies, il l'échange avec un accent auxiliaire qui porte sur la deuxième syllabe. Exemples :

MOTS COMPOSÉS AYANT UN ACCENT PRINCIPAL.

Buondi (bonjour),	composé de	*buon* (bon) et de *di* (jour).
Oggidi (le jour d'aujourd'hui),	»	*oggi* (aujourd'hui) et de *di* (jour).
Semimorto (demi-mort),	»	*semi* (demi) et de *morto* (mort).
Storceleggi (mauvais avocat),	»	*storce* (qui tord) et de *leggi* (lois).
Vanagloria (sot orgueuil),	»	*vana* (vaine) et de *gloria* (gloire).

MOTS COMPOSÉS AYANT UN ACCENT PRINCIPAL ET UN ACCENT AUXILIAIRE.

CavAllarmato (cavalier armé),	composé de	*cavallo* (cheval) et de *armato* (armé).
CavAlcavia (arcade),	»	*cavalca* (il est à cheval) et de *via* (chemin).
GalAntomone (grand honnête homme),	»	*galante* (galant) et de *omone* (homme grand).
LatInitalico (latin italianisé),	»	*latino* (latin) et de *italico* (italien).
Secondogenito (puiné),	»	*secondo* (second) et de *genito* (généré).

Ainsi donc, si, par hasard, l'ordre des parties de la composition était interverti, ce qui arrive rarement, la syllabe du mot précédent devenu suivant reprend l'accent qu'elle avait perdu, tandis que l'autre mot, qui l'avait conservé jusque-là, grâce à sa place spéciale, le perd à son tour par le changement survenu. Exemples :

Capogiro / *Girocapo*	(vertige)	composé de	*giro* ou *gira* (tour ou tourne) et de *capo* (tête).
Collotorto / *Tortocollo*	(cagot)	»	*collo* (cou) et de *torto* (courbé).

Monosyllabes proclitiques et enclitiques (1).

Il faut se garder de confondre l'*enclise*, qui, en changeant les oxytons en paroxytons et ainsi de suite, ne déplace jamais l'accent comme en latin (2), avec la *composition*, qui le déplace tout en augmentant, comme l'autre, le nombre des syllabes d'un mot. La *composition* se fait entre polysyllabes et polysyllabes ayant un accent et parfois entre polysyllabes et monosyllabes qui sont censés en avoir un. De là, le déplacement de leur accent. L'*enclise*, au contraire, a lieu entre polysyllabes accentués et monosyllabes dépourvus d'accent, ou bien entre deux monosyllabes, tous deux inaccentués. De là, fixité de l'accent. Mais, dans ce dernier cas, par le seul fait de leur jonction, un de ces deux monosyllabes acquiert un accent provisoire, qu'il conserve ou qu'il quitte selon le milieu dans lequel est placé le mot de formation enclitique, — ce qui démontre que, dans plus d'un cas, l'accent tonique n'est encore que ce qu'il fut dans l'origine : le produit de la relativité et de la multiplicité des syllabes dans les mots, la condition même de la polysyllabie.

Les monosyllabes qui se prêtent à l'enclise sont de deux sortes :

(1) Voici ce que dit M. G. Paris, au point de vue français, sur ces monosyllabes, d'une manière trop sommaire toutefois pour être complète :

« Les pronoms, articles prépositions, conjonctions monosyllabes sont dépourvus d'accent français; ces mots peuvent être appelés proclitiques, car ils s'appuient généralement sur le mot suivant : *je viens te voir, le roi que j'aime, si tu crois que je suis*. La suspension de la phrase sur un de ces mots leur donne naturellement l'accent... Dans certaines locutions, comme les verbes interrogatifs : *crois-je, sais-je*, ou bien : *tuons-le*, ces mots sont enclitiques, pourvu qu'ils soient en *e*; *tu*, *vous*, dans ce cas, prennent l'accent et c'est le verbe qui les précède qui devient proclitique par rapport à eux : *sais-tu*, *voulez-vous*, *tuons-les*. » (Ouvrage cité.)

Voici, d'autre part, ce que dit sur le même sujet M. Quicherat :

« Il y a des proclitiques en latin comme en grec et en français, et ce sont généralement les mêmes parties du discours. Quant nous disons : *le jardin*, *la rose*, *les hommes*, *je porte*, *vous portez*, *qui vient*, *deux hommes*, les monosyllabes *le*, *la*, etc., sont des mots sans accent. Pareillement, *que je vois* semble former un mot de trois syllabes ayant l'accent sur la dernière. » (*Versification latine*, page 348.)

(2) En latin, les enclitiques ne reçoivent pas l'accent; mais elles l'attirent toujours sur la finale du mot qui précède : *amatve*, *terraque*, *hominumque*, *vidistisne*, etc. La préposition *cum*, placée après le pronom relatif *qui*, *quae*, *quod*, prend elle-même l'accent aigu : *quicum*, *quibuscum*.

proclitiques, lorsqu'ils précèdent les mots, et *enclitiques*, lorsqu'ils se lient aux mots précédents. Les uns et les autres se rencontrent près des mots accentués, qui les attirent et auxquels ils s'unissent assez souvent dans l'écriture et toujours dans la prononciation.

Les *proclitiques* sont généralement des particules prépositives à l'état libre ou des préfixes volants, tels que : *a*, *co*, *con*, *di*, *dis*, *fra*, *in*, *per*, *pro*, *so*, *stra*, etc. Exemples :

Con :	CON (1) *ragione* (avec raison).	
Dis :	DIS*illudere* (désillusionner),	de *illudere* (illusionner).
Fra :	FRA*ntendere* (entendre mal),	de *intendere* (entendre).
In :	IN *vero* (en vérité).	
Pro :	PRO*nipote* (arrière-neveu),	de *nipote* (neveu).
Stra :	STRA*ricco* (très riche),	de *ricco* (riche).
Tra :	TRA*scelta* (choix soigné),	de *scelta* (choix).

Les *enclitiques* sont généralement, d'une part, les particules pronominales et, d'autre part, les articles déterminatifs, lesquels sont bien souvent les enclitiques des proclitiques. Exemples :

Lo (le) — *fal*LO (fais-le).
Gli (lui) — *dite*GLI (dites-lui).
Gliene (en lui) — *dando*GLIENE (en lui donnant).

Les mots accentués dominent indistinctement toutes ces particules, soit qu'ils les précédent, soit qu'ils les suivent ; mais, lorsque ces particules se lient entre elles, faisant mot à part et donnant naissance à un accent provisoire, ce sont toujours les proclitiques qui ont l'avantage sur les enclitiques et deviennent le siège de cet accent. En effet, dans la formation des articles contractés, l'accent occasionnel créé par l'adjonction d'un enclitique à un proclitique va se placer sur la première des deux syllabes. Exemples :

Allo (au),	formé de *a* (à)	et *lo* (le).
Dello (du),	» de *di* (de)	et *lo* (le).
Dallo (chez le, par le),	» de *da* (chez, par)	et *lo* (le).
Nello (dans le),	» de *in* (dans)	et *lo* (le).

(1) Les petites capitales désignent ici les particules proclitiques et, plus loin, les particules enclitiques.

L'accent porte aussi, de préférence, sur les proclitiques, dans quelques combinaisons des particules prépositives avec les particules pronominales et dans les combinaisons isolées de celles-ci entre elles. Exemples :

*M**e**co* (avec moi).	*M**e**lo* (me le).
*T**e**co* (avec toi).	*V**e**lo* (vous le).
*N**o**sco* (avec nous).	*Gli**e**lo* (le lui).
*V**o**sco* (avec vous).	*Gli**e**ne* (en lui).

Il n'est pas inutile de rappeler ici que, si des combinaisons enclitiques, telles que *m**e**lo*, *v**e**lo*, etc., viennent à perdre leur accent provisoire, soit avant certains mots, soit à la fin de ceux-ci, cette perte leur est commune avec n'importe quel autre dissyllabe mis dans la même position. Même après cette perte d'accent, il n'est pas indifférent de dire, ainsi que le prétendait M. Leardi (1), *cene m**a**nda* (il nous en envoie) ou *m**a**ndacene* (envoie-nous-en); car, même en considérant, dans un cas aussi bien que dans l'autre, les deux particules réunies comme deux atones destinées à rester invariablement telles, on doit toujours reconnaître leur inégalité, les atones qui précédent une accentuée étant constamment moins brèves que celles qui la suivent.

L'accent italien comparé à l'accent français.

Un fait incontestable, c'est que la langue française et la langue italienne ont en commun l'accent tonique et que cet accent n'est autre chose que l'aigu latin, profondément modifié dans l'une et dans l'autre.

Quelque modifié qu'il soit, il a persisté cependant à la place occupée jadis dans la langue mère.

En règle générale, la syllabe accentuée des mots italiens, quoique ordinairement intérieure, et la syllabe sonore accentuée

(1) *I tempi della pronunzia italiana.*

des mots français, quoique constamment finale, ne sont que la reproduction de la syllabe accentuée latine, plus ou moins dégagée des syllabes qui les environnaient autrefois et placées dans deux milieux différents, non opposées.

S'il y a des dérogations à la règle, elles sont relativement récentes et ne proviennent, au surplus, que de quelques faits insolites étrangers à la nature même des deux langues (1).

La tendance de la langue française à la condensation, ou bien à l'élimination des dernières syllabes atones, combinée avec l'assourdissement de la voyelle finale qui les remplace à sa manière, tout en produisant des mots à terminaison masculine, ayant l'accent sur la dernière syllabe, et d'autres à terminaison féminine, l'ayant sur l'avant-dernière, ce qui revient à dire uniformément sur la dernière fortement prononcée, cette tendance ne l'a pas empêché de conserver l'accent à la même place qu'il avait en latin et qu'il a en italien. Cela prouve, de la part des premiers créateurs de la langue française, plutôt le besoin de raccourcir les mots, dû à une faculté spéciale d'articulation, à la phonétique de leur idiome (2), à l'impuissance ou à l'incompatibilité

(1) « La persistance de l'accent tonique latin dans la langue française est une règle générale et absolue, qu'on peut ainsi formuler : *L'accent latin persiste en français dans tous les mots d'origine populaire. Tous les mots où cette loi est violée sont d'origine savante.* » (BRACHET, *Les doublets du langage français.*)

(2) « Le latin, une fois introduit dans les Gaules et en Espagne, a subi dans chacun de ces deux pays des changements phonétiques particuliers, résultant des différences d'organisation physique des Celtes et des Ibères par rapport aux Latins, et, par suite, conformes à la phonétique des idiomes antérieurs de ces peuples, changements qui sont devenus le point de départ d'altérations dans les mots eux-mêmes. » (LENORMANT, *Histoire d'Orient*, page 336.)

« Les Italiens, les Espagnols et les Gaulois, dit de son côté LITTRÉ, conduits par le concours des circonstances à parler tous latin, le parlaient chacun avec un mode d'articulation et d'euphonie qui leur était propre... Ces grandes localités qu'on nomme Italie, Espagne, Provence et France mirent leur empreinte sur la langue, comme la mirent les localités plus petites qu'on nomme provinces. Et la diversité eut sa règle, qui ne lui permit pas les écarts. Cette règle est dans la situation caractéristique entre les populations. Le français, le plus éloigné du centre latin, fut celui qui l'altéra le plus ; je parle uniquement de la forme, car le fond latin est aussi pur dans le français que dans les autres idiomes. » (Complément de la préface au Dictionnaire de la langue française.)

« Si les idiomes celtiques, fait remarquer judicieusement BURGUY, n'ont exercé aucune influence sur les formes de la pensée, ni, par conséquent, sur l'ensemble de la langue, leur action a dû être assez considérable sur la prononciation et sur la forme que celle-ci imprime aux mots. » (Ouvrage cité, page 13.)

des désinences latines, que celui d'accentuer la dernière syllabe qui, originairement, n'était pas la dernière et ne pouvait être accentuée par eux puisqu'elle l'était déjà. Ce besoin d'accentuer la syllabe finale n'a été éprouvé que bien plus tard, comme conséquence légitime d'une habitude contractée depuis longtemps, comme réaction de la forme sur le principe qui l'avait engendrée. Sans cela, on aurait pu commencer par où l'on a fini, en accentuant les dernières syllabes plutôt que de les retrancher.

Ces deux besoins, l'un provoqué par l'autre, ont été moins sentis par les premiers créateurs de la langue italienne.

Aussi, le placement de l'accent est-il en harmonie avec le nombre et l'agencement primitifs des syllabes, et les mots n'en sont restés que plus intacts.

Nous avons dit que l'accent tonique français est le même que l'italien quant à son *origine* et à sa *place absolue;* mais il est hors de doute que, quant à sa *nature* et à sa *place relative*, de même que l'accent français a dû se différencier en bien des points du latin pour s'approprier aux besoins de la nouvelle langue, il devait aussi se différencier de l'italien pour former en dehors de lui une langue à part. Car c'est surtout sur cette différence essentielle et relative de l'accent que se base l'individualité de chaque langue romane, comme l'unité de leur espèce est établie par son identité de persistance et de provenance.

Voici, à présent, les différences les plus remarquables sur les deux accents :

L'accent français, il faut le reconnaître, n'ayant pas de syllabes sonores à supporter après lui dans les mots pris isolément, ni pas autant qu'en italien dans les mots coordonnés dans la phrase, est plus faible que l'accent de cette dernière langue, à tel point qu'il a donné lieu à des contestations sans fin, contestations qui ont même abouti à la négation de son existence. D'exagérations en exagérations, on en était arrivé à proclamer bien haut que, *pour bien parler*, *il ne faut pas avoir d'accent,* et, partout où on le rencontrait, on le pourchassait comme la bête noire de la langue française et on s'évertuait à le supprimer sur place autant

que possible. Par bonheur, ce précepte draconien n'a jamais été suivi dans toute sa rigueur, ni ne pouvait l'être, car la structure des mots le garantissait assez contre de semblables attentats et l'accent phraséologique et oratoire, qui n'est souvent que son amplification, le remplaçait matériellement, sinon formellement, toutes les fois qu'on s'efforçait de ne pas en tenir compte. Au surplus, on serait arrivé, par l'observation de ce précepte fantaisiste, à une accentuation fictive et aussi multiple qu'il y a de personnes qui parlent la langue, mais jamais à la destruction de tout accent. La voix ayant besoin, de temps à autre, de repos et d'appui, la dernière des syllabes se serait chargée, faute de mieux, de rappeler l'accent banni par l'absurdité.

Les illustres inconscients et les insignes insouciants n'ont pas manqué non plus à l'accent tonique français; mais les uns comme les autres, bien loin de le nier ou de le répudier, l'ont sanctionné à leur guise, sans s'en douter peut-être, et ont mis ses premiers défenseurs sur la route de le trouver et d'en établir les lois. M. Legouvé, en disant dans *l'Art de lire à haute voix,* que, « dans la diction d'un bon orateur, tous les mots, quelque liaison qu'il y ait entre eux, doivent être distingués par des frappements successifs de voix qui annoncent leur division et leur mutuelle indépendance », a plaidé la cause de l'accent sans même le nommer. Éloigné, comme il l'était par d'autres études, sans rien préciser, sans rien formuler, le grand praticien de la langue française n'a qu'entrevu la vérité sur l'accent; mais il a néanmoins résolu intuitivement la question de son existence, et c'est tout ce que les théoriciens avaient le droit d'attendre de lui (1).

(1) « L'accent français est si peu sensible que la plupart des grammairiens n'en parlent pas même, et ceux qui en parlent ont l'air de se contredire, tout en disant la même chose. Au dernier siècle, Condillac, Dumarsais, etc., prenaient le mot *accent* dans le sens antique d'une intonation plus aiguë ou plus grave. Marmontel l'entendait ainsi et voilà pourquoi il assure que la langue française n'a point d'accent fixe; mais il sait et il dit que le *caractère de notre langue est d'appuyer* sur la pénultième ou sur la dernière syllabe des mots. M. Quicherat donne à ce dernier fait le nom d'accentuation, et il assure avec raison que la langue française a un accent fixe. Ils disent la même chose, ils s'expriment différemment; une syllabe est pour l'un une syllabe aiguë et pour l'autre une syllabe forte, une syllabe d'appui. » (H. WEIL et L. BENLOEW, ouvrage cité, page 4.)

Quoi qu'il en soit, la faiblesse de l'accent n'est pas si grande qu'on l'avait cru d'abord, car le système de l'accentuation française, tel qu'il existe aujourd'hui, s'applique aux mots les plus récalcitrants à ce même système et paraît plus que suffisant pour donner, à lui seul, une marque distinctive à des mots de même structure, quoique de signification différente, et pour fixer le caractère national d'autres mots reproduits par les langues étrangères (1). D'autre part, on a trouvé qu'à côté de cet accent si faible, il y avait encore une place pour un accent auxiliaire. Enfin, l'affaiblissement de l'accent tonique est neutralisé et paraît moindre par le contraste résultant de la dépression de l'*e* muet, qui en est la conséquence immédiate. L'*e* muet n'est donc pas seulement une manière d'être de la voyelle atone, mais l'effet nécessaire, le contre-coup, pour ainsi dire, de l'affaiblissement de la voyelle accentuée.

Une autre différence à relever entre les deux langues, c'est que l'accent italien remonte le mot de la dernière jusqu'à la quatrième et même à la cinquième syllabe, tandis qu'en français il repose constamment, ainsi que nous l'avons dit, sur la dernière (2). Ce fait constitue, d'après M. Egger, un défaut de variété réel, et il faisait dire à l'abbé Batteux : « Toutes nos chutes sont en précipices plutôt qu'en pente. » Pourtant, ce défaut est moins grand qu'on le suppose, si, au lieu de considérer les mots dans cet isolement grammatical auquel ils ne sont point destinés, on les examine par groupes dans l'ordre du discours. Dans ce milieu naturel, grâce aux syllabes atones précédentes et suivantes, à l'inégalité de leur nombre et aux influences

(1) « *Character*, fait observer MAX MULLER, avec l'accent sur la première syllabe, a une signification en anglais, mais n'en a pas en allemand ni en français ; *charakter*, avec l'accent sur la seconde syllabe, a une signification en allemand, mais n'en a pas en français ni en anglais; *caractère*, avec l'accent sur la troisième syllabe, a une signification en français, mais n'en a pas en anglais ni en allemand. » (*Nouvelles leçons de langage*, tome Ier.)

(2) Lorsque l'accent tonique change de place du latin en français, ce n'est presque jamais pour remonter le mot, mais, au contraire, pour descendre sur la dernière syllabe : *menton* (*mentum*), *poisson* (*piscis*), *éther* (*æther*), ou bien pour se rapprocher de l'*e* muet final : *utile* (*utilis*), *rapide* (*rapidus*), *origine* (*originis*). (MANSION, ouvrage cité.)

que, toutes ensemble, elles exercent les unes sur les autres, l'accent français se distance ou s'affaiblit et sort ainsi de son uniformité tout apparente.

Ainsi donc, l'immuabilité de place de l'accent français, atténuée dans sa rigueur par ce correctif qui est la masse des mots, ne produit pas cette monotonie dont on l'accuse et qui est, d'après M. G. Paris, la véritable cause de son affaiblissement. Ce correctif, d'ailleurs, est commun à la langue italienne, où il agit avec moins de force, l'accent y étant mieux distribué sur tous les points du mot et le besoin de déplacement s'y faisant conséquemment moins sentir.

Après ce que nous venons de dire, il n'est pas fort difficile, pour qui se souvient tant soit peu du vocabulaire latin, de reconnaître les mots français dans les mots italiens, de prononcer ces derniers avec l'accent qui leur est propre et de traduire même du français, par une application des principes émis et par une juste adaptation de désinences, des mots qui ne sont, dans bien des cas, qu'une contraction systématique soumise aux lois de l'accent latin.

Pour faciliter cette besogne, nous donnons ci-après une liste de quelques procédés empiriques, liste qui demande à être complétée et qui le sera peut-être dans une nouvelle édition de ce traité, pour reconstituer les mots italiens d'après les mots français sur la base de leur accent :

1. Dans la traduction du français en italien, conservent leur accent sur la même syllabe, dernière en français et dernière en italien :

A. Un petit nombre de substantifs en *a*, *i*. Exemples :

Canad**a** — *Canad**à***.
Déj**à**. — *diggi**à***.
Falbal**a** — *falbal**à***.
Pap**a** — *pap**à***.
Sof**a** — *sof**à***.

B. Quelques rares substantifs ou noms propres en *é* précédé

d'une lettre autre que *t*, et aussi un grand nombre de noms abstraits en *té*. Exemples :

Café — *caffè*.
Josué — *Giosuè*.
Noé — *Noè*.
Râpé — *rapè*.
Sévigné — *Sevignè*.
Charité — *carità*.
Fausseté — *falsità*.
Félicité — *felicità*.
Piété — *pietà*.
Vérité — *verità*.

C. Une courte série de mots géographiques en *i* ou en *y* et presque tous les composés nominaux où entre *di*. Exemples :

Cadi — *cadì*.
Chambéry — *Schiamberì*.
Jeudi — *giovedì*.
Midi — *mezzodì*.
Mississipi — *Mississipì*.
Vendredi — *venerdì*.

D. Un petit groupe de mots en *ou* ou en *u*. Exemples :

Acajou — *accagiù*.
Bambou — *bambù*.
Corfou — *Corfù*.
Pérou — *Perù*.
Tribu — *tribù*.
Vertu — *virtù*.

E. Toutes les premières et les troisièmes personnes du singulier au futur des verbes réguliers et des verbes irréguliers, et les troisièmes personnes du singulier au passé défini de presque tous les verbes réguliers :

J'aimerai — *amerò*.
Il aimera — *amerà*.
Je finirai — *finirò*.
Il recevra — *riceverà*.
Je rendrai — *renderò*.
J'aurai — *avrò*.
Il pourra — *potrà*.
Je serai — *sarò*.
Il tiendra — *terrà*.
Je viendrai — *verrò*.

Il aima — *amò*.
Il chanta — *cantò*.
Il finit — *finì*.
Il reçut — *ricevè*.
Il vendit — *vendè*.

2. Conservent leur accent sur la même syllabe, dernière en français et avant-dernière en italien, entre autres :

A. Beaucoup de mots en *ail*, *ain*, *ais* (désignant la nationalité),

al, *an*, *ant*, *ard*, *at*, *ax*, *eau*, etc., rendus souvent en italien par les terminaisons correspondantes : *aglio*, *ano*, *ese*, *ale*, *ano*, *ardo*, *ato*, *ace*, *ello*, etc. Exemples :

Ail — *aglio*.
Chapelain — *cappellano*.
Français — *francese*.
Frugal — *frugale*.
Gallican — *gallicano*.
Intrigant — *intrigante*.
Lombard — *Lombardo*.
Muscat — *moscato*.
Thorax — *torace*.
Tyranneau — *tirannello*.

B. Un nombre considérable d'adjectifs et de participes terminés en *é*, en *i* et en *u*, les uns et les autres prenant un *to* final en italien. Exemples :

Accordé — *accordato*.
Hardi — *ardito*.
Fondé — *fondato*.
Tenu — *tenuto*.
Venu — *venuto*.

C. Toute une liste d'adjectifs, de substantifs et d'adverbes en *ent* par adjonction d'un *e* ou d'un *o* à la fin de leur suffixe respectif, à part les autres modifications. Exemples :

Adolescent — *adolescente*.
Convalescent — *convalescente*.
Dent — *dente*.
Effervescent — *effervescente*.
Urgent — *urgente*.
Fortement — *fortemente*.
Grandement — *grandemente*.
Intégralement — *integralmente*.
Intrépidement — *intrepidamente*.
Vraiment — *veramente*.
Accent — *accento*.
Argent — *argento*.
Document — *documento*.
Lent — *lento*.
Monument — *monumento*.

D. Une grande quantité d'infinitifs en *er*, en *ir* et en *oir* adoptant les désinences en *are* (pour *er*), *ire* (pour *ir*) et *ere* (pour *oir*). Exemples :

Accorder — *accordare*.
Célébrer — *celebrare*.
Écorcer — *scorticare*.
Marcher — *marciare*.
Tracer — *tracciare*.
Adoucir — *addolcire*.
Dormir — *dormire*.
Languir — *languire*.
Rugir — *ruggire*.
Subir — *subire*.

Asseoir — *sedere.*
Devoir — *dovere.*
Pouvoir — *potere.*
Valoir — *valere.*
Voir — *vedere.*

E. Presque tous les substantifs singuliers en *es* dont l'*s* ne se prononce pas. Exemples :

Excès — *eccesso.*
Congrès — *congresso.*
Procès — *processo.*
Progrès — *progresso.*
Succès — *successo.*

F. Un groupe assez important d'adjectifs et de substantifs en *et*, les premiers avec un *o* à la fin, les seconds avec redoublement de la consonne en plus. Exemples :

Complet — *completo.*
Concret — *concreto.*
Discret — *discreto.*
Inquiet — *inquieto.*
Secret — *segreto.*
Billet — *biglietto.*
Objet — *oggetto.*
Projet — *progetto.*
Sujet — *soggetto.*
Trajet — *tragetto.*

G. Les noms abstraits en *eur* qui reproduisent ou imitent en italien comme en français non pas l'accent du cas nominatif latin, mais celui d'un cas secondaire. Cette terminaison est rendue tantôt par *ore* et tantôt par *ezza.* Exemples :

Ardeur — *ardore.*
Candeur — *candore.*
Douleur — *dolore.*
Odeur — *odore.*
Splendeur — *splendore.*
Douceur — *dolcezza.*
Froideur — *freddezza.*
Grandeur — *grandezza.*
Hauteur — *altezza.*
Noirceur — *negrezza.*

H. Toute une catégorie d'adjectifs qui, au nombre de six sur dix, n'ont qu'à convertir en *oso* leur terminaison primitive en *eux* pour devenir italiens. Exemples :

Ambitieux — *ambizioso.*
Courageux — *coraggioso.*
Glorieux — *glorioso.*
Odieux — *odioso.*
Silencieux — *silenzioso.*

I. Beaucoup de mots en *ion*, *on* et *ont* qui reçoivent un *e* à la fin, et quantité de mots en *ond* auxquels vient s'ajouter un *o*. Exemples :

Canon — *cannone.*	Commission — *commissione.*
Charbon — *carbone.*	Légion — *legione.*
Espadon — *spadone.*	Propagation — *propagazione.*
Rubicon — *Rubicone.*	Religion — *religione.*
Strabon — *Strabone.*	Vénération — *venerazione.*
Fonts — *fonte.*	Fécond — *fecondo.*
Front — *fronte.*	Furibond — *furibondo.*
Mont — *monte.*	Moribond — *moribondo.*
Piémont — *Piemonte.*	Rubicond — *rubicondo.*
Rodomont — *Rodomonte.*	Vagabond — *vagabondo.*

3. Conservent l'accent sur la même syllabe, avant-dernière en français aussi bien qu'en italien :

Une forte minorité de mots auxquels sont attachées les désinences de dérivation *ace*, *age*, *agne*, *aille*, *aire*, *ance*, *ande*, *ane*, *ante*, *arde*, *âtre* et d'autres encore se métamorphosant respectivement en *acia* ou *accia*, *agio* ou *aggio*, *agno* ou *agna*, *aglia*, *are* ou *ario*, *anza*, *ando* ou *anda*, *ano* ou *ana*, *ante* ou *anto*, *ardo* ou *arda*, *astro*, etc. Exemples :

Audace — *Audacia.*	Ignorance — *ignoranza.*
Brigandage — *brigantaggio.*	Lande — *landa.*
Cocagne — *cuccagna.*	Membrane — *membrana.*
Écaille — *scaglia.*	Pédante — *pedante.*
Épistolaire — *epistolare.*	Sarde — *Sardo.*
Formulaire — *formulario.*	Verdâtre — *verdastro.*

4. Conservent l'accent sur la même syllabe, avant-dernière en français et antépénultième en italien, les mots italiens qui, à l'égard des mots français, s'augmentent d'une syllabe. Parmi ces mots, se distinguent principalement :

A. Une quantité assez grande d'adjectifs paroxytons en *ble* qui deviennent proparoxytons en italien soit par la simple insertion d'un *i* entre le *b* et l'*l* et par la prononciation de l'*e* final, soit en

remplaçant cette syllabe, y compris la voyelle précédente, par la terminaison *evole*. Bien souvent, cette terminaison est réunie au radical par une syllabe de liaison. Exemples :

Humble — *umile*.
Imperturbable — *imperturbabile*.
Noble — *nobile*.
Probable — *probabile*.
Révocable — *revocabile*.
Abominable — *abominevole*.
Honorable — *onorevole*.
Nuisible — *nocevole*.
Préjudiciable — *pregiudizievole*.
Serviable — *servizievole*.

B. Une petite quantité de mots en *bre*, dans lesquels le dédoublement des syllabes se complique parfois d'une permutation de lettres. Exemples :

Arbre — *albero*.
Chambre — *camera*.
Concombre — *cocomero*.
Libre — *libero*.
Nombre — *numero*.
Sabre — *sciabola*.
Tibre — *Tevere*.

C. Quelques substantifs en *cle* précédé d'une consonne, grâce à l'introduction d'autres éléments phoniques. Exemples :

Dimanche — *domenica*.
Manche — *manica*.
Perche — *pertica*.
Porche — *portico*.
Revanche — *rivincita*.

D. Généralement, les mots en *cle* précédé d'une voyelle ou d'une consonne, après insertion d'une voyelle entre *c* et *l*. Exemples :

Article — *articolo*.
Cénacle — *cenacolo*.
Cercle — *circolo*.
Monocle — *monocolo*.
Oracle — *oracolo*.

E. Plusieurs mots en *dre* précédé d'une consonne ou de la diphtongue oculaire *ou*. Exemples :

Cendre — *cenere*.
Esclandre — *scandalo*.
Feindre — *fingere*.
Fondre — *fondere*.
Ordre — *ordine*.
Absoudre — *assolvere*.
Dissoudre — *dissolvere*.
Foudre — *folgore*.
Poudre — *polvere*.
Résoudre — *risolvere*.

F. Une douzaine de mots en *ge* et l'indicatif présent de trois ou quatre verbes en *gler*. Exemples :

Ange — *angelo.*
Asperge — *asparago.*
Charge — *carico.*
Forge — *fabbrica.*
Gorge — *gurgite* (mot poétique).
Image — *immagine.*
Marge — *margine.*
Vierge — *vergine.*
Dérègle — *sregola.*
Étrangle. — *strangola.*
Meugle — *mugola.*
Règle — *regola.*

G. Un nombre restreint de mots en *me* précédé de *a* long, de *e*, de *ie* et aussi de *o* long. Exemples :

Ame — *anima.*
Blâme — *biasimo.*
Baptême — *battesimo.*
Chrême — *cresima.*
Sème — *semina.*
Carême — *quaresima.*
Centième — *centesimo.*
Cinquantième — *cinquantesimo.*
Côme — *Cosimo.*
Fantôme — *fantasima.*

H. Presque tous les mots en *ple,* pourvu que cette syllabe ne soit pas précédée de *am,* de *em* et de *ou*. Exemples :

Constantinople — *Costantinopoli.*
Disciple — *discepolo.*
Naples — *Napoli.*
Quadruple — *quadruplice.*
Simple — *semplice.*

I. Assez fréquemment, les verbes et les substantifs qui se terminent en *tre,* surtout lorsqu'ils sont précédés de *at*, *ai, et* et *i*. Exemples :

Battre — *battere.*
Combattre — *combattere.*
Être — *essere.*
Lettre — *lettera.*
Mettre — *mettere.*
Chapître — *capitolo.*
Épître — *epistola.*
Huître — *ostrica.*
Naître — *nascere.*
Paître — *pascere.*

J. Tous les mots en *ude,* à peu d'exceptions près, ainsi que le mot *enclume* et quelques autres encore qui prennent la terminaison *udine*. Exemples :

Aptitude — *attitudine.*
Béatitude — *beatitudine.*
Enclume — *incudine.*
Gratitude — *gratitudine.*
Solitude — *solitudine.*

K. Une intéressante série de mots ayant *vre* pour syllabe finale. Exemples :

Cadavre — *cadavere*.
Délivre — *libera*.
Genièvre — *giunipero* (mot poétique).
Œuvre — *opera*.
Orfèvre — *orefice*.
Pauvre — *povero*.
Rouvre — *rovere*.
Vivre — *vivere*.

5. Reculent l'accent de l'avant-dernière syllabe en français sur l'avant-pénultième en italien, sans changer les rapports de leur nombre :

A. Quelques mots en *bre*, surtout lorsqu'ils sont précédés d'un *è*. Exemples :

Algèbre — *algebra*.
Célèbre — *celebre*.
Funèbre — *funebre*.
Ténèbre — *tenebre*.
Vertèbre — *vertebra*.

B. Quelques-uns des mots en *ène* précédé surtout de *g* ou de *m*, et un certain nombre de mots en *ère* précédé de *b*, *c*, *d*, *f*, *n* et *p*. Exemples :

Diogène — *Diogene*.
Indigène — *indigeno*.
Hydrogène — *idrogeno*.
Energumène — *energumeno*.
Phénomène — *fenomeno*.
Cerbère — *Cerbero*.
Considère — *considera*.
Mammifère — *mammifero*.
Régénère — *rigenera*.
Vipère — *vipera*.

C. Plus de la moitié des adjectifs en *ide*. Exemples :

Acide — *acido*.
Candide — *candido*.
Perfide — *perfido*.
Rigide — *rigido*.
Timide — *timido* (1).

D. Un grand nombre de substantifs et d'adjectifs ayant pour

(1) Le suffixe *ido*, du latin *idus*, n'a pas été employé à de nouvelles constructions italiennes. Ainsi, le mot *ripido* (escarpé), comme l'a fait observer M. Diez, indique un modèle latin qui a disparu. On a dit *ripidus*, de *ripa*, comme *viscidus* (visqueux), de *viscus*.

suffixes *ile*, *ole* et *ule* précédés immédiatement d'une consonne. Exemples :

Docile — *docile.*
Facile — *facile.*
Fertile — *fertile.*
Habile — *abile.*
Mobile — *mobile.*
Agricole — *agricolo.*
Carambole — *carambola.*
Frivole — *frivolo.*
Girandole — *girandola.*
Métropole — *metropoli.*
Conciliabule — *conciliabolo.*
Molécule — *molecola.*
Pilule — *pillola.*
Ridicule — *ridicolo.*
Vestibule — *vestibolo.*

E. Les mots en *ime* et plus proprement en *cime, fime, gime, nime, sime, ssime, time, xime,* et les mots en *ome,* surtout précédé de *n* et de *t*. Exemples :

Décime — *decima.*
Infime — *infimo.*
Régime — *regime.*
Longanime — *longanime.*
Maxime — *massima.*
Millésime — *millesimo.*
Nobilissime — *nobilissimo.*
Victime — *vittima.*
Atome — *atomo.*
Économe — *economo.*
Gastronome — *gastronomo.*
Symptôme — *sintomo.*

F. Une fraction du groupe des mots en *ite*. Exemples :

Explicite — *esplicito.*
Illicite — *illecito.*
Mérite — *merito.*
Orbite — *orbita.*
Visite — *visita.*

G. En majeure partie, les mots en *ore* précédé de *b, c, e, g, p, ph* et *v*. Exemples :

Ellébore — *elleboro.*
Météore — *meteora.*
Pécore — *pecora.*
Pythagore — *Pitagora.*
Phosphore — *fosforo.*

H. Plusieurs mots terminés par les suffixes *pe* et *phe*, chacun précédé d'une voyelle. Exemples :

Agape — *agape*.
Apocope — *apocope*.
Biographe — *biografo*.
Catastrophe — *catastrofe*.
Philosophe — *filosofo*.

I. Les mots composés avec les formes finales grecques romanisées *dote*, *game*, *logue*, *mane*, *mètre*, *nyme*, *phage*, *phale*, *phobe*, *pode*, *tome*. Exemples :

Antidote — *antidoto*.
Apologue — *apologo*.
Bibliomane — *bibliomane*.
Chronomètre — *cronometro*.
Cryptogame — *crittogama*.
Acéphale — *acefalo*.
Anthropophage — *antropofago*.
Anglophobe — *anglofobo*.
Antipode — *antipodo*.
Epitome — *epitome*.
Pseudonyme — *pseudonimo*.

J. Nombre d'adjectifs et de substantifs en *que*, ainsi que les personnes du singulier et la 3e personne du pluriel au présent de l'indicatif, à l'impératif et au subjonctif de plusieurs verbes en *quer* et en *guer*. Exemples :

Extrinsèque — *estrinseco*.
Gothique — *gotico*.
Intrinsèque — *intrinseco*.
Magnifique — *magnifico*.
Prolifique — *prolifico*.
Afrique — *Affrica*.
Basilique — *basilica*.
Fabrique — *fabbrica*.
République — *repubblica*.
Sénèque — *Seneca*.
Il abdique — *abdica*.
Il critique — *critica*.
Il indique — *indica*.
Il navigue — *naviga*.
Il prodigue — *prodiga*.

K. Indistinctement, tous les mots terminés par les suffixes verbaux tirés du latin : *cole*, *fère*, *fuge* et *vome*. Exemples :

Crucifère — *crucifero*.
Fébrifuge — *febrifugo*.
Ignivome — *ignivomo*.
Omnivore — *omnivoro*.
Regnicole — *regnicola*

6. Reculent l'accent de la dernière syllabe française sur l'avant-dernière italienne :

A. Beaucoup d'adjectifs en *u*, surtout lorsqu'ils sont précédés de *d, g, n* et suivis en italien d'un *o* supplémentaire. Exemples :

Ardu — *arduo*.
Contigu — *contiguo*.
Exigu — *esiguo*.
Ingénu — *ingenuo*.
Superflu — *superfluo*.

B. Les trois personnes du singulier de l'imparfait de l'indicatif de tous les verbes de la 2e conjugaison. Exemples :

J'accomplissais — *compiva*.
Tu finissais — *finivi*.
Il maigrissait — *magriva*.

7. Reculent l'accent de la dernière syllabe française sur la pénultième, qui devient antépénultième en italien par l'addition d'une syllabe à la fin du suffixe :

A. Un certain nombre d'infinitifs en *er* précédé de *ed, id, od, ig*; en *ir* précédé d'un *m* et d'un *r*, et en *oir* précédé de *v*. Exemples :

Affliger — *affliggere*.
Diriger — *dirigere*.
Exiger — *esigere*.
Négliger — *negligere*.
Transiger — *transigere*.
Céder — *cedere*.
Coïncider — *coincidere*.
Corroder — *corrodere*.
Décider — *decidere*.
Élider — *elidere*.
Courir — *correre*.
Frémir — *fremere*.
Gémir — *gemere*.
Pleuvoir — *piovere*.
Recevoir — *Ricevere*.

B. Les trois personnes du singulier et la 3e personne du pluriel au présent de l'indicatif et au subjonctif des verbes en *ier* et surtout en *fier*. Exemples :

Il certifie — *certifica*.
Il édifie — *edifica*.
Il falsifie — *falsifica*.
Il publie — *pubblica*.
Il supplie — *supplica*.

C. Quelques mots en *it*, lorsque le *t* final se prononce et aussi dans le cas contraire. Exemples :

Aconit — *aconito*.
Introït — *introito*.
Prétérit — *preterito*.
Crédit — *credito*.
Décrépit — *decrepito*.
Esprit — *spirito*.
Inédit — *inedito*.

D. Plus d'un mot ayant la désinence en *r* dont l'*r* se prononce et en *ex*, *ic*, *ul*, *ut*, *yr*. Exemples :

Index — *indice*.
Lucifer — *Lucifero*.
Public — *pubblico*.
Proconsul — *proconsole*.
Scorbut — *scorbuto*.
Zéphyr — *zeffiro*.

8. Reculent l'accent de la dernière syllabe française sur l'antépénultième italienne, en conservant la même polysyllabie, quelques mots en *a*, *i* et *o*. Exemples :

Attila — *Attila*.
Caligula — *Calligola*.
Malaga — *Malaga*.
Rimini — *Rimini*.
Rivoli — *Rivoli*.
Tivoli — *Tivoli*.
Figaro — *Figaro*.
Monaco — *Monaco*.
Numéro — *numero*.

9. Avancent l'accent de la première syllabe initiale ou de toute autre sur la suivante, intérieure ou finale, ajoutée en italien :

A. Les parfaits de l'indicatif, les imparfaits du subjonctif et le participe passé des verbes réguliers de la 3[e] conjugaison en *oir* et de plusieurs verbes irréguliers. Exemples :

Il conçut — *concepì*.
Il crut — *credè*.
Il reçut — *ricevette*.
Il perçut — *percepì*.
Il plut — *piovette*.
Dusse — *dovessi*.
Fisse — *facessi*.
Misse — *mettessi*.
Prisse — *prendessi*.
Tinsse — *tenessi*.
Bu — *bevuto*.
Cru — *creduto*.
Nui — *nociuto*.
Tu — *taciuto*.
Vu — *veduto*.

B. Enfin, quelques mots ayant différentes terminaisons et même différentes étymologies. Exemples :

Bénit — *benedetto*.
Esclavage — *schiavitù*.
Gain — *guadagno*.
Moïse — *Mosè*.
Sceau — *sigillo*.
Moindre — *minore*.
Pire — *peggiore*.
Préface — *prefazione*.
Trèfle — *trifoglio*.
Veau — *vitello*.

Puissance phonétique de l'accent prosodique.

Nous avons déjà vu, à la page 19, quelle influence l'accent exerce, par sa position, sur la nature du son de certaines voyelles italiennes; mais, jusque-là, cette influence ne s'était fait sentir qu'imparfaitement, par de légères modifications ne changeant pas le fond même des voyelles et n'enrichissant pas non plus la syllabe de nouveaux éléments.

Cette influence, pourtant, est souvent poussée très loin et va même jusqu'à produire les deux faits importants de la permutation et de la diphtongaison.

C'est, en effet, ce qui arrive, quant à la permutation, avec les voyelles initiales des trois verbes *odo* (j'ois, j'entends), *esco* (je sors), *devo* (je dois), au moment de leur conjugaison. Tant que l'accent reste sur la première syllabe, dont elles constituent l'unique élément, ces voyelles ne changent pas : *ódi* (tu ois), *óde* (il oit), *ódono* (ils oient); *ésci* (tu sors), *ésce* (il sort), *éscono* (ils sortent); *dévi* (tu dois), *déve* (il doit), *dévono* (ils doivent); mais, aussitôt que l'accent se transporte sur une autre syllabe, la voyelle change de nature et devient un *u* en place de l'*o* et de l'*e* dans les deux premiers cas, un *o* en place de l'*e* dans le second cas.

Faisons encore une importante remarque à ce sujet. Toute permutation vocalique au passé défini des verbes irréguliers, en prenant ici comme type l'infinitif de ces mêmes verbes, ne coïncide qu'avec la présence de l'accent tonique sur la voyelle radicale à permuter. Ce changement n'a pas toujours lieu; mais, lorsqu'il se produit, ce n'est que sous l'influence directe de l'accent.

En l'absence de l'accent, affectant d'autres syllabes par les développements de la flexion, la dite voyelle reste invariable, au moins par rapport à l'infinitif, qui est trop souvent une formation infidèle à l'étymologie latine. Exemples :

A EN E.

Avére (avoir).	—	*Ebbi* (j'eus),	*avésti* (tu eus),	*ebbe* (il eut), etc.
Fáre (faire).	—	*Feci* (je fis),	*facésti* (tu fis),	*fece* (il fit), etc.
Sapére (savoir).	—	*Seppi* (je sus),	*sapésti* (tu sus),	*seppe* (il sut), etc.

E EN I.

Méttere (mettre).	—	*Misi* (je mis),	*mettésti* (tu mis),	*mise* (il mit), etc.
Vedére (voir).	—	*Vidi* (je vis),	*vedésti* (tu vis),	*vide* (il vit), etc.

E EN U.

Espéllere (expulser) (1).	—	*Espulsi* (j'expulsai),	*espellésti* (tu expulsas),	*espulse* (il expulsa), etc.

I EN E.

Deprímere (déprimer) (2).	—	*Depressi* (je déprimai),	*depriměsti* (tu déprimas),	*depresse* (il déprima), etc.
Dirígere (diriger).	—	*Diressi* (je dirigeai),	*dirigésti* (tu dirigeas),	*diresse* (il dirigea), etc.
Neglígere (négliger).	—	*Neglessi* (je négligeai),	*negligésti* (tu négligeas),	*neglesse* (il négligea), etc.
Redímere (rédimer, racheter).	—	*Redensi* (je rachetai),	*redimésti* (tu rachetas),	*redense* (il racheta), etc.

(1) Un des composés de *pellere* (pousser), forme inusitée.

(2) Composé de *premere* (presser).

O EN U.

Fóndere (fondre).	—	*Fusi* (je fondis),	*fondésti* (tu fondis),	*fuse* (il fondit), etc.
Rómpere (rompre).	—	*Ruppi* (je rompis),	*rompésti* (tu rompis),	*ruppe* (il rompit), etc.

L'action de l'accent n'est pas moins visible et peut-être tout aussi efficace au point de vue de la diphtongaison.

Dans beaucoup de mots, lorsque les voyelles *e* et *o* sont frappées d'accent tonique, elles se renforcent, dans la flexion et dans la dérivation, d'autres voyelles : d'un *i*, dans le premier cas ; d'un *u*, dans le second cas. Les voyelles organiques et les voyelles de renforcement se joignent alors étroitement en diphtongue, pour autant que l'accent tonique demeure fixe à la même place. Mais, aussitôt que l'accent, attiré par d'autres syllabes, transporte ailleurs sa pression, la double voyelle, pour ainsi dire dégagée de son poids, se simplifie en rejetant la voyelle de renfort.

Pour être tout à fait correct, il faudra donc dire :

Cielo (ciel).	*Celeste* (céleste).
Miele (miel).	*Melifero* (mellifère).
Paniere (panier).	*Paneruzzolo* (petit panier).
Siedo (je m'asseois).	*Sedei* (je m'assis).
Suono (je sonne).	*Sonai* (je sonnai).
Uomo (homme).	*Omiciattolo* (petit bout d'homme).

Il y a cependant infraction à la règle toutes les fois que la résolution de la diphtongue, après déplacement de l'accent, serait de nature à engendrer ambiguïté. Dans ce cas, la diphtongue est conservée en dépit de la règle générale. Aussi, faut-il dire, d'après l'avis de M. J. Rigutini et d'autres grammairiens en renom : *nuotare* (nager) et *vuotare* (vider), pour ne pas confondre ces deux mots avec leurs semblables : *notare* (noter) et *votare* (voter).

Autre restriction aux règles ci-dessus : les voyelles pouvant se diphtonguer sous l'action de l'accent ne se font suivre que d'une simple voyelle. En effet, lorsque la voyelle accentuée de la 1re et de la 3e personne du singulier et même de la 3e personne du pluriel

du passé défini d'un verbe irrégulier est suivie de deux consonnes différentes ou d'une consonne redoublée, cette accentuée, quoique susceptible de diphtongaison devant une seule consonne, ne se charge pas d'un autre élément. La raison en est que la double consonne abrège, comme l'on sait, le son de la voyelle et que la diphtongue, au contraire, l'allonge, et ce pour toujours. Or, ces deux faits incompatibles ne peuvent ni coexister ni se concilier. Exemples :

DIPHTONGUES ÉLIMINÉES PAR DEUX CONSONNES DIFFÉRENTES.

*S***uo***li* (tu as coutume).	*S***o***glio* (j'ai coutume).
*T***ie***ni* (tu tiens).	*T***e***ngo* (je tiens).
*N***uo***ci* (tu nuis).	*N***o***cqui* (je nuisis) (1).

DIPHTONGUES ÉLIMINÉES PAR LA DOUBLE CONSONNE.

*C***uo***co* (je cuis).	*C***o***ssi* (je cuisis).
*M***uo***vo* (je meus).	*M***o***ssi* (je mus).
*Perc***uo***to* (je frappe).	*Perc***o***ssi* (je frappai).
*Sc***uo***to* (je secoue).	*Sc***o***ssi* (je secouai).
*S***ie***do* (je m'asseois).	*S***e***ggo* (2) (je m'asseois).

Notation prosodique et phonétique.

Les signes qui indiquent en français les principales modifications des sons de la voix, en dehors de l'alphabet, sont au nombre de trois : l'*accent aigu* (´), l'*accent grave* (`) et l'*accent circonflexe* (^). L'*accent aigu* se place sur la voyelle *e* pour indiquer quand cette voyelle doit être prononcée fermée. L'*accent grave* a pour fonction d'indiquer les sons *ouverts* et *demi-ouverts* ou *moyens*. Quant à l'accent circonflexe, il affecte toutes les voyelles, même celles qui ne sont pas affectées par les autres accents ; il détermine souvent leur prononciation, par rapport à la quantité, concurremment avec certaines consonnes, et il annonce la chute d'une lettre ou d'une syllabe employée dans l'ancienne ortho-

(1) Le groupe *cq*, formé apparemment de deux consonnes différentes, n'est, au fond, qu'une double consonne.

(2) Deuxième forme du présent de l'indicatif.

graphe (1). Il n'est jamais sur la voyelle qui précède une ou deux *s*, excepté dans les mots *châsse*, *châssis*, *enchâsser* et *je croîs*, *je crûs*, *tu crûs*, du verbe *croître* (2), pour éviter des équivoques (*chasse* — *châsse*, *je crois* — *je croîs*).

En d'autres termes, le son de l'*e* est modifié en français par les trois accents : aigu, grave et circonflexe. Le son des voyelles *o*, *eu* n'est modifié que par l'accent circonflexe. L'accent circonflexe rend longues les voyelles *a*, *i*, *u*, *ou*, mais n'en modifie pas le son ; elles ne peuvent être ni plus ouvertes ni plus fermées, elles sont inaltérables, l'*a* peut-être excepté.

En italien, les accents graphiques sont au nombre de trois : 1° l'*accent grave*, avec une double fonction phonétique ou prosodique selon les cas, chargé d'indiquer de temps à autre le son ouvert des voyelles *e* et *o*; 2° l'*accent circonflexe*, placé sur l'*i* final de certains mots, mais remplacé souvent avec l'*i* par un *j* (*i* long) et même par deux *i* (*ii*) ; l'accent circonflexe se trouve aussi superposé, dans les syllabes de certaines formations verbales deux fois apocopées, telles que : *amâr*, de *amaro* et *amarono* (ils aimèrent) ; *partîr*, de *partiro* et *partirono* (ils partirent), pour empêcher qu'elles ne soient confondues avec les infinitifs apocopés de ces mêmes verbes : *amar* de *amare* (aimer), *partir* de *partire* (partir), etc. ; l'accent circonflexe remplace, chez quelques auteurs, l'accent grave lorsqu'il s'agit de désigner l'*o* et l'*e* ouverts ; 3° l'*accent aigu*, qui marque assez souvent le son fermé des voyelles à son variable et qui relève parfois

(1) La suppression d'une lettre, et spécialement d'une *s*, n'est pas toujours indiquée, en français, par l'accent circonflexe ; bien des fois, c'est l'accent aigu qui le remplace : *crépine*, *chrétien*, *flétrir*, etc. ; d'autres fois, il est omis sans être remplacé en aucune sorte : *amitié* de *amisté*, *meunier* de *meusnier* ; enfin, il est rendu parfois inutile par la substitution d'une lettre à une autre, comme dans *varlet* pour *vaslet*.

(2) En français, l'accent circonflexe disparaît, dans beaucoup de mots, lorsque la voyelle sur laquelle il est placé perd sa tonicité : *câble* — *encablure*, *cône* — *conique*, *côte* — *coteau*, *diplôme* — *diplomatique*, *infâme* — *infamie*, etc. Il reste dans d'autres mots, même après le déplacement de l'accent tonique : *croûte* — *croûton*, *flûte* — *flûté*, *goût* — *goûter*, etc. Enfin, lorsqu'il surmonte un *e* et que la finale muette se change en finale sonore, il est remplacé régulièrement par l'accent aigu : *crême* — *crémier*, *crêpe* — *crépu*, *conquête* — *conquérir*, *extrême* — *extrémité*. Les exceptions ne manquent pas toutefois à cette règle : *crête* — *crêté*, *bête* — *embêté*, *fête* — *fêter*, *tête* — *entêté*, etc.

l'accent grave de ses fonctions, mais qui, au fond, n'a pas de rôle bien défini.

La *cédille* (1), le *tréma* et le *trait d'union* (ces deux derniers d'un emploi toujours plus restreint), signes secondaires après l'accent, ayant une influence sur la prononciation française, manquent dans la langue italienne.

Pour l'*apostrophe,* nous renvoyons au chapitre sur l'élision.

En règle générale, il n'y a donc pas, en italien, un signe spécial pour marquer la place de l'accent tonique au commencement et à l'intérieur des mots afin de pouvoir reconnaître et préciser à première vue, sans autre guide que les yeux, leur valeur prosodique.

La topographie de l'accent italien ne s'apprend que par l'habitude, qui n'est pas toujours infaillible, et par les règles étymologiques, trop souvent hérissées d'exceptions. C'est un inconvénient d'autant plus grand que, pour ce qui concerne l'accent, la section antérieure du mot est toujours plus difficile à prononcer que la postérieure, et d'autant plus absurde, que rien n'empêche de marquer visiblement la partie la plus difficile, du moment où l'on est convenu de marquer la plus facile.

Ce moyen simple, qui ne constituerait pas toujours une superfluité pour les gens du pays et serait d'un grand secours aux étrangers, fait défaut à la langue italienne ou bien fonctionne d'une manière incomplète et rend, à cet égard, l'italien inférieur à l'espagnol.

En effet, il n'y a que les mots ayant une voyelle tonique à la fin qui portent la marque visible de leur caractère, et on se sert, à cette fin de l'accent grave (`) avec une tout autre destination que la destination primitive.

Les oxytons polysyllabiques, à accent visible, sont généralement : des mots apocopés ou faits d'après leur modèle ; des mots

(1) La *cédille* joue, par rapport aux voyelles, et proprement à la voyelle *e* (on écrivait jadis : il *effacea*, nous *effaceons*), le même rôle que l'accent circonflexe par rapport à la consonne *s :* elle marque la disparition d'un élément phonique autrefois nécessaire, maintenant superflu.

tirés d'autres langues; les 3es personnes du singulier au parfait des verbes réguliers; les futurs de tous les verbes indistinctement, à la 1re et à la 3e personne du singulier; les 1res et les 3es personnes du singulier du présent de l'indicatif des composés de *andare* (aller), *dare* (donner), *fare* (faire) et *stare* (rester); enfin, toutes les conjonctions où *chè* (que) se trouve juxtaposé à la dernière syllabe. Exemples :

Bontà (bonté).
Città (ville).
Canapè (canapé).
Lacchè (laquais).
Pusillanimità (pusillanimité).

Cantò (il chanta).
Credè (il crut).
Finì (il finit).
Parlerò (je parlerai).
Sentirà (il sentira).

Imperocchè (puisque).
Liquefà (liquéfie).
Ridò (je redonne).
Rivà (il va de nouveau).
Soprastò (je suis au-dessus).

On place, en outre, l'accent grave imprimé sur tous les monosyllabes terminés par diphtongue parfait, à l'exception de *qua* (ici) et *qui* (ici), pour faire comprendre que la voyelle faible doit être absorbée par la voyelle forte : *ciò* (cela), *diè* (donna), *già* (déjà), *giù* (en bas), *può* (il peut). Dans un but tout opposé, c'est-à-dire pour que l'on puisse prononcer bien séparément les voyelles de la diphtongue, il y a des auteurs qui placent l'accent grave écrit sur la première voyelle des mots en *ea* et l'accent aigu sur la première aussi des mots en *ia*, *ie* et *io,* sans avoir égard au nombre de syllabes. Ainsi, ils écrivent : *gìa* (il allait), *fìo* (peine), *idèa* (idée), *melodìa* (mélodie), *restìo* (rétif), etc. Mais, quoiqu'elle devrait être obligatoire pour tous, cette règle n'est que facultative et, par cela même, très peu pratiquée.

Enfin, l'accent écrit se place bien souvent sur des mots monosyllabiques et polysyllabiques, pour les distinguer d'autres mots semblables, qui, privés de cet accent, offrent une signification autre que celle de leurs homonymes. Il y a cependant une diffé-

rence à établir entre les monosyllabes et les polysyllabes au point de vue de cet accent : pour les premiers, qui sont des homonymes et des homographes, l'accent n'est qu'un signe orthographique absent ou présent; pour les seconds, au contraire, qui sont seulement des homographes, il est, en même temps, un signe prosodique et orthographique et ne change que de place.

Monosyllabes.

SANS ACCENT ÉCRIT.	AVEC ACCENT ÉCRIT.
E (et).	*È* (est).
A (à).	*À* (il a) (1).
Che (que).	*Chè* (parce que).
Di (de).	*Dì* (jour).
Li (les).	*Lì* (là).
Se (si).	*Sè* (soi).
Si (se).	*Sì* (oui).
Da (depuis).	*Dà* (il donne).
La (la).	*Là* (là).
Ne (en).	*Nè* (ni).
Si (oui).	*Sì* (se).

Pour quelques mots monosyllabiques, l'accent n'est que le signe propre de l'apocope, sans aucune portée prosodique, pouvant être parfois remplacé par une apostrophe, afin d'établir une distinction entre deux mots devenus homographes par suite de retranchement :

Dì pour *die* (jour).
Fè » *fede* (foi).
Fè » *fece* (il fit).
Piè » *piede* (pied).
Prò » *prode* (preux).

(1) L'accent sur la 3e personne de l'indicatif présent du verbe *avere* (avoir), remplaçant la lettre *h*, est une innovation proposée depuis longtemps par Magalotti et par Metastasio, mais qui n'a pas été acceptée par tous les grammairiens et qui, dans la pratique, trouve encore des adversaires.

Polysyllabes.

AVEC UN ACCENT ÉCRIT
sur l'antépénultième
ou sur l'avant-antépénultième.

Àbitino (ils habitent).
Àgata (agate).
Àmbito (circuit).
Àncora (ancre).
Bàcino (qu'ils donnent des baisers).
Bàlia (nourrice).
Bèllico (guerrier).
Bùchino (qu'ils percent).
Càmice (aube).
Cànone (règle).
Cànova (cellier).
Càntino (qu'ils chantent).
Càpitano (ils arrivent).
Còmpito (tâche).
Còndito (formé).
Cùpido (cupide).
Dèstino (qu'ils réveillent).
Ímpari (impair).
Íntimo (intime).
Lùstrino (qu'ils lustrent).
Malèdico (médisant).
Malvàgia (méchante).
Màndola (amande).
Màrtire (martyr).
Màrtora (martre).
Nèttare (nectar).
Nòcciolo (noyau).
Ómero (épaule).
Óntano (ils déshonorent).
Pàgano (ils paient).
Pànico (panique).
Pèrdono (ils perdent).
Pèttine (peigne).

AVEC UN ACCENT ÉCRIT
sur l'avant-dernière.

Abitìno (petit habit).
Agàta (coup d'aiguille).
Ambìto (ambitionné).
Ancóra (encore).
Bacìno (petit baiser).
Balìa (puissance).
Bellìco (nombril).
Buchìno (petit trou).
Camìce (chemises).
Canóne (gros chien).
Canòva (célèbre sculpteur).
Cantìno (chanterelle).
Capitàno (capitaine).
Compìto (parfait).
Condìto (assaisonné).
Cupìdo (Cupidon).
Destìno (destinée).
Impàri (tu apprends).
Intìmo (intime).
Lustrìno (clinquant).
Maledìco (je maudis).
Malvagìa (malvoisie).
Mandòla (mandore).
Martìre (martyre).
Martòra (il tourmente).
Nettàre (nettoyer).
Nocciòlo (noisetier).
Omèro (Homère).
Ontàno (aune).
Pagàno (païen).
Panìco (panis).
Perdóno (pardon).
Pettìne (partie d'un habit).

AVEC UN ACCENT ÉCRIT sur l'antépénultième ou sur l'avant-antépénultième.	AVEC UN ACCENT ÉCRIT sur l'avant-dernière.
Pìstola (épître).	*Pistòla* (pistolet).
Prèdica (prêche).	*Predìca* (qu'il prédise).
Pretèrito (prétérit).	*Preterìto* (passé).
Princìpino (qu'ils commencent).	*Principìno* (petit prince).
Pùntino (qu'ils ponctuent).	*Puntìno* (petit point).
Rasségnati (résigne-toi).	*Rassegnàti* (résignés).
Rénano (ils sablonnent).	*Renàno* (rhénan).
Rùbino (qu'ils volent).	*Rubìno* (rubis).
Sàssone (Saxon).	*Sassóne* (gros caillou).
Sèguito (suite).	*Seguìto* (suivi).
Spàrtano (qu'ils partagent).	*Spartàno* (Spartiate).
Stropìccio (je frotte).	*Stropiccìo* (bruit du frottement).
Sùbito (de suite).	*Subìto* (subi).
Tèmperino (qu'ils trempent).	*Temperìno* (canif).
Tèndine (tendon).	*Tendìne* (rideaux).
Tènere (tendres).	*Tenère* (tenir).
Vòlano (ils volent).	*Volàno* (jeu du volant).
Vìolino (qu'ils violent).	*Violìno* (violon).
Vitùpero (je décrie).	*Vitupèro* (déshonneur).

Élision par apostrophe.

Il y a, tout d'abord, une importante distinction à établir entre l'élision par apostrophe et l'apocope, telles qu'elles se présentent dans la langue italienne.

L'apocope, à laquelle nous consacrons plus loin un chapitre spécial, est un retranchement (*troncamento*) d'une voyelle ou bien de toute une syllabe à la fin d'un mot, devant un autre mot commençant généralement par une consonne, et, en poésie, même à la fin d'une phrase. Elle se fait sans le secours d'aucun signe graphique accessoire. Son but principal est de rendre quiescente la consonne ou de permettre qu'elle soit mue par la voyelle initiale qui va suivre, afin d'obtenir un effet purement consonnantique.

L'élision par apostrophe est, au contraire, le retranchement,

marqué par un signe à ce dévolu, d'une simple voyelle finale devant un autre mot, dont la lettre initiale est presque toujours une voyelle. Son but ordinaire est d'empêcher tout hiatus, en excluant la quiescence de fait pour améliorer l'effet vocalique.

Aussi, tel mot pouvant s'apocoper à cause du voisinage de certaines formations syllabiques, ne pourra que s'élider au contact de certaines autres. Exemples :

	APOCOPES.	ELISIONS.
Santo :	*San Paolo* (saint Paul).	*Sant'Anselmo* (saint Anselme).
Grande :	*Gran libro* (grand-livre).	*Grand'uomo* (grand homme).
Bello :	*Bel corpo* (beau corps).	*Bell'anima* (belle âme).

L'apocope et l'élision, tout en ayant chacune leur caractère distinct, peuvent s'employer, à la fois, dans deux mots successifs, et ce sans inconvénient aucun, en produisant même, au contraire, des combinaisons euphoniques nouvelles et variées :

L'(*o*) *aer*(*e*) *fosco* (l'air sombre) (1).
Bell'(*o*) *idol*(*o*) *mio* (ma belle idole).
Se pur v'è nell'amor alcun diletto (2)
(Si pourtant dans l'amour on peut trouver des charmes).

Dans ce dernier vers, très correct et très harmonieux, on rencontre, en même temps, trois apocopes et deux élisions.

En français, il y a deux modes d'élision : celle qui s'opère seulement par la prononciation, et celle qui se fait en même temps dans l'écriture et dans la prononciation.

La lettre qui s'élide dans la prononciation, sans le secours de l'apostrophe, n'est autre que l'*e* muet final, devant une autre voyelle. Exemples :

Homme incorrigible, juge incorruptible.

L'élision dans l'écriture n'est soumise à aucune règle certaine et n'affecte que les mots suivants :

1° Les monosyllabes *ce*, *de*, *le*, *me*, *te*, *se*, *la*, *si*. Exemples :

C'est, *d'avis*, *l'homme*, *m'a*, etc.

(1) Les voyelles entre parenthèses sont celles qui sont élidées.
(2) Tasse, *Aminte*, acte I, scène I.

2° *Que*, pronom relatif et conjonction, et ses composés. Exemples :

Qu'on, *qu'est-ce?* etc.
Lorsqu'il, *ils*, *elle*, *elles*, *on*, *un*, *une*.
Puisqu'il, *ils*, *elle*, *elles*, etc.
Quoiqu'il, *ils*, etc.
Jusqu'à, *au*, *ici*, etc.
Quelqu'un, *une*.
Presqu'île.

3° La préposition *entre*, dans les combinaisons *entr'acte*, *entr'éclos*, *entr'hiver*, *entr'œil*, *entr'opercule*, *entr'ouverture*, et dans les verbes composés pronominaux, tels que : *s'entr'accorder*, *s'entr'accuser*, *s'entr'aider*, *s'entr'aimer*, *s'entr'égorger*, etc. ;

4° L'adjectif qualificatif *grand* devant un assez grand nombre de mots féminins, d'après une règle établie par erreur et ratifiée par l'usage : *grand'cérémonie*, *grand'chère*, *grand'chose*, *grand'mère*, *grand'messe*, *grand'peine*, *grand'peur*, etc. Mais, ici, l'élision serait encore plus apparente que déplacée, car, d'après Littré, il n'y a point d'*e* élidé et, partant, point d'apostrophe à mettre ;

5° L'adjectif possessif *ma*, uniquement dans les deux expressions familières *m'amie*, *m'amour* ;

6° Enfin, certains substantifs ayant différente structure, tels que : *aujourd'hui*, *prud'homme*, *prud'homie*, etc., et certains mots modifiés intérieurement par la prononciation populaire (1),

(1) « Au théâtre, quand on veut rendre exactement la prononciation populaire, on fait un usage fréquent de l'apostrophe. En voici un exemple emprunté aux *Ricochets* :

Marton, cuisinière. — Madame, l'dîner est servi.
(*Au public.*) — A c'dîner, *j'*vous invite
Si vous avez *l'*goût bon,
Vous *jug'rez* tout *l'*mérite
Du cordon *d'*la maison ;
Mais, je vous *l'*dis d'avance,
Pour assurer *l'*succès,
Faut *qu'*vos mains en cadence
Applaudissent aux Ricochets. »

(Larousse, *Grammaire*.)

tels que : *m'sieur*, *mam'selle*, *v'là,* où l'élision, sans être encore une abréviation, n'est plus qu'une syncope et même une apocope devant la consonne.

En italien, l'élision s'opère constamment de deux manières à la fois : phoniquement et graphiquement par le signe propre de l'élision, qui est l'apostrophe, avec cette différence que, en français, l'apostrophe est une virgule qui se place au haut d'une lettre pour indiquer l'élision d'un seul élément phonique, tandis que, en italien, par un emploi des plus abusifs, il sert bien souvent à indiquer l'élision de toute une syllabe et à remplacer, comme on l'a déjà dit, un accent fonctionnant lui-même abusivement comme signe d'élision.

En revanche, l'élision peut se faire, en italien, non seulement par apocope, mais par aphérèse dans les mots commençant par *il*, *in*, *un*, lorsqu'ils sont précédés de *tra*, *lo*, *che*, *e*, *uno*, etc. Cette dernière manière se renferme cependant dans certaines limites qu'on ne saurait franchir sans glisser dans l'archaïsme. Ainsi, il sera encore permis de dire, surtout en poésie, quant à l'article *il*, à la préposition *in* et à l'adverbe *ove :*

E 'l frutto quest 'è dei miei studii
(Et voilà le fruit de mes études).
Benchè 'n parole abbondi
(Quoique abondant dans ses discours).
Tra 'l sonno e la veglia
(Entre somme et veille).
Là 've mi scorse
(Là où il m'aperçut).

Mais on évitera d'écrire et de dire, comme jadis, *lo'ngegno, lo'ntelletto, lo'mperadore, lo'nferno* et *che'ncontro lagrimoso,* et l'on dira tout simplement : *l'ingegno* (le talent), *l'intelletto* (l'intellect), *l'imperadore* (l'empereur), *l'inferno* (l'enfer), et *che incontro lagrimoso* (quelle triste rencontre).

Le même mot, qu'il soit formé par une seule voyelle ou qu'il ait une voyelle à chacune des deux extrémités, peut, véritable pont entre deux retranchements, déterminer et supporter en même

temps les deux manières d'élision dont nous venons de parler, celle par apocope à l'égard du mot précédent et celle par aphérèse par rapport au mot suivant :

Passai per là dov' è 'l felice albergo (1)
(Je suis passé là où se trouve l'heureuse demeure).
Ond' è 'l suo giudicar fuor di ragione (2)
(C'est pourquoi son jugement est contraire à la raison).
E vuol ch' io 'ntenda quel ch' ei non sa dire (3)
(Et il veut que je comprenne ce qu'il ne sait pas expliquer).

Dans tous les cas, soit que l'élision se fasse par aphérèse, soit qu'elle s'opère par retranchement final, l'union euphonique entre les deux mots en présence, l'altérant et l'altéré, doit être complète, comme s'ils ne formaient qu'un seul tout.

La séparation continue à subsister dans l'écriture, mais, là aussi, à la condition expresse que les deux mots ne se quittent jamais et que le premier, avec son apostrophe, ne soit point posé à l'extrémité d'une ligne et l'autre en tête de la ligne suivante.

Anciennement, pour faire comprendre combien cette union est étroite, on soudait les deux mots ensemble et l'on écrivait *chera* (qui était), *dellamore* (de l'amour), *delloro* (de l'or), au lieu de *ch'era, dell'amore, dell'oro*. On écrit, du reste, encore aujourd'hui : *battiloro* (batteur d'or), *bellimbusto* (muguet), *galantuomo* (galant homme), *oltracciò* (outre cela), *pocanzi* (il y a un instant), *terzultimo* (le troisième et dernier), *ventuno* (vingt-un), etc., pour *batti l'oro, bell'in busto, galant'uomo, oltr'a ciò, poc'anzi, terz'ultimo, vent'uno*.

Pour que l'élision par apostrophe soit possible, six conditions essentielles sont requises. Il faut :

1° Que le mot précédent se trouve, à son état normal, terminé par une voyelle et en présence d'un mot commençant par une voyelle ;

2° Que la voyelle finale du mot antécédent soit inaccentuée, car

(1) TASSE, *Aminte*, acte I, scène II.
(2) G. PASSERONI, *Rimes*.
(3) G.-P. FAGGIUOLI, *Rimes*.

l'accent à la fin du mot est, en quelque sorte, la preuve que le mot a déjà été apocopé, et, en même temps, le grand préservatif contre tout nouveau retranchement.

Ainsi, pendant que, d'une part, on dira : *bell'angiolo* (bel ange), *quest'armonia* (cette harmonie), d'autre part, on devra dire : *abbellò ogni suo detto* (il orna toutes ses paroles), *amistà antica* (ancienne amitié).

Presque tous les substantifs accentués ont cependant cette suprême ressource, propre au style poétique, de pouvoir s'adjoindre, en cas d'hiatus, les syllabes *te* ou *de*. Exemples :

Amistade antica, *virtute illustre* (illustre vertu).

Ce n'est, du reste, le plus souvent, qu'une réintégration, un retour à l'ancien état de choses.

Les composés de *chè* peuvent, par exception, être susceptibles d'élision tout en ayant une finale accentuée. Tels sont : *avvegnachè* (car), *benché* (bien que), *comecchè* (quoique), *purchè* (pouvu que), *perchè* (parce que), *sicchè* (de sorte que, tellement que). Exemples :

Bench' io il volessi (quoique je le voulais).
Purch' ei lo possa (pourvu qu'il le puisse).
Sicch'io mi credo omai che monti e piagge (1)
(A un tel point que je crois que des montagnes et des plages).
Mi riposava un po' perch' era stanco (2)
(Je me reposais un peu, étant fatigué).

3° Que la voyelle atone à élider soit précédée d'une ou de deux consonnes et non d'une autre voyelle également atone formant une diphtongue parfaite avec la première.

Dans les phrases :

Il savio Enrico (le sage Henri),
Il figlio amato (le fils aimé),

les deux mots *savio*, *figlio* et autres semblables ne peuvent s'élider à cause de l'atonicité des voyelles et de leurs diphtongaison.

(1) Pétrarque, *Œuvres*.
(2) G.-C. Passeroni, *Rimes*.

Ici le préservatif contre tout retranchement est l'*absence* de l'accent sur l'avant-dernière voyelle d'un mot, alors que sa présence sur la dernière est nécessaire ailleurs pour arriver au même résultat.

Mais, si la voyelle précédant la dernière voyelle d'un mot n'est pas atone, alors, par un travail d'assimilation ou bien par la force d'attraction propre à l'accentuée, relativement forte, sur l'inaccentuée, presque toujours faible, l'élision peut avoir lieu, dans un grand nombre de cas, malgré les deux voyelles groupées à la fin du mot.

Voici les cas principaux :

Prépositions.	*A'*	pour	*ai* (aux).
	De'	»	*dei* (des).
	Da'	»	*dai* (des, par les).
	Co'	»	*coi* (avec les).
	Su'	»	*sui* (sur les).
	Pe'	»	*pei* (pour les).
	Ne'	»	*nei* (dans les).
	Tra'	»	*trai* (parmi les).
	Fra'	»	*frai* (idem).
Pronoms personnels.	*I'*	pour	*io* (je) (1).
	No'	»	*noi* (nous), mot poétique.
	Vo'	»	*voi* (vous) idem.
	E'	»	*ei* (il) (2).

(1) Cette élision hardie est proprement dantesque ; mais elle fut aussi employée par Pétrarque, le Tasse, l'Arioste et bien d'autres poètes, qui tous ont choisi Dante comme modèle. Exemples :

Perchè, ovunque i'(o) mi sia, io sono amore
(Car, partout où je suis, je suis toujours l'amour).
TASSE, *Aminte.*

A morte non l'aitando i'(o), i veggio segni
(Sans le secours de la mort, j'en vois les signes).
PÉTRARQUE, *Trionfo della Morte.*

Cette forme apocopée du pronom personnel italien est identique à la forme ordinaire de l'*i* du dialecte bourguignon et offre beaucoup d'analogie avec l'*ih* de l'ancien allemand et même avec l'*I* de l'anglais moderne, à part la prononciation.

(2) Cette élision ressemble à l'apocope de *il* en *i* des dialectes picard, wallon, rouchi et autres congénères.

Substantifs.	*Cape'*	pour *capei*, de *capelli* (cheveux), mot poétique.	
	Frate'	» *fratei*, de *fratelli* (frères)	idem.
	Ma'	» *mai*, de *mali* (maux)	idem.
Adjectifs.	*Be'*	pour *bei*, de *belli* (beaux)	idem.
	Qua'	» *quai*, de *quali* (quels)	idem.
	Que'	» *quei*, de *quelli*	idem.

Quelques auteurs (Guarini, Parini, entre autres) sont allés jusqu'à élider les voyelles finales des adjectifs possessifs, ne craignant pas d'écrire :

Il su'(o) amore (son amour), *Su'(a) Eccellenza* (Son Excellence) ;

mais cet usage n'a pas été adopté par les modernes.

Dans les verbes, les voyelles finales atones précédées d'une accentuée sont parfois élidées; mais seulement dans certains cas. Exemples :

Verbes.	Présent de l'indicatif.	*fa'*	pour *fai* (tu fais).
		sa'	» *sai* (tu sais).
		se'	» *sei* (tu es).
	Passé défini.	*pote'*	pour *potei* (je pus).
	Conditionnel.	*fare'*	pour *farei* (je ferais).
		vorre'	» *vorrei* (je voudrais) (1).
	Impératif.	*da'*	pour *dai* (donne).
		fa'	» *fai* (fais).
		sta'	» *stai* (reste).
		va'	» *vai* (vas).

Ce mode d'élision n'ayant pas lieu, réellement, pour éviter le choc d'une voyelle finale d'un mot avec la voyelle finale d'un autre mot, mais plutôt pour faire cesser la coexistence de deux voyelles dans le même mot devant une consonne ne leur appartenant pas, n'est pas moins fait pour empêcher toute accumulation et surcharge de voyelles dont une phrase pourrait être encombrée. L'élision se fait surtout et devrait toujours se faire en raison

(1) L'Arioste a dit aussi dans ses *Satires : mi rimarre'(i)* (je resterais), *non stare'(i)* (je ne resterais pas), etc.

du trop-plein de voyelles encaquées à brève distance sur une courte étendue de mots et en vue aussi des allitérations vocaliques parfois trop fréquentes. Exemples :

Co'(*i*) *desir miei* (avec mes désirs) (1).
Tra'(*i*) *miei giocondi amici* (au milieu de mes amis joyeux) (2).
Io ne'(*i*) *miei carmi* (moi, dans mes vers) (3).
De'(*i*) *bei fior vestita* (ornée de belles fleurs) (4).
De'(*i*) *bei rai* (de beaux yeux) (5).
Que'(*i*) *be'*(*i*) *capei* (ces beaux cheveux).
Pe'(*i*) *tuoi begli occhi* (pour tes beaux yeux).
Fra'(*i*) *suoi figliuoli* (parmi ses enfants).

4° Que la consonne précédant la voyelle finale (pourvu qu'il n'y ait qu'une consonne) ne soit pas, en règle générale, ni *l*, ni *n*, ni *r;* car, dans ce cas, il n'y aurait qu'une simple apocope et pas d'élision par apostrophe. Exemples :

Cuor(*e*) *umano* (cœur humain).
Fedel(*e*) *amico* (fidèle ami).
Poter(*e*) *antico* (pouvoir ancien).
Suon(*o*) *acuto* (son aigu).

Plaçons ici, à ce propos, cette remarque complémentaire : Dès qu'un mot ayant la voyelle finale précédée d'une simple consonne peut s'apocoper devant un autre mot commençant par une consonne, il rejette l'apostrophe, même dans les cas où il y aurait élision devant une voyelle. Exemples :

Buon(*o*) *autore* (bon auteur).
Buon(*o*) *padre* (bon père).
Qual(*e*) *figlio* (comme un fils).
Qual(*e*) *ospite* (en sa qualité d'hôte).

5° Qu'il y ait un rapport étroit de signification entre le mot qui doit être soumis à l'élision et celui qui la détermine.

(1) J. Pindemonte, *La Mélancolie.*
(2) G. Parini, *Le Toast.*
(3) J.-B. Niccolini, *Les Pleurs.*
(4) B. Prina, *L'Ile des Mémoires.*
(5) Faustina Buonarotti, *A une Rose.*

6° Que la phonologie du mot ne soit pas atteinte ou altérée profondément, par l'élision, dans ses éléments consonnantiques. Dans les jeux variés de l'élision, les dentales, les labiales et les sifflantes peuvent supporter impunément tout échange de voyelles ; car, sur ce terrain, leur nature est presque inaltérable et, en général, au-dessus de toute influence vocalique instantanée. Mais les gutturales dont on retrancherait les voyelles fortes, à l'aide desquelles elles se font reconnaître, ne sauraient être placées, à la suite de l'élision, devant les voyelles faibles, si ce n'est pour être converties en palatales. Il va sans dire que le même inconvénient se présenterait dans le cas contraire, pour la mouillée *gl* et pour la chuintante *sc*, toutes les fois que, privées des éléments auxquels se rattache leur son, elles seraient soumises à un traitement différent de voyelles.

Les exemples suivants serviront à corroborer la présente théorie et à la faire mieux comprendre :

L'article *gli*, frappé d'élision devant toute autre voyelle que la sienne, perdrait le son mouillé qui lui est propre, pour prendre le son de *gl* dans les mots *globe*, *glèbe*, *glace*, *glouton* :

Gl' angeli (son de glace).
Gl' emuli (son de glèbe).
Gl' onori (son de globe).
Gl' ultimi (son de glouton).

Ainsi, pour lui conserver le son primitif dans tous les cas énumérés ci-dessus, on renoncera à l'élision et on écrira en toutes lettres, *gli angeli*, *gli emuli*, etc. Ce ne sera que devant un substantif pluriel commençant par la même voyelle qu'on élidera l'*i*, car, alors, les lois phonétiques seront respectées sans être en désaccord avec le fait de l'élision.

C'est pour des raisons de même nature que la particule pronominale *gli* (à lui) étant suivie d'autres particules de son espèce, s'adjoint un *e*, *gliene* (lui-en), *glielo* (le-lui), plutôt que de lui faire prendre la place de l'*i*, comme on le voit, pour les autres particules pronominales, dans des cas semblables.

Le pluriel des substantifs en *glio* précédés de voyelle ne s'élide jamais, pas même devant les mots commençant par un *i*. Exemples :

Figli infelici (enfants malheureux).
Gigli immacolati (lis immaculés).

Cela est dû aux mêmes causes qui veillent à l'intégralité de *gli*, article et pronom, et à la règle qui en découle, encore plus rigoureusement appliquée par l'usage.

Il n'y a que le pluriel mouillé des adjectifs *quello* (celui) et *bello* (beau) qui fasse exception à la règle. Exemples :

Quegl' impostori (ces imposteurs).
Begl' ingegni (beaux esprits).

Ci (nous), particule tantôt pronominale, tantôt adverbiale, ne s'élide que devant les voyelles faibles ; car, en disant, par exemple, tout autrement que *ci andremo noi* (nous y irons nous-mêmes), *ci ho gusto* (cela me fait plaisir), elle serait défigurée au point de n'être plus reconnaissable.

Pour la même raison, lorsque des mots en *co* et en *go* se trouvent devant *e* et *i*, on aura soin d'ajouter, en cas d'élision, une *h* uniquement chargée de continuer chez les voyelles faibles ce son guttural du *c* et du *g* qui leur venait des voyelles fortes. Exemples :

*Dic***h***' io* pour *dico io* (je dis).
*Veng***h***' io* pour *vengo io* (je viens).
*Lung***h***' esso* pour *lungo esso* (le long).

On évitera, pareillement et autant que possible, l'élision par apostrophe lorsqu'elle peut rapprocher encore davantage deux consonnes de la même qualité ou deux consonnes mal assorties du même organe se suivant de près. Le son qui en résulte est peu flatteur pour l'oreille, si même il n'est pas des plus désagréables. Telle est, en effet, l'impression produite par cette phrase du poète G. Bossi, dans son épître à Zanoja, autre poète italien : *Far all'alt***r***'a***r***te onor* (faire honneur à l'autre art), où les deux *r* ne sont séparées que par un *a*, et aussi l'impression produite par les deux mots : *luci***d**'(o) *e***t***ere* (l'éther lumineux), petite note dis-

cordante dans une des plus belles compositions de Benedetto Prina, uniquement à cause de ces deux dentales *d* et *t*, mises encore plus près par l'élision d'un *o*.

La répétition de l'élision avec intermittence, et même à jet continu, mot sur mot, n'a rien de choquant par elle-même, pourvu qu'elle soit faite avec discernement et qu'elle prête, à l'occasion, un secours réel au rythme, à l'onomatopée et à la prose aux allures musicales et aux éclats harmonieux. Exemples :

D'ogn'(*i*) *intorno* (de tous côtés).
L'altr'(*o*) *anno* (l'autre année).
E l'avid'(*a*) *onda sovra lui si chiuse*
(Et le flot vorace se ferma sur lui) (1).
Intendami chi può chè m'intend'(*o*) *io*
(Que les autres me comprennent s'ils peuvent : quant à moi, je me comprends moi-même).
Non perch'(*è*) *i' n'*(*e*) *abbia invidia o dispiacere*
(Loin d'en être jaloux ou de le regretter) (2).

L'élision, ainsi qu'il a été dit, affecte indistinctement toutes les voyelles, à l'exception de l'*u*, qui n'a pas une grande importance comme lettre finale.

Cette élision doit se faire, de préférence, lorsqu'il y a rencontre des mêmes voyelles, au pluriel surtout. Exemples :

Ogn'(*i*) *indugio* (tout retard).
Null'(*a*) *altro* (rien d'autre).
Innocent'(*i*) *inviti* (innocentes invitations).

Mais rien n'empêche le poète d'imiter Prina, l'auteur déjà cité, lorsqu'il écrit *le gelid'*(*e*) *ossa* (les froids ossements), *le rapid'*(*e*) *onde* (les flots rapides), etc.

Au point de vue purement grammatical, l'élision par apostrophe ne laisse intacte aucune catégorie de mots; mais elle attaque avec plus d'insistance, quoique aussi à des degrés différents, surtout les suivants :

A. Parmi les **articles définis** : *lo*, *la*, sans distinction de

(1) Onofrio Minzoni, *Poésies*.
(2) G.-B. Faggiuoli, *Poésies*.

voyelles et *gli*, *le*, seulement en présence de voyelles identiques. Exemples :

L'(o) uomo (l'homme).
L'(a) officina (l'atelier).
Gl'(i) idoli (les idoles).
L'(e) esequie (les funérailles).

B. Leurs **composés prépositifs** : *dello* (de l'), *della* (de la), *degli* (des), *delle* (des), *allo* (à l'), *alla* (à la), *agli* (aux), *alle* (à les), *dallo* (par l'), *dagli* (par les), *dalle* (par les), *nello* (dans le), *nella* (dans la), *negli* (dans les), *nelle* (dans les), *collo* (avec l'), *colla* (avec la), *cogli* (avec les), *colle* (avec les), *sullo* (sur l'), *sulla* (sur la), *sugli* (sur les), *sulle* (sur les) et quelques autres d'un emploi moins fréquent.

Relativement aux articles contractés issus de la composition de l'article *i* et des prépositions respectives, voir pages 208 et 210.

C. L'**article indéfini** *una* et tous ses composés :

Un'(a) anima (une âme).
Ciascun'(a) arte (tout art).
Nessun'(a) offerta (aucune des offres).

Ce n'est que dans le langage populaire qu'a lieu, avec beaucoup de charme, l'élision de l'*u* initial :

Il mercordi mi pari '(u)na regina
(Le mercredi, tu me parais une reine),
Il giovedi '(u)na stella rilucente (1)
(Le jeudi une étoile resplendissante).

L'article indéfini masculin *un,* appartenant à la série des mots apocopés (voir au chapitre suivant) est, par cela même, réfractaire à l'élision et, en tout cas, n'a pas besoin d'en prendre le signe.

L'Arioste avait soumis cet article à l'élision moyennant aphérèse :

Per dover poi su '(u)n altro scaricarmi (2)
(Pour devoir ensuite me décharger sur un autre).

Mais c'est un exemple à ne pas suivre, au moins dans la langue littéraire.

(1) *Chants populaires.*
(2) *Satires.*

D. La **préposition** *di*, en tout lieu et à tout moment, avec des exemples contraires chez les auteurs qui veulent faire diversion dans une suite monotone de voyelles et amener dans la phrase, par une diphtongue occasionnelle, cette plénitude de voyelles qui lui donne une lenteur majestueuse. Exemple :

D'(i) oro, d'(i) argento e di abbaglianti gemme
(D'or, d'argent et de pierres précieuses éblouissantes)
Un serto avea...
(Il avait une couronne...).

Afin d'éviter toute confusion avec *di*, l'usage prescrit que la consonne de la préposition *da* (de, depuis, par, chez) reste jointe inséparablement à sa voyelle finale. Il n'y a infraction à cette règle que dans les locutions adverbiales ci-après ou semblables :

D'(a) allora in poi (à partir de ce moment).
D'(a) altra parte (d'autre part).
D'(a) ora innanzi (dorénavant).
Fin d'(a) allora (depuis lors).

Mais ces infractions n'ont pas été acceptées par tout le monde et il y a des auteurs, entre autres Guicciardini (1), qui ont écrit, par exemple, *da altra parte*.

E. La **préposition** *in* (dans, en), eu égard à sa structure, nous l'avons déjà constaté, n'est susceptible d'élision que par aphérèse, et même avec beaucoup de circonspection et de sobriété.

F. Les **prépositions dissyllabiques :** *contro* (contre), *contra* (idem), *senza* (sans), *sovra* ou *sopra* (sur), *sotto* (sous), etc., qui peuvent cependant se soustraire à l'élision, même lorsqu'elle paraît nécessaire et se présente dans les conditions les plus favorables. Exemples :

Contr'(a) ai più nemica (ennemie du plus grand nombre).
Senz'(a) altro (sans autre).
Sovr'(a) esso (sur lui).

(1) *Histoire de l'Italie*, livre XI.

G. Les **pronoms personnels** *egli* (il) et *ella* (elle), le premier seulement devant *i*. Exemples :

Ed egl'(i) invoca (et il invoque).
Buona ell'(a) è (elle est bonne).

H. Les **particules enclitiques** pronominales *mi* (me), *ti* (te), *ci* (nous), *si* (se), *vi* (vous), *ne* (en), *lo* (le), *la* (la), *gli* (lui), la quatrième devant *e* et *i* et l'avant-dernière exclusivement devant *i*. Exemples :

M'(i) oda (écoutez-moi).
T'(i) amo (je t'aime).
Che s'(i) ha da fare (que doit-on faire)?
C'(i) insegue (il nous poursuit).
V'(i) è (il y a).
N'(o) usa e n'abusa (il en use et il en abuse).
L'(o) ho visto (je l'ai vu).
L'(o) han ricevuta (ils l'ont reçue).
Gl'(i) inviò (il lui envoya).

Quelques-uns des composés de *gli* (lui) accouplé à d'autres particules congénères, moyennant l'insertion d'un *e* euphonique, acquièrent les mêmes qualités métaplastiques que les particules auxquelles ce *gli* s'est agrégé, c'est-à-dire qu'ils peuvent éliminer la voyelle finale et perdre l'apostrophe. Exemple :

Gliel'(o) additò (il le ou il la lui montra).

Néanmoins, pour être fidèle à la règle d'après laquelle les mots apocopés devant une consonne rejettent l'apostrophe en présence de la voyelle, il est préférable de traiter les composés de *gli* comme des mots rentrant dans cette règle. On dit, en effet :

Gliel(o) disse (il le lui dit).
Gliel(o) promise (il le lui promit).

Contrairement à l'opinion de quelques grammairiens, la particule pronominale *le*, par opposition à l'article de la même forme, se refuse à tout retranchement. Exemples :

Le offerse (il lui offrit) (à elle).
Le era stato detto (on lui avait dit) (à elle).

Incorporées aux verbes, toutes ces particules pronominales, à peu d'exceptions près, ne se prêtent que de très mauvaise grâce aux élisions les plus naturelles. Mais, irait-on même jusqu'à tolérer des élisions telles que celles-ci, dans les phrases :

Vorrei fuggirt'(*i*) *invano*
(En vain je voudrais te fuir).
Perchè volerm'(*i*) *indurre à ciò*
(Pourquoi me pousser à cela)?

où elles n'ont, au fond, rien de rébarbatif, on ne pourrait jamais assez condamner celles qui découvrent l'*l*, l'*n* et l'*s*, surtout lorsqu'elles sont mal amenées, comme dans ce vers, du reste fort mauvais, de G.-B. Faggiuoli :

Mandar sonetti, ora ricevern'(*e*) *io* (1)
(Tantôt envoyer des sonnets et tantôt en recevoir).

I. Il n'y a rien, en principe, qui répugne et qui s'oppose à l'élision dans les **substantifs;** mais, par le fait, cette élision se rencontre si rarement dans l'écriture et même alors comme par hasard, que, n'était-ce quelques formes isolées, sujettes à contestation, telles que :

Mont'(*e*) *Albano* (mont Albano).
Marc'(*o*) *Antonio* (Marc-Antoine).
Mastr'(*o*) *Angelo* (maître Ange).
Part' eran guelfe (une partie [des villes] était guelfe) (2),

on aurait peine à croire à son existence et à son utilité.

J. Par contre, les **adjectifs** de toute espèce aiment l'élision.

Parmi les **qualificatifs,** nous avons déjà cité tout particulièrement trois de ceux qui ont cours dans la phrase : *bello*, *grande*, *santo* (page 203), auxquels on peut ajouter le féminin de l'adjectif *buono* (bon), *buon'*(a) *indole* (bonne nature). Mais ce n'est là que l'ébauche d'une première liste.

Les adjectifs de cette catégorie sont assez nombreux et, par leur quantité aussi bien que par leur variété, ils peuvent être

(1) *Poésies satiriques.*
(2) Tassoni, *Le seau enlevé*, chant I,

subdivisés en plusieurs classes, correspondant chacune à une série distincte de terminaisons.

Voici quelques-uns des principaux suffixes constituant ce tableau :

En *te* et *to* précédés d'une consonne. Exemples :

Valent'(e) uomo (homme vaillant).
Fort'(e) ingegno (puissante intelligence).
Onest'(o) artiere (honnête artisan).
Cast'(e) illusioni (chastes illusions).

En *ido*. Exemples :

Le sue limpid'(e) acque (ses eaux limpides) (1).
Volge fremendo i livid'(i) occhi e guata (2)
(Il tourne en frémissant ses yeux livides et regarde, soupçonneux).
L'umid'(o) aere (l'air humide).
Tepid'(o) aere (3) (l'air tiède).

En *issimo*, forme du superlatif absolu. Exemple :

La sottilissim'(a) arte e la malizia (4) (l'artifice très subtil et la malice).

En *ce*, précédé d'une consonne. Exemples :

Dolc'(e) influsso (douce influence).
Dolc'(e) ire (douces colères).

Si cette dernière élision, opérée par Pétrarque sur un adjectif mis au pluriel, n'est pas des plus harmonieuses dans ses effets, la faute n'en est pas à la terminaison, mais au choix du mot déterminant l'élision.

K. Les **adjectifs démonstratifs** *questo, cotesto* ou *codesto* et *quello*. Exemples :

Quest'(o) ordine (cet ordre).
Cotest'(a) impertinenza (cette impertinence).
Quell'(o) abito (cet habit-là).

(1) TASSONI, *Le seau enlevé*, chant I.
(2) TASSONI, chant VI.
(3) Cette expression et la précédente sont tirées de l'illustre poète Carducci.
(4) LOR. MASCHERONI, *Sermone sulla falsa eloquenza*.

L. Les **adjectifs possessifs** *nostro* et *vostro,* préférablement devant des voyelles faibles. Exemples :

Il nostr'(o) impero (notre empire).
La vostr'(a) immagine (votre image).

Mais aussi devant les voyelles fortes. Exemple :

Vostr'(a) Altezza (Votre Altesse).

Dans cette phrase de G. Baretti :

De' be' vostr' occhi (1) (de vos beaux yeux),

l'élision de la voyelle finale de *vostri* est très dure à l'oreille; mais elle le paraît encore davantage par les deux mots tronqués et d'un goût douteux qui précèdent l'adjectif possessif.

M. Les **adjectifs non qualificatifs** *ogni, tutto, altro, tanto, altrettanto, quanto, molto* et *poco,* ce dernier exclusivement devant les voyelles fortes. Exemples :

Ogn'(i) interesse (tout intérêt).
Tutt'(o) uomo (tout homme).
Un altr'(o) impegno (un autre engagement).
Tant'(o) è (c'est ainsi).
Altrettant'(o) amore (autant d'amour).
Quant'(o) orgoglio (combien d'orgueil).
Molt'(o) illustre (très illustre).
Poc'(o) altro (peu d'autre).

Une grande partie d'adjectifs numéraux cardinaux et ordinaux. Exemples :

Alla prim'(a) ora (de bonne heure).
Terz'(o) ultimo (troisième et dernier).
A quattr'(o) occhi (entre quatre yeux).
Cinquantesim'(o) anno (cinquantième année).
Cent'(o) uomini (cent hommes).
Mi par mill'(e) anni (il me tarde mille ans).

Dans cette classe d'adjectifs, ceux qui se prêtent le moins à

(1) *Frusta*.

l'élision sont les adjectifs qui se terminent en *ci*. On évitera donc de dire avec l'Arioste :

> *Io son di diec'(i) il primo e vecchio fatto*
> (Moi, déjà vieux, je suis le premier des dix).

N. Les **verbes**, surtout à la 1re et à la 3e personne du singulier du présent de l'indicatif et du passé défini, à la 3e personne du singulier du conditionnel présent et aux 1re et 3e personnes du singulier de l'imparfait du subjonctif. Généralement, toutes les élisions à la fin du verbe ont lieu devant des pronoms personnels; mais, parfois, elles se produisent aussi devant les infinitifs, souvent apocopés, d'autres verbes et même devant d'autres éléments moins importants du discours. Exemples :

> *Cred'(o) io* (je crois).
> *Vegg'(io) io* (je vois).
> *Vid'(io) io* (je vis).
> *Diss'(e) ella* (dit-elle).
> *Vorrebb'(e) egli* (il voudrait).
> *Potrebb'(e) essere* (cela pourrait être).
> *Dovess'(i) io* (dussé-je).
> *Foss'(e)' io* (fussé-je).
> *Or odi quanto à cio ti rispond' io* (1)
> (Écoute bien, à présent, ce que je réponds à cela).
> *Ma vi dich' io lui mente aver divina* (2)
> (Mais je vous dis que son esprit est divin).
> *Madre, aprir ti vogl' io di quest' afflitta*
> (Mère, je veux te montrer les secrets)
> *Alma i segreti* (3)...
> (De cette âme affligée...).

Quant à l'imparfait, l'élision n'est de règle pour aucun verbe; mais on s'est permis et l'on se permet encore de nombreuses licences qui ne sont pas à imiter, surtout lorsqu'il s'agit du verbe

(1) ARIOSTE, *Satires*.
(2) J. MARTELLI, *Satires*.
(3) ANDREA MAFFEI, *Dida*.

être. Nous en donnons quelques-unes, prises dans les meilleurs auteurs :

Che '(i)n tutto quel mio passo er'(a) io più lieta (1)
(Car, dans tout ce trajet, c'était moi la plus gaie).
Non er'(a) altro che un bacio (2)
(Ce n'était qu'un baiser).
Con due cocchi venia la dea d'amore
(Deux chars arrivaient en même temps; la déesse d'amour)
Nel primo er'(a) ella (3)...
(Était dans le premier...).
Somigliantissima er'(a) ella (4)
(Elle était très ressemblante).

O. Les **conjonctions** *anche, come, siccome, forse, se, che* et presque tous leurs composés (voir à la page 207). Exemples :

Son pittore anch'(e) io
(Moi aussi je suis peintre).
Passò com'(e) ombra
(Il passa comme une ombre).
Siccom'(e) ei diceva (puisqu'il disait).
Fors'(e) anco (peut-être aussi).
S'(e) è vero (si c'est vrai).
Ch'(e) era mai (qu'était-ce)?

Si l'on se place uniquement au point de vue de l'écriture, on trouve que la conjonction *che* perd, dans l'élision, non seulement la voyelle finale, mais l'*h* médiale toutes les fois qu'elle se trouve en présence d'un mot commençant par une voyelle forte. La gutturale n'ayant plus besoin, dans ces nouvelles conditions, d'autre signe supplémentaire qui en fixe et conserve la valeur, la suppression de l'*h* est, à la fois, une nécessité et un détail de simplification, de même qu'elle est un détail indispensable de complexité

(1) Pétrarque, *Le Triomphe de la Mort.*
(2) Guarini, *Pastor fido*, acte II.
(3) Tassoni, *La secchia rapita.*
(4) C. Dati, *Vie de Zeusi.*

pour les mots où le son guttural doit se conserver devant le changement de voyelles fortes en voyelles faibles (voir page 212). Exemples :

C'(he) altro (que l'autre).
C'(he) odo (qu'entends-je)?
Ciò succede a color c'(he) hanno giudizio (1)
(Cela arrive à tous ceux qui ont un bon jugement).
Quand'(o) è di tai c'(he) han la credenza altrui (2)
(Lorsqu'on est du nombre de ceux qui ont les croyances d'autrui).

Dans ces deux dernières phrases, sur lesquelles nous attirons l'attention, on ne supprime que l'*he* de la conjonction *che;* mais, si la logique était toujours l'apanage de la grammaire, on devrait, en outre, supprimer l'*h* des personnes du verbe avoir.

En aucun cas, sa suppression ne nous paraît plus nécessaire que dans les locutions ci-dessus ou autres semblables.

P. Enfin, les **adverbes** *certo, donde, dove, mentre, niente, nulla, oltre, onde, ove, quando* et bien d'autres encore. Exemples :

Dov'(e) è l'antica pace
(Où est-elle, l'ancienne tranquillité)?
Mentr'(e) ei volle di me quel ch' io volea (3)
(Tant qu'il a voulu tout ce que je voulais).
Oltr'(e) Arno (au delà de l'Arno).

Les formations adverbiales propres et impropres où l'ablatif du substantif latin *mens* — *mente* a fini par fonctionner comme un simple suffixe résistent plus que toutes les autres aux morsures de l'élision, probablement à cause de leur longueur plutôt que de leur structure.

Il n'y a rien pourtant qui empêche d'écrire et de prononcer :

Altament' iniqua (inique au plus haut degré).
Lascivament' ignuda (lascivement nue).
Profondament' impressa (profondément gravée).

(1) G.-B. Faggiuoli, *Poésies*.
(2) J. Martello, *Satires*.
(3) Tasse, *Aminta*, acte I, scène I.

L'apocope.

En latin, l'apocope n'était qu'imparfaitement connue et très peu employée. Il était permis, dans cette langue, de retrancher l'*e* du *ne* interrogatif en altérant même parfois la désinence du mot précédent, mais c'étaient là de rares licences poétiques. En dehors de celles-ci et de certains modes d'élision (encore plus rares) s'y rattachant, l'apocope était sans emploi, car on ne pourrait aucunement considérer comme étant des apocopes les altérations que subissaient les mots dans la composition.

En français, l'apocope n'est guère usitée non plus et n'a pas autant d'importance que dans la langue italienne.

A part quelques mots où l'on supprime bien plus souvent la consonne finale que la voyelle (*je construi*, *je croi*, *encor*, *guère*, *grâce*, *jusque*, *Londre*, etc., pour je construis, je crois, encore, guères, grâces, jusques, Londres), sauf quelques suppressions à l'intérieur des mots composés, comme celles que l'on voit dans *morfil*, *gendarme*, *puîné*, pour *mort-fil, gens d'armes, puis né,* la grande masse des mots français est exempte de tout retranchement. De plus, ceux qui ont lieu sont exclusivement orthographiques et du domaine de la poésie.

Cela s'explique aisément, de trois manières différentes : premièrement, parce que les Français ont assez de mots se terminant par une consonne et assez de syllabes finales sonores, pour avoir besoin d'en augmenter le nombre et de recourir pour cela à des moyens artificiels; secondement, parce que, ou les mots se terminent par une voyelle muette et, comme telle, cette voyelle n'ayant pas de portée assourdissante, sa suppression devient inutile; ou bien les mots se terminent par une voyelle accentuée, et ils sont affranchis, par cela même, de tout retranchement (voir page 206); troisièmement, parce que un très grand nombre de mots terminés par une consonne sont apocopés de fait par la prononciation, qui traite certaines de ces consonnes comme n'existant pas, et alors ils n'est pas besoin d'autre apocope formelle.

On a déjà vu en quoi l'apocope diffère de l'élision par apostrophe. L'une aussi bien que l'autre ont pour objet la réduction du matériel du mot; toutes deux procèdent par élimination de voyelles et produisent une sorte de synalèphe, c'est-à-dire la réunion de deux syllabes en une seule. Mais l'élision, dont le résultat est d'éviter la formation de toute diphtongue occasionnelle (*s'ha* au lieu de *si ha* — on a) et même sa répétition (*vegg'io* au lieu de *veggio io* — je vois), ne modifie que légèrement la nature d'une syllabe déjà ouverte avant comme après la modification; tandis que l'apocope, lorsqu'elle ne supprime point d'un coup toute une syllabe (*pro'* au lieu de *prode* — preux), transforme une syllabe ouverte en une syllabe fermée avec les débris d'une autre syllabe, si profondément atteinte dans son propre organisme qu'elle ne peut plus se suffire à elle-même (*pa***N** au lieu de *pa-ne*). En d'autres termes, l'élision ne fait que remplacer la voyelle d'une syllabe par celle de la syllabe suivante, tandis que l'apocope, au contraire, ajoute, comme nouvel élément à une syllabe donnée, une lettre qui n'était, par rapport à elle, que la consonne de la syllabe suivante. Dans le premier cas, il y a effort commun de deux syllabes pour en former une troisième, de transition, en diminuant de peu leur valeur réelle et totale; dans le second, il y a sacrifice entier d'une syllabe à l'avantage de l'autre.

Il y a plus : l'apocope ne tend rien moins qu'à changer la charpente des mots les plus importants, tels que les verbes et les substantifs, dans leurs syllabes finales, en brisant les désinences, en privant les consonnes de leur principal support venant après elles, en leur donnant, par un demi-isolement, plus de relief et en diminuant enfin, partout où cela est nécessaire, l'excès de l'élément vocalique au profit de l'élément consonnantique, mais, parfois aussi, au préjudice de l'un des traits les plus saillants et les plus expressifs de la langue.

Au point de vue de l'accent tonique, l'apocope tend à changer les paroxytons en oxytons et à augmenter le nombre de ces derniers en introduisant sans cesse, à côté de ceux qui existaient déjà, des mots d'une belle variété et d'un aspect nouveau, mots qui se

distinguent par une consonne finale, c'est-à-dire par un caractère qui n'est pas définitif, ni fondamental.

Lorsque les sons simples se succèdent, s'entassent, s'entrecroisent avec monotonie et que la consonne se trouve noyée, si l'on peut dire ainsi, dans des flots de voyelles ou qu'elle n'adhère à celles-ci que par le même côté, en ne se présentant toujours que sous un aspect, l'apocope est un grand correctif et arrive fort à propos pour dégager de toute redondance les sons les plus complexes.

Mais, employée au hasard ou abusivement, l'apocope risque d'être souvent un agent de corrosion et de dissolution du langage, dans ses parties les plus vivantes et les plus essentielles, un moyen coactif qui déforme le mot et en dénature l'organisme.

Loin d'en abuser, il faut donc user de l'apocope sobrement et intelligemment, dans la prose moins que dans les vers; il faut la distribuer sagement, lorsqu'elle se répète, sur tous les points de la phrase et, tout en cherchant à contenter l'oreille, il faut se garder soigneusement d'enfreindre les principes qui doivent servir de base à l'harmonie, dont elle est avide.

Dans chacun des vers suivants, on rencontre trois apocopes successives, sans autre souci, de la part de l'auteur, que celui de conserver la mesure rythmique dans les bornes prescrites et de faire entrer dans un espace très restreint le plus de mots possible. Au fond, ces vers ne sont pas absolument mauvais; mais il y a là une dureté et une monotonie qui ne sont pas italiennes et qui, au surplus, ne sont même point de circonstance :

> *E la vita salvar(e), fur(ono) ben(e) contenti* (1)
> (Et ils furent bien contents de sauver leur vie).
> *La fuga lor(o) qual(e) capital(e) delitto* (2)
> (Leur fuite, comme un crime capital...).

Cependant, il peut y avoir succession de deux ou trois apocopes,

(1) G.-B. Casti, *Apologue sur l'Ane*, IV.
(2) Idem, IX.

même par des syllabes finales identiques, qui pourraient se présenter dans des mots différents, sans que cela constitue un grand abus. Mais il faut que cette succession ou répétition soit, sinon nécessaire, au moins opportune et que le deuxième ou troisième mot apocopé renchérisse, autant que faire se peut, sur la sonorité de l'antécédent, comme dans la citation faite plus haut :

Se pur(e) v' è nell' amor(e) alcun(o) diletto,

et dans ces deux beaux vers, l'un de Dante et l'autre de Marini, au sujet de l'amour :

Amore e cor(e) gentil(e) sono una cosa (1)
(L'amour et la noblesse des sentiments vont ensemble).
Dilettevole error(e), dolor(e) bramato (2)
(Erreur agréable, douleur recherchée).

Voici les principales conditions dans lesquelles peut se faire l'apocope :

Le mot y destiné doit être au moins dissyllabique, car le retranchement d'une voyelle finale n'est guère possible dans un monosyllabe où il n'y a pas de voyelle initiale pouvant reprendre en sous-œuvre la consonne privée de son appui naturel.

Il y a cependant des monosyllabes qui, en s'accouplant avec d'autres monosyllabes, rendent possible, uniquement en raison de ce fait, l'action de l'apocope. Exemples :

Tu mel (pour *me lo*) *dirai* (tu me le diras).
Io tel (pour *te lo*) *dirò* (je te le dirai).
Meco ten (pour *te ne*) *vieni* (viens avec moi).
Vel (pour *ve lo*) *promisero* (ils vous l'ont promis).
Sel (pour *se lo*) *raccolsero in casa* (ils le reçurent chez eux).
Nol (pour *nòn lo*) *saprà mai* (jamais il ne le saura).
Ella sen (pour *se ne*) *va* (elle s'en va).

Mais, lorsque ces doubles particules sont incorporées par enclise

(1) Dante, *Enfer.*
(2) G.-B. Marini, *Adonis.*

aux verbes, il ne faut pas omettre la voyelle finale, comme Alfieri l'a fait, entre autres, dans ces vers :

. . . . *Anche dovesse*
. . . . (Même s'il devait)
L'infame via sgombrarsen(e) col suo sangue (1)
(Se frayer un chemin au prix de l'infamie et de son sang).

Laissons donc au *Décaméron* de l'immortel Boccace les contractions retranchées, par trop crues, telles que dans la phrase : *per portasel(o) via* (pour l'enlever), et gardons-nous de l'imiter sur ce point et sur bien d'autres, en nous en tenant aux manières d'apocope précédemment énumérées et, préférablement, à la suivante, où l'apocope affecte différents suffixes :

Qual(e) man(o) di questo fior(e) le foglie pinse (2)
(Par quelle main fut peinte cette fleur)?

La voyelle finale doit être précédée forcément, dans le mot, par l'une des quatre consonnes *l, n, r, m,* — cette dernière, par rapport aux autres, avec moins de fréquence. En cas de redoublement, une des consonnes est condamnée à disparaître en même temps que la voyelle.

Si toute autre consonne précède, l'apocope n'est plus guère possible; mais l'élision par apostrophe peut, à l'occasion, la remplacer si une voyelle suit la consonne de nature différente et pourvu que les principes établis aux chapitres précédents, sur ce dernier sujet, puissent recevoir leur complète application.

L'apocope d'une voyelle précédée d'une sifflante, c'est-à-dire de toute autre consonne que l'une des consonnes ordinaires, a été essayée dans la *Divine comédie*, le plus vaste des champs d'épreuve qui ait jamais existé pour la langue italienne, mais inutilement :

Questi, che m'è a destra più vicino (3)
(Celui qui est à ma droite est de Cologne)
È di Cologna ed io Tomas(o) d'Aquino
(Et moi je suis Thomas d'Aquin).

(1) *Polynice*, acte Ier, scène IV.
(2) Celio Magno, *Chanson sur la Divinité*.
(3) *Paradis*, chant X.

Dante lui-même n'a pas cru devoir se rapporter à son exemple et n'a pas insisté à cet égard.

Quant au mot suivant l'apocopé, il peut avoir pour initiale soit une consonne, soit une voyelle; mais la consonne doit être sinon exclusivement requise, au moins de beaucoup préférée en écartant, autant que possible, l'*s* impure (c'est-à-dire l'*s* suivi d'une autre consonne) et le *z*. Nous disons autant que possible; car, de par les anciens comme de par les modernes, les exemples abondent en sens contraire à la règle :

Fedel(e) schiavo (esclave fidèle).
Gran(de) zelante (grand zélateur).
Ma ciò che fe' di lor più gran(de) sterminio (1)
(Mais ce qui fut cause de leur plus grand carnage).
.....*bicchieri... ch' eran(o) stati risciacquati di fresco* (2)
(Des verres rincés depuis peu).
Il vin(o) scintilla (3) (le vin étincelle).

Quoiqu'il existe toute une théorie sur les différents procédés et modes d'emploi de l'apocope en italien, il n'y a pas encore de règles bien déduites pour s'en servir d'une manière qui ne soit pas tout à fait celle du hasard; car, jusqu'ici, personne ne s'est donné la peine de les rechercher et chaque auteur — nous ne parlons que des bons auteurs! — a suivi une méthode à lui, presque toujours inconsciente, a adopté une manière dont il a essayé de faire son secret, où il a appelé comme juge l'oreille guidée par ce goût exquis et raffiné auquel aucune délicatesse ne saurait échapper et qui suppose préalablement ce sentiment profond et naturel du beau et cette préexcellence de la matière qui déterminent la perfection de l'artiste.

Toute œuvre d'art, quelque grande que soit la part que la nature puisse y avoir, doit céder, à la longue, aux obsessions du critique observateur qui lui applique l'instrument d'analyse à travers son verre grossissant, et, dès qu'il y a analyse, il se trouve, par cela même, qu'on fixe des lois.

L'artiste est encore libre, après la découverte et la fixation des

(1) G.-B. Casti, *Apologues*.
(2) Massimo d'Azeglio, *Ettore Fieramosca*, chapitre II.
(3) Giosuè Carducci, *Satan*.

lois inhérentes à l'œuvre d'un prédécesseur, de les combiner de différentes manières, de les faire intervenir ou de les écarter, de choisir les détails et les circonstances de leur application ; mais, en dépit de cette liberté, l'art et l'artiste devront désormais se mouvoir dans une orbite bien définie, sans la franchir, ou en ne la franchissant qu'en parfaite connaissance de cause.

Voici, en attendant, le résultat de quelques observations à ce sujet :

Quand l'apocope a lieu, c'est, le plus souvent, devant les mots dont les initiales sont des consonnes, mais sans arrêter son action ou devenir trop rare, ainsi que M. Fornaciari (1) a eu soin de le dire, devant les voyelles initiales, peu importe qu'elles soient des atones ou des accentuées, qu'elles se trouvent placées à la tête d'un mot monosyllabique ou d'un mot polysyllabique, pourvu qu'elles réunissent les autres conditions voulues.

L'apocope devant une voyelle ressemble beaucoup à l'élision, dont elle ne diffère que par la nature de la consonne qu'elle découvre d'un côté, consonne laissée en suspension en apparence seulement, et qu'elle soude étroitement à la voyelle venant après. Elle convient, même ainsi, à tous les styles, à la prose aussi bien qu'à la versification, et sacrifie, de préférence, la voyelle finale *e* devant n'importe laquelle des cinq voyelles appelées tour à tour à faire une coupure dans le mot qui précède, surtout lorsqu'il s'agit de mettre à découvert la consonne *r*.

Cette manière d'apocope opère donc devant les mots commençant :

Par **A**, qui n'est, bien souvent, autre chose que la préposition *a* (à) précédée d'un infinitif et parfois l'initiale d'un infinitif précédé d'un autre infinitif. Exemples :

Andar(e) a letto (2) (aller se coucher).
Aver(e) a fare (avoir à faire).
Far(e) apparire (faire apparaître).
Poter(e) asserire (pouvoir affirmer).
Star(e) a fronte (tenir face).

(1) *Grammaire italienne.*

(2) Tous les exemples concernant l'apocope devant la voyelle sont puisés dans Caro, Bembo, Bartoli, Metastase, Massimo d'Azeglio, etc.

Par **E**, assez fréquemment première lettre d'un des pronoms personnels de la 3e personne. Exemples :

Suol(e) essere (il a l'habitude d'être).
Ancor(a) ella (elle aussi).
Dirà aver(e) essi timore
(Il dira qu'ils ont de la crainte).
Ti par(e) egli luogo da duchi codesto
(Te crois-tu dans un endroit fréquenté par des ducs)?

Par **I**, suivi, dans bien des cas, de la consonne *n*. Exemples :

Si, son(o) io (oui, c'est moi).
Passar(e) ivi (passer par là).
Metter(e) insieme (mettre ensemble).
Andar(e) incontro (aller à la rencontre).

Il semble que la voyelle *i*, comme étant la plus faible des voyelles, ne puisse pas, à elle seule, par son exiguïté, déterminer ni supporter l'apocope du mot précédent, toutes les fois qu'elle marche isolée en qualité de représentant de l'article du pluriel.

En effet, il était d'usage que, quand l'article *i* était précédé de la préposition *per* (pour, par), ayant la valeur d'un mot apocopé sans l'être toutefois, ne voulant pas en faire un article contracté, on lui substituait l'ancien article *li*. Exemples :

Per li campi (dans les champs).
Per li grandi del regno (1) (pour les grands du royaume).

Cet usage n'est pas tout à fait perdu, mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit vivant et général.

Même renforcé par la consonne, l'*i* n'est pas toujours de taille à rendre nécessaire l'apocope, et tel auteur qui se croit autorisé à lui attribuer cette force à un certain endroit de son livre lui refusera, tout à coup, un peu plus loin, cette faculté sans autre raison sérieuse que le caractère indécis de la voyelle ; à cette raison s'ajoute, pour une part, l'incertitude de la règle.

Aussi, Massimo d'Azeglio, après avoir écrit, au chapitre Ier de son livre l'*Ettore Fieramosca :*

Senza entrar(e) in altro (sans insister là-dessus),

(1) Metastase, *Artaxercès*, scène VIII.

est amené, par la force des choses, à écrire, quelques pages plus loin, sans apocope, le premier mot de la phrase :

DarE indizio (donner des indices),

et, au chapitre suivant, il écrit encore :

EsserE in terra (être sur terre).

Par **O**. Exemples :

Andar(e) oggi (aller aujourd'hui).
Mandar(e) ora (envoyer à présent).
Stimar(e) ottimo (croire que c'est bien).
Un sol(o) osso (un seul os).

Par **U**, bien des fois initiale de l'article indéfini. Exemples :

Furon(o) uccisi (ils furent tués).
Mangiar(e) un boccone (avaler une bouchée).
Sorger(e) una voce (s'élever une voix).
Sbigottir(e) un leone (effrayer un lion).

Lorsque le mot apocopé est un adjectif placé devant un substantif, les deux mots entrent parfois en composition et acquièrent bien souvent une signification que chacun d'eux n'a pas séparément et qui diffère de la première en raison de la distance de l'époque où se fit leur union. Exemples :

Gentiluomo (gentilhomme).
Malanno (malheur).
Malonesto (malhonnête).
Malumore (mauvaise humeur).
Nobiluomo (gentilhomme).
Poveruomo (malheureux).

L'apocope devant les consonnes, bien plus fréquente et caractéristique que l'apocope devant les voyelles, dépend aussi de la rencontre fortuite ou préparée de deux mots spécialement prédisposés par leur structure phonique à subir ce tronquement; mais elle n'est pas non plus étrangère aux analogies et à la connexion des idées, parfois insaisissables à première vue, résultant des catégories grammaticales auxquelles chacun de ces mots appartient.

En effet, l'apocope devant la consonne a lieu sans le moindre effort à l'infinitif des verbes et à la 3e personne du pluriel de presque tous les temps; à la 3e personne du singulier, quoique moins aisément et moins fréquemment, et à la 1re personne du pluriel aussi de tous les temps, à la condition que toutes ces formations verbales soient suivies immédiatement de l'un des mots suivants :

1° Un infinitif de n'importe quelle conjugaison. Exemples :

Dover(e) ritornare (devoir retourner).
Poter(e) disporre (pouvoir disposer).
Faccan(o) ridere (ils faisaient rire).
Dobbiam(o) prendere (nous devons prendre).
Vuol(e) mostrare (il veut montrer).

2° Un substantif, un adjectif, un participe et même un gérondif, si le verbe qui précède est surtout l'un de ces trois : *andare* (aller), *stare* (rester), *venire* (venir). Exemples :

Far(e) parola (mentionner).
Mutar(e) viso (changer de visage).
Por(re) mente (faire attention).
Trovavan(o) fede (ils étaient crus).
Facciam(o) dimora (demeurons).
Cascar(e) morto (tomber mort).
Star(e) nascosti (être cachés).
Eran(o) seduti (ils étaient assis).
Avran(no) trovato (ils auront trouvé).
Avrebber(o) potuto (ils auraient pu).
Esser(e) grato (être reconnaissant).
Serbar(e) libero (conserver en liberté).
Veder(e) sano (voir en bonne santé).
Eran(o) contenti (ils étaient contents).
Guardavan(o) malinconici (ils regardaient d'un air triste).
Andar(o) meditando (être en train de méditer).
Star(e) facendo (être en train de faire).
Stavan(o) bevendo (ils étaient en train de boire).
Vien(e) dicendo (il est en train de dire).
Venivan(o) mettendo (ils étaient en train de mettre).

3° Un des pronoms personnels. Exemples :

Lo devi saper(e) tu (tu dois le savoir).
Per render(e) lui felice (pour le rendre heureux).
A sentir(e) lei (à l'entendre).
Abbiam(o) noi (avons-nous).
Dicevan(o) essi (disaient-ils).

4° Un des articles définis, avec des réserves pour les deux commençant par une voyelle : *il, i,* et sans aucune restriction pour les autres, devant lesquels l'apocope a lieu à tout moment. Exemples :

Aver(e) l'occhio (avoir l'œil).
Fuggir(e) lo strepito (fuir le bruit).
Dir(e) la sua (dire son opinion).
Fissar(e) gli astri (fixer les astres).
Menar(e) le mani (donner des coups).
Fremean(o) le piante (les plantes frémissaient).

5° Une des prépositions *da, per, con, sotto, sopra,* etc., mais, de préférence, la préposition *di,* simple ou combinée avec l'article. Exemples :

Alzar(e) da terra (lever de terre).
Far(e) per tutti (agir pour tout le monde).
Oprar(e) con senno (agir avec réflexion).
Metter(e) sotto (soumettre).
Star(e) sopra pensiero (être préoccupé).
Un chinar(e) di capo (un signe de tête).
Al dir(e) dell' oste (d'après l'aubergiste).
Un batter(e) d'ale (un mouvement d'aile).
Crescer(e) dell' età (avancer en âge).
Morir(e) di fame (mourir de faim).

6° Un des adverbes *certo, davanti, dietro, mai, sempre, bene, male* et d'autres encore, formant une liste toute spéciale. Cependant, dans ces conditions, favorables à l'apocope, on rencontre les uns plus fréquemment que les autres. Exemples :

Esser(e) certo (être certain).
Correr(e) dietro (courir après).
Passar(e) davanti (passer devant).
Far(e) male (faire mal).
Sapean(o) bene (ils savaient bien).

L'apocope n'est pas rare non plus lorsqu'un adjectif ayant une terminaison *ad hoc* se trouve placé devant un substantif, ou *vice versa*. Exemples :

Buon(o) vento (bon vent).
Facil(e) conquista (conquête facile).
Fedel(e) servitore (serviteur fidèle).
Favor(e) pubblico (la faveur publique).
Figliuol(o) prodigo (enfant prodigue).
Onor(e) nazionale (honneur national).

Mais si le mot précédent est un substantif ou un adjectif et le mot suivant la préposition *di,* alors rien n'est plus commun que l'apocope. Exemples :

Amor(e) di donna (amour de femme).
Cagion(e) di morte (cause de mort).
Chiaror(e) di luna (clair de lune).
Color(e) di rosa (couleur rose).
Mestier(e) dell' armi (art de la guerre).
Pien(o) di rabbia (tout enragé).

La préposition *di,* suivie, à son tour, d'un substantif, est souvent remplacée, en même temps que celui-ci, par un adjectif correspondant. Dans ce cas, l'apocope persiste comme s'il n'était pas survenu de changement. Exemples :

Amor(e) di patria }
Amor(e) patrio } (amour de la patrie).
Dolor(e) di madre }
Dolor(e) materno } (douleur maternelle).
Fior(e) di primavera }
Fior(e) primaverile } (fleur de printemps).

L'influence de l'adjectif possessif sur le substantif précédent est presque toujours décisive pour l'apocope, si la désinence du substantif y concourt par ses qualités phoniques. Exemples :

Amor(e) mio (mon amour).
Figliuol(o) suo (son fils).
Fratel(lo) nostro (notre frère).

Non seulement l'adjectif possessif exerce sur le mot précédent

l'influence métaplastique que nous venons de lui reconnaître; mais, autrefois, il en subissait une à son tour, pourvu que le mot précédent fût un nom de parenté. Suivant les procédés des langues polysynthétiques, il se laissait agglutiner par ces noms de parenté et ne formait plus avec eux qu'un seul tout inséparable.

On écrivait et on prononçait : *figliuolmo, figliuolto, fratelmo, fratelto,* pour *figliuol*(*o*) *mio, figliuol*(*o*) *tuo, fratel*(*lo*) *mio* et *fratel*(*lo*) *tuo;* mais, de ce qu'il y avait de bon et de mauvais au fond de ces formes vieillies, il n'y a que l'apocope qui ait survécu.

Il existe, enfin, un grand nombre de monosyllabes devant lesquels tout mot polysyllabe, sans distinction de classes, susceptible de retranchement ne manque pas de perdre sa voyelle finale, pourvu que l'occasion s'en présente. La conjonction *che* est un de ces monosyllabes, le plus en vue dans ce groupe. Elle y occupe le premier rang; mais, à côté d'elle, il faut placer immédiatement les mots suivants : *di* (de), *già* (déjà), *là* (là), *qui* (ici), *ne* (en), *non* (non), *più* (plus), *se* (si), *si* (on), *su* (sur), *via* (voie), et quelques personnes de verbes, telles que *do* (je donne), *dà* (il donne), *so* (je sais), *sa* (il sait), *fa* (il fait), etc. Exemples :

> *Amor*(*e*) *ch'a null' amato amar*(*e*) *perdona*
> (L'amour, qui n'épargne aucun de ceux qui sont aimés).
> *Allor*(*a*) *che disse* (lorsqu'il dit).
> *Convien*(*e*) *che vada* (il faut qu'il s'en aille).
> *Par*(*e*) *ch' egli abbia* (il paraît qu'il a).
> *Quel*(*lo*) *che è stato è stato* (ce qui est fait est fait).
> *Buon*(*o*) *dì* (bon jour).
> *Andar*(*e*) *via* (s'en aller).
> *Far*(*e*) *si* (faire en sorte).
> *Ben*(*e*) *so* (je sais bien).

De même qu'il existe, parmi les mots suivants ou successifs, des mots plus en mesure de déterminer l'apocope de leurs précédents, de même, il s'en trouve, parmi ces derniers, qui sont tout disposés à cette détermination. Cela est dû à une sorte de martelage et de fluctuation qui les frottent, les rongent et les fléchissent toujours, tandis que les plus réfractaires à l'apocope, endurcis et rouillés

par le fait contraire de leur inertie et par un état de repos relatif, se trouvent prémunis contre toute altération.

Parmi les mots les plus faciles à entamer et qui se rencontrent presque toujours à l'état apocopé, il faut noter les suivants : *bello* (beau), *buono* (bon), *grande* (grand), *santo* (saint), *tale* (tel), *quale* (quel), *male* (mal), *bene* (bien), *oro* (or), *pure* (pur), *fino* ou *sino* (jusque), *sono* (ils sont), *loro* (leur), etc.

Or, voici les désinences qui sont, pour l'ordinaire, le plus profondément atteintes par l'apocope, soit en prose, soit en vers, d'après leur consonne caractéristique simple ou redoublée, accompagnée tour à tour par chacune des voyelles destinées à disparaître :

L

— *La.*

Cette syllabe se résigne à perdre sa voyelle finale, par exception, dans le mot *sola* (seule) et encore n'est-ce que dans les phrases : *una sol(a) volta* (une seule fois), *alla sol(a) vista* (seulement à la vue), *una sol(a) casa* (une seule maison). Même dans ces phrases, plusieurs auteurs restituent bien souvent au mot *sola* la voyelle dont la privent d'autres auteurs.

— *Le.*

La voyelle de cette syllabe est surtout retranchée dans les substantifs ou dans les adjectifs se terminant en *ale, ele, ile, ole, ule, iale, iele, abile, ebole, ibile, ubile, evole* et dans la 3e personne du singulier de l'indicatif présent de quelques verbes en *lere* et en *lire*. Exemples :

Natural(e) piacevolezza (charme naturel).
April(e) fiorito (avril fleuri).
Signoril(e) presenza (aspect de grand seigneur).
Di miel(e) soave asperso (aspergé de miel suave).
Debol(e) suono (faible son).
Invincibil(e) trasporto (transport invincible).
Dilettevol(e) selva (riants bocages).

Toutes les fois qu'il en sera besoin, les noms propres *Daniele* (Daniel), *Emmanuele* (Emmanuel), *Gabriele* (Gabriel), *Michele* (Michel) et *Samuele* (Samuel) pourront aussi être frappés d'apocope.

— *Lle.*

Il n'y a qu'un seul mot de cette terminaison susceptible de retranchement : *valle* (vallée ou val). Cela n'a lieu que pour des désignations purement géographiques. Dans ce cas et dans tous les autres où il y a redoublement, la voyelle retranchée emporte avec elle l'une des consonnes. Exemples :

Val(le) Camonica (val Camonica).
Val(le) di Montirone (val de Montiron).
Val(le) di Spir (val de Spir).

— *Lo.*

Les suffixes *alo, elo, ilo, olo, ielo, uolo,* accroissements élaborés de la combinaison syllabique *lo*, sont les plus importants de leur classe et les plus appropriés à l'élimination vocalique. Exemples :

Non tremola uno stel(lo)
(Une tige de fleur ne bouge pas).
Fil(o) d'argento (fil d'argent).
Popol(o) misto (le peuple pêle-mêle).
Ciel(o) benigno (le ciel clément).
Stuol(o) di fanciulli (une troupe d'enfants).

Le pronom *lo* (le), étant formé d'une seule syllabe, ne peut être apocopé.

Pour surmonter cette impossibilité, non seulement on l'appuie, au besoin, sur d'autres monosyllabes (voir page 226); mais, faute de rencontrer sur son chemin des mots incorporants, il se fait parfois remplacer par la particule *il*, en produisant, quant à l'euphonie, les mêmes effets qu'une apocope. Exemples :

Il prego (je le prie),

à la place de :

Lo prego;
Io il dico e basta
(Moi je le dis et cela suffit),

au lieu de :

Io lo dico e basta;
La materia e l'occasione il (pour *lo*) *richiedono* (1)
(La nature du sujet et les circonstances l'exigent).

(1) F.-M. Zanotti, *L'Art poétique.*

La double forme de l'article défini *il* et *lo* et la substitution de l'une à l'autre, selon que cet article se trouve devant un mot commençant par une voyelle ou par une consonne, paraît se rattacher, à plus forte raison, au même principe qui change le pronom *lo* en *il*.

— *Llo.*

Cette formation se prête toujours aisément aux raccourcissements, aussi bien que les autres finales que nous venons de passer en revue, sans égard à la voyelle qui la précède.

Cependant, la modification ne se fait pas également dans les mêmes proportions pour tous les mots; car, excepté *bello* (beau), *collo* (cou), *quello* (ce), les dissyllabes ne s'y conforment jamais et, par le grand contingent de mots fourni par les diminutifs, la terminaison *ello*, qui concourt beaucoup à les produire, est bien plus favorable aux retranchements que les terminaisons *allo*, *illo*, *ollo* et *ullo*. Exemples :

Caval(*lo*) *bianco* (cheval blanc).
Vessil(*lo*) *di sangue* (drapeau sanguinaire).
Fanciul(*lo*) *grazioso* (enfant charmant).
Un venticel(*lo*) *soave* (un doux petit vent).
Il ponticel(*lo*) *campestre* (le petit pont rustique).
E questo sia suggel(*lo*) *ch' ogni uomo sganni* (1)
(Et que cela soit dit pour détromper les hommes).

M

— *Ma — mi — mu.*

Les syllabes *ma*, *mi*, *mu*, quelle que soit la voyelle qui les précède, ne parviennent jamais à l'apocope, c'est-à-dire qu'elles ne consentent jamais à mettre à nu leur consonne, enclavée nécessairement entre deux voyelles, la première ne pouvant, à elle seule, lui servir d'appui ni lui donner cette qualité sonore qui la distingue des consonnes similaires.

— *Me.*

Le seul mot privilégié dans lequel on voit la syllabe *me* éliminer sa voyelle est l'adverbe *insieme* (ensemble). Exemple :

Insiem(*e*) *ne andremo* (nous irons ensemble).

(1) Dante, *Enfer*, chant XIX.

En vain a-t-on essayé de soumettre la conjonction *come* (comme) au même traitement : la tentative n'a pas réussi et il ne reste, pour la rappeler, que les passages suivants, dont le premier a pour auteur Fr. Barberini, qui n'est pas meilleur prosateur que poète :

La sesta com'(e) si tarda
(A l'heure sixième, on retarde),
Settima com'(e) si guarda (1)
(A la septième, on regarde).
E com'(e) più mira, più si fa lucente (2)
(Et plus on le regarde, plus il paraît resplendissant).
Ma che fe' allor Licori e com'(e) rispose (3)
(Mais que fit alors Licori et que répondit-il)?

— *Mo.*

La mutilation de cette finale n'est admise qu'à la 1re personne du pluriel des verbes ayant l'accent sur l'avant-dernière syllabe et dans le substantif *uomo*, et ce, peut-être, par une ancienne habitude contractée en parcourant le poème de Dante, où elle se rencontre assez souvent, ou bien, ce qui revient au même, par respect pour le génie de celui qui essaya d'en établir l'usage. Quoique sanctionnée par Pétrarque, Alfieri, Niccolini et d'autres illustres écrivains qui ont marché sur les traces de Dante, il faut se méfier de ce retranchement, au moins toutes les fois qu'on veut rendre dans son complet éclat le timbre de la consonne *m*. Exemples :

Eravam(o) soletti (nous étions tout seuls).
Facciam(o) così (faisons ainsi).
Fuggirem(o) lontani (nous fuirons loin).
Come fa l'uom(o) che spaventato agghiaccia (4)
(A la manière de celui qui devient tout glacé par la frayeur).
Ond' io son qui com' uom(o) cieco rimaso (5)
(En sorte que je ne ressemble plus qu'à un homme aveugle).

(1) Francesco Barberini, *Documents d'amour.*
(2) M.-M. Boiardo, *Chanson d'amour.*
(3) Tasse, *Aminte.*
(4) Dante, *Purgatoire*, chant IX.
(5) Pétrarque, *Œuvres.*

La plus légitime de toutes ces apocopes est encore celle qui se fait devant un mot commençant par une voyelle — quoique, dans tout autre cas, il faille préférer la consonne — ou bien devant un mot commençant par une consonne identique à celle qui précède la voyelle à retrancher. L'*m* conserve alors, dans toute sa plénitude, le son qui lui est propre. Aurelio Costanzo, un des meilleurs poètes de l'Italie contemporaine, a su comprendre et appliquer, au moins partiellement, cette règle dans un de ces petits chefs-d'œuvre dont sa plume est prodigue. Exemples :

*Noi savi, noi grandi, sia***m**(*o*) **m***atti, siam*(*o*) *grulli* (1)

(Nous, les savants, nous, les grands, nous ne sommes que des fous et des alourdis par le sommeil).

*Sia***m**(*o*) **o***mbre bugiarde, siam bolle e palloni* (2)

(Nous sommes des ombres trompeuses, des bulles de savon et des ballons gonflés).

N

— *Na.*

Tous les développements de cette syllabe sont inaltérables par la nature même de la voyelle finale, plus facile à substituer qu'à retrancher.

— *Ne.*

Presque tous les mots en *ane*, *ene*, *ine* (avec l'*i* accentué), *ine* (avec l'*i* atone), *one*, *une* s'accommodent facilement des accidents de l'altération désinentielle par suite d'apocope. Leur liste, déjà assez longue, sans sortir des plus simples terminaisons, est considérablement accrue par tous les augmentatifs en *one*, par les 3es personnes du singulier de l'indicatif présent des verbes *porre* (mettre), *rimenere* (rester), *tenere* (tenir), *venire* (venir), et leurs *composés*, et enfin par les substantifs en *ione*. Exemples :

Pan(*e*) *degli angeli* (le pain des anges).
Ben(*e*) *detto* (bien dit).
Alfin(*e*) *qui sei* (enfin te voilà).

(1) *Dansez, mes enfants !*
(2) Idem.

Immagin(e) sua (son image).
Comun(e) parere (l'avis de tout le monde).
Pon(e) sua cura (il fait bien attention).
Riman(e) di sasso (il se change en pierre).
Tien(e) la destra (il prend à droite).
Vien(e) tra le mie braccia (il vient dans mes bras).
Cagion(e) di morte (cause de mort).

— *Ni.*

Au singulier, il n'y a que le mot *domani* (demain) qui puisse se retrancher impunément et parfois aussi la 2e personne du présent de l'indicatif et de l'impératif de certains verbes. Exemples :

Doman(i) l'altro (après-demain).
Vien(i) meco a Roma (viens avec moi à Rome).
Dispon, pincerna, in giro
(Échanson, dispose tout autour de la table)
L'urne del greco vin (1)
(Les vases de vin grec).

Par contre, il y a, au pluriel, beaucoup de mots en *ni* qui se retranchent; mais cela n'a lieu qu'en poésie. Voici quelques beaux exemples, noblement hasardés, comme aurait dit Voltaire :

Voci alte e fioche e suon(i) di man(i) con elle (2)
(Les hurlements perçants et affaiblis, mêlés au choc des mains).
A man(i) piene (3) (à mains pleines).
Gli arbitri siamo ed i padron(i) del mondo (4)
(Nous sommes les arbitres et les maîtres du monde).
I dormenti fiorellin(i) (5) (les fleurs endormies).

Mais voici d'autres exemples, qu'il faut bien se garder d'imiter,

(1) Prati, *Horatius.*
(2) Dante, *Enfer*, chant III.
(3) Arioste, *Satires.*
(4) Casti, *Apologues.*
(5) Prina, *Le Postillon.*

car on y découvre trop l'étrangeté et l'exagération de l'effort :

Gli spron(*i*) (1)... (les éperons).
La carne cogli uncin(*i*) (2)
(La chair déchirée par des crocs).
Uomin(*i*) *pescator*(*i*) (3) (les hommes pêcheurs).

Ce qui n'est pas heureux surtout, dans ces différentes apocopes, c'est le choix des mots. L'un, par la condensation des consonnes, qui ne fait qu'augmenter par l'expulsion de la voyelle; l'autre, par la nature et la disposition des voyelles; le troisième, par la place qu'occupe la diphtongue aussi bien que par la proximité d'une apocope encore plus forcée que l'autre; tous, enfin, par leur structure complexe, font obstacle à ce qu'on touche à leur intégrité.

— *Nni.*

Le nom propre *Giovanni* (Jean) et sa contraction *Gianni,* suivis d'autres noms propres, perdent, le plus souvent, avec leur voyelle finale, la consonne de redoublement. Exemple :

Giovan(*ni*) *Battista* (Jean-Baptiste).

— *No.*

Les suffixes *ano*, *eno*, *ino*, *ono*, *iano*, *ieno*, *uono* rejettent volontiers l'élément vocalique final, surtout lorsqu'ils entrent dans la composition des substantifs et des adjectifs. Exemples :

Sovran(*o*) *pensiero* (pensée maîtresse).
Pian(*o*) *piano* (tout doucement).
Sen(*o*) *fecondo* (sein fécond).
Pien(*o*) *di cruccio* (tout en colère).
Cammin(*o*) *facendo* (chemin faisant).
Suon(*o*) *guerriero* (son de guerre).
Baston(*e*) *tedesco* (peine du bâton infligée par les Allemands).

Pour les dérivés diminutifs en *ino* et les noms désignant une localité ou même la nationalité, ce qui était une qualité acciden-

(1) Arioste, *Satires.*
(2) Dante, *Enfer*, chant XXI.
(3) Lorenzo Mascheroni, *Sermons.*

telle devient presque un attribut, c'est-à-dire que le fait anormal de l'apocope se transforme en quasi-règle. Exemples :

Il bel paese ch' Appenin(o) parte (1)
(Le beau pays divisé par les Appenins).
Latin(o) sangue gentile (ô noble sang des Latins) !
Il fanciullin(o) vezzoso (le charmant petit enfant).
Un bottoncin(o) di rose (un petit bouton de rose).
L'augellin(o) digiuno (le petit oiseau à jeûn).

La finale *uno,* précédée d'un *i* ou bien seule, ne quitte sa voyelle ultième que dans les mots ayant plus de deux syllabes, et même alors elle hésite et n'y parvient que laborieusement. Seul, l'article indéfini *uno* et ses composés le font décidément et aussi souvent qu'on le leur demande. Exemples :

Di Nettun(o) lo scettro (le sceptre de Neptune).
Il digiun(o) lo spense (il mourut de faim).
A ciascun(o) dispiacque (chacun regretta).

Le groupe quadrilittère *onio* perd, au besoin, et d'un seul coup, les deux voyelles formant diphtongue, mais uniquement dans les mots *Antonio* (Antoine), *demonio* (démon), et, non sans contestation, dans *testimonio* (témoin). Exemples :

Anton Maria (Antoine-Marie).
Demon furioso (démon furibond).
Qui testimon vi chiamo (je vous appelle ici comme témoin).

Les voyelles finales des désinences flexionnelles *ano*, *ino* et *ono*, dans presque tous les verbes de la 3e personne du pluriel du présent, de l'imparfait, du passé défini de l'indicatif, du présent du subjonctif et de l'impératif, n'offrent pas non plus de résistance à l'action qui les élimine. Exemples :

Dormon(o) perpetui sonni (2)
(Ils dorment d'un sommeil perpétuel).

(1) PÉTRARQUE, *Chanson à l'Italie.*
(2) Idem.

Eran(o) d'oro coperti
(Ils étaient couverts d'or).
Gli dolevan(o) tutte l'ossa (1)
(Il avait mal dans tous ses os).
Con magnificenze che parean(o) nozze (2)
(Avec des somptuosités comme dans un mariage).
Andaron(o) presto
(Ils s'en allèrent vite).
Prepararon(o) anch' essi i lor vassalli (3)
(Ils appelèrent aussi leurs vassaux).

C'est peut-être en raison du peu de consistance qu'offrent ces suffixes que les poètes italiens anciens et modernes remplissent leurs vers d'apocopes verbales, parfois sans aucun ménagement. Quelques-uns, parmi eux, profitent même de cette circonstance pour déplacer l'accent tonique, sans quoi ils ne le pourraient pas. Exemples :

Guardan(o), crollano il capo e fuggon(o) via
(Ils regardent, ils agitent la tête, ils s'envolent)
E tornan(o) sempre (4)
(Et reviennent toujours).
. . . . . *Ad ogni altare*
. . . . . (Que sur chaque autel)
Si moltiplichin(o) [au lieu de *moltíplichin(o)*] *l'ostie* (5)
(On redouble l'offrande).

Au nombre des désinences verbales les plus importantes, toujours au point de vue du retranchement, figurent aussi deux formes poétiques de la 3e personne du pluriel du conditionnel : **i***ano* et **i***eno*, à la place de **e***bbero*. Dans la poésie, elles ne sont pas encore tout à fait tombées en désuétude; mais la seconde est

(1) Firenzuola, *Proses*.
(2) G. Gozzi, *Fables*.
(3) Tassoni, *Le seau enlevé*, chant II.
(4) Carducci, *Le départ*.
(5) Zanoja, *Poésies*.

la moins vivante, puisqu'elle n'est qu'une variante archaïque de la première. Exemples :

Chiederían(o) / *Chiederíen(o)*	pour	*chiederebbero*	(ils demanderaient).
Pòtrían(o) / *Potríen(o)*	»	*pottrebbero*	(ils pourraient).
Sarían(o) / *Saríen(o)*	»	*sarebbero*	(ils seraient).
Vorrían(o) / *Vorríen(o)*	»	*vorrebbero*	(ils voudraient).

En ce qui concerne le suffixe *ono*, qui se rencontre dans la 1re personne du singulier du présent de l'indicatif de certains verbes, il n'y a que *sono* (je suis), du verbe *essere* (être), qui est censé pouvoir subir le retranchement de la voyelle finale :

Io SON(o) *quel desso* (je suis celui que tu cherches).

Quoiqu'il n'y ait rien qui répugne à admettre toute une suite d'apocopes dans les mots ayant la même terminaison, — du moment qu'une première apocope a été admise pour l'une d'elles, comme c'est le cas du verbe *sono* cité ci-dessus, — on ne sait pourquoi tant de traits acérés furent lancés contre le Tasse, qui s'était permis d'écrire :

Amico, hai vinto, io ti PERDON(*o*), *perdona* (1)
(Mon ami, tu as vaincu, je te pardonne, pardonne-moi).

sans épargner Politien, à cause de cet autre vers :

*S'io l'*ABBANDON(*o*), *sia allor la fine mia* (2)
(Que ce soit le dernier jour de ma vie si jamais je t'abandonne)!

En effet, au point de vue de l'apocope, il n'y a pas de raisons qui militent plutôt en faveur du verbe *essere* qu'en faveur des verbes *perdonare* et *abbandonare*; mais, si l'on voulait subtiliser, on trouverait peut-être que les bonnes raisons sont du côté de ces derniers.

(1) *Jérusalem délivrée*, chapitre II
(2) *Rimes.*

— *Nno.*

L'apocope, qui ne s'accommode guère des substantifs ayant pour terminaison *anno*, *enno*, etc., à part quelques trissyllabes, tels que *tiran(no) crudele* (tyran cruel), *il malan(no) lo colse* (le malheur le frappa), sied très bien, au contraire, aux verbes dans les trois cas que voici :

1° A la 3e personne du pluriel du futur de tous les verbes indistinctement. Exemples :

Diran(no) quel che vogliono
(Ils diront ce qu'ils voudront).
Saran(no) pur sempre amici
(Ils seront toujours des amis).

2° A la 3e personne du pluriel du présent de l'indicatif des verbes *avere* (avoir), *andare* (aller), *fare* (faire), *dare* (donner), *stare* (rester), *sapere* (savoir) et dans les formes archaïques ou poétiques contractées *ponno*, *vonno* pour *possono* (ils peuvent), *vogliono* (ils veulent), et même dans les formes similaires *denno*, *tranno*, pour *debbono* (ils doivent) et *traggono* (ils tirent). Exemples :

M'han(no) campato
(Ils m'ont sauvé).
Non san(no) quel che si dicono
(Ils ne savent pas ce qu'ils disent).

3° Enfin, par une licence poétique, à la 3e personne contractée du pluriel du passé défini du verbe *fare* (faire) : *fenno* pour *fecero* (ils firent), mais non lorsqu'il s'agit de la 3e personne contractée du pluriel du passé défini du verbe *dare* (donner) : *dienno* pour *diedero* (ils donnèrent).

Quant aux formes *apparinno* et *terminonno* pour *apparirono* (ils parurent) et *terminarono* (ils terminèrent), toutes dantesques qu'elles sont, loin d'être apocopées, elles doivent être mises complètement à l'écart.

R

— *Ra.*

La syllabe *ra* ne se désapproprie de sa voyelle que dans l'adverbe *ora* (or, tantôt) et ses composés *allora* (alors), *ancora* (encore), *finora* (jusqu'à présent), *ognora* (toujours), *qualora* (toutes les fois que), *talora* (parfois), *tuttora* (à toute heure).

L'apocope de *ora* a lieu à tout moment, chez les modernes comme autrefois chez les anciens, à commencer par Dante, qui a répandu cet adverbe, ainsi diminué, dans toute son œuvre, même jusqu'à trois fois dans un vers :

> *Or su, or giù, ed or ricirculando* (1)
> (Tantôt en haut, tantôt en bas et tantôt tout autour).

Le mot *suora* (sœur), lorsqu'il désigne une religieuse et précède un nom propre, suit le même sort de l'adverbe *ora :*

> *Suor(a) Teresa* (sœur Thérèse).

— *Re.*

Les retranchements auxquels se prête cette syllabe, quelle que soit la voyelle qui la précède, le nombre de syllabes dont le mot se compose et la place de l'accent tonique sont fort nombreux. Il y en a, il est vrai, qui conviennent mieux aux vers qu'à la prose, à un certain genre plutôt qu'à tout autre, mais cela ne diminue en rien leur nombre.

Le travail de quiescence, par la voie de l'élimination, a lieu surtout :

Dans les substantifs abstraits et concrets en *ore* et dans les adjectifs comparatifs, tels que *maggiore* (plus grand), *minore* (moindre), *migliore* (meilleur), *peggiore* (pire), etc. Exemples :

> *Furor(e) di guerra* (fureur belliqueuse).
> *Onor(e) del foro* (honneur du barreau).
> *Portator(e) di pace* (qui apporte la paix).
> *Vendicator(e) di oppressi* (vengeur des opprimés).
> *Peggior(e) che morte* (pire que la mort).

(1) *Paradis*, chant XXXI. — D'autres éditions portent : *Mo su, mo giù, e mo ricirculando.* Dans ce cas, *mo* a la même signification que *or*.

Dans tous les infinitifs en *are*, *ere* (avec le premier *e* tantôt accentué, tantôt inaccentué), *ire*, même lorsqu'ils sont pris substantivement parmi les verbes, et, en première ligne, dans les deux auxiliaires *avere* (avoir) et *essere* (être). Exemples :

Aver(e) detto e aver(e) pensato (avoir dit et avoir pensé).
Esser(e) nemico (être l'ennemi).
Lo spruzzolar(e) dell 'acqua (l'aspersion de l'eau).
Risponder(e) male (répondre mal).
Ch' io avrei voluto ir(e) per altra strada (1)
(Car j'aurais voulu prendre un autre chemin).
Lo scendere e il salir(e) per l'altrui scale (2)
(Monter et descendre dans les maisons d'autrui).

A la 3e personne du singulier du présent de l'indicatif des verbes *morire* (mourir), *parere* (sembler, paraître), *apparire* (paraître), *comparire* (comparaître), *disparire* (disparaître), *trasparire* (être transparent) et semblables. Exemples :

Muor(e) d'inedia
(Il meurt d'inanition).
Par(e) che nel cor(e) riviva
(Il paraît revivre dans le cœur).
L'alma traspar(e) negli occhi
(Son âme se montre dans ses yeux).

Dans les substantifs en **are**, **ere**, **ire** et, en poésie, même dans quelques substantifs et noms propres en *are* et *ere* ayant les voyelles initiales de la terminaison inaccentuées. Exemples :

Un mar(e) di sangue (une mer de sang).
L'altar(e) maggiore (le maître autel).
Il dover(e) supremo (le devoir suprême).
Un desir(e) mi spinge (un désir me pousse).
Cesar(e) trionfando (3)
(César en triomphant).
Il Tever(e) sanguigno (le Tibre couleur de sang).

(1) Dante, *Enfer*, chant XXXI.
(2) Dante, *Paradis*, chant XVII.
(3) Dante, *Purgatoire*, chant XXVI.

Dans l'adverbe *pure* (ainsi) et dans ses composés *eppure* (cependant), *neppure* (pas même), *oppure* (ou bien), etc. Exemple :

E pur(e) si muove
(Et pourtant elle tourne)!

— *Rre.*

Tous les substantifs et les adjectifs, au pluriel, en *arre*, *erre*, *orre*, *urre* sont intraitables par rapport à l'apocope; mais, au singulier, — et il n'y en a presque pas, — ils le sont encore davantage. Seuls les infinitifs contractés, simples et composés, des verbes ayant une des dites terminaisons (se rapportant aux formes originaires *aere*, *gliere*, *nere*, *ucere*) subissent ce traitement sans trop d'effort, même dans la prose. Les exceptions ne manquent néanmoins pas, ici comme ailleurs. Exemples :

Trarre	(de *traere*)	:	*trar d'impaccio*	(tirer d'embarras).
»	»	:	*trar d'ale* (1)	(voler).
Scerre	(de *scegliere*)	:	*scer la più vezzosa*	(choisir la plus jolie).
Côrre	(de *cogliere*)	:	*côr tra i fiori*	(cueillir parmi les fleurs).
Sciorre	(de *sciogliere*)	:	*scior la lingua*	(délier la langue).
Tôrre	(de *togliere*)	:	*tor di mezzo*	(ôter du milieu : écarter).
Condurre	(de *conducere*)	:	*condur per mano*	(conduire en tenant la main).

La 3e personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe *occorrere* (falloir), un des composés de *correre* (courir), perd aussi sa voyelle finale dans bien des cas. Exemple :

Non occôr(re) ripetere
(Il ne faut pas répéter).

— *Ri.*

Quoique la voyelle *i* soit un élément essentiel pour marquer la pluralité dans les noms italiens, son retranchement dans les substantifs et les adjectifs, au pluriel, en *ari*, *eri*, *iri*, *ori*, est une des licences qui plaisent le plus aux poètes et qu'ils prennent et se donnent sans trop hésiter. Elles sont devenues si nombreuses et si fréquentes, que la règle, loin de s'y opposer, paraît presque les sanctionner. Il faut cependant, même en poésie, les éviter

1) DANTE, *Purgatoire*.

dans les mots où la clarté du langage aurait à en souffrir. La terminaison *ori*, précédée d'une voyelle ou d'une dentale, est peut-être la plus disposée à subir cette licence. Exemples :

Gli abitator(i) della misera valle (1)
(Les habitants de la malheureuse vallée).
Fiere peggior(i) d'angui, leoni ed orsi (2)
(Plus féroces que les serpents, les lions et les ours).
E frutti e fior(i) ond' avea colmo il seno (3)
(Les fruits et les fleurs dont elle était chargée).
Ve' i peccator(i) che stanno ad ammirarti (4)
(Regarde les pêcheurs pleins d'admiration pour toi).
Tra i fior(i) vermigli (5) (parmi les fleurs vermeilles).
I fior(i) della speranza (6) (les fleurs de l'espérance).
Co' desir(i) miei (7) (avec mes désirs).
Mesti pensier(i) (8) (pensées de tristesse).

L'apocope a lieu très souvent aussi dans les adverbes *fuori* (hors), *jeri* (hier), *volontieri* (volontiers), et, parfois, dans l'adjectif *pari* (égal), dans le substantif *mestieri* (métier), fonctionnant comme adverbe, et dans le nom de famille du plus grand poète de l'Italie. Exemples :

È fuor(i) di lui
(Il est hors de lui).
Ier(i) l'altro (avant-hier).
E perchè tu più volontier(i)... (9)
(Et pour que toi plus volontiers...).
Certo e mestier(i) gli fia berselo tutto (10)
(Il faut certainement qu'il le boive en entier).
L'Alighier(i) trepido (11) (Dante Alighieri craintif).

(1) Dante, *Purgatoire*, chant XIV.
(2) Tasse, *Aminte*.
(3) Celio Magno, *Chanson sur Dieu*.
(4) Lorenzo Mascheroni, *Sermons*.
(5) G. Chiabrera, *Le rire*.
(6) G.-B. Niccolini, *Les pleurs*.
(7) I. Pindemonte, *La mélancolie*.
(8) G. Revere, *La poésie*.
(9) Dante, *Enfer*, chant XXXIII.
(10) V. Alfieri, *Polynice*, acte I, scène IV.
(11) G. Carducci, *Dans une église gothique*.

Enfin, plus rarement, à la 3e personne du singulier du présent de l'indicatif et de l'impératif du verbe *morire* (mourir). Exemple :

Muor(i), nemico del ben d'ogni creatura
(Meurs, ennemi du bonheur de tous les hommes) !

— *Ro.*

La syllabe finale *ro* peut être frappée dans sa voyelle toutes les fois qu'elle fait partie des suffixes *aro*, *ero*, *iro*, *oro*, *uro*, mais de différentes manières, à divers degrés, d'après la voyelle qui précède, la longueur et la signification des mots. Ainsi, par exemple, les adjectifs en *ero* sont moins susceptibles d'apocope que les substantifs de même terminaison, et ces derniers sont d'autant plus susceptibles qu'ils sont trissyllabes et qu'ils oscillent entre les deux voyelles finales *e* et *o*. Exemples :

L'acciar(o) depose
(Il mit bas l'épée).
Cui l'immenso mister(o) non ispaura
(Dont le mystère profond ne peut effrayer).
Se il ver(o) ti disse... ei col ver t'ingannò (1)
(S'il t'a dit la vérité, il t'a trompé avec elle).
Il pensier$\binom{e}{o}$ *di lei* (sa pensée).
Il tesor(o) mio caro (mon cher trésor).

L'adjectif *povero* laisse tomber sa voyelle finale préférablement devant les mots commençant par une voyelle. Exemple :

Pover(o) uomo (pauvre homme).

A l'exception de *oro* (or), *loro* (leur) et *paro* (pair), devant la préposition *di*, les mots dissyllabiques en *oro* et en *aro* repoussent bien rarement la voyelle finale. Exemples :

Tinta d'or(o) la chioma (la chevelure d'un blond d'or).
Il capo lor(o) (leur chef).
Un par(o) di guanti (une paire de gants).

(1) V. Alfieri, *Philippe II.*

Les pronoms *coloro*, *costoro* et d'autres trissyllabes en *oro* rejettent aussi la voyelle dans le langage élevé et poétique.

Vidi il maestro di color(o) che sanno (1)
(Je vis le maître de ceux qui sont maîtres à leur tour).

Le retranchement peut se faire aussi dans les accidents flexionnels des verbes où la syllabe *ro* fait son apparition, savoir :

1° A la 3e personne du pluriel du conditionnel, de l'imparfait du subjonctif de tous les verbes et à la même personne du passé défini d'un certain nombre de verbes irréguliers se terminant en *ero* (avec l'*e* inaccentué). Exemples :

Avrebber(o) potuto
(Ils auraient pu).
Se fosser(o) vivi sarebber(o) cotali (2)
(S'ils étaient vivants, ils seraient ainsi).
Che precedetter(o) me simoneggiando (3)
(Qui ont commis des simonies avant moi).
Che s'impresser(o) si vivi e si tenaci (4)
(Qui se sont gravés si vivement et si fortement).
Disser(o) di queste belle contrade (5)
(Ils parlèrent de ces belles contrées).

2° Dans les formes poétiques syncopées : *diero* pour *diedero* (ils donnèrent), *fero* pour *fecero* (ils firent) et *stero* pour *stettero* (ils restèrent). Exemple :

Tutti quanti mi dier(o) non dubbie prove
(Tous me donnèrent des preuves bien sûres).

3° Enfin, par une double apocope de la 3e personne du pluriel

(1) DANTE, *Enfer*, chant IV.
(2) Idem.
(3) DANTE, *Purgatoire*, chant XXV.
(4) A. TASSONI, *Le seau enlevé*, chant II.
(5) G. PRATI, *Rosmunda*.

du passé défini. Ce retranchement, très hardi, ne se fait qu'en poésie. La seconde apocope n'est elle-même opérée que sur des mots apocopés une première fois. Elle n'est propre qu'au style poétique; mais elle peut s'appliquer à tous les verbes réguliers.

Les formes assujetties à cette double mutilation prennent le même aspect que l'infinitif, duquel elles ne se distinguent plus, quant à l'apparence, que par un accent circonflexe qu'on place sur l'initiale de la terminaison. Exemples :

Fûr,	de *furo*,	pour	*furono*	(ils furent).
Andâr,	» *andaro*,	»	*andarono*	(ils allèrent).
Cadêr,	» *cadero*,	»	*caderono*	(ils tombèrent).
Fremêr,	» *fremero*,	»	*fremerono*	(ils frémirent).
Servîr,	» *serviro*,	»	*servirono*	(ils servirent).

I cocchi uscîr(o) sovra rotanti stelle (1)
(Les chars, ayant des étoiles pour roues, sortirent).
Nè le fronde tremâr
(Et les feuilles ne tremblèrent pas).

La finale **rio**, une des plus rebelles à l'action de l'apocope par le fait de la diphtongue, qui est là comme pour la protéger, finit parfois aussi par céder à cette action, mais seulement dans certains mots. Tels sont : *martirio* (martyre) et *Tiberio* (Tibère). Exemple :

Il barbaro martir(io) d'un vero amante
(Le cruel martyre d'un amant sincère).

— *Rro.*

La voyelle *o* est liée indissolublement à l'*r* lorsqu'il est redoublé. On pourrait, il est vrai, invoquer une exception pour les mots *ferro* (fer), *azzurro* (azur), *bizarro* (bizarre); mais il est encore préférable de ne pas s'y conformer et, au surplus, de la restreindre à ces seuls mots.

(1) Metastase. *Œuvres.*

Autres remarques sur l'apocope.

Il a été établi que l'apocope doit avoir lieu devant la consonne plutôt que devant la voyelle; on a ajouté que, dans le cas spécial où la consonne mise à nu serait une *m*, il serait désirable de voir suivre un mot commençant aussi par une voyelle ou par une consonne identique. Il reste donc établi, par cela même, qu'il n'y a rien qui répugne à ce que la consonne découverte par l'apocope soit mise en présence d'une autre consonne de même nature.

En effet, quelle que soit la consonne devenue lettre finale par suite d'un retranchement, elle peut très bien supporter la rencontre de sa pareille venant après comme lettre initiale du mot suivant.

Cependant, l'apocope, dans ces conditions, n'aboutit, par le fait, qu'à un simple redoublement de consonnes qui, tout en faisant partie de deux mots distincts et séparés, n'offrent pas moins le caractère de ces doubles consonnes se trouvant à l'intérieur d'un mot. En effet, elles aboutissent, quant à la prononciation, au même résultat.

Les consonnes identiques, mises en présence par l'apocope dans des mots différents, sont, le plus souvent, deux *r*; mais les autres, *l*, *m*, *n*, se rencontrent aussi deux à deux, l'une en face de l'autre. Exemples :

*Inestimabi***l**(*e*) **l***ucro* (gain inappréciable).
*Inuti***l**(*e*) **l***amento* (plainte inutile).
*Simi***l**(*e*) **l***icore* (semblable liqueur).
*Be***n**(*e*) **n***etto* (bien propre).
*Me***n**(*o*) **n***obile* (moins noble).
*Da***r**(*e*) **r***etta* (faire attention).
*Da***r**(*e*) **r***agione* (donner raison).
*Fa***r**(*e*) **r***e di Napoli* (faire roi de Naples).
*Lascia***r**(*e*) **r***odere* (laisser ronger).
*Vole***r**(*e*) **r***ispondere* (vouloir répondre).

Un des effets phoniques visés par l'apocope est certainement d'éviter toute rime en prose et, partout ailleurs, d'empêcher le retour des terminaisons uniformes. Il est vrai que ce résultat peut être atteint en écartant le mot rimé lui-même ou la terminaison homophone, mais non toujours cependant. D'une part, l'emploi de mots appartenant à une même catégorie et, par suite, ayant fréquemment une même terminaison, tels que les infinitifs; d'autre part, la répétition du mot lui-même, afin de renforcer l'idée, — ce qui arrive souvent par les adverbes, — peut devenir parfois nécessaire et, alors, il n'y a d'autre remède aux homophonies que l'apocope. Exemples :

Maggior(e) dolore (la plus grande douleur).
Far(e) pagare (faire payer).
Poter(e) sapere (pouvoir connaître).
Voler(e) parere (vouloir paraître).
Sentir(e) venire (entendre venir).
Fuor(i) fuori (de part et d'autre).
Lontan(o) lontano (très loin).
Or(a) ora (tantôt).
Pian(o) piano (tout doucement).
Piccin(o) piccino (tout petit).

Pour les raisons alléguées ci-dessus, il faut se garder de retrancher d'un seul coup les voyelles finales de deux infinitifs se suivant l'un l'autre et ayant la même terminaison, car on retomberait dans la rime que l'on voulait esquiver. Cette locution de G.-B. Gelli

Sentir(e) dir(e) bene (1) (entendre dire du bien),

et d'autres semblables ne sont donc pas à imiter.

Toutefois, si les deux mots apocopés rimant ensemble sont intercalés entre d'autres mots entiers habilement combinés, cette rime d'occasion peut ne pas être évitée, quand même elle serait

(1) *Capricci del Bottaio.*

déplacée, c'est-à-dire en dehors de l'ordre voulu par le genre de composition à laquelle elle appartient. Exemples :

E son(o) inver(o) tre cose
Pensar(*e*), *morire*, **amar**(*e*),
Vaste, *profonde*, *ascose*,
Come le sfere e il mar (1).

Un mot diphtongué à l'avant-dernière syllabe, même lorsqu'il est dissyllabique, se prête plus que tout autre au retranchement. On dirait que, en vertu de la loi des contrastes, tout groupe de voyelles, placé de la sorte, fait ressortir davantage le son de la consonne dégagé, de l'autre côté, de toute attache vocalique, et, d'autre part, que la consonne finale, plus fortement articulée, ajoute quelque chose à la fluidité des voyelles réunies en diphtongue et placées près d'elle. Exemples :

L'aer(e) bruno (l'air sombre).
Bocciuol(o) di rosa (bouton de rose).
Pien(o) di cruccio (plein de colère).
Muoion(o) d'amore
(Ils meurent d'amour).
Paion(o) dal ciel(o) discesi
(Ils semblent descendus du ciel).

Cette préférence marquée de l'apocope pour les désinences munies de diphtongue est tellement évidente, que, dans les mots flottant entre deux terminaisons, l'une diphtonguée et l'autre n'ayant que des voyelles simples, c'est toujours la diphtonguée qui a le dessus quand il est question d'apocope. On dit, en effet, bien plus souvent et euphoniquement : *l'angiol di Dio* (l'ange de Dieu), *picciol volo* (petit volume), qu'on ne dit : *l'angel di Dio* et *piccol volo*.

En cas de syncope, soit qu'elle emporte une simple consonne, comme cela arrive, autant qu'on le veut, dans les 3es personnes

(1) G. Prati, *Tria*. — Traduction : La pensée, l'amour et la mort sont, en effet, trois choses grandioses, profondes et mystérieuses comme la mer et le ciel étoilé.

de l'imparfait, soit qu'elle enlève toute une syllabe (voyelle et consonne), les deux retranchements, intérieur et extérieur, pourront se faire concurremment. Exemples :

> *E s' udian* (pour *udivano*) *gli usiguoli al primo albore* (1)
> (Et l'on entendait le chant des rossignols à la pointe du jour).
> *Le più d'esse beon* (pour *bevono*) *innanzi una gran tazza* (2)
> (La plupart boivent au moyen d'une grande tasse).
> *Orrevol* (pour *onorevole*) *pace* (paix honorable).

L'apocope peut avoir lieu aussi après une syncope de voyelle, mais souvent aux dépens de l'harmonie. Aussi faut-il prendre soin de l'éviter dans ce cas, au moins chaque fois qu'en disparaissant la voyelle met en contact deux consonnes qui avaient tout à gagner à rester séparées. Ainsi, tandis que l'on dira :

> *Oprar* (pour *operare*) *per la gloria* (travailler pour la gloire);
> *Biasmar* (pour *biasimare*) *suoi vizii* (blâmer ses vices),

on évitera de dire avec Pétrarque :

> *Chiaro disnor* (pour *disonore*) *e gloria oscura e aspra* (3)
> (Déshonneur manifeste et gloire sombre et cruelle).

L'apocope et la prosthèse, c'est-à-dire la diminution du mot par la fin et son augmentation par le commencement, ne sont pas faites non plus pour s'exclure. Exemple :

> *Con iscubil(e) riso* (par un rire digne d'excuse).

Les effets phoniques de l'apocope coïncident et se combinent souvent et de différentes manières avec les effets rythmiques dus à l'accent tonique. Parmi les combinaisons de ce genre, celle qui consiste à retrancher les mots ayant l'accent tonique sur l'antépénultième syllabe devant les mots généralement paroxytons n'est ni la plus rare ni la moins chère à l'oreille de ceux qui ont le sentiment exquis de ces délicatesses euphoniques.

(1) Tassoni, *Le seau enlevé*, chant I.
(2) Bartoli, *Proses*.
(3) *Triomphe de l'amour*.

Cette combinaison n'est cependant pas du domaine de la prose. Exemples :

L'orribil(e) chioma (1) (l'horrible chevelure).
L'orribil(e) guerra e gli accidenti strani (2) (l'horrible guerre et les accidents étranges).
L'imprendibil(e) nuca (3) (la nuque insaisissable).
Il diritto almen(o) all 'instancàbil(e) vita (4)
(Au moins le droit à cette vie qui ne fatigue jamais).

Par d'autres combinaisons de la même espèce, à double effet phonique et prosodique, le mot apocopé est parfois suivi ou précédé d'un mot accentué à la dernière syllabe et même placé entre deux oxytons. Exemples :

Per dir(e) così (pour ainsi dire).
Amor(e), necessità guida e fortuna (5)
(L'amour, la nécessité et la fortune ont poussé).
L'onestà virginal(e) frenò l'ardire (6)
(L'honnêteté virginale brida l'audace).

Tout cela tient au goût des auteurs et surtout au caractère des compositions poétiques. Ainsi, Carducci se plaît à faire précéder ou suivre les mots apocopés par des mots proparoxytons : *vol(o) rapido* (vol rapide), *candido vel(o)* (voile candide), *fievole baglior(e)* (faible lueur), *altar(e) massimo* (maître-autel), *il dolor(e) proroga* (la douleur prolonge), *palor(e) roseo* (pâleur nuancée de rose), *crin(e) castaneo* (cheveux châtains). Dans ces derniers exemples, le mot apocopé est suivi non d'un simple proparoxyton, mais d'un proparoxyton tout spécial ayant pour syllabes deux voyelles brèves et atones, ce qui permet d'introduire encore une variété dans ce genre de combinaisons.

D'autres auteurs aiment à faire précéder et suivre, ou même à

(1) Tasse, *Œuvres*.
(2) Tassoni, *Le seau enlevé*, chant I.
(3) Zanoja.
(4) Idem.
(5) Tassoni, *Le seau enlevé*, chant VIII.
(6) Idem.

entourer les mots apocopés d'une foule de monosyllabes qui sont bien souvent des dissyllabes apocopés à leur tour. Exemples :

Ma non con minor(e) gioia (1) (mais avec autant de plaisir).
Nel piu bel(lo) fior(e) degli anni (2) (dans la plus belle fleur de l'âge).
In men(o) di due ore (3) (en moins de deux heures).
In men(o) che nol disse (4) (en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire).
È un bel(lo) far(e) la guerra (5)
(C'est beau de faire ainsi la guerre).

Un mot encore à ce sujet. Il n'est nullement nécessaire, ainsi que cela a été dit, que le mot apocopé se rapporte, comme dans l'élision, au mot suivant, car il peut très bien dépendre du mot précédent et même être placé devant un signe de ponctuation, à la fin d'une phrase. Cela n'a lieu, ordinairement, que dans la poésie et, plus spécialement, à la fin d'une strophe ou d'autres compositions semblables. Exemples :

Pria venne un conte e con sospiri accesi
(D'abord, un comte vint près de moi et, poussant des soupirs enflammés),
Mi porse un vago **fior**(*e*)
(M'offrit une jolie fleur).
Del suo don(o) gentil(e) grazie gli resi,
(Pour son cadeau gracieux, je l'ai bien remercié) ;
Ma non gli diedi il **cor**(*e*) (6)
(Mais je ne lui ai pas donné mon cœur).

Apocope syllabique.

Outre l'apocope simple, qui n'atteint que la voyelle finale, pour rendre quiescente la consonne y adossée, il existe un mode d'apocope bien plus dissolvant, qui retranche net toute une syllabe en laissant à découvert la voyelle ou la consonne de la syllabe pré-

(1) Scipione Ammirato, *Histoire florentine.*
(2) D. Bartoli, *Prose.*
(3) Idem.
(4) Idem.
(5) Massimo d'Azeglio, *Ettore Fieramosca*, chapitre XVII.
(6) Prati.

cédente, selon que cette syllabe est terminée par une lettre appartenant à l'une ou à l'autre classe. Cependant, l'apocope peut aussi enlever, tout exceptionnellement, avec la syllabe finale, une lettre de la syllabe précédente.

Par une règle de convention, bien souvent contradictoire, la syllabe retranchée est presque toujours remplacée par un signe graphique, qui est tantôt une apostrophe, tantôt un accent grave, ou même, parfois, l'un par l'autre, à volonté. Ainsi, tandis que G. Gozzi marque d'une apostrophe la 2e personne apocopée de l'impératif du verbe dire : *di'* (dis), Metastase marque le même mot d'un accent : *dì*.

Voici les principaux mots où l'apocope est désignée par un signe graphique :

E'	pour	*egli* (il).	*Po'*	pour	*poco* (peu).
Di'	»	*dici* (dis).	*Pre'*	»	*prete* (prêtre).
Fe'	»	*feci* (je fis).	*Pro'*	»	*prode* (preux).
Fè	»	*fede* (foi).	*Que'*	»	*quegli* (celui).
Gua'	»	*guarda* (regarde).	*Tie'*	»	*tieni* (tiens).
Me'	»	*meglio* (mieux).	*Te'*	»	» (idem).
Mo'	»	*modo* (mode).	*To'*	»	*togli* (idem).
Pie'	»	*piede* (pied).	*Vo'*	»	*voglio* (je veux).

Les apocopes suivantes ne sont plus d'usage :

Ca'	pour	*casa* (maison).	*Fi'* (1)	pour	*figlio* (fils).
Co'	»	*capo* (tête).	*Or'*	»	*orto* (jardin fruitier).

Il y a aussi des mots apocopés de cette même catégorie privés de tout signe graphique. Tels sont les suivants :

Ben	pour	*bensì* (pourtant).
Cen	»	*cento* (cent).
Cinquan	»	*cinquanta* (cinquante).
Gran	»	*grande* (grand).
Quaran	»	*quaranta* (quarante).
San	»	*santo* (saint).
Ven	»	*venti* (vingt).

(1) Le mot *figlio*, ainsi apocopé, est la reproduction exacte, à part l'apostrophe, du mot bourguignon *fi*.

Il importe d'ajouter, pour ce qui concerne les noms de nombre *cinquanta*, *quaranta*, *venti*, qu'ils ne perdent leur dernière syllabe que dans la composition, devant les autres noms de nombre commençant par *s*. Ils exigent, en outre, la permutation de l'*s* suivant en *z*; mais ces formes sont presque inusitées. La syllabe du mot *cento* se retranche aussi devant les autres consonnes. Exemples :

Venzei pour *ventisei* (vingt-six).
Quaranzette » *quarantazette* (quarante-sept).
Cenquattordici » *cento quattordici* (cent quatorze).

Apocope par enclise.

Il est d'usage d'apocoper les verbes avant d'y joindre les particules enclitiques pronominales avec lesquelles ils s'unissent. En effet, celles-ci subissent, d'une part, la loi de l'accent tonique lui venant du verbe; mais elles dictent, d'autre part, une sorte de loi phonique au mot qui les enchaîne, en réduisant tant soit peu son matériel.

Ce retranchement, pour ainsi dire intérieur, n'est pourtant obligatoire et constant qu'avec les infinitifs. Exemples :

Andarci au lieu de *andareci* (y aller).
Credergli » *crederegli* (lui croire).
Dirlo » *direlo* (le dire).

A la 1re personne du pluriel de l'impératif, à la 3e personne du pluriel du futur et à la 3e personne du pluriel du présent de l'indicatif, lorsque la voyelle finale est précédée de deux *n*, le retranchement n'est que facultatif, c'est-à-dire qu'il est permis de retirer la voyelle ou bien de la laisser en place. Exemples :

Andiamcene ou *andiamocene* (allons-nous-en).
Ameranti » *ameranzoti* (ils t'aimeront).
Stansi » *stanzosi* (ils restent).

A la 3e personne du pluriel de presque tous les temps et à la 3e personne du singulier du présent de l'indicatif de certains

verbes, le retranchement n'a lieu que par exception, en intervertissant l'ordre des particules pronominales, qui, de proclitiques, deviennent enclitiques. Mais, l'exception une fois admise, le retranchement ne peut plus guère être mis en question : il faut qu'il se fasse, et la voyelle doit, en tout cas, disparaître. Exemples :

Dicon(o)si (ils se disent).
Eran(o)vi (il y avait).
Duol(e)ci (il nous fait de la peine).
Vuol(e)si (on veut).

Dans les différentes apocopes par suite d'enclise, il faut éviter, autant que possible, toute rencontre discordante de consonnes, telles que d'une *m* avec une *l*, d'une *m* avec un *v* et d'une *n* avec une *l*.

C'est pourquoi il ne faut pas imiter les classiques partout où ils ont dit : *andiam(o)vi* (allons-y), *coron(o)mi* (ils courent sur moi), *uccison(o)lo* (1) (ils le tuèrent), *udiam(o)lo pria* (2) (écoutons-le d'abord), etc.

C'est aussi pour cette raison que l'*n* d'un verbe apocopé se transforme devant l'*m* initial de l'enclitique *mi* en une lettre identique. Exemples :

*Tie**m**mi* pour *tie**n**(e)mi* (tiens-moi).
*Convie**m**mi* » *convie**n**(e)mi* (il me convient).

Toutefois, pour ne pas confondre certaines personnes verbales du pluriel avec celles du singulier, on conservera, dans bien des cas, contre la règle donnée, l'*n* du verbe mise à nu par l'apocope, sans reconnaître dans l'initiale du pronom *mi,* venant après, le caractère d'assimilation. Exemples :

*Da**n**mi* (ils me donnent), pour le distinguer de *da**m**mi* (donne-moi).
*Vedra**n**mi* (ils me verront), » *vedra**m**mi* (il me verra).

La coexistence, dans le même mot, de deux apocopes, dont l'une intérieure et l'autre extérieure, a déjà été examinée et condamnée à la page 227 : nous n'y reviendrons donc plus.

(1) Scipione Ammirato, ouvrage cité.
(2) V. Alfieri, *Polynice*, acte I, scène III.

Mots apocopés homographes.

Par suite d'apocope, des mots auparavant dissemblables quant à leur signification et ne différant dans l'écriture que par la voyelle finale deviennent homographes et même homophones. En voici une assez longue liste, qui est cependant loin d'être complète :

Amar	pour	*amare*	(aimer).
Amâr	»	*amarono*	(ils aimèrent).
Amar	»	*amaro*	(amer).
Cor	»	*cuore*	(cœur).
Cor	»	*coro*	(chœur).
Côr	»	*corre*	(cueillir).
Duol	»	*duolo*	(douleur).
Duol	»	*duole*	(il souffre).
Fien	»	*fieno*	(foin).
Fien	»	*fieno*	(ils seront).
Gian	»	*Gianni*	(Jean).
Gian	»	*giano*	(ils allaient).
Or	»	*oro*	(or).
Or	»	*ora*	(heure).
Par	»	*paro*	(pair).
Par	»	*pare*	(il paraît).
Pur	»	*pure*	(aussi).
Pur	»	*puro*	(pur).
San	»	*santo*	(saint).
San	»	*sano*	(sain).
San	»	*sanno*	(ils savent).
Sol	»	*sole*	(soleil).
Sol	»	*solo*	(seul).
Son	»	*sono* ou *suono*	(son).
Son	»	*sono*	(je suis).
Son	»	*sono*	(ils sont).
Temer	»	*temere*	(craindre).
Temér	»	*temerono*	(ils craignirent).
Van	»	*vano*	(vain).
Van	»	*vanno*	(ils vont).
Vel	»	*velo*	(voile).
Vel	»	*ve lo*	(vous... le).

Conclusion et récapitulation.

La tâche, assez lourde, on nous permettra de le croire, que nous nous sommes imposée, — celle de donner une théorie de la prononciation italienne en nous appuyant sur des faits d'ordre général dans leurs rapports étroits avec les faits particuliers, et en écartant, dans nos recherches, toute préoccupation hypothétique, — touche presque à sa fin. Pour achever de l'accomplir, il ne reste plus qu'à nous résumer.

En exposant cette théorie dans ses différentes parties, nous n'avons pas eu la prétention de pousser jusqu'aux derniers développements les principes qu'elle renferme; nous ne sommes pas descendu à tous les menus détails qui auraient pu s'en dégager; nous n'avons pas non plus accumulé toutes les preuves qu'on pouvait attendre d'elle; mais nous croyons avoir touché aux points les plus substantiels de la phonétique de la langue italienne et de sa prononciation, qui n'en est qu'un pur accident; nous avons peut-être approfondi quelques-unes des questions les plus délicates en la matière et, loin de vouloir les étouffer, nous avons discuté avec autant de chaleur que de bonne foi des opinions qui, bien souvent, n'étaient pas les nôtres.

Afin de procéder avec méthode, nous avons commencé par l'alphabet, car c'est, avant tout, par la comparaison des éléments phonétiques, y compris leurs signes respectifs, et ensuite seulement par la comparaison des syllabes, des mots et des formes grammaticales des langues qu'on parvient à découvrir les règles de leur prononciation, aussi bien que les procédés de leur formation.

Devant le désordre et les bizarreries de l'alphabet, nous n'avons pu résister à la tentation de proposer une distribution naturelle et logique des lettres et nous avons fait entrevoir en quoi pouvait et devait consister leurs attributions respectives. En effet, comme on l'a déjà fait remarquer fort judicieusement, la difficulté de l'étude des langues ne résulte pas de la multiplicité des sons,

mais de la pénurie et de l'incohérence des lettres, employées par chaque peuple d'une manière différente.

Dans le cours de cette étude préliminaire, nous avons cherché à établir tout de suite le caractère éclatant des sons propres à la langue italienne et les lois d'harmonie vocalique qui gouvernent ses mots pleins de voyelles retentissantes. C'est à propos de cette intervention de la voyelle dans le corps du mot et de l'heureuse harmonie qui en découle qu'on peut dire de la langue italienne qu'elle semble l'ouvrage d'une raison présente à elle-même et le fruit d'une préoccupation artistique de la part de ses pères nourriciers.

Pour clore la bouche à ceux qui se récrient contre toute possibilité d'accords mélodieux résultant de la plénitude des voyelles, nous ne saurions mieux faire que répéter ici, après Jacobs Grimm : *La consonne forme le mot et la voyelle la fixe et l'illumine.* Tel est surtout le rôle de la voyelle italienne. En effet, si son principal objet est d'établir une distinction significative entre les mots d'une famille, elle y entre aussi comme élément musical, qui, jugé par la vue, ressemble souvent à un rayonnement qui revêt de couleurs variées les mots obscurs ou rehausse l'éclat de ceux qui brillent par d'autres qualités et qui, interprété par les facultés tactiles, réverbère la chaleur vivifiante apportée par l'idée. En italien, la voyelle offre parfois la consistance et la rigidité de la consonne, sinon sa contexture, tandis qu'en français elle a plus de plasticité et de flexibilité et se volatilise souvent sur les lèvres entr'ouvertes en murmure presque imperceptible. En français, la voyelle cède presque toujours devant la consonne comme devant un obstacle, se brise contre elle ou s'adapte à ses contours comme dans un moule; en italien, elle en soutient le choc, disparaît plutôt que de plier et se pose en adversaire ayant sa propre individualité. La langue italienne, en reproduisant les voyelles latines, les renforce, les transforme de faibles en fortes, de simples en composées et prend garde de les obscurcir et de les atténuer, même lorsqu'elles ne jouent pas un rôle essentiel. La langue française, au contraire, soumet

les voyelles à de rudes épreuves et spécialement aux traitements suivants :

1° A l'aplatissement de fortes en faibles, suivi en même temps de modifications dans les consonnes;

2° A l'atténuation dans le degré d'intensité de leur son, atténuation produite, bien souvent, par l'affaiblissement de l'accent tonique;

3° A leur disparition complète toutes les fois qu'elles ne se présentent pas comme éléments constitutifs du mot;

4° A leur nullité effective, même lorsque la disparition n'a pas lieu formellement;

5° A la nasalisation par l'adjonction d'une consonne qui perd généralement son timbre palatal ou labial.

Par contre, nous avons constaté dans les voyelles françaises, outre leur fluidité, une plus grande variété de sons; grâce à cette variété, qui a pourtant un caractère fixe et défini, elles l'emportent en nombre sur les voyelles éclatantes et fortes de la langue italienne. Par la position que les organes de la voix prennent pour les produire, elles ont leur centre de résonnance tout à fait à l'extrémité de la cavité buccale, plus souvent allongée et rétrécie qu'en italien, c'est-à-dire à la même place où se forment ses consonnes prédominantes. Les voyelles du français tiennent donc du caractère qualificatif de ses propres consonnes, tandis que les voyelles italiennes tiennent du caractère intensif de la consonne en général.

Sur les diphtongues, nous n'avons que quelques mots d'éclaircissement à ajouter : ils s'adressent surtout à ceux qui, avec F.-G. Bergmann, persistent à donner le nom de *concrétifs* (1), ou quelque autre équivalent, aux diphtongues parfaites. A ne considérer les diphtongues qu'au seul point de vue historique, nous nous rallions entièrement à cette manière de voir, c'est-à-dire que nous ne voyons pas d'inconvénient à appeler *concré-*

(1) Les *concrétifs*, d'après M. BERGMANN, ont l'accent constamment sur la seconde voyelle, tandis que les véritables diphtongues l'ont toujours sur la première. (*Théorie de la quantité prosodique.*)

tifs les combinaisons vocaliques qui, dans les anciennes langues, avaient la voyelle subjonctive accentuée. Mais, au point de vue du fait actuel, tel qu'il se présente dans les langues vivantes, et nous en tenant à la définition que nous avons donnée de la diphtongue en général, — la seule, pensons-nous avec quelque raison, qui puisse lui convenir, — nous devons conserver le nom de diphtongue précisément et spécialement à ces groupes de voyelles que F.-G. Bergmann appelle *concrétifs*.

Quant aux consonnes, nous les avons étudiées surtout au point de vue de leur identité et de leur équivalence dans l'une et l'autre langue, dans leur homogénéité sérielle, dans leur influence réciproque et dans leur plus ou moins grande aptitude aux permutations : entre consonnes d'un même organe, entre consonnes d'un organe différent et entre consonnes et voyelles.

En faisant voir que les paires de consonnes compatibles en italien sont moins nombreuses qu'en français, nous avons été amené tout naturellement à montrer le fonctionnement mécanique de cette loi d'assimilation qui simplifie le matériel du mot sans l'affaiblir, et qui, pourtant, est presque toujours régressive, jamais ou bien rarement progressive. Les règles d'euphonie, à l'intérieur des mots, se rattachent, elles aussi, en grande partie, à cette loi.

En parlant du système général consonnantique dans ses rapports comparatifs entre les deux principales langues romanes, nous n'avons négligé, croyons-nous, qu'un point très intéressant, le caractère sifflant d'une grande partie des consonnes françaises. Nous allons donc y suppléer ici :

Parmi les sons gutturaux, ceux qui sont représentés ailleurs par *ca*, *che*, *chi*, *co*, *cu* deviennent, en français, *cha*, *chai*, *che*, *chi*, *chie*, *chou*, *chu*, *chy* ; *que* et *qui* latins se changent en *c* sibilant ou *s* bourdonnant. Parmi les lettres antépalatales, *c* italien prend pour correspondantes : *c* sibilant, *ch* chuintant (*cicoria* — chicorée, *cioccolata* — chocolat), *s* sibilant (*cinghia* — sangle, *cinghiale* — sanglier), *x* avec le son moitié guttural, moitié sifflant, et cette même lettre avec le son uniquement bourdonnant (*dicci* — dix). Le *g* italien suivi de *e* ou de *i* est rendu, en français,

par un *z* aspiré sous la figure de *j* ou de *g*, et même par une *x*. Enfin, la lettre *j*, lorsqu'elle est employée au commencement de mots italiens avec le son d'un *i*, permute presque toujours en français avec un *j* de cette langue.

La prédominance de l'*s*, principale représentante des sifflantes, se révèle partout. Dans la langue d'oïl, l'*s* était la lettre figurative de la déclinaison, c'est-à-dire que le cas sujet se distinguait du cas régime par la présence d'une *s* finale, concurremment avec l'*x*. L'*s* finale, qui se rencontre dans les mots *fils*, *puits*, *fonds* et autres semblables, est encore présente dans ces formations pour attester que c'était bien là le signe de l'ancienne terminaison nominative. Dans la langue moderne, l'*s* est conservée comme lettre épenthétique dans beaucoup de mots; elle est employée comme liaison euphonique dans certains cas; enfin, sa présence est devenue la marque uniforme du pluriel. Mais le caractère sifflant du consonnantisme français a perdu beaucoup de sa force et peut-être tend-il encore à diminuer.

En ce qui concerne l'accent tonique, nous avons établi que l'italien est un idiome cadencé, la langue prosodique par excellence. Pour faire ressortir les syllabes dominantes, pas n'est besoin, pour elle, de trop affaiblir les syllabes inaccentuées. Les unes et les autres ont une valeur précise et une mesure différente selon la position qu'elles occupent dans le mot et dans la phrase et en proportion de leur nombre. En les accordant ensemble, en les opposant les unes aux autres, en faisant coïncider, par ces rapports et par ces contrastes, les qualités phoniques dont elles sont susceptibles, en les distribuant dans un ordre qui offre toujours des combinaisons nouvelles et inattendues, on arrive à une versification régulière, rythmée, musicale, qui permet à tout poète médiocre de s'élever au rang de parfait métricien.

Enfin, nous avons montré, au chapitre de l'élision et de l'apocope, que l'italien suit, dans ces deux grands moyens euphoniques, un système indépendant, déterminé par des règles fixes. Dans les autres langues romanes ou dans les langues qui ont suivi des procédés analogues, ce système ne se rencontre qu'à l'état rudi-

mentaire et s'appuie sur des bases incertaines. Aussi trouvons-nous que M. A. Schleicher a formulé, à ce sujet, trop rigoureusement un principe qui n'est vrai qu'à peu près et seulement en partie : « L'apocope, la syncope, la contraction, dit-il, toutes ces opérations se font avec un certain ensemble dans les langues romanes; ainsi, vous chercherez probablement en vain, dans toutes ces langues, une déviation phonétique du latin qui n'aurait pas dans le prakrit une déviation parallèle du sanscrit; nous l'avons déjà dit, le latin est aux idiomes romanisés ce que le sanscrit était au prakrit (1). »

Après ce que nous venons de dire, il reste donc acquis que, à part quelques divergences qui ne sont nullement fondamentales et qui portent généralement sur des éléments dérivatifs; que, sauf un certain nombre de mots devenus méconnaissables ou appartenant à d'autres vocabulaires, la langue italienne et la langue française, même au point de vue de leurs phonétiques et de leurs prononciations, ont certaines aptitudes géniales communes et sont unies par des liens incontestables.

Lorsque l'on croit voir des différences, il arrive que, en approfondissant les causes qui les ont engendrées, on aperçoit bientôt que ces différences elles-mêmes constituent souvent des rapprochements, puisqu'elles peuvent être ramenées à un même principe. Ainsi, par exemple, en italien, lorsqu'une consonne se trouve en présence de ce qu'on appelle une *s impura,* on place un *i* devant cette combinaison. Or, en français, il arrive quelque chose de semblable, et pourtant, on pourrait croire, à première vue, que le fait est d'une autre nature. Les combinaisons françaises *sc*, *sp*, *st*, etc., ont été adoucies en leur préposant un *e* euphonique : ainsi, au lieu de dire *scala*, *spiritu*, *stomachus*, on a dit *escalier*, *esprit*, *estomac*. Cet *e*, ainsi placé au commencement du mot, est un *e* euphonique au même titre que l'*i* italien du mot (*i*)*scherzo* (plaisanterie) dans la locution *per ischerzo*, avec cette différence que l'*e* français, grâce à son poids, reste attaché au mot et que l'*i* ita-

(1) *Les langues de l'Europe moderne;* Paris, 1852.

lien, étant plus grêle, disparaît lorsque vient à cesser le besoin de l'euphonie (1). Il y a plus : en français, la dissonance une fois évitée, on a trouvé que l'*s* remplissait un rôle inutile et on l'a expulsée (*scopulus* — *escueil* — écueil), (*stella* — *esteile* et *estoile* — étoile). Eh bien! même dans ce procédé expulsif, le français opère à peu près comme l'italien, qui, moins violent, après avoir obtenu l'effet euphonique voulu, n'expulse que les éléments vocaliques qui l'ont produit. (Voir, pour les exemples, page 26.)

L'affinité des deux langues se révèle donc à tout moment et sous toutes les formes ; mais elle éclaterait bien davantage si l'on prenait la peine de fouiller les couches primitives sur lesquelles elles sont assises, si l'on voulait comparer la plupart des patois dans lesquels le français est réparti avec les membres les plus importants de la grande famille dialectale de l'Italie, les uns et les autres chacun par les côtés qui les rapprochent. C'est alors qu'on retrouverait, comme dans un fond commun, des sons simples dans toutes leurs nuances et des combinaisons phonétiques et morphologiques qu'on croit absentes tantôt dans une langue, tantôt dans l'autre.

Un jour peut-être, si la grandeur de l'entreprise ne nous fait pas reculer et si notre marche n'est pas entravée par des impossibilités matérielles, nous essayerons de le démontrer.

(1) Voir page 257.

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

A

Pages.

A. 12, 14, 122, 128, 134, 142, 194, 197, 229
A tonique latin 127
Accents graphiques, 19, 90, 196; — aigu français, 77, 196, 197; — circonflexe français, 77, 196, 197; — aigu italien, 197, 199; — grave italien, 197, 198, 199, 260; — circonflexe italien . . 61, 62, 197, 253
Accents toniques. — Accent sanscrit, 137; — accent grec, 155, 160; — accent teutonique, 137; — aigu latin, 139, 140, 141, 148, 149, 155, 158, 176, 178; — son asservissement à la quantité, 142; — sa persistance, 171, 177, 178; — grave latin, 148; — circonflexe latin, 148, 159; — accent moderne en général, 148; — accent principal français, 136, 138, 176 et suivantes, 266; — accent principal italien, 3, 13, 19, 30, 114, 117, 136 et suivantes, 176 et suivantes, 224, 244, 257, 261, 268; — sa nature, 147, 148, 149; — sa puissance phonétique, 19, 193; — son action indirecte, 149; — sa place, 19, 20, 150, 157 et suivantes, 162, 166 et suivantes, 244; — sa proclivité, 172, 180; — accent moyen ou auxiliaire, 152 et suivantes, 163, 164, 165, 173, 180; — accent occasionnel ou provisoire, 174, 175; — accent oratoire ou phraséologique . 179
Académie de la *Nuova Crusca*. 62
Académie française. . . . 89
Adjectifs, 183, 184, 185, 188, 190, 191, 204, 209, 212, 217, 218, 219, 231, 232, 234, 236, 242, 247, 249, 251
Adverbes . 170, 183, 205, 222, 223, 238, 249, 250, 255
Adverbiales (locutions). . . 215
Agglutination 137, 265
Alembert (d') . . 89, 90, 144

Pages.
Allemande (langue). 51, 54, 55, 83, 84, 144, 180, 208
Voir Accent, Alphabet, Langues.
Alfieri (V.), 227, 239, 250, 251, 262
Allitération 210
Alphabet en général, 1, 58. 59, 88, 265; — français, 196; — italien, 6, 73, 89; teutonique. 40
Ammirato (S.) . . . 259, 262
Amplificatives (particules), 74, 83
Anglaise (langue), 48, 49, 51, 76, 180, 208
Antéproparoxytons 159
Aphérèse, 134, 205, 206, 214, 215
Aphonie 73
Apocope, 9, 26, 65, 90, 142, 149, 156 et suivantes, 164, 177, 197, 198, 200, 202, 203, 205, 206, 207, 208, 210, 214, 216, 223 et suivantes, 225, 244, 269; — double apocope, 252; — apocope syllabique, 257, 260
Voir Mots.
Apostrophe, 90, 91, 200, 202 et suivantes, 224, 227 . . 260
Aristophane de Byzance . . 139
Arabe (langue) . . . 51, 84
Arioste, 208, 211, 214, 220, 241, 242
Article défini simple, 9, 62, 63, 174, 175, 205, 208, 213, 230, 233, 238; — contracté, 63, 214; — indéfini 214, 243

Pages.
Articulation, 10, 89, 144, 146, 177
Aspiration . . . 39, 40, 60
Assimilation (loi d'), 34, 46, 52, 65, 66, 67, 81, 262, 267
Augmentatifs. 240

B

B. 45 et suivantes, 64, 65, 68, 70, 74, 82
Barberini (F.) 239
Baretti (G.) 219
Bartoli (D.) . . . 61, 229, 259
Barytons (mots). 158
Bas latin 47
Batteux (l'abbé). 180
Belges 83
Bembo (P.) 229
Benloew (L.), 137, 142, 145, 148, 158, 159, 179
Bergmann (F.-G.) 267
Beauzé 6
Boccace 227
Boehmer 55
Bojardo (M.). 239
Bopp (F.) 10, 46
Bossi (G.). 212
Bourguignon (patois) . 208, 260
Brachet (A.) 85, 177
Breton (patois) 83
Brücke . . . 42, 49, 55, 59
Buonarotti (Faustina) . . . 210
Burguy (G.-F.), 69, 71, 75, 77, 82, 83, 135, 177
Butet 39

C

Pages.

C guttural, 42, 47, 50, 51, 59, 60, 71, 72, 74, 76; — palatal, 16, 44, 47, 48, 49, 50, 51, 78, 84, 87; — sibilant 268
Cacophonies 212
Caix 38
Caleffi (G.) 58
Cambodgien 137
Carducci (G.), 218, 228, 244, 250, 258
Caro (A.) 229
Casti (G.-B.), 165, 225, 228, 241
Cédille 198
Celtes 83, 177
Ch anglais, 48, 49; — français 5, 44, 76
Chant 40, 139
Chiabrera (G.) 250
Chiffet 93
Cicéron 139
Comédie (Divine) 227
Composition, 161, 168, 172, 173, 174, 223, 231
Concrétifs 267
Condillac 179
Conditionnel (mode) . 161, 244, 245, 252
Conjonctions, 174, 204, 207, 221, 235, 289
Consonne symbolisée par le signe, 4; — sa conception, 37; — ses caractères distinctifs, 10, 37; — sa définition, 1, 10; — ses combinaisons, 14, 91, 92, 144; — son renforcement par l'accumulation et la condensation, 38, 90, 93, 144, 242; — sa duplication, 39, 46, 63, 64, 65, 72, 73, 74, 76, 94, 145, 184, 196, 227, 237, 242, 253, 254; — ses discordances, 252, 257; — cas de nullité dans la prononciation, 39, 66, 68, 69, 73, 76; — supprimée dans l'écriture, 69, 70, 73, 77, 81; — sa quiescence, 202, 203, 223 et suivantes.
Consonnes vocaliques, 41, 42; — semi-vocaliques, 41, 42; — homorganiques, 41; — semi-homorganiques, 45; — linguales-gutturales, 42, 44, 47, 70, 211, 268; — nasales, 42, 43, 57, 65, 66; — linguales-palatales, 43, 47, 56, 64, 66, 72, 211; — linguales-dentales ou antépalatales, 44, 52, 53, 74, 78, 211, 213, 250; — sifflantes ou explosives, 44, 45, 50, 74, 79, 84, 85, 211, 268, 277; — bourdonnantes, 44, 74, 85, 86; — chuintantes, 44, 50, 60; — labio-dentales, ou dento-labiales, 45, 47, 53, 82, 84; — labiales, 43, 45, 46, 64, 68, 79, 80, 84, 211; — liquides, 45, 62, 227, 254; — mouillées, 44, 56, 64;

Pages.

— muettes, 54 ; — finales, 256 ; — latines, 38, 41 ; — allemandes 38
Consonnantisme français, 38, 39, 268 ; — italien, 38, 39, 269
Contractions, 134, 138, 140, 142, 269
Costanzo (Aurelio) 240
Czermak 43

D

D. 44, 46, 48, 50, 52, 53, 63, 64, 65, 67, 74
Dante . 91, 208, 226, 227, 238, 239, 241, 242, 247, 248, 249, 250, 252
Dati (C.) 221
Davanzati. 6
D'Azeglio (Massimo), 228, 229, 230, 259
De privatif 63
De Baecker (L.) 117
Décaméron 227
Déclinaison 268
Demi-lettres . . . 39, 58, 70
Denys d'Halicarnasse . 139, 141
Dérivation 167, 170
Dévanâgari 6
Dialectes (influence des) 27, 29
Didot (Firmin) 4
Diez . . 51, 56, 63, 85, 137, 146, 153, 154, 162, 171, 188

Pages.

Diminutifs. . 16, 68, 238, 242
Diomède 18
Diphtongues en général. 114 et suivantes ; — notre définition, 116 ; — définitions de Max Muller et d'Eichhoff, 116, 117 ; — point de fusion, 118. — Diphtongues latines, 28, 29, 114, 122, 125. — Diphtongues italiennes, 71, 85, 86, 114 et suivantes, 133, 150, 153, 154, 195, 196, 199, 267 ; — leur dénombrement, 115 ; — leur distinction, 116 ; — leur division : imparfaites, 120, 122, 154 ; — parfaites, 120, 121, 122, 207, 267 ; — atones, 121 ; — toniques, 121 ; — à son fermé et à son ouvert, 121 ; — initiales, médiales et finales, 134, 135, 136 ; — leur résolution en voyelle simple, 16, 122 ; — leurs procédés de formation, 134 ; — leur rôle dans l'apocope, 242, 243, 253, 254, 267. — Diphtongues françaises, 122 et suivantes ; — propres ou auriculaires, 118, 120, 122 et suivantes ; — impropres ou oculaires, 119, 120, 122 et suivantes, 186, 197 ; — nasales . . 120

E

Pages.

E bref tonique latin, 123; — long 131
E français. . . . 17, 131, 196
E fermé italien, 15, 18 et suivantes, 36, 130 197
E ouvert italien, 18 et suivantes, 36. 197
E initial, 230; — final. . . 229
E muet, 36, 41, 79, 116, 144, 158, 180, 197, 203, 223
Ecriture 5, 88, 265
Egger 147, 180
Eichhoff 75, 117
Elision en général, 58, 91, 202, 203, 227, 229, 259, 269; — en français, 203, 204, 205; — en italien, 205 et suivantes 224
Enclise simple, 149, 160, 162, 164, 174, 261; — double, 164 165
Enclitiques (particules), 158, 174 et suivantes, 216, 261, 262
Ennéasyllabes . . . 165, 166
Eolien. 158
Epenthèse 134
Epenthétiques (lettres). — *Voir Euphoniques.*
Espagnol . . 42, 48, 177, 198
Etymologiques (lois) . . . 22
Euphonie, 8, 256, 258, 267. 269
Euphoniques (lettres), 52, 76, 77, 81, 83, 211, 216, 268, 270
Ex prefixe latin 78

F

Pages.

F, 44, 45, 47, 53. 63, 69, 74, 82
Faggiuoli (G.-B.), 206, 213, 217, 222
Fernow 51
Festus. 18
Firenzuola (Agnolo) . . 6, 244
Fleury (J.) 160
Flexion 168, 194
Florentins 51
Fornaciari (R.) . . . 147, 229
Francs. 40

G

G guttural, 17, 42, 47, 54, 57, 59, 65, 74, 83; — palatal, 16, 46, 52, 56, 57, 61, 84; — velaire, 55; — laminaire 55
Gallois. 83
Gelli (G.-B.) 255
Germaniques (langues). 38, 40
Gérondif 232
Girault-Duvivier. . . 12, 39
Gl mouillé, 16, 44, 56, 57, 64, 211
Glotte 44, 45, 55, 68
Gn 42. 43, 57, 67
Gozzi (G.). 244, 260
Grammaire sanscrite . . . 49
Grasseyement . . . 39, 73
Grec ancien, 57, 84, 141, 145, 155, 158, 160, 174; — moderne, 4, 16, 75; — sa prononciation 1

Pages.

Grecs latinisés (mots) . . . 161
Grimm (J.) 72, 265
Guarini (B.) 209, 221
Guicciardini 215
Gutturales.— *Voir Consonnes.*
Gutturalité . . . 38, 39, 47

H

H. 47, 57, 58, 59, 60, 67, 200, 212, 221, 222
Helmholtz . . . 5, 11, 72
Heptasyllabes . . . 165, 166
Héraclite 158
Hexasyllabes. . 156, 164, 165
Hiatus. . . 77, 135, 203, 207
Homographes . . 38, 200, 201
Homonymes 199, 200

I

I. 12, 14, 15, 16, 17, 27, 60, 77, 122, 185, 194, 195, 197, 212; — initial, 229; — euphonique, 270; — bref tonique latin . . . 131
Ibères. 177
In préfixe. 67
Infinitifs, 229, 232, 248, 253, 255, 261
Infinitifs contractés. . . . 249
Iotacisme. 16

Pages.

Italienne (caractère de la langue). 9

J

J latin, 61, 85; — italien, 60, 61, 62, 197; — français, 45, 60 61
Joret (Charles) . . . 49, 55

K

K. 47; — vélaire ou postérieur, 55; — palatal ou laminaire 55

L

L. 44, 45, 46, 57, 59, 62, 63, 64, 65, 67, 72, 73, 74, 210, 217, 227, 236, 254, 262
L latin. . . 63, 132, 137, 139
Lamion 12
Lambruschini 61
Langage (science du) . . . 3
Larousse 204
Latin, 48, 51, 54, 56, 57, 82, 85, 114, 135, 142, 145, 146, 148, 158, 168, 170, 174, 177, 223, 268. 269
Latin populaire . . . 141, 148
Leardi. 147, 176

Pages.

Legouvé, 2, 8, 10, 13, 16, 17, 116, 119, 179
Lenormant 137, 177
Lepsius 37
Lettres. 4, 5, 7
Voir Permutation.
Lettres modificatrices ou de renforcement . . . 25, 195
Liaison des mots, 39, 52, 58, 93, 94
Levisac 12
Littré, 60, 89, 93, 119, 177, 204
Lombard (dialecte) 29
Longueville 158
Luigi-Carlo 142, 143

M

M. 13, 15, 45, 48, 52, 64, 65, 66, 67, 74, 227, 238, 240, 254, 262
Maffei (Andrea) 220
Magalotti 60
Magno (Celio). . . . 227, 250
Mansion 180
Marini (G.-B.) 226
Marmontel 88, 179
Martello (J.) 220, 222
Mascheroni (L.) . 218, 242, 250
Maury. 137
Max Muller, 1, 7, 10, 11, 40, 43, 44, 48, 49, 50, 68, 116, 134, 145, 150, 172, 180
Métastase, 68, 229, 230, 253, 260

Pages.

Métathèse. 74, 135
Minzoni (O.) 213
Monophtongues 120
Voir Diphtongues oculaires.
Monosyllabes, 21, 23, 25, 156, 160, 161, 174, 199, 200, 226, 235, 237, 259
Monosyllabisme 203
Mots savants, 138, 177; — populaires, 138, 177; — d'origine étrangère, 22, 76, 158; — leur masse, 181; — leur mutilation, 138; — déterminant l'apocope, 228 et suivantes; — susceptibles d'apocope, 235; — homographes et homophones après retranchement . . 263

N

N. 13, 15, 43, 44, 45, 46, 52, 57, 64, 66, 67, 68, 72, 74, 227, 230, 240, 254, 262
Nasalité . . . 39, 40, 65, 66
Niccolini (G.-B.) 210, 239, 250
Noms abstraits, 170, 182, 184, 247; — propres, 181, 236, 242; — géographiques, 8, 182, 192, 261; — de nombre, 219 261
Normand (patois) . 93, 131, 135
Notation prosodique et phonétique, 196 et suivantes.
Nygidius Figulus 155

O

Pages.
O. 18 et suivantes, 36, 37, 128, 129, 130, 132, 134, 193, 195, 197, 231, 251
O tonique long latin . . . 129
O tonique bref latin . . . 129
Octosyllabes. . . . 165, 166
Oïl (langue d') 268
Olivet. 18
Onomatopée 68, 213
Oxytons, 159, 164, 165, 174, 177, 178, 180, 181, 182, 198, 207, 224, 258

P

P. 45, 47, 59, 64, 65, 68, 69, 70, 74, 82
P latin 68
Palais. . . . 44, 45, 55, 62
Palatales. — *Voir Consonnes.*
Paragoge . 135, 160, 162, 163
Parini 209, 210
Paris (Gaston), 85, 137, 138, 141, 155, 162, 169, 171, 174, 181
Paroxytons, 158, 159, 164, 174, 183, 185, 224, 257
Participe. 183, 232
Passeroni (G.) . . . 206, 207
Pentasyllabes, 152, 156, 164, 165
Permutation de lettres, 46, 47, 54, 56, 64, 68, 73, 81, 142, 186, 193, 194, 267, 268
Persan 51
Pages.
Pétrarque, 208, 211, 216, 239, 243, 257
Ph. 53, 69
Picard (patois) 208
Pindemonte (I.). . . 210, 250
Pluriel. . . . 212, 249, 268
Poitevin 4
Politien 245
Polysyllabes 232
Polysyllabisme . . . 137, 174
Polysynthétiques (langues) . 235
Pouqueville 4
Prakrit 269
Prati (B.). . . 241, 252, 256
Préfixes. 21, 22, 175
Prépositions, 52, 174, 204, 205, 208, 215, 229, 230, 233. 234
Prina (B.) . . 210, 213, 241
Priscien 14, 62, 159
Privatives (particules). . 74, 83
Proclitiques (particules), 160, 161, 174 et suivantes . . 262
Pronoms, 174, 175, 208, 211, 212, 216, 233, 237, 252
Prononciation en général . . 2
Prononciation latine . 142, 145
Propérispomènes 158
Proparoxytons, 158, 159, 164, 185 et suivantes, 256, 257
Prosthèse . 134, 160, 161, 257
Provençale (langue). . . . 177

Q

Q. 17, 42, 58, 70, 71, 72, 74. 125

Pages.
Qu français 47, 71
Quantité latine, 136, 139, 140, 141, 142, 146, 147, 148; — quantité phonétique, 14, 141 et suivantes; — quantité prosodique 150
Voir Accent.
Quicherat 174, 179
Quiescence 247, 260
Voir Consonnes.

R

R. 10, 44, 45, 46, 52, 59, 64, 65, 66, 72, 73, 74, 75, 81, 210, 227, 247, 254
Racines primitives, 21, 22, 137, 167; — accessoires, 137
Raumer 40
Redoublement des consonnes. — *Voir Consonnes.*
Renan 40
Retranchement.— *Voir Apocope.*
Revere (G.) 250
Rigutini (G.). 195
Rime 256
Romanes (langues) .. 137, 141, 158, 159, 177, 178, 267, 269
Rouchi (patois) 208
Ruga (Spurvius Carvilius). . 54
Rythme . . 213, 225, 257, 269

S

Pages.
S. 44, 46, 51, 53, 63, 65, 69, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 83, 84, 87, 93, 197, 217, 261, 268
S impure. . . 75, 83, 228, 270
Sanscrit 269
Voir Grammaire.
Sc français 76
Sc italien. . . . 44, 50, 211
Scheler 16
Schleicher 269
Sénancourt (de). 41
Servius 159
Sh. 44, 49, 51, 76
Siamois 137
Sicilien (patois). 29
Sifflantes. — *Voir Consonnes.*
Signes graphiques ou phonétiques. . . . 4, 5, 58, 261
Voir Accents graphiques, Apostrophe, Écriture, Cédille, Trait d'union, Tréma.
Sons de la voix. . . . 4, 6
Sr 75
Storm. 38
Substantifs, 181, 183 et suivantes, 197, 198, 204, 209, 217, 231, 232, 234, 242, 246, 247, 248, 249, 251, 252
Suffixes, 21, 22, 23, 24, 167, 168, 169, 171, 178, 181 et suivantes, 190, 214, 218, 227, 236, 244, 256
Suffixes composés 170
Superlatifs 16, 218

Pages.

Syllabes en général, 8, 87, 88 et suivantes, 143, 147, 178 ; — définition, 88, 89 ; — leur structure, 20, 91, 92, 93 ; — leur saturation, 92, 144, 146, 148 ; — leur variété, 94 et suivantes. — Syllabes pures, mixtes, doubles, triples, redondantes, directes, inverses, closes, fermées, 90, 92, 144 ; — initiales, 94 et suivantes, 205, 228 et suivantes ; — médiales, 176 ; — finales, 154, 160, 177, 223, 224, 225, 236 et suivantes. — Syllabes toniques brèves et longues, 139, 141, 142, 143, 144, 145, 147, 151, 157 ; — ancipites, 141 ; — atones en général, 149 et suivantes, 150, 151, 152, 166, 177, 180 ; — préatones, 153, 154 ; — postatones, 151, 152, 153, 154. — Syllabes significatives, 140 ; — explicatives 140
Synalèphe 224
Syncope. 26, 252, 256, 257, 269
Synérèse 135
Système graphique. . . 4, 39

T

T. 44, 48, 49, 50, 52, 59, 64, 65, 66, 69, 70, 74, 75, 93, 178 et suivantes.

Pages.

T médial. 81
Tallier (Jules) 75
Tasse, 91, 203, 206, 208, 222, 239, 245, 250, 258
Tassoni (A.), 217, 218, 221, 244, 252, 258
Temps syllabique, 88, 116, 144
Terminaisons en général. — *Voir Suffixes.*
Terminaisons uniformes . . 255
Tétraphtongues . . . 118, 122
Tétrasyllabes, 156, 162, 163, 164
Tolomei (Claude) 18
Toscan (patois) . . . 29, 160
Trait d'union 198
Tréma 58, 198
Trilles 42, 72
Voir Consonnes liquides.
Triphtongues . . . 118, 121
Trissin 18, 61
Trissyllabes, 156, 161, 162, 163, 246, 251
Tyrannion (l'aîné) 155

U

U. 12, 15, 16, 17, 36, 59, 70, 71, 83, 90, 134, 193, 194, 195, 213, 214, 231
U latin 27, 30

V

V. 45, 47, 52, 53, 64, 68, 74, 82, 84, 262

Pages.

V latin 83
Varron 139, 155
Verbes, 171, 172, 182, 183, 187, 190, 191, 192, 193, 196, 204, 209, 220, 229, 232, 236, 239, 240, 241, 243, 244, 245, 246, 248, 251, 261
Vocalisation de la consonne, 38, 46, 64, 132, 136
Voile mobile, 11, 13, 43, 55, 72
Voix humaine . . 4, 5, 7, 37
Voltaire 60, 241
Voyelle en général, 1, 8, 9, 11, 12, 13, 37, 38, 144; — sa génèse et sa définition, 9, 10, 11; — son timbre, 11. — Voyelles sanscrites, 49. — Caractères des voyelles italiennes, 12, 265, 266; — à son presque invariable, 14; — à son variable, 17, 19, 20, 21, 25 et suivantes, 31, 36, 38; — leur nombre, 12; — leur rôle dans les syllabes, 88; — leur rôle dans les terminaisons, 8, 202 et suivantes, 223 et suivantes; — leur isolement, 90; — leur groupement, 114 et suivantes, 256; — leur abondance, 225, 265; — leur raréfaction, 209, 224. — Voyelles toniques, 208 (*voir Syllabes*); — atones, 118, 139, 207, 208, 259; — en position, 14, 146, 154. — Voyelles fortes, 211, 219, 221, 266; — faibles, 211, 219, 226; — absorbantes, 118, 121, 150, 199, 208; — adhésives, 118, 121; — subjonctives, 116; — prépositives, 116; — nasales, 12, 266; — finales, 235, 240, 251, 260; — nulles, 266; — mixtes, *voir Diphtongues*.

W

W 8, 83
Wallonne (langue) . . 83, 208
Weatstone 11
Wegmann (F. de) 72
Weil (H.), 137, 142, 145, 148, 158, 159, 179
Willis 11

X

X . . 51, 57, 78, 79, 81, 268

Y

Y 8, 44, 80

Z

Z. 44, 45, 75, 79, 80, 84, 85, 86, 228, 261
Zanoja. . . . 212, 244, 258
Zanotti (F.-M.) 237

ERRATA

Page	50,	ligne 33,	*chi* (prononcez *qui*), au lieu de *qui.*		
»	56,	» 27,	*sdrucciolare,*	»	*sobrucciolare.*
»	120,	» 6,	*monophtongue,*	»	*monotongue.*
»	150,	» 13,	*tacquero,*	»	*taquero.*
»	164,	» dernière,	ajoutez après le mot syllabe les mots : *commençant de la dernière.*		
»	206,	» dernière,	*G.-B.,*	au lieu de	*G.-P.*
»	210,	» 31,	*I,*	»	*J.*
»	211,	» première,	*phonétique,*	»	*phonologie.*
»	216,	» 22,	*prendre,*	»	*perdre.*

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Avant-propos	I
Importance de l'alphabet	1
Des lettres en général	4
Alphabet italien	6
Les voyelles	8
Distinction dans la prononciation des voyelles	13
A, I, U, voyelles à son presque invariable	14
E, O, voyelles à son variable	17
Emplacement et déplacement de l'accent tonique	19
Construction de la syllabe par rapport à la lettre qui la termine	20
Position de la voyelle au point de vue de la première partie du mot et de la désinence	21
Voisinage d'autres lettres	25
Apocopes et syncopes	26
Lois étymologiques et influences des dialectes	27
Mots latins qui changent en italien l'*U* en *O* fermé	27
Mots avec l'*E* ouvert en vertu de la diphtongue *Æ*	28
Mots avec l'*O* ouvert en vertu de la diphtongue *AU*	29
L'usage	29
Besoin de distinguer entre eux les homographes	30
Tableau des mots dont la signification change suivant la prononciation de l'*E* et de l'*O* qu'ils renferment	31
Autres remarques sur les voyelles *E* et *O*	36
Caractère général des consonnes	37
Rôle des consonnes dans le chant	40
Classification des consonnes	41
Définition et valeur des consonnes	46
Syllabisme	87
Tableau synoptique des sons syllabiques les plus remarquables	94
Diphtongues	114

Pages.
Diphtongues, triphtongues et tétraphtongues tant parfaites qu'imparfaites 118
Rapports existant entre les diphtongues françaises et les diphtongues italiennes 122
Tableau comparatif des diphtongues françaises italiennes 133
Système prosodique italien. — Distinction entre les deux quantités . 136
Quantité naturelle des syllabes italiennes 143
Nature de l'accent tonique italien 147
Double action indirecte de l'accent sur les atones ou syllabes de rabaissement 149
L'accent auxiliaire 155
Place de l'accent tonique 157
Déplacement de l'accent tonique conformément aux lois de la dérivation et de la composition 166
Monosyllabes proclitiques et enclitiques 174
L'accent italien comparé à l'accent français 176
Puissance phonétique de l'accent prosodique. 193
Notation prosodique et phonétique 196
Monosyllabes homonymes-homographes 200
Polysyllabes homographes 201
Élision par apostrophe. 202
L'apocope 223
Autres remarques sur l'apocope 254
Apocope syllabique. 260
Apocope par enclise 261
Mots apocopés homographes 263
Conclusion et récapitulation 264
Répertoire alphabétique 271

FIN.

EN PRÉPARATION, DU MÊME AUTEUR :

GRAMMAIRE RAISONNÉE ET ANALYTIQUE DE LA LANGUE ITALIENNE, dans ses analogies avec d'autres grammaires.

ESSAI SUR LA PHONÉTIQUE DE LA LANGUE WALLONNE et ses patois.